

calbrite

colorchecker classic



FA0146 XIX
N.º 113

VOYAGES

DE

PIETRO DELLA VALLE,

GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Quay des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

REGISTRO BIBLIOTECA
N.º 113



100mm



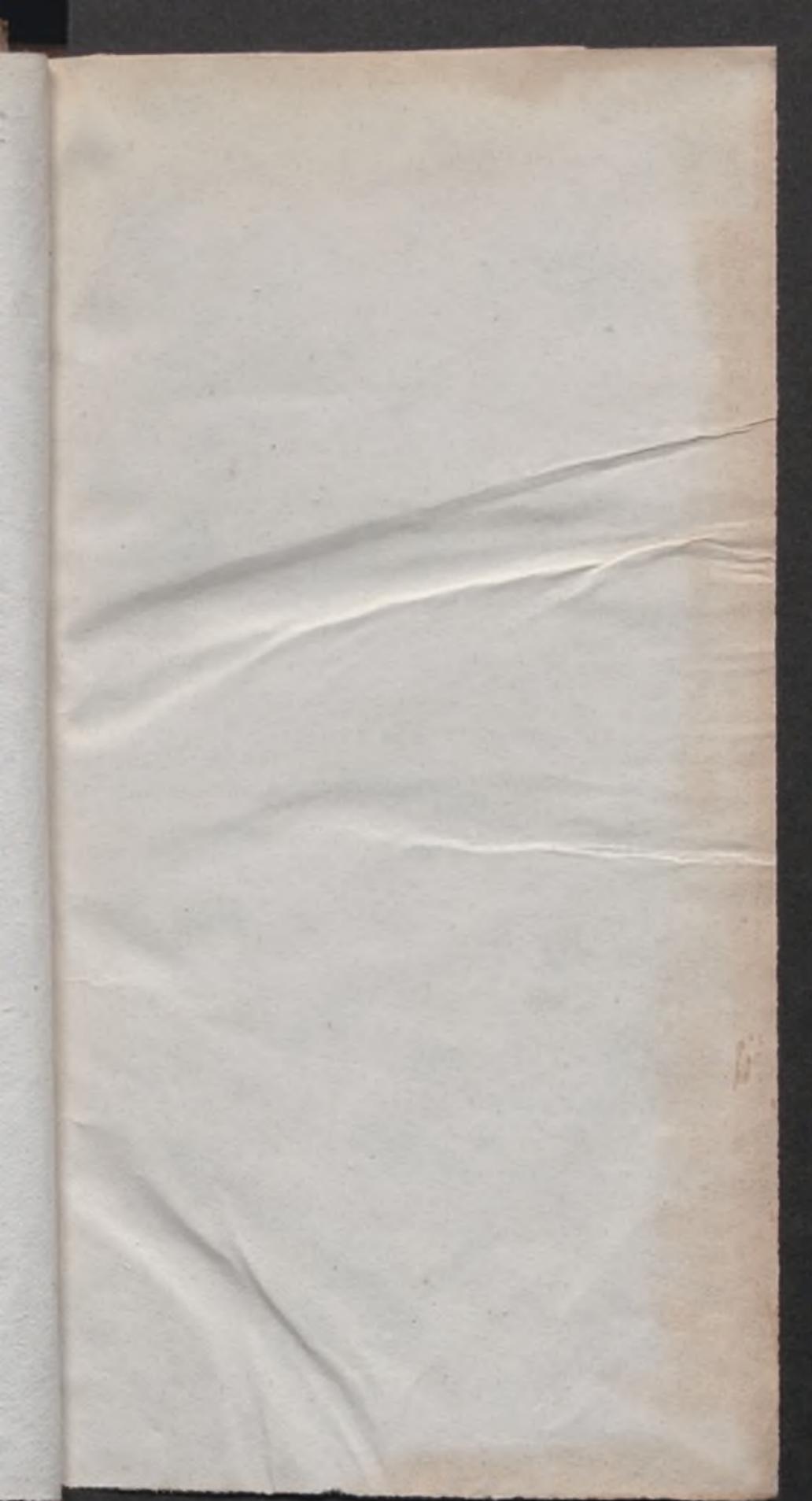
G-XXIX
F-20





MCD 2022-L5

2. 484



V

D

T

VOYAGES
DE
PIETRO
DELLA VALLE,
TOME TROISIEME.

V OYAGES

D E

P I E T R O

D E L L A V A L L E

T O M E T R O I S I E M E

FAO 146.2 IX
V. 3
1/20

VOYAGES

DE

PIETRO

DELLA VALLÉ,

GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la
Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Quay des Augustins;
à l'Occasion.

M. D C C. X L V.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

REGISTRO BIBLIOTECA

N.º 113



VOYAGES

DE

P I E T R O

DELLA VALLE,

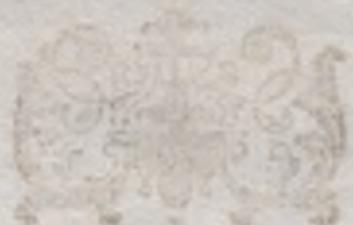
GENTILHOMME ROMAIN,

par la Traduction de M. de La Motte, le
Pere des Lettres Orientales &c.

NOUVELLE EDITION.

Par M. de La Motte, &c.

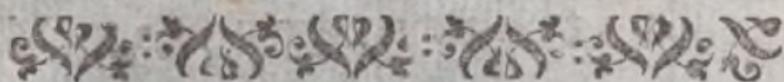
TOME TROISIEME.



A PARIS,

chez M. de La Motte, le Grand
à l'Académie.

M D C C X L V



T A B L E

D E S

L E T T R E S

Contenuës

Au Tome III. des Voïages de
Pietro della Vallé.

L E T T R E I I I.

D' H I S P A H A N.

LA diversité des matières curieuses, dont cette troisième lettre est remplie, doit satisfaire les esprits les plus bizarres. Les plus beaux endroits en sont marquez à la Table, sous les noms de Baniens, de Gaures, de Mahométans & de Persans, dont les mœurs, les différentes Religions, & les superstitions sont décrites dans toutes leurs circonstances, & avec assez d'exactitude pour piquer de curiosité un honnête homme. Le Sieur della Vallé, qui porte par tout le caractère d'un véritable homme d'honneur, & très-religieux, y paroît avec avantage l'épée à la main, & inséparable de sa chaste Maani, que les Amazônes de l'antiquité n'ont jamais égalées. Pag. 1

Tome III.

*

LET-

TABLE DES LETTRES.

L E T T R E I V.

D E F E R H A B A D.

Des premiers du mois de Mai 1612. & de Cazuin, le 15.
de Juillet de la même année.

L'illustre Pietro della Vallé écrit cette quatrième
lettre de Ferhabad, ville située sur la Mer Cas-
pienne, & capitale de la Province du Mazan-
deran, qui fait partie de l'Hircanie, où il étoit
allé joindre le Roi de Perse. Elle n'est remplie
que de choses qui méritent la curiosité des honnê-
tes gens. Ceux qui la liront, seront contraints
d'avouer que le Sieur della Vallé étoit bon sol-
dat, grand politique, & un parfait courtisan.
Que Madame Maani, qui est toujours généreu-
se, & par tout bienfaisante, étoit digne de lui;
qu'elle n'avoit que de très-belles & très-louables
inclinations, & qu'elle étoit fort jeune lorsqu'il l'é-
pousa. Mais parce que cette lettre étant achevée,
le Sieur della Vallé perdit l'occasion d'un courrier;
& qu'en même-tems l'armée décampa, pour sui-
vre le Roi, qui partit inopinément pour Cazuin,
ville Royale de la Médie, où il se rendit aussi: il
ne la put envoyer que de-là, après y avoir ajoûté
plusieurs belles curiositez, qu'il remarqua sur
cette nouvelle route, & dont il fait part à son ami.

129

Fin de la Table des Lettres du Tome III.

VOYAGES



VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ
EN PERSE.

LETTRE III.
D' H I S P A H A N.

La diversité des matières curieuses, dont cette troisième lettre est remplie, doit satisfaire les esprits les plus bien formés. Les plus beaux endroits en sont marqués à la table sous les noms de Bactriens, de Gares, de Mahométans & de Persans, dont les mœurs, les différentes religions, & les superstitions sont décrites dans toutes leurs circonstances, & avec assez d'exactitude pour piquer de curiosité un honnête homme. Le Sieur della Vallé, qui porte par tout le caractère d'un véritable homme d'honneur, & très-religieux, y parait avec avantage l'épée à la main, & inséparable de sa chaste Maani, que les Arméniens de l'antiquité n'ont jamais égalées.

MONSIEUR,

JE vous ai si particulièrement informé, dans les précédentes, que je vous écris de cette Ville, en date du mois de Mars
Tome III.

A de



de l'année 1617. non-seulement de me
voiage de *Baghdad* ici, mais encor de
beautez, & des curiositez d'*Hispahan*;
de plusieurs autres choses en général de
l'Perse, qu'à present même je ne pourro
pas vous en donner de plus belles luma
res. Je me souviens seulement de des
choses, que je vous débitai alors fort succ
tément, parce que je n'en étois pas parti
tément informé, avec promesse néamoins
que je vous en ferois une plus juste & pl
ample relation. C'est pourquoy, comme
à present je n'ai rien autre chose à vo
dire, je vous en entretiendrai dans tout
leurs circonstances, sur la parfaite co
noissance que j'en ai; & si par hazard,
vous les écrivant, ma mémoire me four
le détail de quelqu'autre curiosité, ma p
me ne manquera pas de la seconder éfica
ment pour vôtre satisfaction.

Les In-
diens
idolâ-
tres, s'a-
pellent
Banians.

L'une des deux choses, dont j'ai à vo
entretenir, regarde les Indiens idolâtres
dont il y a grande quantité en cette Ville
plusieurs mêmes y demeurent actuell
ment, qui s'y sont établis à cause du nég
ce, & que nous apellons ordinairement
Banians. L'autre est touchant les Gentils
qui sont anciens Persans, qui demeurent
aussi dans *Hispahan*, mais hors la ville
dans un quartier séparé, qu'on peut apel
faubourg d'*Hispahan*, ou bien, nouvelle
Ville, qui leur est particulière, fort pres
che d'*Hispahan*; ou, si vous voulez, dans
partie de cette même ville d'*Hispahan*
qui en est séparée par une petite riviere
enfin on la peut nommer de la sorte, de
avec quelque fondement. Commence

PIETRO DELLA VALLE. 3

donc par les premiers, vous saurez que l'Inde Orientale est un país très-étendu, qui confine avec la Perse; non pas la Perse proprement dite, parce qu'elle est seulement une Province du Roïaume de Perse; mais avec une partie des plus Orientales de cet Empire; savoir, avec la Province de *Sablestan*, de laquelle la ville de *Candahar* a l'honneur d'être Métropolitaine; & si je ne me trompe, avec l'Auteur de l'*Abregé Géographique*, que j'ai toujours consulté, comme mon oracle & mon compagnon très-fidèle; je croi que c'est celle-là même que les anciens apelloient *Paropamisse*. Quoiqu'il en soit, l'Inde qui joint cette partie Orientale de Perse, s'apelle généralement en ces quartiers *Hindistan*: où vous remarquerez, s'il vous plaît, que *Istan* est une terminaison Persane, qui ne convient pas seulement à tous les noms de Province, & à tous les país; comme *Franchistan*, qui signifie la Franchie; c'est-à-dire, l'Europe, le país des Francs; *Gurgistan*, la Géorgie, ou país des Géorgiens; *Arabistan*, l'Arabie, & mille autres semblables: mais encor en quelque nom que ce soit, qui signifie, ou lieu, ou multitude, ou assemblée, & union de quelques choses: comme de ce nom de rose, par exemple, nous formons rosier; de même les Persans, de *Gul*, qui signifie rose, forment *Gulistan*; c'est-à-dire, rosier; & ainsi de *Cabr*, qui signifie sépulture, ils appellent un cimetiére; qui est le lieu des sépultures, *Cabristan*; & cent autres noms de la même façon.

Situation de l'Inde Orientale.

Nomins Reg.

L'Inde s'apelle Indistan.

Cette terminaison lltan, convient à tous les país.

Ces digressions semblent être hors de
A 2 pro-

propos. Mais aïez un peu de patience, je vous prie; parce que la parfaite connoissance des noms est absolument nécessaire pour l'intelligence des choses, au défaut de laquelle ceux qui écrivent se trompent très-souvent. C'est pour cela que j'ai dessein de remarquer en quelques endroits certaines choses particulières, qui me semblent très-utiles pour parvenir à la connoissance de plusieurs autres. Si vous y prenez garde, j'écris toujourns les noms avec leurs propres lettres, afin de ne rien cacher à vôtre intelligence; & je prétends qu'ils vous servent d'original & de preuve de l'orthographe, dont je me sers ordinairement pour écrire les noms, étrangers & barbares, en nos caractères: en quoi je me suis aperçû que presque tous ceux qui se mêlent d'écrire, se trompent très-souvent, par cette unique raison, qu'ils n'ont eû aucune connoissance des langues étrangères.

Les Indiens suivent ordinairement la profession de leurs pères.

Je quite ces digressions, pour vous dire que tous les habitans de l'Inde, généralement parlant, s'appellent *Indi*; c'est à-dire, *Indiens*. Mais néanmoins, pour les distinguer les unes des autres, on les nomme diversement, selon les différentes contrées qu'ils habitent, ou selon la qualité que la naissance leur donne de noblesse, ou de roturiers. Ils sont si jaloux du rang qu'ils tiennent, que non-seulement on n'entend jamais parler d'aucun changement de condition parmi eux, chacun se contentant de son sort, & d'imiter ses prédécesseurs dans la profession & les exercices qu'ils faisoient; mais de plus

PIETRO DELLA VALLE. 5

plus, ceux qui sont nobles se considèrent tellement au-dessus de ceux qui ne le sont pas, & les méprisent si fort, qu'ils se croient souillés de les avoir seulement touchés. C'est pour cela, que quand un Gentilhomme passe par la rue, ceux qui ne le sont pas se détournent, de peur de le toucher & de le souiller: &, malgré qu'ils en aient, il faut qu'ils le fassent, parce qu'autrement on les y contraindrait. Ainsi les nobles se conservent en la possession de cette sévérité, envers ceux qui ne le sont pas, pour en être distinguez.

L'une de ces races d'Indiens, est de ceux qui se nomment *Vantà*; mais que les Portugais, & nous autres Européens, appellent *Banians*. Ils sont presque tous Marchands, ou Courtiers. L'autre race est celle des *Naires*, qui sont soldats & Gentilshommes; comme nous dirions Cavaliers. Dans *Malabar*, ils se nomment *Nairi*; mais en *Dacan*, & dans le Roïaume du grand *Moghòl*, on les appelle *Regiaputi*. Une autre est celle des *Brachmanes*, ou *Bramins*, qui sont tous Philosophes, & les seuls Prêtres des Idolâtres de ce pais-là, ou destinez au service de leurs Temples, qui s'appellent, en leur langue, *Pagod*. Il se trouve encor plusieurs autres familles de cette façon-là parmi eux, dont je ne suis pas fort particulièrement informé, & desquels je ne suis point d'avis de vous entretenir davantage pour ne point perdre de tems. Vous remarquerez seulement ici, s'il vous plaît, que les anciens *Gymnosophistes*, si célèbres dans les Auteurs anciens & modernes, étoient une espèce de ces Indiens,

Il est de plusieurs sortes d'Indiens

qui sont distinguez en tant de façons parmi eux : & peut être même qu'il en est encore aujourd'hui.

Comment le Mahométisme s'est introduit dans l'Inde.

Les Indiens avoient autrefois plusieurs Rois, répandus en différens endroits, tous idolâtres néanmoins, & de leur nation. Mais le Mahométisme s'étant introduit peu à peu chez eux, la plus grande partie se vit gouvernée par des Princes Mahométans, qui étoient même étrangers d'origine. Comme ils étoient plusieurs, il arrivoit souvent que se faisant la guerre, ils se détruisoient les uns les autres; & que celui qui avoit été victorieux un jour, étoit vaincu le lendemain. Le plus grand de tous ceux qui commande aujourd'hui dans l'Inde, est un Roi, qui se nomme *Sciach Selim*; c'est-à-dire, le Roi Selim, Prince très-puissant, & duquel les Etats sont d'une prodigieuse étendue. Il est Tartare de nation. Mais parce qu'il y en a une infinité, pour en faire une description plus particulière, je vous dirai qu'il est de la race de ceux que les Orientaux appellent *Gia-ghatai*, & non pas *Zagatai*, comme on dit mal en Italie, sur le rapport peut-être de Paul Venitien, ou de quelque autre Venitien, ou Lombard, qui ne pouvans prononcer, ni écrire le G, que par Z, nous a infatué de cette manière d'écrire ce nom. Ce *Sciach Selim* descendoit en droite ligne de Tamerlan; mais d'un cadet de cette famille, comme on dit en France. N'ayant pas de quoi faire fortune, il quitta son pays, & se retira dans l'Inde. Là il entra au service d'un des Rois du pays; & par son adresse, étant devenu peu à peu plus puissant que son

Maï.

Maître, & qu'aucun de ses déçendants, il se rendit Souverain. Comme le peuple de ce Roïaume avoit déjà reçü la loi de Mahomet, les successeurs de cét usurpateur reculèrent de telle sorte les bornes de cette Monarchie, qu'à present ils sont maîtres de plus de deux tiers de l'Inde, & d'une si grande partie de l'Asie, que *Boterus*, & plusieurs autres Géographes, le nomment entre les plus puissans Princes du monde. C'est celui-là même que nous apellons grand *Moghöl*, & non pas *Mogor*, comme dit *Boterus*. Il est ainsi nommé; parce qu'il est d'une Tribu, parmi les Tartares *Giagartins*, qui s'apelle proprement *Moghöl*. Et de-là vient, que plusieurs de ses vassaux, & principalement des soldats Mahométrans, qui sont à son service, quoiqu'ils soient Indiens de naissance, parce qu'ils sont originaires de Tartarie, & de la même Tribu, se nomment *Mogholins*.

Le grand *Moghöl*, qui règne aujourd'hui, est le dernier de la postérité de *Tamerlan*. La famille de ce Prince a été très-nombreuse, & divisée en plusieurs & divers Potentats, tous ses enfans, ou ses neveux. Mais la méfintelligence, que l'ambition de lui succéder a fait naître entre eux, l'a tellement détruite, que par tout ailleurs elle est presque éteinte aujourd'hui. Ce puissant Roi, dont je parle, ne possède rien dans le païs des Tartares, mais seulement au-delà des montagnes *Cerauniennes*. Entre toutes ces grandes possessions, que ses prédécesseurs se sont acquises dans l'Inde, il a choisi la ville d'*Agra*, ou *Lahor* pour sa demeure ordinaire, vers la

Le grand
Moghöl,
qui règne
aujourd'hui,
descend de
Tamerlan.

contrée qui formoit, selon moi, le Roïaume de *Porus*, du tems d'*Alexandre le Grand*. Voilà ce que l'antiquité nous fournit de la valeur & du merveilleux progrès des Tartares. Ces peuples, depuis les extrémités de l'Asie, à l'Orient, où ils font leur véritable demeure, s'étant mis en possession de plusieurs grands Roïaumes, que les anciens apelloient l'une & l'autre *Scythie*, s'étendent à present au Couchant, jusques dans nôtre *Europe*, sur le *Pont Euxin*, & jusqu'aux frontières de la *Pologne* & de la *Moscouie*. Pour ce qui est de la Religion, les véritables & naturels Indiens n'en admétent que de deux sortes seulement, quoiqu'il s'en trouve plusieurs autres en ce pais, & qui sont particulières aux étrangers, qui viennent s'y établir de tous côtez. La plus ancienne & la plus ordinaire des Indiens, est celle des Gentils idolâtres. L'autre, qui s'est introduite depuis peu, & que plusieurs ont embrassée, est celle des Mahométans.

Religion des Indiens,

Le Roi d'aujourd'hui est Mahométan, comme ses prédécesseurs. Mais, dans le sentiment des autres, il n'est pas grand observateur de la loi, que le mélange contagieux de celle des Gentils, en laquelle ceux de ce pais ont été élevez, a peut être altéré. La Religion de son pere étoit inconnue; & l'on croit, avec quelque fondement, qu'il n'en avoit point. Cependant ils disent que quand il mourut, il fut brûlé, selon la coûtume ancienne du pais. Mais parce que personne n'ignore ce que c'est que la Religion des Mahométans, je me contenterai seulement de vous dire quel-

PIETRO DELLA VALLE. 9

quelque chose de celle des Indiens Idolâtres, que la plus grande partie de ces peuples a volontairement embrassée. Je vous ferai donc part de ce qu'un de ces Indiens mêmes, qui est aussi idolâtre m'en a raconté ici en *Hispahan*. Cét Indien se nomme *Natu*, & je ne doute point qu'il ne soit en quelque considération parmi eux. Il est riche Marchand, fort mon ami, & fort connu de tous les Européens qui ont trafiqué en ces quartiers-là. Ils croient premièrement qu'il y a un seul Dieu, qui a créé toutes choses: néanmoins ils ne le glorifient pas. Au contraire, pour marque de leur indifférence & de leur mépris envers cette souveraine bonté, ils prennent le change, & rendent leurs adorations, & dédient même leurs Temples, ou *Pagodi*, à certains Indigètes, qu'ils révèrent comme les Dieux tutélaires. Ceux-ci ont été anciennement Rois du païs, ou personnes illustres, qui se sont signalées par leurs belles actions, & qui se sont aquis chez les anciens comme parmi les Païens, nos ancêtres, Jupiter, Mars, & autres semblables, les honneurs qui ne sont dûs qu'au vrai Dieu que nous adorons. D'où l'on peut juger, avec beaucoup de fondement, que l'exorbitante flatterie des Courtisans intéressés, & aveuglez de leurs espérances imaginaires, a donné lieu à la naissance de l'idolâtrie, qui est répandue en toutes ces contrées.

Leur
croïance
ce.

La cause
de l'
dolâtrie
en ces
quar-
tiers.

Le nombre de ces anciens Héros, que les Indiens ont déifiés, & qu'ils révèrent comme des Dieux, est infini: l'un de ceux, qu'ils estiment beaucoup, s'appelle *Crusen*; mais le

10 VOYAGES DE

Superf-
eition de
ce peu-
ple.

plus grand de tous, chez les *Baniens*, se nomme *Ramo*. Son nom leur est si précieux & vénérable, que quand ils se saluent réciproquement; au lieu de dire, bon jour, ou Dieu vous garde; ils ne prononcent que *Ramo, Ramo*, invoquant son nom par deux fois. Ils racontent de ce *Ramo* plusieurs belles histoires, & de grandes bravoures, qu'ils conservent manuscrites, & remplies de miracles fabuleux. Entr'autres choses, ils disent de lui, que sa femme aiant été enlevée, & transportée dans l'Isle de *Ceilan*, située au milieu de la mer, où elle étoit gardée avec toutes les précautions imaginables, & qu'aiant découvert, je ne sai si c'est par révélation des Dieux, ou de quelqu'autre de ses égaux, le lieu où elle étoit, il s'y en alla pour la délivrer de sa captivité. Il ne pût exécuter son entreprise qu'avec des peines incroyables, & sans beaucoup de générosité & de prudence; s'étant même servi dans l'occasion de tous les stratagêmes, & les adresses dont il pût s'aviser. Le secours néanmoins que lui donna le Roi des Singes, qui étoit un Singe aussi comme les autres, mais de bonne mine, & d'une grandeur extraordinaire, ne lui fut pas inutile. Ce souverain, avec tous ses Escadrons de Singes, qui parloient en ce tems-là, & qui tenoient rang dans le monde, le servit avec beaucoup de ferveur & de zèle, combattant lui-même à la tête de ses troupes, & lui donnant des conseils & des avis salutaires.

Plaisan-
te histo-
re de Ra-
mo.

Natù me debita toutes ces impertinences, au sujet de son *Ramo*, & de *los Bugios*, qui signifient Singes en langue Portugaise,

PIETRO DELLA VALLE. II

se, que nous parlions en semble. Mais je vous assure qu'il n'en fit presque pamer de rire. Ce n'étoit pas tant l'extravagance de ces nouveutez qu'il racontoit, que de voir, que lui, qui d'ailleurs étoit sérieux & prudent, le croïoit fortement & avec respect, comme font tous les autres de sa nation. Pour moi je n'en dirai rien, comme chose ridicule & hors de propos. Vous saurez seulement, qu'entre les autres miracles de *Ramo*, ils débitent celui-ci. Comme il se mit en devoir de passer dans l'Isle, pour recouvrer sa femme, & n'y trouvant point de chaloupes pour s'en faciliter l'entrée, quoiqu'en cet endroit le détroit soit très-petit, & que la mer n'y soit pas fort profonde, tous les poissons à écaille parurent incontinent sur l'eau; & s'étant unis ensemble, formèrent un pont de leur dos, depuis la terre ferme, jusques dans l'Isle, sur lequel, *Ramo*, & son compagnon, ce fameux Roi des Singes, passèrent généreusement. En *Ramo* vint à bout de délivrer sa femme de captivité. En mémoire de ce bienheureux jour, du recouvrement de la femme de *Ramo*, les *Banians*; c'est-à-dire, les Indiens idolâtres, célèbrent tous les ans une fête, l'espace de trois jours, vers le commencement du Printems, lorsque le soleil entre en Ariès, de laquelle il me souvient vous avoir écrit, dans quelqu'une de mes lettres précédentes. Mais parce que je ne l'avois pas vûë alors, je ne pûs pas vous en informer parfaitement. J'y suplérai à présent, par le recit que je vous en ferai, dans toutes ses circonstances que j'ai observées très-exactement.

Ses Miracles.

Les Banians célèbrent une fête l'espace de trois jours, en mémoire de la femme de *Ramo*.

A 6 Dans



Dans les cours de tous les *Chiervan-se-
rai*, ou les *Banians* demeurent, ils avoient
élevé plusieurs belles tentes, sous lesquel-
les, sur de grands tapis de pié, très-ri-
ches, qu'ils avoient étendus, grand nom-
bre des leurs se rendoient; tant le jour que
la nuit, pour s'y entretenir agréablement.
Afin qu'il ne manquât rien à ce divertisse-
ment, ils y invitoient de certaines fem-
mes de leur nation, comme nous dirions,
des Comédiennes, qui font métier de
danser & de chanter. Ces femmes étans vé-
rues, à la mode du païs, de leurs plus beaux
habits, dansoient, & faisoient des panta-
lonnades, selon la coûtume de l'Inde,
qu'elles acompagnoient de certaines chan-
sons en langue Indienne, au son de quel-
ques instrumens de formes extraordinaires,
dont ils ont coûtume de se servir. Elles
avoient, entr'autres, de certains tam-
bours, qui sont faits comme ces barils de
poisson que l'on voit à la Doüane de Ro-
me, qu'elles batoient des deux mains, des-
sus & dessous; je veux dire qu'elles batoient
le dessus d'une main, & de l'autre le des-
sous. Elles avoient encor de certains petits
morceaux de métal; l'un concave, presque
comme un timbre de ces montres sonnan-
tes à porter au col, qu'elles tenoient de la
main gauche; & l'autre, d'une forme dif-
férente, qu'elles avoient en la main droite.
De l'union de ces instrumens, par l'adres-
se de ces femmes, qui savent leur donner
le juste tempérament de batterie, il naît
un son, qui a tout-à-fait raport à celui de
nos clochetes, que les personnes de condi-
tion ont acoûtumé de tenir sur leurs ta-
blet-

Pendant
cette sé-
te le pen-
ple se di-
vertit.

Des fem-
mes mé-
me y font
mandées
pour
danser
au son
de quel-
ques ins-
trumens.

blottes, & dont ils se servent pour avvertir les estafiers, ou valets de chambre, du départ de quelqu'un, & qu'il faut lever la portière.

Les femmes Indiennes, de leur côté, auxquelles l'usage de cette sorte d'instrument n'est pas inconnu, donnoient si à propos, & en cadence, tantôt vite, & tantôt lentement, selon le mouvement de la mesure qu'elles ont acoutûmé d'observer en leurs concerts, que les acords en étoient fort agréables. Elles jouïoient encor de quelques autres instrumens extrêmement bizarres, & qui sont fort différens des nôtres. Et celles qui dansoient, portoient aussi plusieurs petites sonnettes, de la même forme de celles que je vous ai déjà spécifiées, qu'elles avoient attachées en divers endroits de leurs habits. Quelques-unes de ces petites sonnettes étoient d'argent, & fort jolies, dont le bruit, joint aux postures que faisoient ces femmes, donnoit beaucoup de graces à leurs danses, qui ne consistent ordinairement qu'à faire plusieurs tours sur un pié, penchant la tête & le corps tout d'un côté, en forme de cercle: outre les crêpes de leurs turbans (vû que dans l'Inde il y a encor quelques femmes, principalement les *Moghelines*, qui en portent, mais fort petits, carez, d'une forme un peu plus haute que large, & tout-à-fait semblable à ceux des hommes de leur nation) faisoient un fort bel éfet en tournant; & d'autant plus, que les turbans étoient d'une riche étofe de soïe, avec de l'or; ou rouge, avec de l'or & de l'argent, ou d'autres

Façon
de dan-
ser par-
mi les
femmes
Indiennes.

cou-

couleurs. Je vis aussi quelques autres de ces Comédiennes en cheveux, sans turban, qui est pourtant l'habillement de tête le plus ordinaire aux femmes idolâtres; lesquels, soit qu'elles les eussent déliés exprès, & qu'ils flotassent sur leurs épaules dès le commencement, ou qu'en dansant ils fussent déliés & épars de la sorte, faisoient néanmoins par derrière une perspective très-agréable en tournant, dans la même posture que je vous l'ai marquée ci-dessus, & apuïant au commencement la tête de fort bonne grace, sur le bout des doigts de la main droite, comme si cette main eût donné le branle à la tête & à tout le corps en ce mouvement circulaire. Toutes ces femmes Indiennes sont d'un teint fort brun, mais délicat néanmoins, avec les traits de visage parfaitement beaux; & j'en ai vû quelques-unes de bien faites véritablement, qui acompagnoient leurs danses & leurs postures de tant de graces, qu'elles paroïssent infiniment sur toutes les autres.

Elles
sont toutes
d'un
teint fort
brun.

Supersti-
tion des
Banians.

Les *Banians* ont acoutumé, pendant ces solemnitez, de se vêtir tout de blanc, depuis la tête jusqu'aux piés; mais ils salissent leurs habits, principalement sur la poitrine & sur le dos, d'une couleur jaune faite avec du safran, dont ils se servent aussi quelquefois pour teindre les turbans. Pour relever l'éclat, outre le jaune, ils y apliquent en plusieurs endroits, comme autant de coups de pinceau, une certaine couleur rouge, qui se fait avec du sandal. Ces deux couleurs sont odoriférentes, & fort estimées des Indiens; plusieurs même s'en

s'en font aussi de certaines marques sur le front; & quelquefois, par divertissement, ils se barbouillent l'un l'autre de ces couleurs détrempées. Je croi cependant que cette coutume de se teindre & de fallir de la sorte, est une cérémonie de Religion parmi eux, quoique jusqu'à présent je n'aie encor pû savoir ce qu'elle signifie.

Pour ce qui est des maximes & des cérémonies de la Religion, les Indiens idolâtres font fort différens entr'eux; parce que les plus religieux, & ceux qui s'en piquent davantage, ne mangent jamais, & ne tuent pas même aucune chose qui ait vie. Ils en font conscience, & croiroient avoir commis un grand crime, s'ils avoient seulement tué des animaux immondes, comme des poux, & autres semblables. Au contraire, ils estiment une action si méritoire, de leur donner la vie & la liberté, que fort souvent ils achètent très-chèrement les oiseaux, que d'autres gens tiennent dans des cages, aussi-bien que ceux que les chasseurs ont pris dans leurs filets, seulement pour les affranchir de la mort, & leur rendre la liberté pour l'amour de Dieu. Cette coutume est si ordinaire parmi eux, qu'un jour dans *Ormuz*, il en arriva un plaisant différend. Un Chrétien, qui s'y trouva pour lors, sous l'habit d'un Indien, acheta d'un chasseur quelques oiseaux pour manger; mais le chasseur, le croiant Indien à l'habit, & qu'il voulut par charité rendre la liberté à ces petits oiseaux; incontinent qu'il en eut touché l'argent, dont il étoit convenu, il ouvrit la cage & les laissa aller. Le Chrétien commença incontinent à se plain-

Les Indiens idolâtres sont superstitieux.

Différend entre un Chrétien & un Indien.

plaindre hautement, & à faire grand bruit; mais la tromperie aiant été découverte, le chasseur perdit ses oiseaux, & fut contraint de rendre l'argent au Chrétien, en présence de ceux, que ce diférend avoit assembléez, & qui en firent mille railleries.

La charité des Indiens s'étend même envers les animaux.

Ils estiment les vaches entre tous les autres animaux.

Ils'y fait souvent une autre friponnerie, dont les auteurs sont gens de néant. Pour amasser un peu d'argent, ils prennent un oiseau, ou une poule vivante, qu'ils exposent en vente parmi ces pauvres Indiens, & crient comme des fols: *je le tuerai toute à l'heure; sans diférer je lui vas tordre le cou.* A ce bruit, ces bons Indiens courent incontinent; & à l'encan ils l'achètent bien chèrement, pour lui donner la vie, avec la liberté. Ils se persuadent encor, que de donner à manger aux bêtes, est une action digne du Ciel; c'est pourquoi ils ont dans *Cambaye*, où ils vivent le plus exactement dans la pratique de la loi, des hôpitaux publics, fort grands & fort riches, pour des animaux de toute sorte, que l'on nourrit par charité. L'on y voit, entr'autres, plusieurs belles vaches; parce que de tous les animaux, comme je le dirai plus bas, elles sont le plus en vénération. Ils ont soin d'orner & d'enrichir leurs cornes, d'or & de pierreries, d'où l'on peut juger que c'est assurément quelque chose de curieux. J'en suis tellement persuadé; que pour les voir seulement, j'ai été souvent tenté d'y aller. Mais tout cela n'est rien, après ce que j'ai entendu dire & que j'ai lû, des nôces que l'on fait des vaches avec les taureaux, & ausquelles il y a de grandes réjouiissances: des personnes même, dignes de foi, m'ont assuré

assuré qu'il n'y a pas long-tems que l'on dé-
 pensa dans une certaine Ville, dont le nom
 m'a échapé, seize mille écus, pour les nô-
 ces d'une vache. Comme, je vous ai déjà
 dit, les plus religieux croient que c'est un
 crime que de tuer quelque animal. Mais il
 y en a d'autres, qui sont moins scrupuleux
 sur ce point, principalement lorsque la né-
 cessité l'exige, envers ces animaux im-
 mondes, & qui sont importuns à l'homme.
 Il y en a d'autres encor parmi eux, qui en
 font si peu de difficulté, comme nôtre *Na-
 tu*, que non-seulement ils tuent, mais
 aussi ils mangent de bonnes poules, & de
 quelque sorte de viande que ce soit qu'on
 leur presente, tout le reste n'étant qu'une
 pure niaiserie dans leur sentiment. Néa-
 moins, en ce qui regarde la vache, ils sont
 tous d'accord; parce qu'aucun d'eux n'en
 mangeroit jamais, & ne la tueroit pas,
 quand il en dévroit mourir. Au contraire,
 ils appréhendent tellement, que quelque
 personne que ce soit n'en tuë, que dans
 leurs affaires, lorsqu'un de ces Indiens doit
 prêter serment, soit qu'ils contractent en-
 tr'eux, ou avec un Chrétien, ou avec d'au-
 tres, l'on ne fait point observer à l'Indien
 d'autre forme de jurer que celle-ci, de te-
 nir un couteau à la main en presence d'une
 vache, & de dire, que si ce qu'il avan-
 ce n'est vrai, ou qu'il manque aux clau-
 ses du contrat qu'il a passé, ce couteau
 qu'il tient puisse égorger cette vache. Cet-
 te forme de jurer n'est pas en usage dans
 l'Inde seulement, mais encor ici en Per-
 se, & par-tout, dans tous les contrats, où
 il s'agit des intérêts de quelque Indien. En
 quel-

La for-
 me de
 prêter
 serment
 parmi
 eux.

quelques Villes où commandent différens Seigneurs, & dans lesquelles beaucoup de ces *Banians* se sont habituez, ils obtiennent, en vertu de grosses sommes d'argent, qu'ils paient tous les ans, qu'il ne se vendra point de chair de vache. Cependant il faut que les autres prennent patience, faisant punir de mort ceux qui en sont convaincus. Ils ne permettent pas même que dans leurs propres Villes, l'on tuë quelque animal que ce soit. Quelquefois nos marchands, qui y demeurent, & qui pour se réjouir un peu, ont tué & mangé secrètement dans leurs maisons quelque chévreau, ou chose semblable, se mettent en danger de perdre la vie; parce que pour peu que l'on s'en aperçût, soit à l'odeur, ou par les os qui en pourroient rester, ou par quelque autre indice, ce seroit fait d'eux, & il leur seroit impossible d'éviter la mort. Cette superstition, dont ils sont aveuglez, de vouloir conserver la vie aux animaux, naît assurément de ce qu'ils croient, avec les Pithagoriciens, la transmigration des ames en divers animaux, selon les mérites différens des hommes.

En quelques Villes de Perse, il est défendu de vendre de la vache.

Les *Banians* croient la transmigration des ames.

Ils auroient de trois raisons l'honneur qu'ils portent à la vache, & la vénération qu'ils ont pour elle. Je ne sai pas même si en quelque façon ils ne l'adorent point, & s'ils ne la tiennent pas pour une divinité, comme l'*Apis* en Égypte. La première, parce qu'ils croient que les ames des gens de bien, qui ont vécu le plus légalement, passent dans les corps des vaches. La seconde, parce qu'ils se persuadent aussi,

avec

Ils justifient, par quelques raisons, l'honneur qu'ils portent à la vache.

avec les Mahométans, que la machine du monde n'est soutenue que sur les cornes d'une vache, ou d'un bœuf, que les Mahométans appellent *Behemor*, nom qu'ils ont tiré de Job. Ils disent même, que quand cette vache se secoue, cause les tremblemens de terre qui arrivent quelquefois; & que si elle ne soutenoit le monde, il tomberoit infailliblement, & retourneroit en son premier chaos. Ils avancent, pour troisième raison; qu'un jour, Dieu étant irrité, à cause de tant de péchez que commettent les hommes, vouloit entièrement ruiner & anéantir le monde: mais que la vache l'apaisa, en obtint le pardon, & délivra le monde du châtiment qu'il méritoit justement.

Job. 40.

La plus grande partie de ces *Banians*, qui ne mangent pas de viande, comme je vous ai dit, se contentent de fruits, d'herbes, & de légumes; & sur-tout de ris, dont ils font leur principal mets, & qui nourrit davantage, lorsqu'il est assaisonné avec le sucre & le miel. Ils ont accoutumé de se laver plusieurs fois tous les jours, depuis les piés jusqu'à la tête; savoir, quand ils mangent, & quand ils font leurs prières; si bien qu'en ces occasions, comme en beaucoup d'autres, ils observent des cérémonies, qui sont tout-à-fait importunes & ridicules. En particulier, les prières & les adorations qu'ils font en leur país à cette grande quantité d'idoles qu'ils révèrent, est quelque chose de fort ennuyeux, & de pénible, sur le recit qu'on m'en a fait. Car les Rois même, qui sont occupés en tant d'autres affaires importantes, qui les cap-

Le meilleur de leurs mets est le ris.

Leur façon de prier est fort incommode.

tivent beaucoup, ne peuvent pas emploïer moins de sept ou huit heures par jour en ces sortes d'adorations, avec tant d'inclinations, tant de prostrations, & tant d'autres cérémonies importunes, qu'il n'est point d'homme, quelque vigoureux & robuste qu'il soit, qui n'y succombe, & qui n'en soit incommodé. Mais il n'y a point de Chrétien qui ne doive rougir de honte, de se comporter avec tant de négligence & d'indévotion au service du vrai Dieu.

Quoique le bois soit bien cher à Hispahan, les Baniens néanmoins en consomment beaucoup pour brûler leurs morts.

Ils brûlent les corps après leur mort, selon l'ancienne coûtume; & par honneur, ils le font avec le plus de bois qu'ils peuvent; & d'autant plus, que le mort étoit riche & puissant. Ils estiment tellement l'éclat & la magnificence en cette occasion, qu'en *Hispahan*, où le bois est très-rare, & cher extrêmement, certains parens d'un *Banien* qui étoit mort, qui n'en pouvoient pas trouver, ou peut-être qui n'en pouvoient pas acheter davantage, pleuroient amèrement, comme si une disgrâce leur fût arrivée en la personne de leur parent, dont ils plaignoient le sort, d'être si malheureux à sa mort, que de ne l'avoir pu brûler qu'avec six, ou sept charges de chameaux, quoique la moitié d'une eût été plus que suffisante pour le réduire en cendre. Je ne me suis pas trouvé à cette cérémonie, parce que je n'en ai pas encore eu la pensée: je la verrai pourtant quelque jour, pour satisfaire ma curiosité.

Outre les idoles de *Ramo*, & des autres Héros, que je vous ai spécifiées, ils s'en font encore une, au commencement de leur

an-

année, de quelque chose que ce soit, ou animée, ou inanimée; & chacun d'eux choisit celle, ou celles, dans lesquelles il lui semble avoir pris quelque bon augure, ou trouvé une bonne fortune dès les premiers jours de l'année. L'idole sera quelquefois un morceau de bois, une pierre, une espèce de monnoie, un cloud, & d'autres semblables matières ridicules. Ils les conservent toute l'année dans la maison, comme Dieux penates & domestiques, auxquels ils se recommandent & adressent leurs prières, leur demandant des grâces; & enfin à la providence desquels ils s'abandonnent entièrement, comme si leur bonne, ou mauvaise fortune en dépendoit. Sur la fin de l'année, ils se rendent, avec grande cérémonie, sur le bord du Gange, qu'ils appellent *Ganga*, dans lequel ils précipitent leurs vieilles idoles, pour en prendre d'autres nouvelles, comme ils avoient fait l'année précédente. Ils ont aussi, en plusieurs endroits, certaines figures d'idoles, qui rendent des oracles par l'adresse du démon, & qui répondent aux demandes qui leur sont faites, de la même façon qu'il y en avoit autrefois en nôtre pais. Mais voici comment ils les consultent. Celui qui va à l'oracle, aiant fait les prières & les adorations convenables, met une fleur, ou une rose, ou chose semblable, en la main, ou dans le sein de l'idole; & la prie, que si l'affaire en question doit avoir une issue favorable, ou s'il en doit résulter telle chose, de jeter la fleur à la droite de l'orateur, sinon à la gauche: & incontinent après, l'idole jette la fleur de divers côtez, selon les diffé-

Ils se forment tous les ans de nouvelles idoles.

Leur façon de les consulter.

rens

rens évènements qui doivent naître de l'affaire proposée, ou bons, ou mauvais : & lorsque l'idole difère quelquefois à jeter la fleur, ils la supplient de ne pas tarder davantage, & d'expédier promptement ; mais plus elle retarde à la jeter, plus ils croient que l'affaire qu'ils desireront aura de peine à réussir. Le susdit *Natù* m'assuroit qu'il avoit souvent expérimenté lui-même toutes ces choses, & qu'elles s'étoient toujours trouvées véritables ; ce qui n'est pas une grande merveille, puisque le diable, qui les trompe de cette façon, peut facilement prédire, par conjecture, quelques choses futures.

Les *Banians* connoissoient le diable pour tel qu'il est ; mais ils ne s'imaginent pas, malheureux & misérables qu'ils sont, lui appartenir à si juste titre, & être si fort de sa dépendance. Je pourrois bien vous dire plusieurs autres choses de leurs superstitions ; comme de ceux qui se font fouler au piés, & écraser par les rouës des charriots, sur lesquels ils portent leurs idoles en processions, certains jours de l'année qui leur sont solennels. De quelques autres, lesquels en présence des mêmes idoles, se blessent, & se tuent eux-mêmes, par un zèle de dévotion, & afin de mourir martyrs, comme ils se le persuadent fortement. Il y en a d'autres encor, qui, pour se rendre dignes d'entrer en Paradis, se précipitent dans le Gange, ou le passent plusieurs fois à la nage, afin d'être dévorés par les crocodiles, qui sont en nombre infini, & d'une grandeur prodigieuse. Mais si par habard ils échappent de ce danger, qu'ils

Exorbitante
superstition
des
Banians.

qu'ils ne se noient pas, & qu'il ne se trouve pas de crocodiles qui les mangent, ils s'estiment très-malheureux, & deviennent l'horreur & le rebut de tous leurs compatriotes, presque comme s'ils étoient excommuniés, se persuadant que Dieu les ait dédaignés, & qu'il ne les ait pas voulu recevoir, peut-être à cause de leurs crimes. Mais quoi qu'on ne doute pas de la vérité de ces choses, & que plusieurs personnes en aient été témoins oculaires, je les passe néanmoins; tant parce qu'elles ne font rien au sujet de mon voiage, qu'à cause que je n'écris pas volontiers des choses qui sont si extraordinaires, à moins que je ne les aie vûes. Outre que plusieurs Auteurs modernes ont parfaitement bien informé le public des particularitez de l'Inde, par les écrits qu'ils ont laissé de ce qu'ils ont vû de leurs propres yeux, & de ce qu'ils ont observé par leurs longues habitudes en ces mêmes païs. Il me suffit d'avoir fait mention des choses qui concernent les Indiens qui demeurent en Perse, que j'ai vûs & pratiqué très-souvent, & de quelques autres petites circonstances, de la vérité desquelles j'ai été suffisamment instruit, & que je vous ai débitées, selon qu'elles venoient à propos, & que l'occasion s'en est présentée.

Pour conclusion, je vous dirai, selon l'expérience & les lumières que j'en ai, que les idoles, ou plutôt ces anciens Héros que les Indiens ont adorez autrefois, & révérez comme Dieux, ne sont pas par tout les mêmes; mais que comme il y en a plusieurs, ils sont aussi diférens. Les uns, dans

ils n'adorent pas tous les mêmes idoles.

le

le continent de l'Inde, de la dépendance du grand *Moghòl*: d'autres, dans les Roïaumes de *Cochin*, & dans ceux de tous ces autres petits Souverains, qui confinent du côté de la mer, avec les Portugais; quelques autres dans le *Pégu*; d'autres enfin dans la *Chine*, & au *Japon*. La plus grande partie de ces divinitez, selon moi, ont été des Princes, ou personnes tenuës faussement pour saintes, qui ont vécu dans les païs mêmes où ils sont adorez. Je l'infère de la diversité de leurs noms, fort différens les uns des autres, que j'ai entendu publier en plusieurs endroits: & non-seulement des noms; mais encor des vies & mœurs. Il se pourroit bien faire néanmoins, que la diversité des noms procédât de la différence des langues, dont l'on se sert dans les diverses contrées où ils sont adorez, & qu'ils seroient tous les mêmes, sous de différens noms; de même qu'anciennement, l'idole, qui étoit réverée en *Egypte* sous le nom d'*Osiris*, l'étoit aussi sous celui de *Bachus*, que les Grecs nomment *Denis*, selon *Diodore Sicilien*; & ainsi plusieurs autres.

Liv. 1.
& liv. 3.

Quelques-uns parmi eux croient que l'ame est mortelle; & plusieurs autres absurdez.

Outre la croïance de ces idolâtres, que je vous ai spécifiée ci-dessus, j'en trouve encor plusieurs parmi eux qui tiennent que l'ame est mortelle; que le monde est redevable de la conduite au hazard, ou à la nature simplement, sans admettre la providence d'aucun Dieu. Il y en a d'autres qui ne reconnoissent point de Dieu, que la matière première; sentiment dont sont infectez aujourd'hui les plus éclairés, & les plus savans d'entre les Japonois, sur les as-

suran-

assurances que m'en a donné le Sieur *Pierre Paulin Chibe* Japonois, qui passa par ici il n'y a pas long-tems. Si jamais ce même Sieur *Pierre Paulin Chibe*, qui est parti pour faire ses études à Rome, va à Naples, où je lui ai donné adresse, avec une lettre de ma part au Sieur André Pulice, par laquelle je le prie, conjointement avec vous, de le caresser, & de le pratiquer quelque-tems; je suis persuadé qu'il vous informera de mille belles choses curieuses du Japon, & des autres païs qui l'environnent, parce qu'il parle fort bien la langue latine; ainsi vous pourrez vous entretenir ensemble. Sur-tout vous prendrez plaisir de le voir écrire, non-seulement en Japonois, d'une façon extraordinaire, avec l'écritoire particulière, & un pinceau qui est fait d'une certaine pierre noire, qui sert d'encre & de plume en même-tems; mais encore ces caractères confus & infinis de la Chine, marquez par colonnes, du haut en bas, comme ceux des pyramides & obélisques, quoique pourtant d'une autre forme, que le susdit Sieur *Pierre* lit, & écrit parfaitement bien. Parlons maintenant des *Gaures*; c'est-à-dire, des Idolâtres infidèles de Perse, qui restent aujourd'hui dans le païs des anciens Persans.

Je fus voir ces jours passez leur nouvelle Ville, ou, si vous voulez, leur habitation séparée, laquelle, de même que la nouvelle *Ciolfa*, que les Arméniens Chrétiens habitent, comme le nouveau *Tauris*, ou *Abbas abad*, dans lequel les Mahométans, qui ont été amenez de *Tauris* demeurent, est contiguë à *Hispahan*, presque comme

Encre
de la
Chine.

Description
de
la ville
des Gaures.

un faubourg. Quoi qu'à present elle en soit séparée par quelques jardins; néanmoins avec le tems, parce que le nombre des habitans s'augmente prodigieusement tous les jours, *Hispahan*, & cette habitation des *Gaures*, avec les deux autres, ne feront qu'une même chose. C'est pour cela que je ne sai si je les dois apeller, ou citadelles séparées, ou faubourgs, ou plutôt des parties considérables de cette même ville d'*Hispahan*, comme sont la région au-delà du *Tibre*, & le bourg de nôtre Rome. Cette habitation des *Gaures* n'a point d'autre nom, que je sache, que celui de *Gauristan*; c'est-à-dire, selon les Persans le lieu des Infidèles, presque comme nous apellons celui des Juifs, la Juiverie. Ce lieu-là est fort bien bâti, les rues en sont fort larges, bien droites, & beaucoup plus belles que celles de *Ciolfà*, parce qu'il a été fait depuis avec plus de dessein. Mais toutes les maisons en sont basses; elles n'ont qu'un plancher, sans aucun ornement conformément à la pauvreté de ceux qui les habitent; en quoi elles difèrent de celles de *Ciolfà*, qui sont fort magnifiques & très-ajustées: parce que les *Gaures* sont

Ilz sont
pauvres.

pauvres & misérables, au moins ils en donnent toutes les marques possibles. En effet ils ne font aucun trafic; ce sont seulement des gens de campagne, comme des paysans, & des personnes qui gagnent leur vie avec beaucoup de peine & de fatigue. Ils sont tous vêtus d'une même manière, & d'une même couleur, qui tire un peu sur celle de ciment fait de brique.

Ces hommes-là, presque comme les

Per-

Persans d'aujourd'hui, sont de taille un peu grossière: mais ils portent le bonnet tout rond, & ordinairement blanc, sans aucun mélange d'autres couleurs, & de forme bizarre, comme est celui des Persans modernes: mais ils ne se rasent pas, comme eux, les joues ni le menton; au contraire, ils laissent croître le poil en ces parties-là, comme font les Turcs. Ils portent aussi les cheveux longs comme les femmes, de la même façon qu'Hérodote assure que les Persans les portoient anciennement. Toutes les femmes aussi sont vêtues les unes comme les autres; mais il faut avouer que leur habit tient beaucoup plus de l'Arabe, & du Caldéen, que du Persan. Il est d'une couleur & d'une matière fort semblable à cette soutanelle que je portai de Naples jusqu'en Jérusalem, & que presque tous les Pelerins ont acoutumé de porter parmi nous; mais sans aucune ceinture, de la même forme presque de celles dont les Peres Théatins sont revêtus à Naples, lorsqu'ils vont par la Ville, excepté qu'elles n'ont pas de collet. Ce qui donne de la grace à l'habit des femmes Gaures, est un voile qu'elles portent sur la tête, d'une couleur entre verte & jaune, tirant un peu plus sur le jaune. Il est fort long & fort large, de la même façon que le portent les femmes Arabes, & celles de Caldée, se contentans d'en entourer le visage, & de le faire flotter par devant, jusqu'à la ceinture; & par derrière, jusqu'à terre. Assurément, c'est quelque chose de beau à voir. Par les ruës, elles vont toujours la face découverte, à la différence des

Il s'por-
tent la
barbe, &
les che-
veux fort
longs,

Lib. 6.

Leurs
femmes
vont af-
sez bien
vétues.

Mahométanes, qui ne se donnent pas cette liberté.

Les *Gaures*, à ce que m'a dit un des leurs, qui étoit tout simple & ignorant, & avec lequel je me suis quelquefois entretenu, ont entr'eux une langue particulière & différente de la Persane d'aujourd'hui; & des caractères même d'une autre forme que ceux dont on se sert à présent, dont quelques-uns sont marquez sur les portes de leurs maisons. Mais je ferai mon possible d'en voir un jour l'alphabet, & de savoir s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'ils écrivent à la façon des Latins, de la gauche à la droite. Ils n'ont pas de Temple en cet endroit, parce qu'ils ne l'ont pas encor bâti. Comme ils sont pauvres & ignorans, & que peut-être ils ne parlent pas volontiers de ces choses, je n'ai jamais pû tirer aucune lumière de celui avec qui j'ai eu quelque conférence, touchant leur Religion, & leurs cérémonies; & principalement la vénération, ou conservation du feu, dont la pratique est encor en vigueur parmi eux, de la même façon que le gardoient soigneusement ces anciens Mages, du tems de Cyrus, & de Darius. Ils ne marchent jamais, disent nos historiens, & particulièrement Quinte-Curce; non pas même à la guerre, sans les chariots sacrez, ornez & enrichis de quantité d'or, & sans que ce feu éternel fut de la partie, & conduit sur de riches & superbes autels d'argent. Il me dit néanmoins, qu'ils font oraison trois fois le jour; savoir, au lever & coucher du soleil, & à midi; qu'ils croient un seul DIEU, CREATEUR de toutes

Il s'conservent le feu inextinguible, & le révérent.

Lib. 3.

Il s'vont à la prière trois fois le jour.

toutes choses, invisible & tout-puissant. Mais parce que nous disions que l'on avoit d'autres sentimens d'eux, la femme de celui, avec lequel nous nous entretenions, qui étoit présente, s'en moquoit tout de bon, lui semblant étrange, qu'on pût s'imaginer, qu'ils ne connussent point DIEU, envers lequel elle faisoit en notre présence, par admiration, plusieurs exclamations, & prières en langue Persane, & disoit; *Comment, mon DIEU, nous ne te connoissons pas: Que je sois ton sacrifice; (phrase usitée dans l'Orient) qui t'a jamais vu? Qui est celui qui peut dire comment tu existes?* Et choses semblables. D'où je puis penser que le nom d'Idolâtres qu'on leur donne, ne leur convient peut-être pas. Ils nous dirent aussi qu'ils révèrent le soleil, presque comme un Ange qu'il est, de même que la lune, & les étoiles; mais comme des Anges inférieurs. Et peut-être qu'en cela il avoit honte de convenir avec nous, qu'ils tenoient ces astres pour des divinitez, comme Strabon, avec plusieurs autres auteurs, a assuré qu'anciennement ils les adoroient en cette qualité. Lui cependant, par respect, comme nous ferions ensemble occasion, soutenoit qu'ils ne les révèrent que sous le nom d'Anges.

Its disent que le soleil, la lune, & les étoiles, sont des Anges.

Lib. 15.

Ils détestent *Mahomet*; le tiennent, & ses sectateurs, pour infidèles: & entr'eux ils ne s'appellent pas *Gaures*, laquelle parole signifie proprement infidèles, ou Païens; mais ils se nomment, en langue Persane, *Behen-din*; c'est-à-dire, de bonne foi. Sur toutes choses, ils ont en horreur les grenouilles, les tortuës, les écre-

vissés, & les autres animaux, qui, selon eux, troublent & infectent l'eau; si bien qu'ils en tuent autant qu'ils en rencontrent: peut-être aussi qu'ils en font autant des autres insectes de la terre, comme serpents, fourmis; & autres semblables, conformément à la pratique des anciens Persans; c'est-à-dire, leurs Mages, selon Hérodote. Ils ne brûlent point les morts, ni ne les enterrent; mais, si ce que l'on m'en a dit est véritable, ils les conservent sur terre, dans un certain lieu, qu'ils ont fermé de murailles à cet effet. Ils les dressent sur leurs piés, leur tiennent les yeux ouverts, comme s'ils vivoient encor, les apuient en cet état sur de certaines fourchettes, & demeurent ainsi jusqu'à ce que se consommant d'eux-mêmes, ils tombent par piéces, ou que les corbeaux les mangent. L'on ne peut pas douter que la même chose ne se soit faite par les anciens Persans, & par les Mages de leur tems, après les témoignages de Strabon, d'Hérodote, & de tous les autres qui en ont jamais écrit. J'ai vu par dehors le lieu où ils conservent les morts en cette posture; mais je n'y suis encor jamais entré. Peut-être que j'irai quelque jour; & si je le vois par dedans, je vous en ferai une plus juste & plus ample description. Je ferai la même chose de leur écriture, des cérémonies de leur Religion, & de toutes les autres choses qui les concernent. Je ne manquerai pas de m'en informer plus parfaitement, de celui d'entr'eux qui sera estimé le plus intelligent. Parce qu'il est impossible qu'il ne s'en rencontre quelqu'un: & si ce n'est de ceux qui
sont

Ils ont
plusieurs
animaux
en hor-
reur.
L'ib. 1.

Com-
ment ils
enlève-
rissent
leurs
morts.

L'ib. 15.
L'ib. 1.

font en *Hispahan*, ce sera au moins en
quelqu'autre Ville de celles où demeurent
une infinité de ces Gaures, & dans lesquel-
les ils ont des Temples, des écoles, & des
livres. Car où les richesses abondent, le
nombre des savans est considérable, & la
police fort bien établie. Mais c'est assez
parler des *Gaures*.

Il me souvient à present de quatre cho-
ses assez curieuses que j'ai remarquées dans
Hispahan, pendant le tems que j'y ai de-
meuré, & dont je vous veux faire part,
quoi qu'elles ne soient pas de grande im-
portance. La première est, qu'au sujet de
la grande éclipse de lune, qui parut ici le
soir du seize d'Août passé, sur les dix heu-
res, dans une grande obscurité, l'espace
de trois heures, ou environ; j'observerai
qu'en ce quartier, les Mahométans fai-
soient aussi ces mêmes choses, dont je croi
vous avoir écrit une autrefois, & que j'a-
vois vû pratiquer en Turquie, durant une
autre éclipse semblable qui avoit paru en
Alep. Je veux dire qu'ici, comme en Tur-
quie, le peuple qui s'étoit rendu en foule
sur les plates-formes des maisons, parce
que toutes celles de Perse en ont, & qui
sont découvertes, faisoit de grands bruits,
se tuans de crier, & de chanter, parmi des
sons confus de certains bassins, ou tasses
de métal, de la forme & de la grandeur
de nos soucoupes, qu'ils batoient de con-
cert & à l'envi. Ils en tenoient une à cha-
que main, par un certain manche qui a
beaucoup de rapport au pié des soucoupes,
& les frapant ensemble avec violence, il
se fait un tintamarre étrange de l'union de

Supers-
tition
des Ma-
homé-
tans de
ce quar-
tier, tou-
chant
une écli-
pse de
lune.



l'un de ces instrumens , contre l'autre dont le milieu est un peu concave. Pour moi je croi que ce sont ceux-là mêmes , que nôtre Poète (l'Auteur apelle ainsi Virgile , qui a fait son séjour à Rome , & dont le tombeau est à Naples) apelle *Corybantia-ara* , des instrumens d'airain , dont se servoient les Coribantes , qui acompagnoient la mere Cibèle. Je trouvai aussi qu'en Perse , le nombre des savans est plus grand qu'en Turquie ; & qu'ainsi la cause véritable de tous ces tintamarres de sons , & de chants diférens , qui se font pour tenir les personnes alertes , & leurs sens plus éveillés & dispos , afin que les mauvaises influences de l'éclipse leur soient moins dommageables , étoit connuë à une bonne partie des habitans. Quoique néamoins il y ait grand nombre d'ignorans parmi la canaille & le menu peuple , qui se persuadent que tous ces bruits se font pour intimider cét animal qui vouloit engloutir la lune ; ou bien pour lui donner courage en ses souffrances , & dans les dificultez qu'elle a de passer par une porte , ou chemin fort étroit. Mais je m'imagine que par cette route , ils entendent , sans doute , la ligne écliptrique ; & par l'animal , la tête , ou la queue du dragon , ou les éclipses se font. Les savans de ce païs , qui ne sont pas moins réservés dans la communication de leurs belles lumières , que l'étoient anciennement les Sages de l'Egypte , tâchent de les cacher au peuple par ces discours impertinens , & de ne leur parler que très-obscurément , & sous mille incidens de fables ridicules & grossières , selon leur coûtume.

Mais

Fin. 3.

Leur simplicité.

Leurs docteurs leur déguisent les vérités, mais grossièrement.

Mais il s'en faut bien qu'ils ne soient doués de cette haute intelligence, que possédoient autrefois les Egiptiens & les Grecs, qui déguisoient si adroitement leur doctrine, qu'en quelque façon ils en voiloient le fin; mais sous de si riches allégories, & des métaphores si justes, qu'ils en faisoient toucher la vérité au doigt.

La seconde que j'ai à vous debiter, est celle que je remarquai un jour, allant visiter un des principaux Seigneurs de Perse, qui s'appelle *Husseïn-culi Mizza*, qui est proche parent du Roi, & des descendants d'*Ali* & de *Mahomer*, en ligne plus droite, peut-être & plus certaine, selon ce que j'en ai entendu dire, que le Roi même.

Mais avant que de passer outre, je vous expliquerai légèrement ce qui concerne le nom de cet homme; parce que la connoissance de plusieurs choses, que je vous dirai dans la suite, dépend de l'intelligence que je vous en donnerai. Il se nomme *Husseïn-culi Mizza*. La parole *Mizza*, est un titre, & signifie Prince; non-seulement à la mode de Naples, généralement parlant de certains Princes d'un Etat, que l'on respecte comme tels, quoique cette qualité ne leur convienne qu'improprement. Mais en ce cas, on l'accordera plutôt à des Princes libres & indépendans, qui méritent moins le nom de Rois, que celui de Seigneurs feudataires & vassaux d'autrui, si l'on en considère la dépendance, & le peu de país qu'ils possèdent. Sur-tout, cette dignité est fort conforme à la coutume de France, & de ses Princes du Sang; c'est-à-dire, de tous ceux qui sont

Curiosité
remar-
quable
de cette
parole,
Mizza.

du Sang Roial, encor qu'ils ne soient pas Souverains. Les Infants d'Espagne même & leur postérité, sont respectez sous cette dignité. Néanmoins le nom de *Mizza* en Perse, est plus étendu & plus général si bien qu'il ne se donne pas seulement tous ceux que j'ai spécifiés, mais encore aux enfans du Roi. Le fils aîné même, qui doit succéder à la Couronne, n'en porte point d'autre; de la même manière, que celui d'Espagne est appellé Prince. Mais une chose remarquable, & qui est fort ordinaire en ces langues Orientales; c'est que dans les noms des personnes, la dignité qu'elles méritent tient toujours le dernier rang, contre nôtre usage; parce que nous la faisons toujours précéder des noms propres. L'autre parole *Hussein-culi*, est le nom spécifique & particulier de ce Seigneur. Elle signifie, esclave, ou serviteur de *Hussein*. *Hussein* fut un enfant de cet *Ali*, gendre & cousin de Mahomet, duquel les Rois de Perse d'aujourd'hui disent qu'ils descendent. Et parce que cet *Hussein*, qui prétendoit être chef de leur secte, fut cruellement massacré par ceux du parti contraire, les Persans le croiant pour cela, & le publiant sotement martyr & un grand saint: plusieurs, par dévotion envers lui, se donnent, outre leur nom propre, celui d'esclaves, ou de serviteur de *Hussein*. De cette façon encor il y en a d'autres, qui par un zèle de dévotion, indiscret & dissimulé, s'imposent le nom de serviteur, ou de *Hussein*, de Mahomet, ou de CRÉATEUR, ou de DIEU; ou d'autres semblables, qu'ils révèrent davantage.

Le fils du Roi ne prend point d'autre qualité que celle de *Mizza*.

La plus grande partie des Persans, par dévotion envers un certain *Hussein*, en portent le nom,

Al-

Allant donc un jour visiter ce Seigneur, je remarquai en sa maison, que conformément à la coutume de Perse, tous les Grands du Royaume, sans même en excepter le Roi, au moins sur les assurances que l'on m'en a données, font ordinairement des retranchemens dans leur *Divan-Chanè*; c'est-à-dire, dans les appartemens, où ils admettent ceux avec lesquels ils traitent d'affaires, où ils demeurent en conversation, & où ils mangent, principalement avec les étrangers. Ces salles, dont je parle, où ils donnent audience, sont ordinairement des lieux bas, qui ont vûë sur des jardins, ou sur des cours, & qui sont tout ouverts par le devant; de même que nos galeries, ou nos portiques. Or c'est dans un retranchement de ces mêmes salles que l'on fait la cuisine: je veux dire dans un lieu, où avec beaucoup de facilité, de politesse & de propreté, en présence de ceux qui mangent, l'on cuit & l'on apprête les viandes, sans y voir pour cela ni feu, ni fumée, ni les autres saletez & immondices inséparables des cuisines. La disposition est telle, que dans le fonds du *Divan-Chanè*, qui fait face à l'entrée, il y a un réduit, comme une grande & longue niche, presque semblable à une petite tribune de nos Eglises, qui est revêtu tout à l'entour, du haut en bas, de même que son plancher; sur lequel on marche, de briques vernies & luisantes, avec de la matière de faïance de diverses couleurs, qui représentent, par l'adresse & l'artifice des ouvriers, ou des figures, selon leur coutume, ou des fleurs fort belles, & très-bien faites. Les murailles

Cuisi-
nes cu-
rieuses
dans le
Palais
du Roi,
& dans
les mai-
sons des
grands.

Les or-
nemens
en sons-
beaux.

En Perse les murailles des chambres ne sont point ornées de tapisseries.

de la salle sont aussi revêtues tout à l'entour de ces mêmes ouvrages de briques; mais à la hauteur de quatre palmes seulement, ou environ, pour servir d'appui à ceux qui sont assis sur le plancher; parce que dans l'Orient, comme je vous l'ai marqué autrefois, les murailles des chambres sont nues, & sans aucun ornement: les propriétaires se contentans seulement d'en couvrir les planchers de tapis de pié, très-fins & très-exquis. Les murailles donc de ce retranchement, de même que celles de la salle, sont enrichies de semblables ornemens, aussi-bien que le plancher, sur lequel on marche. L'on y a laissé exprès quelques petites ouvertures rondes, pour y mettre, comme sur des trépiéds, ou réchauts, les grands plats, ou d'autres vaisseaux convenables, dans lesquels on fait cuire les viandes. Le feu est sous terre; mais de telle façon, que la fumée trouvant une issue particulière, elle est invisible dans la chambre, aussi-bien que la flâme: cependant les viandes se cuisent parfaitement bien dans ces vases, lorsqu'ils sont sur ces trous; sans broche même, l'on y peut faire rôtir ce que l'on veut, comme dans un four, en l'attachant adroitement par-dessous. Parmi ces trous, il y a une petite fontaine d'eau vive, qui s'élève en haut, & qui rejaillit sur le même plancher de la cuisine, dont on se sert pour laver les viandes, & ce qui est nécessaire. Après-quoi elle se perd de la même façon, par deux canaux, qui sont cachez & qui reçoivent toutes les immondices, sans qu'il en reste rien sur ce plancher, & qu'il s'y vole

Les cuisines y sont fort propres.

voïe quoi que ce soit qui puisse ofenser la vûë la plus délicate.

L'on prépare, & l'on cuit les viandes de cette façon, avec beaucoup de propreté & de facilité, en la presence même de ceux qui mangent : mais je croi que les grands ne vivent pas tant dans ces pratiques, à cause de la commodité qu'ils en retirent, que pour se précautionner contre les venins, & empêcher qu'on ne les empoisonne. C'est aussi par cette même raison, que le Roi d'aujourd'hui fait souvent des choses que les ignorans taxent de folie, & qu'ils croient indignes de la majesté & de la gravité d'un Roi. Par exemple, de faire la cuisine très-souvent en sa presence; & non content de cela, de la faire lui-même de ses propres mains. En ce cas, il est certain qu'il ne mange point de viandes plus volontiers, ni de meilleur apetit, que celles qu'il a lui-même aprêtées : surtout, si c'est du gibier, ou du poisson qu'il ait couru, pris & tué lui-même. Il y a du plaisir, à ce que l'on m'a dit, de le voir quelquefois familièrement avec ceux qui se rencontrent, sur une grande table, couverte d'un de ces beaux cuirs qui viennent de Bulgarie, avec ses gros couteaux en main, écorcher les animaux qu'il a pris à la chasse, & en faire une si belle dissection, & une si précieuse anatomie, qu'il réduit, à ce qu'il dit, toute la substance d'un gros cerf, à moins d'une livre de chair, qu'il cherche & ramasse exactement par petits morceaux, de toutes les parties du corps, en de certains endroits qu'il connoît parfaitement, & qu'il assai-
sonne

On y prépare les viandes en presence de ceux qui mangent.

Le Roi se plaît à aprêter lui-même le gibier qu'il a pris à la chasse.

Il con-
verse
très-fa-
milière-
ment.

Il y a
en Perse
des cui-
sines pu-
bliques,
dans les-
quelles
on vend
de la
viande
de toute
sorte,
fort bien
apâtée.

bonne enfin avec de certains ingrédients qui lui plaisent, & dont il se fait un régal de plus exquis & des plus délicieux. D'autres fois même il mangera par la ruë, au milieu du Bazar, s'arrêtant à dessein devant quelque boutique, où l'odeur de quelque viande cuite, qui ne lui déplaira pas, l'attirera. Parce que dans les Villes de ce Royaume, l'on voit beaucoup de maisons comme des hôtelleries en France, ou bien comme des boutiques de rôtisseurs, ou de pâtisseries, dans lesquelles, pour la commodité du public, on vend de toute sorte de viande cuite & préparée, à tous ceux qui en veulent acheter. L'usage en est si ordinaire, que les personnes de condition, même jusqu'aux grands, & ceux qui ont chez eux des cuisiniers, lorsqu'ils veulent faire un bon repas, & manger quelque chose qui leur flâte le goût, envoient franchement dans ces cuisines communes de la place. Ils enlèvent delà après être convenus de prix, tout ce qu'il leur plaît davantage, parce qu'il est certain que les viandes sont meilleures, & mieux apâtées que dans les maisons particulières.

Dans une autre rencontre, le Roi se rendra inopinément à la maison d'un bourgeois, où, sans autre cérémonie, il mangera seulement de ce qui étoit préparé pour cette famille. Enfin voilà à peu près comment le Roi coule l'année, touchant son boire & son manger. Il témoigne en apparence, que c'est par un esprit de soldat, & par une humeur bizarre, qu'il se comporte de la sorte; & en effet, le peuple le croit ainsi; mais il est constant qu'il ne le fait que

que pour sa sûreté particulière, & qu'il a grande raison de vivre dans cette déhanchée. Et par la même raison, je veux vous faire part d'une autre chose fort curieuse, & qui n'est pas hors de propos. C'est que dans les chambres, ou bien sous les tentes, où le Roi passe la nuit, l'on prépare toujours, pour lui seul, huit ou dix lits, sur lesquels il puisse dormir; desorte que l'on ne fait jamais lequel il doit choisir; parce qu'il se met indifféremment, tantôt sur l'un, & tantôt sur l'autre. Souvent même, selon qu'il s'éveille, il en change de deux ou trois en une même nuit, pour se precautionner contre celui qui le voudroit assassiner. Dans l'apréhension où il est d'un semblable accident, qui arriva du vivant de son pere, à son frere aîné, qui fut égorgé au milieu de l'armée, par son barbier ordinaire, qui entroit & sortoit à toute heure de sa chambre. Il prétend, par cette quantité de lits, que si quelqu'un avoit quelque mauvais dessein sur lui, il ne se pourroit pas trouver si-tôt, ni le surprendre; & qu'en ce cas il auroit le loisir de courir aux armes pour se défendre. Enfin, que le monde en dise ce qu'il voudra, il faut avoüer, sur le recit que l'on m'a fait de ses actions, que c'est un Prince d'un grand esprit, d'un jugement solide, & d'une conduite admirable.

Mais c'est assez parler des affaires du Roi, desquelles je serai plus parfaitement informé, après que je l'aurai vû. Il est tems que je vous debite la troisième curiosité que je vous ai promise, & qui consiste en une solennité, qui se fait tous les ans, en mémoire d'Ali,

Le Roi se défie toujours de ceux qui le servent

Il a l'esprit fort bon.

Ils célèbrent tous les ans le jour de la mort d'Ali.

moire du jour de la mort d'*Ali*, le quel entre tous les plus considérables de leur secte qui sont morts, est en très-grande vénération parmi eux. C'est pour cela qu'ils la célèbrent le 21. du mois *Ramadhan*. Elle est néanmoins si peu considérable, que c'est presque perdre le tems que de vous en faire une description. Toutefois, pour ne laisser rien passer de ce que j'ai vû, je vous dirai qu'il se fait deux Processions par deux de leurs Congrégations; chacune desquelles, une grande partie de la ville, & plusieurs Grands du Roïaume, accompagnent à l'envi. Le Roi même, quand il est en ville, se rend à celle des deux qu'il veut favoriser. A cette Procession, quelque chevaux que l'on conduit, tiennent le premier rang; mais sous des riches ornemens, selon la coûtume du país. L'on voit sur leurs selles des trophées d'arcs, de flèches, d'épées, & de rondaches; & sur l'arçon un Turban, qui representent tous ensemble les armes du défunt *Ali*. Plusieurs drapeaux suivent aussi, avec quantité de piques, & des lances d'une longueur extraordinaire, ornées de banderolles, que des hommes portent à pié, avec bien de la peine. Elles sont si longues, que la pesanteur de la pointe les fait courber en arc; il y a apparence qu'elles sont aussi partie des armes du même *Ali*, & qu'ils les font peut-être de cette longueur, pour marquer qu'il avoit la taille d'un géant: au moins c'est ma pensée, parce qu'ils ne m'en ont rien dit. Après tout cela, on voit un cercueil, qui tient rang en cette cérémonie; quelquefois même l'on y en porte plusieurs

L'ordre
de deux
Processions qui
se font
ce jour-
là.

Ils y
portent
plusieurs
cer-
cueils.

siens
d'A
gez
di
fort
nen
bles
cer
& c
inc
ces
Les
val
sui
C
ou
par
ren
ent
pal
Ro
cur
pal
d'u
par
fai
fou
ils
tré
ner
con
d'l
de
a f
ces
un
fer

seurs, qui representent toujours celui d'*Ali*. Ils sont de velours noir, & chargez d'un bout à l'autre, d'un trophée de diverses armes ofensives & défensives, fort ample & fort élevé, avec d'autres ornemens de pennaches, & choses semblables. Plusieurs chantres acompagnent ces cercueils, avec des timbales, des bassins & des fifres, qu'ils font retenir, sautans incessamment, & crians de toutes leurs forces, avec des hurlemens extraordinaires. Les personnes de condition y sont à cheval; & le peuple, dont le nombre est infini, suit à pié.

Cette Procession fait le tour du Meidan, ou de cette grande place, dont je vous ai parlé, & s'arrête un peu de tems, premièrement devant la porte du Palais Roïal; ensuite devant celle de la grande & principale *Mosquée*, qui fait face à cette Maison Roïale, où après quelques prières, chacun retourne en sa maison. Le Vizir d'*Hispahan*, d'un côté; & le Tresorier du Roi, d'un autre, paroissent dans la place, acompagnéz de quantité de Cavaliers, qui font faire place par tout, & qui empêchent la foule du peuple, pour faciliter le chemin. Ils prennent le soin, sur-tout, qu'à l'entrée des ruës, les Processions n'en viennent pas aux mains l'une contre l'autre, comme il arrive souvent, par un point d'honneur, aux dépens quelquefois de la vie de plusieurs personnes. Le Roi cependant a souvent pris plaisir de se trouver dans ces mêlées, & de soutenir vigoureusement un parti; & après les avoir broüillez ensemble, de se retirer adroitement en quelque

Il y arrive souvent de grands desordres.

que maison, & de se mettre à une fenêtre pour juger des coups, & considérer la funeste issue du combat. Voilà, Meidhan, en quoi consiste toute la fête & solennité de la mort d'*Ali*.

La fête
des roses.

La quatrième chose, de laquelle je vous entretiens, est l'ordre du tems que je les ai toutes vues, une autre solennité, qui se fait au tems, dans la saison des roses, qui se nomme la fête des roses, & qui dure long-tems que les roses subsistent. Cette fête consiste, non-seulement en des sons, au son de divers instrumens, & des chants extraordinaires, qui se font le soir que la nuit, & le jour même en certains lieux publics, où l'on va boire le *hué*; mais encor en des promenades que font le soir certains jeunes enfans libertins & impudiques, qui demeurent ordinairement dans les maisons, où l'on boit le *hué*, pour danser & divertir les compagnies qui s'y rendent. Ces jeunes gens courent guères que les rues voisines, & place qui est proche le *Meidan*; mais ils sont accompagnés de plusieurs autres, qui portent des flambeaux allumés, & des bassins sur la tête, remplis de lumières, jétant des roses à poignées sur ceux qu'ils rencontrent, & desquels ils reçoivent de l'argent. En d'autres endroits aussi, des hommes ou des femmes se rendent le long du jour, principalement hors de la ville, où ils se régalent, & se divertissent d'importance, se jétant des roses les uns aux autres, & faisant mille autres petits jeux, comme dans le tems du

En quoi
elle con-
siste.

naval, mais qui sont inanimez en compagnie des nôtres. Il me semble qu'on peut dire, avec quelque fondement, que cette fête des roses, est un reste des anciennes fêtes de la Déesse Flora, qui se faisoit dans la même saison, si je ne me trompe, au rapport de I. Rosinus dans ses Antiquitez Romaines, où il avouë avoir tiré cette curiosité de plusieurs anciens Auteurs, qu'il cite expressément.

Outre ces quatre curiositez, que je vous ai spécifiées, permettez, je vous prie, que je vous en debite encor une autre. Car quoique je me souviene fort bien que je vous mandois, il y a quelques mois, que l'on parloit communément la langue Turque en Persë, & qu'elle étoit presque plus en usage que la Persane, particulièrement à la Cour & parmi les Grands: je ne fai pas pourtant si alors je vous en debiterai la raison. Maintenant que j'en suis parfaitement informé, il faut que vous sachiez que cela ne procède pas de ce que les Persans estiment davantage la langue Turque que la leur naturelle; mais de ce que l'armée n'est composée que de *Qizilbasci*, qui sont Turcs originaires, & esclaves du Roi, de différentes nations, dont la plus grande partie par le Turc, & ignore le Persan: cela fait que non-seulement les Grands, sous les enseignes desquels ils combattent; mais encor le Roi, qui passe presque tout son tems parmi eux, est obligé, s'il veut être entendu, & converser avec eux, de pratiquer cette langue. Voilà comment elle s'est répandue ensuite par toute la Cour, parmi les Dames, & les

Lib. 9^e
c. 15.

La Langue Turque est plus en usage en Persë, que la naturelle du pais.

au

L'on ne
se sert
pourtant
que de
dialeccte
Persien
dans
tous les
actes pu-
blics,

Descrip-
tion du
climat
d'Hispa-
han.

autres personnes de condition. Le peuple même, en aparence, semble la chérir & l'estimer souverainement, à cause qu'elle est en usage parmi les gens de guerre, qui sont sans doute la plus noble partie de la République. Nonobstant cela, la langue Persane, comme la naturelle du pais, est si fort estimée, & en telle vénération, qu'on non-seulement on s'en sert dans toutes les écritures, & dans tous les livres, qui sont fort curieux, principalement ceux qui traitent de Poësies, desquelles je conserve déjà les plus exquises & les mieux faites, mais encor dans tous les contrats, en tous les actes publics, & dans tous les ordres du Roi que l'on expédie; & enfin dans toutes les affaires d'importance & qui concernent l'Etat. Je dois ici vous avertir, puisque l'ocasion s'en presente, que toutes les fois que vous vous apercevrez que je me contredis en quelques circonstances des relations que je vous fais, (ce qui pourroit facilement arriver en divers endroits, à cause de la diversité des tentes, ausquels je vous les ai débitées, sans que pour cela je fasse mention de la contradiction, par un défaut de ma mémoire) il faut vous tenir aux derniers avis que je vous donne, comme plus certains & mieux établis, sur mes longues expériences, & sur la parfaite connoissance que j'en ai. Mais au present que je n'ai plus rien à vous dire de la Perse, qui mérite votre curiosité, je ne sera pas hors de propos de vous informer un peu du climat & de la température de cette contrée d'*Hispanhan*, où j'ai vécu si long-tems, que je puis dire

mais

maintenant y avoir éprouvé les douceurs
& les disgraces des quatre saisons.

Pource qui est du chaud & du froid, ^{Le froid} je croi que s'il y avoit ici, comme en nô- ^{ni le} tre país, dequoi se précautionner contre ^{chaud,} leurs impressions, elles seroient moins pé- ^{n'y sont} nétrantes & moins sensibles qu'en Italie. ^{pas in-} La chaleur n'y est pas grande, quoiqu'en ^{suporta-} pleine campagne, les raions du soleil soient ^{bles.}

beaucoup plus ardens qu'en Italie; parce que tout le long de l'été, les Persans ne sont vêtus que de certaines jupes de bas-
sin, ou de toile de coton, sans être incommodés; quoiqu'ils marchent au soleil, & qu'ils y fassent tout ce qu'ils ont à faire; ce qui seroit, je croi, insupportable en nôtre país. Le froid n'y est pas plus fâcheux; tant parce que de lui-même, il n'est jamais violent ni excessif, quoiqu'il soit accompagné de néges, que parce qu'il n'est pas de durée, & qu'il ne se fait sentir que ces deux mois de l'année, de Janvier & de Février. Il n'y pleut aussi que très-rarement; & depuis le commencement de l'année, jusqu'au mois de Décembre où nous sommes, je ne me suis encor aperçû qu'une seule fois qu'il soit tombé de pluie, que trois ou quatre gouttes, dans le commencement de l'automne. De cette sécheresse, qui est grande assurément, ^{L'air y} tant de la part du Ciel, que de la terre; ^{est très-} & des vents doux & bien conditionnez qui ^{bon.} régner quelquefois, il naît une pureté & une bonté d'air incomparable, laquelle, jointe avec la chaleur, est cause que personne ne couche pendant l'été dans la chambre, mais sur les planchez carrelées des
mai-

maisons, non pas avec ces précautions de pavillons, ou de nates de jonc, selon la coutume de presque toute l'Asie, & de plusieurs endroits de l'Archipel; mais découvert, & comme on dit, à la belle étoile.

L'on y le. Mais ceux qui ne veulent pas s'éveiller si matin, & que le soleil interrompe leur repos à son lever, se retirent, comme moi, dans les *Divan-chane*, qui sont des lieux bas dont je vous ai déjà informé, & au niveau des cours & des jardins, ouverts par le devant, & fort exhaussez, de même que nos portiques, ou nos galeries. L'on commence à dormir de la sorte; depuis le mois de Mai, jusqu'à la fin de Septembre tout au moins: mais je vous assure qu'il n'est rien de plus charmant ni de plus délicieux.

La terre y est non-seulement sèche & stérile, mais encor nitreuse; si bien que pour la rendre fertile, elle a grand besoin d'être souvent fumée. Pour cet effet, vous remarquerez, qu'en cette ville on se sert indifféremment du fumier, que font les animaux, & de la fiente des hommes. De sorte que quand, par les maisons, les lieux de commodité sont comblez, non-seulement l'on ne débourse rien, comme en notre país, pour les faire vider; mais il est certain que ceux qui vont chercher ces immondices, pour fumer & engraisser les champs, conviennent de quelque chose avec les serviteurs des maisons, afin qu'il leur soit permis de les enlever paisiblement. Avec tout cela, le soin des laboureurs à cultiver cette campagne, est tel, que par ce moien, & celui des eaux qui se trouvent, en partie sur le lieu, en partie aussi

La terre, qui y est sèche naturellement, devient fertile par la diligence des laboureurs.

aussi de celles que l'on fait venir de loin par artifice, dont ils arrosent incessamment ces terres, devient fertile, & abondante en toute sorte de choses. S'il y en manque quelques-unes; parce que, constamment il ne s'y voit pas des fruits ni des herbagés, comme dans nôtre Italie; ce ne peut être par un défaut de la terre, mais plutôt par la négligence, & la sobriété des habitans, qui ne s'en soucient pas, se contentans des choses ordinaires, utiles & nécessaires, sans se mettre en peine des agréables & délicieuses, que nous recherchons nous autres, avec tant de soin & d'empressement. D'où vient que quoiqu'il y ait grande abondance de fruits par toutes les villes de l'Asie; cette Province pourtant n'est pas comparable ni à Rome, ni à Naples, tant en la durée de ces mêmes fruits, qu'en la quantité, & diversité d'espèces. J'ai trouvé un fruit d'un goût très-excellent, que je n'ai jamais remarqué en Italie, & qui est une espèce, entre quantité d'autres qui se voient ici, de celles qui se nomment à Rome *Bricocole*, & à Naples, si je ne me trompe, *Grisomole*, qui ont le noïau fort uni. Je dis donc, qu'il se trouve ici une de ces espèces, qu'ils appellent, pour les distinguer des autres, d'un nom, moitié Persan & moitié Arabe, *Tochm escscems*; c'est-à-dire, semence, ou graine du soleil. Elles méritent certainement une estime particulière entre les fruits les plus rares & les plus délicieux, pour l'agréable odeur qu'elles rendent, & un goût presque de sucre, & que quelque curieux en porte de la graine en nos quartiers.

Je

Il y a
quantité
de fruits
en toute
l'Asie.

Je vous ai déjà informé de la bonté de melons de ce païs, & que l'on y en mange neuf mois de l'année tout au moins. Il y a toujours des raisins; mais sur-tout l'on y en voit d'une espèce, qui se nomme *Chiscmife*, prononçant ces deux lettres, *se*, comme celles de nôtre *Scipione*, le grain est sans pepins, un peu long, & de couleur qui tire sur le verd. Ce raisin étant frais & sec, est très-excellent, tant au goût que pour assaisonner les viandes, & principalement le Pilao. L'on y trouve, comme aussi en d'autres endroits de l'Asie, un certain légume, apellé *Masc*, inconnu en Italie, & qui est très-délicieux: sa couleur est presque verte, & n'est guères plus grand que les lentilles; mais il n'est pas si plat: il a plutôt la forme de pois, quoiqu'il ne soit pas si gros. Au reste, il n'y a rien autre chose de remarquable que je sache. Je croirois bien, que pour ce qui est des drogues, qui viennent de l'Inde & des autres païs étrangers, il s'en voit de fort belles, très-curieuses & en grande abondance: mais pour moi, qui ne les connois point, je ne vous en puis rien dire. J'appelle souvent le Sieur *Mario*, lorsque je passe par les *Bazars* où elles se vendent; parce que je sai que vous prendriez grand plaisir à les manier les unes après les autres, à les considérer attentivement: & peut-être que vous y remarquerez les *Amomes*, les *Cinnamomes*, les *Costi*, que vous souhaitez avec tant de passion, que j'ai plusieurs fois recherché inutilement, & pour lesquels j'ai même fait écrire jusques dans l'Inde. Pour l'*Amome*, je m'en informerai, avec toute la diligence possible,

L'on y
mange
des raisins
toute l'année.

Il se
vend
dans les
Bazars
d'Hispan
han
beau-
coup de
drogues
différen-
tes & cu-
rieuses.

possible, dans la Médie, d'où l'on dit qu'il est originaire, conformément à ce que j'en ai lu dans un Dioscoride, commenté par Mathiote, en langue Française, qu'on apporta l'autre jour, par malheur, en ces quartiers : mais je crains fort de ne pas trouver cette plante, parce que toutes les choses aiant changé de noms, par la diversité des langues, jointes à mon insuffisance dans la connoissance des simples, me rendent cette entreprise impossible.

Comme je n'ai plus rien à vous mander des affaires de la Perse en général; je prétens vous entretenir desormais des miennes en particulier; parce que je sai, que comme je ne vous suis pas indifférent, elles ne vous seront pas moins agréables que les autres. Premièrement, pour ce qui est de la santé, je me porte parfaitement bien, & je ne me souviens point d'avoir été malade, par la grace de Dieu. Je vous avoué pourtant que je suis un peu plus maigre qu'à l'ordinaire, quoique l'air, ni la terre n'y aient pas contribué; parce que, comme je vous ai dit, tout y est assez tempéré, si ce n'est que la trop grande sécheresse ne fut contraire à mon tempérament. Ce ne sont pas non plus les peines & les fatigues de mes voïages; car il ya à présent dix mois que je ne fais rien, & que je mène une vie qui ne me plaît pas beaucoup. Ce n'est pas le travail d'esprit; parce que, Dieu merci, je m'en suis maintenant afranchi. Enfin ce n'est pas à cause que je suis marié, puisque je ne l'étois pas moins en d'autres endroits, sous un embonpoint plus juste & mieux conditionné: desorte que je conclus, que

Lib. 1.

c. 14.

Le fleur della Vallé, entre-tient son ami de sa santé.

Il est
con-
traint de
manger
des vian-
des qui
ne lui
plaisent
pas.

ma maigreur n'est causée que par la priva-
tion des viandes que j'avois acoutumé de
manger; car outre que je ne les puis es-
pérer, c'est que je n'ai personne capable de
les apprêter comme je les desirerois. Car en
éfet, que pourroit-on manger de déli-
cieux, outre les salades, les aigrums, le
poisson, les brocoli, les herbages; & mille
autres choses, qui augmentent l'appétit,
que la terre, à la vérité, ne refuse pas,
mais la négligence plutôt, & la fainéanti-
se de ce peuple? N'est-ce pas une chose
surprenante, que dans toute l'Asie, je n'y
ai encor pû trouver une personne qui con-
nût la chicorée, pour m'en apporter, ni
en sût même le nom en sa langue: enfin je
vous jure, que sans le *Palao*, qui me plaît
beaucoup, & le raisin, avec quelqu'au-
tre fruit, dont le plus souvent je fais mes
meilleurs repas, je mourrois de faim; par-
ce qu'en éfet, toujours de la chair à l'étu-
vé, & de certains salmigondis, à la mode

Il prend du país, ne me plaisent nullement. Je n'é-
patience tois pas dans cet embarras du vivant du
néa- pauvre Laurent; mais maintenant que
moins & Dieu en a disposé, il faut que je prenne pa-
se con- tience. Vous savez bien néamoins, pour-
son sort. vû que je vive, que je ne suis pas fort diffi-
cile en mon manger. Enfin il est certain
que je ne m'en soucie pas beaucoup, &
qu'avec tout cela je suis le plus content,
& le plus satisfait du monde: & à present
plus que jamais; parce que dans les der-
niers paquets que j'ai reçus depuis, peu, de
Constantinople, j'ai trouvé toutes les let-
tres que j'atendois, pour m'éloigner d'ici,
& cesser de demeurer plus long-tems en
cette

cette ville, où je vous jure que le séjour que j'y ai fait a été contre ma volonté. Il m'a été même ennuyeux & importun en sa durée. Car encor qu'Hispanhan soit une très-
 grande ville, des plus belles, & des plus délicieuses, je vous avoué néanmoins que dans le tems que la Cour, & la milice n'y
 font pas, ce m'est une peine insupportable, pendant un si long espace de tems, de n'avoir de conversation qu'avec des Religieux & quelques marchands de nôtre nation qui sont ici. Et si parmi ces bons Pères, il ne s'en fût rencontré quelques-uns dont les qualitez de l'esprit sont extraordinaires, avec lesquels je me suis diverti, je croi certainement que j'y serois mort de mélancolie.

Il s'en-
nuie
dans
Hispa-
han.

Néanmoins, par la grace de Dieu, après tant d'inquiétudes, je me vis sur le point de partir d'ici, & de battre aux champs, pour me rendre auprès du Roi, en quelque endroit qu'il soit. J'ai déjà acheté des pavilions, des chevaux, des chameaux, & les autres choses nécessaires : parce que, comme je serai obligé de suivre l'armée avec la Cour, il faut absolument en user de la sorte; & que je porte avec moi, non-seulement la maison, je veux dire les tentes; mais encor tout ce qui en dépend; que j'aie des montures convenables pour moi, & pour ateler aux chariots, afin qu'à quelque heure de jour ou de nuit qu'on sonne inopinément le boute-selle, j'en puisse disposer en même-tems; parce qu'alors il seroit inutile d'aller chercher des voitures, & assurément l'on ne réussiroit pas d'en demander à ceux qui n'en voudroient pas donner.

Il se
prépare
pour al-
ler trou-
ver le
Roi.

Il achè-
te des
montu-
res, &
les au-
tres cho-
ses né-
cessaires
pour fai-
re son
voïage.

ner. Outre que quand on en a acheté, on ne débourse de l'argent qu'une seule fois, & l'on en fait ce que l'on veut. J'ai donc pris une chaîne de chameaux, que l'on nomme de la sorte en ces quartiers, & chaque chaîne est composée de sept; mais je doute s'ils me suffiront, parce que j'ai beaucoup de bagage. Je les ai choisis d'une race qui est en Perse, à cause qu'ils sont de fatigue, & capables de résister aux froids violens de l'Arménie, où l'armée a accoutumé de camper ordinairement. Ces chameaux de Perse, sont fort différens de ceux d'Egipte, d'Arabie, de Turquie, & de tous les autres chameaux. Constamment ils sont les plus forts, les plus gros, & les plus chargez de poil sur le cou & les jambes; presque comme entre les chevaux de nos quartiers, ceux que nous apellons *Frigions*. J'en mène seulement quatre de selle, & je croi qu'ils suffiront pour moi, & pour ceux de ma compagnie, que je considère davantage; car pour des chevaux de bataille, & bien taillez, dont nous aurons besoin, j'en trouverai de meilleurs à l'armée, & qui nous coûteront beaucoup moins que si je les achetois ici; outre que ce seroit risquer des chevaux de cette conséquence sur des chemins si fâcheux. Toutes les autres choses nécessaires sont presque en état. J'atends seulement pour partir, que l'on ait fait provision de quelques vêtemens nécessaires, avec des couvertures, & que l'on ait acheté les équipages pour les chevaux; parce qu'il faut nécessairement en porter d'ici, pour n'en pas manquer chaque jour que l'on va faire sa cour. Enfin
tout

tout mon bagage est prêt, toujours sous mes couleurs ordinaires, de rouge & de jaune; & j'espère qu'à la Cour, il paroîtra un peu nouveau & extraordinaire; parce qu'en ces quartiers, on n'a pas accoutumé de se servir de semblables livrées, ni d'habiller les serviteurs d'une même façon. Je ne doute point qu'avec le tems quelqu'un ne m'imité, vû que les Persans sont naturellement curieux & amateurs des choses nouvelles. Il y a déjà quelque-tems que le Roi est informé de ma venue; car le P. Augustin, Résident d'Espagne en cette Ville, & le Résident d'Angleterre, qui retournèrent ces jours passez de la Cour, où ils étoient allez l'été dernier, pour y terminer un différend qu'ils avoient entre eux, m'ont assuré que le Roi leur avoit plusieurs fois demandé de mes nouvelles, qu'il s'étoit informé particulièrement de mon âge, avec plusieurs autres circonstances, & qu'il leur avoit témoigné qu'il m'atendoit avec beaucoup d'impatience. Je sai bien que ce n'est qu'illusion & vanité de Cour, & qu'il faut néanmoins estimer infiniment les témoignages d'amitié & de bienveillance que les Princes nous donnent.

Ce n'est pas une grande merveille, que le Roi ait tant de passion de me voir; puisque la réputation de ses belles & généreuses actions m'en a inspiré une si forte de lui venir faire la révérence, & lui offrir mes services; que dans cette pensée je me résolus de quitter mon pais, comme le témoignera le Sieur *F. Crescentio*, à qui je confiai le dessein que j'avois déjà formé de passer en Perse; d'où j'infère que

Il fait son équipage.

Le Roi est informé de sa marche.

Simple; ce que c'est.

Transil.
c. 2. *Voguant sur tant de mers, courant tant
de Provinces,*

Si elle comme dit ce Poëte, est peut-être un éfet
de quelque simpatie secrette, qui m'a attiré
vers ce Roi; desorte que s'il est vrai qu'il
y en ait entre nous deux, il faut de neces-
sité qu'il n'ait pas moins de penchant pour
moi, que j'ai eu de passion pour lui. Quoi-
qu'il en soit, je ne diférerai pas encor long-
tems de combattre sous ses enseignes, l'é-
pée à la main, contre les Turcs; je pourrai
justifier facilement par-là le séjour que j'ai
fait à *Hispanhan*. Puisque l'été dernier,
le dessein de faire la guerre n'étoit pas en-
cor formé; parce que le nouveau Général
des Turcs *Halil Bascia*, le grand *Nembrot*,
qui vouloit entasser montagne sur monta-
gne, qui sortit de Constantinople au mois
de Mars dernier, ne pourra pas encor hi-
verner cette année sur les frontières; mais
seulement à *Diarbechir*; c'est-à-dire, dans
la ville d'*Amid*, ou *Carazemit*, qui est la
même chose. Il s'y ocupe avec soin, à fai-
re de grands préparatifs pour la campagne
prochaine. Il ne fera pas néanmoins fort re-
doutable; & les plus intelligens croient
avoir quelque fondement qu'il ne fera pas
davantage que les autres Généraux qui
l'ont précédé, & que cette aparence de
guerre se dissipera facilement. L'on verra
toutefois le train que prendront les affaires
cét été prochain: parce que si l'on doit en-
treprendre quelque chose, on ne diférera
pas plus long-tems.

Enfin, mon cher *Mario*, je vais joindre
ce

ce Roi, dans la résolution de demeurer quelque-tems à sa Cour, & les deux principales raisons qui m'y engagent sont très-puissantes. La première, parce que j'ai un desir extrême de le servir un peu en cette guerre contre les Turcs. Je me persuade que si elle se doit faire, les commencemens seront violens, & les premières aproches très-sanglantes. Je satisferai par ce moïen l'ardente passion qui est née, ce semble avec moi, & que j'ai toujours conservée, de me signaler dans de semblables combats contre ces réprouvez. Mais je puis dire, sans mentir, qu'elle s'est infiniment augmentée depuis que j'ai parcouru leur país, & que j'ai vû avec combien de cruauté, & de tyrannie ils persécutent les pauvres Chrétiens, qu'ils tiennent en leurs fers, sans avoir pû donner, en Europe, des marques sensibles de cette sainte & légitime ardeur. Car, de mon tems, il ne s'est trouvé aucun Prince Chrétien qui ait entrepris de leur faire la guerre par terre. Vous savez que j'en ai souvent recherché les occasions sur la mer, quoiqu'alors on y ait rien fait de considérable, que quelques courses en Barbarie & en d'autres endroits, dans lesquelles je me suis trouvé quelquefois sous les étendarts d'Espagne. Mais ce sont plutôt des escarmouches, que de véritables combats. A present, que je suis dans un país & dans un tems favorable, où je me souhaitois, pour l'accomplissement de mes desirs sur ce sujet, je vous donnema parole que je ne négligerai jamais une si belle occasion, & que je m'en servirai avec avantage. En éfet, ce seroit à ma

Raisons
du sieur
della
Valle,
qui l'obligent
d'aller à
la Cour.

Le sieur de la Vallé, est dans les véritables sentimens qu'un Chrétien doit avoir touchant la Religion.

confusion, & à celle de toute ma nation, si étant sur le point d'aller faire la révérence à ce Roi, lequel quoi qu'infidèle, est néanmoins grand ami des Chrétiens, de mon Prince en particulier, & qui s'est mis en peine plusieurs fois, depuis long-tems, d'inspirer la volonté à tout ce qu'il y a de Chrétiens, de faire une semblable guerre. Je serois, dis-je, coupable, si le trouvant les armes en main, à la veille de s'en servir généreusement, je m'en éloignois, comme feroit le plus lâche, & le plus poltron de tous les hommes. Au contraire, si je lui offre mes services en cette occasion, je ferai une action qui ne lui sera pas moins agréable, qu'à moi avantageuse, & conforme à mon inclination.

Quoi-
qu'il
prenne
les ar-
mes con-
tre les
Turcs, il
justifie
son pro-
cédé par
de bel-
les rai-
sons,

Quelqu'un ici pourra dire, que j'ai bien peu de gratitude envers les Turcs, pour les faveurs & les civilitez que j'en ai reçu en leur pais, de souhaiter & de procurer leur perte. Je réponds à cette objection que je me suis faite, qu'on ne peut, sans injustice, m'accuser d'ingratitude & de méconnoissance; mais que comme personne zélée que je suis, je considère moins mes intérêts en cette occasion, que ceux de la cause commune & publique de la Chrétienté. Vous savez que *Brutus*, mon compatriote, fut fort chéri, & qu'il reçût de grandes faveurs de *César*; qu'à la fin il l'adopta pour son fils, & le laissa par testament légataire universel de tous ses biens; pour gagner peut-être par tant de bienfaits, comme remarque fort bien *Boccal*, l'esprit sincère de cet homme généreux & hardi, & l'engager par ce moyen dans ses intérêts. Parce qu'il ne dou-
toit

Cent. I.
Ragg. 71.

toit pas qu'il ne fut assez courageux pour s'oposer à l'établissement de son gouvernement tyrannique. Mais *Brutus* s'y comporta en galant homme, & le fit tuër à coups de poignard en plein Sénat, sans que son action fut blâmée. Au contraire, elle fut digne de loüange, dans le sentiment de plusieurs; parce qu'il préféra le bien public, & la liberté de sa patrie, à son intérêt particulier. J'en dis autant de moi, & je mets en paralelle cette conduite à la mienne. J'avouë que voïageant par la Turquie, j'ai reçu des Turcs beaucoup de civilité & de courtoisies; mais de vous dire de quel esprit ils se sont comportez de la sorte envers moi, je ne le puis pas. Il est plus vrai-semblable que ce n'est qu'en vü de la pensée qu'ils avoient, que j'étois François, & parent de M. l'Ambassadeur de France; parce que M. de Sancy a eu la bonté de me faire passer pour tel parmi eux. Et je ne doute point, que s'ils eussent sçü que j'étois Italien, & Romain, ils se seroient peut-être comportez autrement, & auroient fait tout le contraire. Mais quoiqu'il en soit, je sai bien que tel qui a vü la Turquie, & l'oppression des Chrétiens sous laquelle ils gémissent; que dis-je, tel, qui a vü comme moi, le saint sépulchre du Sauveur entre les mains de ces infâmes, & une infinité de pauvres Chrétiens esclaves, mourir sous la pesanteur de leurs coups; non-seulement n'est pas Chrétien; mais j'ose dire qu'il est indigne de porter la qualité d'homme, s'il ne devient leur ennemi irréconciliable; & s'il ne fait les actions que fit autrefois le bon Pierre.

M. de Sancy a toujours fait passer le sieur della Vallé pour son parent, en Turquie.

Il se compare fort à propos à Pierre l'Hermite, dont parle le Tasse.

l'Hermite. Je prie Dieu de tout mon cœur, qu'il me fasse la grace de pouvoir être son imitateur, & que je ne sois pas moins heureux que lui dans mes entreprises, comme je l'imite dans le nom que j'ai commun avec lui, à l'anéantissement peut-être & à la confusion des Turcs; en l'habit de pelerin, dont je me suis revêtu comme lui; dans les voïages que j'ai faits comme lui dans la Terre-Sainte; dans la haine & l'averfion que j'ai conçû à son exemple, contre cette nation; enfin dans les moïens de les affoiblir si je puis, & dans les sentimens de vengeance que je repasse, comme il faisoit cent fois le jour en mon esprit, & qui auront sans doute leur effet, avec la grace de Dieu.

Les femmes du Roi se rendent au camp pour lui tenir compagnie.

Outre la consolation & la réputation que je vous ai marqué ci-dessus, ce me sera encore un grand avantage de me trouver en cette guerre; parce que, selon l'ancienne coutume de la Perse, aujourd'hui même la Reine, ou pour mieux dire les Reines; parce qu'il y en a plusieurs que l'on révère sous cette qualité, que l'on nomme *Bégum* en Persan, vont à l'armée avec le Roi. Ce ne sont pas non-seulement ses femmes; c'est-à-dire, celles qu'il a épousées; les parentes, & tant d'autres, pour lui rendre service, qui suivent la Cour, se trouvent dans le camp: mais aussi celles de tous les grands, & presque chaque soldat de condition y a les siennes. Desorte que j'y pourrai conserver les miennes, avec tout l'honneur & la réputation qu'on peut s'imaginer. Car combien est-il avantageux d'avoir toujours des femmes à son service, & qu'il est

Le fleur della Vallé y avoit aussi les fleurs,

est vrai qu'une maison est mieux réglée sous leur conduite ; je vous le laisse à penser. Outre que ce n'est pas une petite consolation, d'avoir dans le camp même des personnes qui vous reçoivent le soir avec des témoignages de joie inconcevables, lorsque vous retournez victorieux du combat, avec tendresse & compassion, si vous êtes blessé : & enfin avec des gémissemens & des larmes en abondance, si Dieu permet que vous y perdiez la vie.

C'est presque une chose incompatible en Europe, au moins cela ne se peut faire sans de grands inconvéniens, de porter les armes, pour lesquelles j'ai toujours eu une très-forte inclination, & en même-tems être marié, comme il étoit absolument nécessaire que je le fusse ; l'une & l'autre pourra me réussir en ce país avec beaucoup de facilité. Ce seroit donc une folie d'en perdre l'ocasion : & d'autant plus, que ma *Madanie Chanum*, comme on dit ici, je veux dire *Mad. Maani*, est si généreuse, que le sang répandu, ni le bruit des canons ne l'épouventent nullement. Au contraire, elle y prend plaisir, & souhaite ardemment de s'y rendre bien-tôt. Cen'est pas qu'elle haïsse les Turcs ; au contraire, elle a plus d'inclination pour cette nation, que pour quelque autre que ce soit, à cause qu'elle y a été élevée toute jeune, & qu'elle a contracté amitié avec plusieurs grandes Dames, & femmes des plus qualifiées d'entr'eux, elle ne veut pas même que je lui témoigne l'aversion que j'en ai ; mais seulement par une certaine louïable générosité qu'elle a de se trouver en de grandes entreprises, & des

Madanie
Maani
est une
véritable
Amazone,



Elle
cherche
à se van-
ger des
Curdes,
qui ont
autrefois
pillé sa
Patrie.

Elle
prend les
livrées
de son
mari.

affaires d'importance. Peut-être aussi qu'elle se voudroit bien voir vangée des *Curdes* ses ennemis, qui sont sur les frontières de l'Arménie, & alliez à présent avec les Turcs: à cause que dans ces tendres années, ces mêmes Curdes pillèrent & ruinèrent *Mardin* sa patrie, avec une grande partie des biens qu'elle y possédoit: & il ne faut pas douter que les Persans ne déchargent leur colere sur ces sortes de gens - là, & qu'ils ne leur fassent sentir d'abord la pesanteur de leurs Cimeterres. Mad. Maani sera donc bien aise d'y aller en personne; & par toutes ces raisons, elle veut être de la partie, & vient volontiers à cette guerre. Elle me dit franchement, que dans tous les hazards, que même si elle se trouve jamais dans la mêlée, elle me précédera plutôt que de demeurer derrière. C'est de quoi je rends mille fois graces au Ciel de m'avoir donné une si généreuse compagne. Elle a déjà ordonné de ses armes & des harnois de ses chevaux: mais d'une forme bizarre, & galante tout ensemble, se servant en partie de mes livrées rouges & jaunes; parce qu'autrefois le jaune étoit son inclination: & lorsque j'eus l'honneur de la voir la première fois, elle étoit vêtue de cette couleur; & en partie d'autres couleurs, qui lui plaisent davantage; mais tout cela, avec beaucoup de grace & de gentillesse. Je la laisse faire absolument: souvent même, je lui ai abandonné le soin & la conduite de plusieurs choses dont j'avois besoin: parce qu'elle fait beaucoup mieux que moi les coutumes de l'Orient, & ce qui est conyenable à toutes sorte de

per^e

personnes, & prend plaisir à faire chaque chose dans l'ordre. Enfin je souhaiterois en pouvoir autant expédier, qu'elle roule de projets en son esprit, & qu'elle est généreuse : mais parce qu'en écrivant, je me suis servi de deux paroles Persiennes, *Bégum*, & *Chanum*; souffrez, je vous prie, que par une petite digression, je vous les explique toutes deux. Ce qui ne sera pas hors de propos, pour entendre quelques circonstances des coûtumes du país.

La parole *Bégum*, qui est ordinaire & naturelle dans la langue Turque, signifie proprement, Madame; mais les Persans, qui s'en servent en leur idiôme, l'entendent communément pour Reine. Il faut cependant remarquer, que parmi eux, cette qualité ne se donne pas seulement aux Reines; c'est-à-dire, aux femmes du Roi, qu'il a épousées authentiquement par contrats, & dans les autres cérémonies acoutumées; & de cette façon, je croi que le Roi d'aujourd'hui en a bien quatre ou cinq; mais encor aux filles, aux sœurs, & aux tantes du Roi: enfin à toutes celles qui sont du Sang Roial, principalement à celles qui demeurent dans le Palais, parce qu'il y en a toujours plusieurs. Parmi ces femmes, il y a cette subordination & différence, que toutes les autres ont un nom particulier, comme *Martam Bégum*, *Zeineb Bégum*; & ainsi du reste. Mais une seule, qui est comme la souveraine, & de laquelle les autres dépendent absolument, soit à cause de l'âge, de la faveur, ou de la naissance, s'appelle simplement *Bégum*, sans autre nom propre, presque

Elle est fort intelligente.

Les femmes du Roi de Perse, & les autres Dames, qui selon du Sang Roial, s'appellent *Bégum*.

com-

comme si nous disions, la Reine régnante.

Signifi-
cation
de cette
parole
Chanum,
chez les
Turcs &
les Tar-
tares.

Les Turcs, & les Tartares, se servent aussi de l'autre parole, *Chanum*, qui signifie proprement; & en son idiôme naturel, ma Reine. Mais chez les Persans, elle ne signifie seulement qu'une Dame principale; si bien que c'est le nom que portent ici les femmes, & les parentes des Gentilshommes qualifiez. Ceux-même de leurs parens, qui dans l'entretien qu'ils auroient avec elles à la maison, les appelleroient de leur nom propre, ou de celui de femme, ou de sœur, ou de quelqu'autre degré d'alliance, ne sauroient pas faire leur cour, & pécheroient contre la civilité. Mais lorsqu'il y a plus d'une *Chanum* dans la maison; savoir, une femme; une sœur, une mere, ou quelqu'autre; pour éviter la confusion, on les distingue seulement, par l'âge, ou selon le rang qu'elles tiennent dans la famille; les appellant la grande *Chanum*, la petite *Chanum*, la seconde *Chanum*, & ainsi des autres: & quand il n'y en a qu'une seule, le mari ou le fils, ou qui que ce soit des parens, la nommera ma *Chanum*; les serviteurs diront nôtre *Chanum*, ou seulement la *Chanum*; & par-là on entend la maîtresse de la maison. Néanmoins ceci ne se pratique que parmi des personnes de haute condition, ou qui sont élevées en dignité, ou que la naissance rend considérables; parce que vous devez vous persuader, qu'ils ne manquent pas d'autres termes propres & particuliers, pour nommer les maîtresses des maisons communes & ordinaires.

La seconde raison que je vous disois,
qui

qui m'oblige de demeurer quelque-tems auprès de ce Roi, puis que l'ocasion s'en est présentée, sans l'avoir recherchée, est la seule passion que j'ai, après que je lui aurai rendu quelque service, qui me fera légitimement présumer de son amitié: de conférer avec Sa Majesté de deux affaires d'importance, dont le succès seroit glorieux, ce me semble, & que j'estimerois infiniment, puisqu'il regarde le service de Dieu, sans parler de l'estime que j'en pourrois espérer ici de la part des hommes, qui n'est qu'illusion & une vanité insupportable. L'une concerne la paix, & Mad. Maani, touchant sa nation des *Affiriens* & *Caldéens*, pour le service desquels, principalement en des choses qui regardent la Religion, il est très-juste que nous emploïons nos soins, avec d'autant plus d'ardeur & de promptitude, qu'ils ont de confiance en nous. L'autre affaire me regarde; & la passion que j'ai de faire la guerre, à la confusion & aux dépens des Turcs, nos ennemis communs, desquels pendant la nuit, même quand je dors, je minute la perte dans mes rêves, & des moïens de les exterminer, & de leur faire le plus de mal qu'il me sera possible.

Comme vous savez, Monsieur, que je ne suis pas d'humeur à vous entretenir d'aucunes choses, dans leurs circonstances, sans premièrement les avoir vûes, ou exécutées, je vous supplie de ne vous pas impatienter, si je ne vous dis rien à présent de plus précis de toutes ces belles entreprises: & de croire que je m'en acquitterai avec bien de la joie; lorsque j'aurai

Raisons
qui obli-
gent le
seigneur
della
Vallé de
joindre
le Roi.

signa-

signalé mon courage, & mon zèle, si Dieu permet que nous aïons l'avantage, & que l'ennemi juré des Chrétiens succombe en cette guerre sous l'effort de nos armes. Je vous assure seulement à présent, que par les dernières nouvelles que j'ai reçu du camp, l'on me mande que le Roi est dans une certaine disposition, qui me fait espérer que les deux propositions que je lui veux faire avec le tems, lui seront très-agréables. Nous savons néanmoins qu'en matière d'affaires d'importance, & principalement de celles qui concernent les Souverains, le tems est absolument nécessaire. C'est pourquoi si j'ai dessein de réussir, & de faire quelque chose de glorieux, il ne faut pas que je pense à quitter si-tôt la partie, ni quand il me plaira: mais seulement lorsque je le pourrai, ni que je remette les résolutions que j'ai prises d'aller ou de demeurer à la discrétion d'autrui. Deux puissantes raisons m'y engagent indispensablement. La première, parce que le sujet, qui m'imposoit une certaine nécessité de retourner en Italie, pour me marier, & penser à l'établissement de ma maison, ne subsiste plus. J'ai une femme à présent, Dieu merci. J'ai établi ma maison, autant qu'il m'a été possible: & si Dieu me fait la grace de me donner des enfans, je les puis aussi-tôt espérer en Perse, & les élever au camp, qu'en Italie dans ma maison. S'il faut qu'ils y naissent, ils pourront toujours, quand il leur plaira, faire un tour au pais, ou en ma compagnie, si Dieu m'en fait jamais la grace, ou, au pis aller, sans moi, s'il lui plaît de disposer
autre.

Le fleur
della
Vallé.
c'père-
qu'il
réussira
dans les
affaires
qu'il
veut
proposer
au Roi
de Per-
se.

autrement de ma personne. Ainsi par cette raison, je n'ai plus rien qui m'oblige de retourner si-tôt. Au contraire, la seconde raison me persuade fort de rester ; parce qu'après avoir parcouru tant de pais, & pénétré jusques ici, avec des peines inconcevables, il est juste, que je me procure quelque avantage de mes travaux, pour témoigner au moins que mes démarches n'ont pas été inutiles, & que je n'ai pas perdu mon tems. Que je ne dois pas cependant m'oposer aux ordres de la providence Divine, puisqu'il semble qu'elle m'ouvre le chemin à de si belles & de si glorieuses entreprises ; ni par un desir éfeminé de revoir si-tôt ma patrie, & mes amis, ou de jouir des douceurs de Naples & de Rome, quitter ce pais à contre-tems, sans avoir teint mes armes, pour ainsi dire, dans le sang des ennemis, & sans avoir légitimement aquis quelque réputation ; mais plutôt surmonter la passion que m'inspire l'amour de mes proches, & me soustraire à la possession de mille choses curieuses, & persévérer généreusement dans le chemin de la vertu que j'ai commencé, lequel promet des récompenses, d'autant plus glorieuses, qu'il est fâcheux & difficile, n'ayant donc aucun sujet de partir si-tôt, & ne manquant point de raisons importantes, qui m'obligent de rester ici tant qu'il plaira à Dieu ; je conclus qu'inafailliblement les choses doivent aller de la sorte. Et si par hazard nôtre Horace Pagnani, élevant sa fumante & pesante tête, remplie d'une fureur divine, s'écrie à perte d'halcine, des lieux souterrains de Bacchus, & des

pro-

Quelques raisons l'obligent de rester en Perse.

Le Sieur
della
Vallé ne
se veut
point
charger
des soins
d'un mé-
nage.

Il n'a
que des
pensées
nobles
& di-
gnes de
lui.

profondes cavernes des caves Romaines, comme il a acoutumé de faire, que les affaires domestiques ne vont pas bien, qu'il faut y aller, pour y mettre l'ordre nécessaire, & le reste. Je répondrai en peu de mots, que je ne suis point né pour le ménage, mais pour les affaires du monde & les belles entreprises, & qu'il m'est impossible d'abaisser mon esprit à ces petites choses. Le seul nom de Pere de famille, comme disent nos Lombards, m'est insupportable: la qualité même de Marquis, pour vous parler franchement, ou de Prince dépendant, que je pouvois peut-être espérer en mon país, ne me plaît pas davantage, quoique plusieurs à Naples en fissent tant d'état. Pour moi je n'ambitionne que celle de Héros, si je puis jamais m'en rendre digne. Mais comme elle ne s'achete point à force d'argent; qu'on ne la peut espérer de la faveur, & qu'elle ne s'acquiert jamais dans l'oïveté; il en faut banir la lâcheté, ne pas s'endormir, & que je veille incessamment, si j'ai dessein de l'emporter & de m'en rendre le maître. Que le Sieur Horace aie un peu de patience, aussi-bien que ceux qui me souhaitent en Italie, où en effet je ne vois rien qui ne soit au-dessous de mes prétentions & du prix que je me suis proposé.

Je me suis engagé à tous ces grands discours, que vous n'approuverez peut-être pas comme superflus, pour des relations que j'ai acoutumé de vous faire. Cependant, selon moi, ils ne seront pas inutiles; parce que je prétens qu'ils servent de réponse à la dernière que vous me fîtes la grace de m'écrire

erite en date du 8. de Janvier 1617. que je reçûs ces jours passez, avec quelques autres d'Ålep & de Constantinople, & par laquelle vous m'exhortiez de retourner le plutôt qu'il me seroit possible. J'ajoute encor à cette réponse, que les festins du Duc d'Osone, auxquels vous m'invitez, ne font aucune impression sur mon esprit, & que je préfère les danses à la Pirichienne, si nous les voulons apeller de la sorte, que j'espère de commencer cét été sous les bannières de Perse, non pas avec les Dames, mais avec des cavaliers Turcs, au milieu d'une campagne: les caprioles seront les assauts; les cadences la chute de ceux qui demeureront sur la place; les atouchemens de mains, les blessures; les révérences, les rencontres & les escarmouches; & au lieu de violons, ou de harpes; les trompettes, les timbales & les tambours, s'accorderont avec le bruit des mousquets & des canons. Cette sorte de danse sera beaucoup plus conforme à mon humeur, que celle qui se fait dans le Palais de Naples. Pour l'autre point de vôtre lettre, qui me persuade de ne plus cultiver de terres étrangères, afin de n'être pas obligé de labourer les miennes avec une charuë rompuë, & sans espérance d'une heureuse & abondante récolte: il n'est pas nécessaire que j'y réponde par écrit, après y avoir déjà satisfait efficacement, & obéi ponctuellement. Ainsi je m'imagine que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre: &, si je ne me trompe, il semble par cette même lettre, que j'ai reçûë, que vous m'en aiez écrit quelques autres auparavant; une particulièrement, par laquelle vous

Il se moque des douceurs d'Italie, auxquelles il est invité.

Il est né pour la guerre.

me



me donniez avis que vous étiez déjà informé de la résolution que j'avois prise de passer en Perse. Cependant je ne sai ce qu'elle est devenuë : & je vous assure que je n'ai point vû de lettre de vôtre part que celle-ci, depuis cette autre qui me fut renduë sur le chemin dans l'Arabie deserte, peu de tems après être sorti d'Alep, de la réception de laquelle je croi vous avoir déjà écrit de Baghdad. Je devrois avoir reçu, il y a long-tems, quelque réponse à plusieurs de mes lettres; à la première, par exemple, que je vous envoiai d'Alep, dans laquelle je vous faisois une description de mon voiage de la Terre-Sainte : & peut-être à quelqu'autre encor, dont il ne me souvient point.

Si vous m'avez écrit, & que ces Lettres ne m'aient pas été renduës, il n'importe: mais si vous ne m'avez pas écrit, sans doute je serois en peine : parce que cette preuve suffiroit pour me persuader que vous n'avez pas reçu les miennes, ce qui me déplairoit souverainement, à cause que ces lettres étoient fort amples, & qu'elles contenoient le détail de quantité de choses très-curieuses que j'avois observées, & dont il ne me reste point de copie, quoique je les aie marquées sommairement dans mon agenda, ou journal, dont j'ai souvent eu la pensée de vous envoier les feüilles, simplement ébauchées de la sorte. Mais deux raisons m'en ont empêché : la première, parce qu'il y avoit danger de les perdre, en leur faisant faire tant de chemin; & comme je n'en conservois point de copie, j'ai cru que je ne devois rien hazarder : la

Le fleur
della
Vallé n'a
jamais
conser-
vé de
copies
des let-
tres qu'il
a écrites
à son
ami.

la seconde, parce que comme j'écris toujours à la hâte, avec précipitation, & le plus souvent, en continuant mes voïages, avançant chemin, principalement le soir, après avoir fatigué extrêmement le long du jour, & que j'ai d'autres dispositions qu'à faire l'orateur : c'est pour cela que tout y est mal écrit, mal digéré, & dans la confusion. Il y a plusieurs autres choses que j'y ai marquées légèrement, & qui suffisoient pour m'en faire souvenir ; mais assurément un autre ne les entendroit pas. Il y en a d'autres encor qui ont besoin d'éclaircissement, ou d'être revûes pour leur donner le bien être. Enfin il est impossible, sans moi, qu'on les puisse mettre dans l'ordre & dans le rang qu'elles méritent. Je desirerois néanmoins que vous les eussiez, si je pouvois vous les faire tenir en sûreté. Parce que vous y trouveriez beaucoup de choses ; que je ne vous ai point spécifiées, comme le progrès de cette guerre de Perse que j'ai vû naître dans Constantinople, & plusieurs autres affaires d'Etat, desquelles j'ai négligé de faire mention dans mes lettres : outre cela, comme mon retour est encor diféré, si vous êtes toujours dans le dessein, comme vous me le faisiez espérer par votre dernière, de faire imprimer les relations de mes voïages sous votre nom, avec ces beaux ornemens que vous savez donner à de semblables ouvrages, par des riches productions de votre beau génie, ces feuilles ne vous seront pas inutiles ; & suplèeront efficacement pour moi, qui ne puis pas me rendre auprès de vous. Ainsi, par leur moïen, il ne sera point nécessaire

Il a re-
marqué
beau-
coup du
choses
particu-
lières
dans son
Journal.

pour

pour m'obliger parfaitement, d'attendre mon retour, qui sera quand il plaira à Dieu.

A ce sujet, je vous dirai deux choses : l'une, que la pensée que j'avois de présenter moi-même ce livre sous votre nom, & de le faire agréer à l'Académie des Humoristes, par ce discours que j'aurois prononcé, & dont je vous ai envoié une copie, s'est dissipée, à cause de l'impossibilité où je me vois de retourner si-tôt; si bien qu'il n'y faut plus penser. Mais au lieu de cela, vous pourrez beaucoup mieux, que je n'aurois jamais fait, debiter dans une préface du livre, ou en quelque autre endroit qu'il vous plaira, ces mêmes pensées, dont je desirois faire part à ces Messieurs les Académiciens, touchant les motifs qui m'engagèrent autrefois à voyager de la sorte; mais sous de plus belles & de plus riches expressions.

Il termine
ici la
première
partie de
ses Relations.

L'autre chose, que j'ai à vous dire, est qu'il seroit très à propos, ce me semble, de terminer ici, par ce voyage que j'entreprends à la Cour, s'il étoit possible, la première partie des relations; parce que jusqu'à présent, comme vous l'avez remarqué, elles peuvent passer, pour ainsi dire, pour des sujets lyriques. Et de ce qui se fera, après que j'aurai joint le Roi, il faudroit commencer une seconde partie de relations plus importantes & plus graves, à la perfection de laquelle j'espère que la matière ne nous manquera pas, & qu'elle ne sera peut-être pas indigne d'un stile plus relevé & plus pompeux. Parce que je ne prétens pas désormais vous informer simplement de

de mes voïages, ou des curiositez communes & ordinaires que j'aurai observées sur les chemins. Mais, s'il plaît à Dieu, je ne vous entretiendrai plus que du rang que je tiendrai auprès du Roi, & des caresses que j'en espère, des grandeurs & des magnificences de la Cour, des différends des Princes, des affaires de guerres, des transmigrations des peuples, des fondations de Villes, des Ambassades extraordinaires; & de plusieurs autres événemens, grands & héroïques, desquels j'aurai été témoin oculaire, & desquels peut-être, avec l'aide de Dieu, je ferai la principale partie. Je remets néanmoins tous mes intérêts entre vos mains; ce que vous ferez me sera toujours très-agréable, & me plaira infiniment.

Pour ce qui est de la langue Arabe, j'ai cherché ici en Perse le canon d'Avicenne, & les autres livres, pour lesquels vous m'avez témoigné quelque curiosité. Mais tous les soins que j'y ai donnés, jusqu'à cette heure, ont été inutiles. Parce que les livres, qui traitent de sciences, sont très-rars en ces quartiers, à cause qu'il y a très-peu de gens qui s'en servent, & qui les entendent; & pour peu qu'il reste de ces livres-là dans le pais, ils sont entre les mains des savans, qui les conservent comme un trefor, qu'ils n'abandonneront jamais. Les livres que l'on vend ordinairement, sont, ou fables, ou poésies: il s'y en voit d'autres aussi, qui traitent des choses qui concernent leur loi; mais les uns & les autres nous sont inutiles; cependant parmi eux ils s'en servent communément. Pour d'autres bons livres, il n'y a en point; ou s'il

Les
bons li-
vres sont
très-ra-
res en
Perse.

s'il y en a, on ne le fait pas. Parce qu'en ces quartiers, il se trouve peu de livres qui soient intitulés; & de-là vient que les marchands qui les vendent, ne savent jamais la valeur des livres, dont ils ne se servent pas ordinairement; & celui qui en veut acheter, lorsqu'il demande au marchand s'il n'a pas un tel livre; il lui répond, ou je ne l'ai pas, ou bien je ne le puis trouver; & si par hazard l'on en achete quelque un sans l'avoir spécifié, c'est une fortune qui n'est pas ordinaire, quand le livre est de quelque conséquence, & qu'il n'est pas commun. Je n'en demeurerai pas-là néanmoins; & lorsque je serai à la Cour, je m'en informerai plus particulièrement, par le moien de l'Astrologue du Roi, qui s'appelle *Mullà Gelet*, qui est un des plus doctes de Perse, & que le Roi chérit uniquement. En éfet, il veut l'avoir toujours auprès de lui, & n'entreprend quoi que ce soit, sans en avoir auparavant conféré ensemble, & que l'Astrologue n'ait premièrement consulté ses Ephémérides là-dessus, & qu'il n'en ait tiré une figure en forme d'horoscope. Tant que je demeurai en Hispahan, j'ai toujours logé, par ordre du Roi, dans un grand logis, qui lui appartenoit autrefois; & je ne fai même, s'il ne lui appartient pas encor; au moins il porte son nom. Par occasion, la femme de cet Astrologue, & d'autres femmes de sa maison, qui demeuroient en cette ville, dans le voisinage, ont fait amitié avec les miennes; si bien que j'espère que nous irons de compagnie au camp. Parce que depuis peu, le Roi a mandé plusieurs personnes de con-

fidé-

Le Roi de Perse n'entreprend jamais rien sans consulter un Astrologue qu'il tient auprès de lui.

fidération, qui sont sur le point de partir pour se rendre à ses ordres, comme quelques *Bégum & Chanum* de son Haram, qui sont ici; le grand Tresorier, & d'autres personnes de condition, ausquelles les femmes du susdit Astrologue ne manqueraient pas de se joindre. Et moi, de mon côté, je m'efforcerai de continuer avec lui l'amitié que nous avons déjà contractée; & peut-être que par ses intrigues je pourrai trouver quelque beau livre, sans quoi je n'en viendrois, je croi, jamais à bout. Touchant cette circonstance, que vous m'avez si souvent recommandée sur le sujet des livres; savoir, que je fisse mon possible de les trouver, avec les points, ou les marques des voïelles, de la main de quelque savant homme. Je dis que les voïelles sont inutiles dans la langue Arabe, & que vous n'y devez pas penser; parce qu'excepté l'*Alcoran*, il ne se trouvera jamais de livres écrits de la sorte, ou fort peu: quand même il s'en rencontreroit, ils ne sont aucunement avantageux. Parce qu'en effet, cette façon de lire, d'écrire, & de parler, n'est pas en usage, au moins aujourd'hui. Et lorsque vous lirez, ou que vous parlerez cette langue, les Arabes à peine vous entendront; & si vous vous atachez à l'intelligence de cette langue, de cette façon-là seulement, assurément vous n'entendrez jamais un Arabe, soit qu'il parle ou qu'il lise. Si bien qu'il faut que vous abandonniez toutes les voïelles, que vous employiez votre tems plus utilement qu'en cette sorte d'étude, & que vous vous acoûtumiez à écrire, à lire, & à prononcer les paroles

Sentiment de l'Auteur touchant les langues Orientales.

Sans l'usage des points.

avec le seul accent des simples consonnès, & le plus ferrément que vous pourrez. Parce que c'est la véritable façon de parler Arabe, par le moïen de laquelle vous vous ferez beaucoup mieux entendre, & vous concevrez bien mieux tout ce que l'on dira ou ce qui sera écrit. Je dis bien plus, que sans voïelles vous surmonterez beaucoup plus facilement les dificultez de la langue Arabe, que si vous les observiez. C'est ce que je vous prie de croire, après l'expérience que j'en ai, quoique d'abord on ait peine à se rendre à cette vérité.

L'usage des voïelles n'est pas absolument nécessaire en la langue Arabe.

La connoissance, & l'usage des voïelles, est seulement nécessaire, pour une plus grande perfection, & un ornement de la langue à celui qui voudroit composer, & être Orateur ou Poëte: parce que dans les Poësies sur-tout, ils s'en servent pour régler & ranger les sillabes. Mais peu de gens y arrivent, & parmi les Arabes mêmes ils sont très-rares. Cette connoissance cependant en une personne, pour peu intelligente qu'elle seroit en la langue, est très-loüable, & passe pour une grande perfection. Mais comme nous n'en avons qu'une légère teinture, & de très-foibles lumières, il est nécessaire de s'instruire parfaitement des premiers élémens; il ne faut pas y employer inutilement notre temps. Parce que cela ne serviroit qu'à confondre les espèces que nous en aurions, sans en tirer aucun avantage. De même qu'il seroit fort hors de propos, qu'un enfant, qui n'a encor aucune connoissance de la langue latine, & qui a besoin d'étudier la grammaire, & de consulter le Dictionnaire, vou-

lüt

lût s'apliquer aux ornemens de la langue, & a favoir les figures des Orateurs & des Poëtes, lors qu'une sincope est bien rangée, ou une élifon, & choses semblables.

Je vous avouë que je n'ai pas fait les progrès en cette langue que je devois, & que je desirerois: & que ma négligence, jointe à quelque autre chose, en est la cause.

Je n'apprends presque rien de Madame Maani, sous la conduite de laquelle je pourrois devenir savant. Parce que la langue Turque, que nous parlons facilement ensemble, & par le moïen de laquelle nous nous entendons parfaitement bien, empêche que je n'apprenne d'elle l'Arabe, & que je ne l'instruise de l'Italienne, comme sans doute nous serions obligez de nous y apliquer tout de bon, si cét autre idiôme nous manquoit pour nous faire entendre. Certainement c'est une chose bien étrange; & je ne sai pas si jamais elle s'est rencontrée entre un mari & une femme, que la langue de l'un soit inconnuë à l'autre. Néanmoins nous nous entretenons quand nous voulons, & parlons fort bien ensemble, quoique l'idiôme dont nous nous servons, soit mitoiën, & qu'il ne soit naturel ni à l'un ni à l'autre. Je lui ai souvent parlé de vous, & lui en ai dit tout le mal qu'il m'a semblé: & entr'autres choses, je l'ai entretenuë de l'inclination que vous avez pour sa langue naturelle. Elle a une passion extrême de vous connoître, & de partager avec moi l'honneur de vôtre amitié; & plusieurs fois elle m'a dit, que si jamais nous nous trouvions ensemble, qu'elle vous serviroit très-volontiers de

Le fleur del la Vallé & Madame Maani se servent ordinairement de la langue Turque en leurs entretiens.

Madame Maani a grande passion de connoître le fleur Scipano.

Dictionnaire vivant. Sur-tout qu'elle vous informeroit des noms de plusieurs simples, que vous desirez peut-être savoir, comme de la *Naana*, que nous apellons Mente, si je ne me trompe, du *Richan*, qui n'est autre que nôtre Basilic; du *Chas*, qui est la laitüë; & autres choses semblables, qui ne se trouvent pas dans les livres; ou s'ils en font mention, c'est avec beaucoup de confusion & peu de fidélité, comme celles que j'ai lüës dans Mathiole. Parce que, qui prononceroit ces noms parmi des Arabes, de la même façon qu'ils sont écrits en nos caractères, on les croiroit propres à conjurer les Démons. Desorte qu'en vous promenant en quelque jardin avec Madame Maani, & lui montrant les simples, les uns après les autres, elle vous les nomméroit dans leur véritable prononciation; & selon moi, c'est l'unique moïen de faire quelque progrès dans les langues étrangères. Je croi même qu'elle vous satisferoit parfaitement, après les lumières que j'en ai tirées quelquefois, sur des dificultez que j'ai rencontrées dans de certaines Poësies que j'ai écrites; & en d'autres aussi, qu'elle fait par cœur, & qu'elle m'a expliquées si nettement, que je n'ai jamais rien entendu de semblable de ceux-mêmes qui font profession d'enseigner. Sur les interrogations que je lui ai faites, avec un certain ordre, selon les règles de nôtre Grammaire, qu'elle entend déjà, elle m'a toujours merveilleusement contenté. Dans l'occasion, elle s'est donné la patience de m'en expliquer les dificultez. Elle fait la racine des verbes, distingue fort bien les tems, les

Madame
Maani
est l'avant
te en la
connoif-
ce des
simples.

Elle est
très-in-
telligente.

nom-

ombres, les personnes, & les cas. Sur-tout elle me satisfait beaucoup, touchant la pureté de la langue & la propriété des paroles, dont elle se sert pour s'énoncer, au moins autant que je le puis concevoir en langue Turque, selon lequel idiôme elle me les explique. Enfin il est certain que j'en tirerois de grandes connoissances si je m'y apliquois : mais je n'y pense presque point ; en partie par ma négligence, que je vous ai déjà avouée, en partie aussi, parce que j'ai d'autres études qui m'en détournent. En effet, je tâche toujours d'avancer un peu dans l'intelligence de la langue Persane, de laquelle j'ai quelque petit commencement, & dont j'ai grand besoin en ces quartiers ; & peut-être qu'ailleurs l'occasion ne se présenteroit pas de l'apprendre. La Chaldée, en laquelle je m'exerce quelquefois, fait aussi une partie de mes études, de même que l'Hébraïque, de laquelle j'ai quelque légère connoissance, comme des lettres Géorgiennes, & d'autres semblables curiositez. Mais enfin, c'est entreprendre beaucoup : parce qu'il arrive souvent que celui qui veut connoître de tant de choses en même-tems, les ignore toutes également.

Entre les personnes que je vous ai spécifiées ci-dessus, que le Roi a appellées auprès de soi, & qui sont sur leur départ à cet effet, je vous ai nommé les *Bégum* & les *Chanum* de l'*Haram* : & vous ai déjà dit quelles personnes ce sont. Pour ce qui est de cette parole *Haram*, je la passai sous silence, afin de ne pas interrompre le discours que je faisois alors ; mais parce que la signifi-

Explicac
tion curi
rieuse de
cette pa
role *ha-*

cation est curieuse, que l'usage en est fort ordinaire, & qu'en plusieurs occasions il en sera fait mention : je prétens vous en entretenir à présent. *Haram* donc est une parole Arabe, qui signifie proprement une chose défenduë, comme exécration, malédiction, & que nous apellons excommunication dans l'Etat Ecclésiastique. Elle signifie aussi une chose sacrée : peut-être sous cette figure, dont les latins se servent quelquefois, quand ils disent, *sacrum*, pour *execrable*, que nous interprétons sacrilège ; c'est-à-dire, une chose pour laquelle nous devons avoir de l'horreur, & qui est exécration. Ordinairement néanmoins les Mahométans, les Persans, & ceux qui habitent ces contrées de l'Asie les plus Orientales, entendent, par *Haram*, la troupe des femmes ; le lieu de leur demeure ; & enfin tout ce qui est de leur dépendance, & ce qui les regarde. De sorte que si quelqu'un vouloit dire, les femmes d'un tel Seigneur ont passé par ici ; il diroit l'*Haram* d'un tel a passé par ici. Pour dire un tel Prince, ou le Roi est dans l'appartement des Dames, on diroit le Roi est dans l'*Haram*. Les habits, les étofes, & ainsi tout autre service de l'*Haram* : les serviteurs de l'*Haram*, & toute autre chose de cette façon. L'on dit aussi l'*Haram* du Roi ; l'*Haram* d'un tel Chan ; l'*Haram* d'un tel Sultan, l'*Haram* d'un tel Mizza : & ainsi de même de quelqu'homme que ce soit qui ait des femmes, on lui attribue cette parole *Haram*, pourvu que les femmes soient de condition, ou qu'il en ait plusieurs. Car pour
une

Haram
ne le dit
que pour
des per-
sonnes
de con-
fidéra-
tion.

une pauvre malheureuse femme, ou esclave d'un misérable fantassin, on ne diroit pas *Haram*; mais la femme ou son esclave; tellement qu'*Haram* ne se dit que pour des personnes de considération, ou qui ont grand train. Parce qu'enfin, cette parole regarde simplement la noblesse ou la dignité des sujets, ou le grand nombre de personnes, lesquelles deux conditions sont ordinairement inséparables.

Il y a deux raisons pourquoi les femmes, leur maison, avec tout ce qu'il leur appartient, s'appellent *Haram*; mais je ne sais laquelle des deux est la meilleure. Quelques-uns soutiennent que par cette parole *Haram*, on sous-entend une chose qui n'est pas permise, malédiction, ou péché, parce qu'ils disent que la femme est le péché de l'homme: comme si les hommes ne commettoient jamais de plus grands crimes qu'avec les femmes. Et, selon moi, ils taxent aussi de péché les pratiques légitimes avec les Dames, comme des femmes & des esclaves, desquelles l'usage leur est permis; peut-être, ou parce qu'ils se persuadent que c'est toujours une chose défendue, ou bien à cause qu'ils croient que par l'action de la génération, l'on ne se peut pas dispenser de contracter le péché. Quoiqu'il en soit; ce sont des choses morales & qui concernent la Religion: mais je ne sais comme ils les entendent, & ne m'en veux pas mettre en peine. Je sais bien néanmoins qu'ils sont des fous; & que chaque personne, quoique mariée dans les formes ordinaires &

Par *Haram*, à l'égard des femmes, ils entendent une chose défendue.

acoûtumées, ne manquera jamais, après l'usage du droit que lui donne le mariage, d'entrer le matin dans le bain, ou au moins de se bien laver; principalement les parties les plus secretes & cachées, se purifiant de la sorte incontinent; si bien qu'avec quatre gouttes d'eau, ils croient que tous leurs péchez soient effacés.

La réflexion que j'ai faite, sur ce que nous traitons de coquins & de filous, certaines gens tristes, mélancoliques & de mauvaise mine, qu'ils nomment *Haramrade*, me confirme un peu dans l'opinion, qui attribué aux femmes cette parole *Haram*, dans sa signification de péché & de chose défenduë. De vrai, *Haram-zade*, est une parole composée, & qui est moitié Arabe & moitié Persane, de laquelle se servent aussi tous les Mahométans. Elle signifie proprement fils, ou enfant de péché & illégitime; c'est-à-dire, bâtard; mais il se prend ordinairement pour un fripon & un filoux, parce que le plus souvent les bâtards deviennent tels. *Halal-zade*, au contraire, signifie fils légitime: mais parlant communément; par cette parole, on entend un homme de bien.

Cette parole *Haram*, bien entendue, n'est pas défavorable au sexe.

L'autre raison pourquoi les femmes portent le nom d'*Haram*, & qui est celle-là même que je veux suivre, me semble plus belle & plus conforme à l'honneur que l'on doit au sexe. Ils disent que par *Haram*, il faut entendre une chose sacrée, & que ce nom leur convient fort bien; parce qu'il les faut conserver & les révéler, comme quelque chose de précieux & de sacré. Ou bien

bien par *Haram*, ils entendent encor excommunication, exécration & prohibition, parce que l'usage en est défendu à qui que ce soit, & qu'il n'est permis qu'à celui qui en est le maître, de converser avec elles & de les voir. En ce sens-là, qui est fort beau, cette parole *Haram* ne leur est pas désavantageuse : & à ce propos, je vous veux faire part d'une autre chose, qui se présente maintenant à ma pensée, dont je ne croi pas vous avoir encor informé : c'est pourquoi, si ma lettre vous semble un pot pourri, ou un hoche-pot, mêlé de toute sorte de viandes, assaisonnées d'une infinité d'ingrédiens diférens & peu convenables, je vous prie de prendre un peu de patience; puisque de semblables mets sont fort ordinaires à Naples, & que l'on y en mange souvent avec plaisir. Vous saurez donc, que la coûtume qu'ont les femmes d'Orient d'être toujourns voilées, & de ne se découvrir jamais la face, n'est pas tant un effet de leur modestie, comme le croient quelques-uns, ni de la jalouisie de leurs maris; ou parce que parmi les Mahométans, c'est une loi établie qui n'est pas permis de violer, qu'une preuve invincible de leur vanité & de leur superbe, dans la pensée dont elles se flattent qu'un chacun ne mérite pas de les regarder & de voir leur face.

Je conclus de plusieurs choses, que ce que je vous avance est très-véritable; premièrement des anciennes histoires, qui nous aprennent, qu'auparavant même le Mahométisme, les femmes idolâtres d'Arabie & de Mésopotamie, marchotent

Pour-
quoi les
Levanti-
nes vont
toujours
voilées.

toujours la face couverte. Conformément
 7. Maii. à cette pratique, le Cardinal Baronius,
 6. dans ses notes sur le Martirologe, rapporte,
 sous l'autorité de Tertullien & de S. Isidore,
 que les femmes Grèques n'alloient ja-
 mais aux banquets, qu'elles ne recevoient
 jamais de visites que de leurs proches pa-
 rens, & qu'elles demeuroient dans les
 chambres, les plus reculées des maisons,
 apellées *Gynecées*, presque comme aujour-
 d'hui les Mahométanes, selon *Æmilius*
Proem. Probus. Et P. Bizzarro, dans ses *Curiositez*
lib. 4. de Perse, qu'il a tirées de tous les anciens
 auteurs, fait mention de cette femme de
 Tyridate, qui vint à cheval en Italie avec
 son mari, la face couverte, selon la cou-
 tume de son païs, avec un habillement de
 tête tout d'or. De plus, la pratique d'au-
 jourd'hui me confirme cette vérité; parce
 qu'en presence d'un homme de très-haute
 condition, comme d'un Roi, ou de quel-
 qu'autre Prince semblable, une grande
 Dame se découvrira par honneur, & pour
 lui témoigner l'estime qu'elle en fait. A
 un égal, ou bien à un inférieur, quoiqu'il
 ne soit pas de la lie du peuple, & qu'il ait
 de la naissance, il n'y a point de femme
 qui leve son voile, quoique celui-là soit
 familier dans sa maison, & qu'elle lui ait
 parlé mille fois. Au contraire, elle se
 montrera facilement à une personne de
 néant de sa famille, ou de dehors, parce
 qu'elle ne considère aucunement ces sortes
 de gens-là. De même aussi une femme de
 basse condition, ne fera jamais scrupule de
 se manifester à qui que ce soit, grands &
 petits, parce qu'elle n'a pas ce point-d'hon-
 neur

Elles se
 décou-
 vrent
 seule-
 ment de-
 vant des
 person-
 nes de
 très-
 haute
 condi-
 tion.

neur en recommandation; mais les nobles s'en piquent si fort, que demandant un jour à Madame *Maani*, pourquoi elle se cachoit, à certaines gens de nos domestiques, qui demeurent & qui vivent ici, envers lesquels il me sembloit qu'elle auroit pû en user plus simplement & plus sobrement, à la façon des Européens; elle me répondit à demi en colère, en langue Turque, d'une certaine façon particulière, usitée parmi eux, comme en m'interrogeant & s'étonnant tout ensemble. *Qui est celui à qui j'ai jamais montré ma face?* A ces paroles je demeurai confus & muet; parce qu'elle ajouta incontinent, qu'en matière de coutumes, si elle passe jamais en Europe; c'est à dire, dans la Chrétienté, elle se conformera à tout ce qu'il me plaira, & qu'elle exécutera ponctuellement les ordres que je lui prescrirai, sans s'en écarter jamais; mais qu'en ce païs, il faut que je la laisse faire à sa mode, parce qu'elle en fait mieux les coutumes que moi, & je trouve qu'elle a grande raison. Pour retourner maintenant au point d'où je me suis un peu éloigné, vous avouerez avec moi, par les choses, que je vous ai spécifiées ci-dessus, que la coutume qu'ont les Orientaux, & toutes les femmes, de quelque nation & de quelque religion qu'elles soient, de se couvrir la face, n'est pas tant simplement l'effet d'une humeur retirée & mélancolique, comme se l'imaginent ceux qui en sont mal informez, qu'une cérémonie extravagante, qu'elles observent très-religieusement.

Il ne me reste plus à présent que de satisfaire à cette autre partie de vôtre lettre,

Madame
Maani
paroit
fort rai-
sonnable
en toute
sa con-
duite.

Les fem-
mes ne
se cou-
vrent le
vilage
que par
un point
d'hon-
neur.

qui me marque que vous avez achevé cette belle Profopopée de Tite-Live, avec l'Épître dédicatoire, & que vous la faites déjà copier par une personne intelligente, pour l'envoier à M. le Baron de Sanci, Ambassadeur de France à Constantinople; cette nouvelle m'a donné bien de la joie, & je fai qu'il n'en recevra pas moins sur la parole que je vous donne, qu'il est la personne du monde qui juge le mieux des belles & bonnes choses. Je me persuade que cette riche production est déjà à Constantinople, & que j'en pourrois peut-être bien recevoir une copie de ce quartier-là par le premier courier, ou au moins par le second, ou le troisième. Je l'atends en éfet, avec toute l'impaticence que vous pouvez croire. Je n'ai jamais parlé de vous, ni de vos rares qualitez, à M. l'Ambassadeur; parce que, s'il vous en souvient, vous ne m'avez témoigné de passion de faire amitié avec ce brave Gentilhomme, que depuis mon départ de Constantinople. J'ai toujours eu dessein de la lier, & d'en être le médiateur; mais j'espérois m'aquiter de cet emploi de vive voix. Par occasion néanmoins, je ne manquerai pas de lui en écrire le plus avantageusement qu'il me sera possible. Je vous en donne ma parole, d'autant plus volontiers, que je n'ai presque plus d'espérance de lui parler au moins à Constantinople, sans m'exposer au danger d'être arrêté prisonnier dans les tours de la mer noire, comme ce Gentilhomme Polonois, qui y est mort à la fin, sans avoir jamais pû trouver les moïens d'en sortir. Si néanmoins je retourne quelque jour à Rome,

Le fleur
della
Vallé
perdi l'es-
pérance
de re-
tourner
à Con-
stantino-
ple.

je ne desespère pas de l'y revoir; parce qu'il se peut faire, qu'après avoir terminé son Ambassade de Constantinople, le Roi de France le destine à celle de Rome, de même que M. de Breves, où il ne pourroit pas demeurer moins de trois ans. Mais c'est une affaire qui est encor fort incertaine, & de laquelle on ne se peut assurer si tôt; cependant je ne suis point d'avis d'attendre si long-tems.

Nous nous visiterons souvent par Lettres, & dans la dernière, que j'ai reçûe de sa part avec la vôtre, il se plaint fort de mon silence à son égard, & de ce que je manquai de lui écrire il y a quelque-tems. Je le satisferai desormais; & enfin vous devez vous persuader que le courier ne partira pas, sans lui porter votre éloge de ma part. Quoique je ne doute point, que tout ce que l'estime que j'ai pour vous me pourra inspirer, ne soit toujours infiniment au-dessous de vos belles & savantes productions, qui parleront d'elles-mêmes, & que ce jeune Seigneur ne vous donne des preuves invincibles de toute la reconnoissance & de la civilité dont il sera capable. Je serois trop long-tems à vous raconter, avec quel soin & quelle diligence il me rend des services très-signalez & extraordinaires, dans tous les lieux, quel qu'éloignez qu'ils soient, où ma curiosité me porte, quelle tendresse, & quelle affection il a pour moi, & avec combien de zèle & d'ardeur il fait corespondre les états aux termes obligeans dont il se sert dans les lettres qu'il m'envoie. Enfin c'est un Gentilhomme, dont les qualitez sont rares.

Il promet à son ami d'écrire à M. l'Ambassadeur en sa faveur.



rare. En éfet, il s'en trouve peu comme lui. Je le mets en paralelle avec le Sieur F. Crescentio; &, selon moi, je ne fai rien de plus égal, ni qui ait plus de raport.

Je veux vous avertir d'une chose, afin que si elle arrive, vous ne vous en étonniez pas, & que vous n'acufiez pas M. le Baron de Sanci d'aucune indifférence à vôtre égard. Il est très-référvé dans toutes les lettres qu'il écrit à Naples & dans les autres lieux de la dépendance du Roi d'Espagne, afin de ne pas donner de jalousie au Roi son Maître, & de ne se pas rendre suspect de quelque intelligence contre ses intérêts, que vous pouvez vous imaginer. De mon tems il lui arriva deux plaisantes aventures. M. Zamet, que vous devez connoître, lui écrivit un jour une lettre de Naples, & le prioit de sollicitier la liberté d'un esclave, & de le racheter; mais M. Zamet ne l'envoia point, par l'ordinaire de Rome, dans le paquet de l'Ambassadeur de France. Il la fit tenir par le moien du Sécretaire de Venise, qui est Résident à Naples, se persuadant peut-être, comme il étoit mal informé, que dans un país si éloigné, tel que Constantinople, les lettres n'y peuvent être renduës fidèlement, que par l'intrigue des Vénitiens, qui y ont de grandes corespondances. Le Baile de Venise, Résident à Constantinople, auquel cette lettre fut recommandée de la belle manière, la rendit lui-même à M. l'Ambassadeur, & en sollicita plusieurs fois la réponse avec beaucoup de soin, témoignant qu'il savoit fort bien d'où elle venoit: & quoique tous ses empressemens
ful-

Il se louë
fort de
M. l'Ambassa-
deur.

Belle
politique de
M. le Baron de
Sanci.

fussent suspects à M. l'Ambassadeur, il satisfit néanmoins à la teneur de la lettre de M. Zamet; il racheta l'esclave, païa sa rançon de son propre. Mais il ne fit point de réponse, & ne voulut point écrire à M. Zamet, ni solliciter le remboursement de son argent; & dit toujours à M. le Baïle, qu'il n'écrivoit pas à Naples; qu'il ne vouloit point de correspondance dans des païs dépendans du Roi d'Espagne, quoiqu'en Turquie; conformément à l'ordre qu'il en avoit de son Roi, il emploïât dans l'ocasion tout son crédit, en faveur des Espagnols, & des sujets de cette Couronne.

Une autrefois le Duc d'Osône lui écrivit de Sicile, pour le rachat, je croi, de quelques esclaves, ou pour quelque semblable affaire. D'abord il se rendit à ses ordres, & lui donna tout le contentement qu'il pouvoit espérer: mais il ne fit point de réponse au Duc. Au contraire, il en voïa en France cette même lettre, qu'il lui avoit écrite; & rendit compte à la Cour de sa conduite en cette ocasion, de quelle façon il s'y étoit comporté, & comme il en avoit usé. Son procédé y fut approuvé, & on lui fit savoir qu'il avoit parfaitement bien fait. Je dis donc, que si vous desirez lui écrire de Naples, il faut envoyer vos lettres à Rome, avec ordre de les faire tenir à Constantinople, dans le paquet de M. l'Ambassadeur résidant à Rome: parce que venant de la sorte, de la part des Agents de son Souverain, plutôt de Rome que d'ailleurs, elles lui feront infiniment agréables. Mais si par hasard vous en avez usé autrement, & que M. l'Ambassa-

Belle
condui-
te de M.
l'Ambassa-
deur,
aprou-
vée en
France.

bassadeur ne vous ait pas fait de réponse, ne vous en étonnez pas, je vous prie, puisque vous en savez maintenant la raison. Vous pourriez néanmoins vous assurer, sur ma parole, que quand bien il ne répondroit pas à vos civilités; il vous chérira toujours secrètement, vous honorera parfaitement, & vous estimera autant que vous le méritez, & que vous le sauriez jamais désirer.

Le fleur
della
Vallé en
instruit
son ami.

Le meilleur m'étoit échappé de la pensée. Je suis fort aise, & infiniment redevable à nôtre M. le Docteur, des louïables & vertueuses ocupations auxquelles il s'applique, du discours qu'il a entrepris à la louïange de mes voïages. Mais je ne voudrois pas, que, charmé de son éloquence, & que se laissant vaincre au plaisir d'haranguer *pro rostris*, dans la place Pulciene, la nuit de Noël, & d'orner un discours en Prose, *Rethorichescamen*, comme dit un de nos Européens, qui est ici à *Hispahan* avec nous, il négligeât de monter sur le Parnasse, duquel il est au moins le Protecteur invincible, dans le sentiment de tout le monde, si l'on peut dire qu'il n'en soit pas un parfait Courtisan, & qu'il donnât un coup de pié aux pauvres Muses. Non, non, je vous prie, qu'il s'occupe à faire quelques vers; car tout le reste n'est que bagatelle.

A present que nous sommes sur le discours des Muses; je veux vous avoüer une vérité, que je vous ai dissimulée dans ma lettre précédente. Pendant le voïage, que je fis l'année passée de Baghdad ici; soit que ce fussent les nouvelles amours, dont

je

je brûlois alors pour la belle Madame Maani, ou parce que j'allois seul sur le chemin, & qu'ordinairement l'imagination s'émeut & s'échauffe davantage dans la retraite, & dans les solitudes, je fus si furieusement ataqué sur la route d'une verve poétique, qu'il suffira de vous dire, qu'en un seul jour, il me souvient d'avoir fait sept sonnets; & plusieurs fois en d'autres, trois ou quatre par jour. Comme les pensées que j'avois alors, étoient fort différentes de celles qui occupent à présent mon esprit, je ne m'appliquois qu'à former quelque chose à la louange de Madame Maani, & de lui faire une guirlande, ou une couronne de trente-six sonnets, à l'imitation de celle de pierreries, que Bachus ôta de dessus la tête d'Ariadne son épouse, pour éterniser la mémoire de l'amour qu'il lui portoit, changeant ses pierreries en autant de brillantes étoiles qu'il plaça dans le Ciel. Et parce que la couronne, dont Bachus fit présent à sa maîtresse, étoit composée, selon quelques-uns, de douze pierres précieuses, ou, selon d'autres, avec plus de fondement, de neuf étoiles seulement; par cette raison, j'ai choisi le nombre de trente-six pour mes sonnets, afin que si celle de Bachus étoit de neuf, la mienne fut quatre fois plus ample, ou trois fois, au moins, si la sienne étoit de douze.

C'est ce que j'ai tâché aussi de montrer dans une emblème que j'y voulois ajoûter. Le corps étoit une couronne de laurier, de trois, ou quatre branches entrelassées ensemble, armées de trente-six feuilles seulement, qui représenteroient les sonnets,

avec

Le lieu
della
Vallé est
tout
rempli
des beau-
tez de
Madame
Maani.

Il fait avec cette devise, *Quavis pretiosior aurea*; une couronne de trente-six sonnets à sa louange, à l'imitation de celle d'Ariadne. c'est-à-dire, beaucoup plus précieuse que si elle étoit d'or; d'où je voulois inférer, que cette guirlande de laurier de ma façon, seroit plus riche & plus précieuse que quelque couronne qu'on pût s'imaginer, d'or & de pierreries, dont les autres voudroient se servir pour l'ornement d'une tête glorieuse. Et de même que la couronne d'Ariadne fut surnommée *Gnostienne*, pour marquer, par ce présent, que Bacchus lui fit, l'amour qu'il avoit pour elle; je voulois aussi que celle que j'avois tissée de sonnets, que je prétendois donner & consacrer à Madame Maani mon épouse, fut apellée de son surnom, *Gioeridiene*. J'avois dessein d'y décrire non-seulement nos amours, mais encor d'y joindre & d'y entrelasser les voyages que nous avons faits de compagnie, avec le dénombrement des choses les plus curieuses que nous aurions observées jusq'en Italie, où je croïois alors que je me rendrois bien-tôt; & je présuposois qu'y étant arrivé, je composerois mes airs, & que je les ferois concerter. En vûë de cela, j'avois déjà préparé le sonnet que je destinois pour le frontispice du livre, de la même façon qu'on en use ordinairement dans tous les livres de musique: savoir, le premier en ordre, quant à l'écriture; mais le dernier de tous, quant à la matière, & à la naissance que je lui donnois, comme si-je l'eusse composée après mon retour à la maison paternelle: mais l'homme propose, & Dieu dispose.

Dans cette pensée donc, pendant mon voyage, je fis des sonnets, jusqu'au nombre de

de trente, ou environ, ruminant le long du jour, & marmotant continuellement, sans que les néges, que nous traversons, m'en empêchassent : & pour lors la veine couloit avec tant d'impétuosité, que certainement je m'en étonnois, comme d'une chose qui m'étoit très-extraordinaire. Car je ne m'étois jamais avisé de faire des sonnets, depuis ceux que j'ai composé il y 13. ou 14. ans; lorsque le Sieur Scipion Cajetan mon cousin, d'heureuse mémoire, m'enseignoit les premières démarches dans le chemin qui conduit à *Hélicon*. Alors j'en faisois à la vérité, & qui avoient beaucoup de rapport à ceux de la *Chiarabottana*, & même quelquefois de plus défectueux. Enfin la Muse donnoit incessamment sur le chemin de Babilône & de Perse; ainsi je courois la poste, sans être monté sur la mule de César Caporali. Je vous proteste que je n'eus jamais la pensée de les faire imprimer : parce que je connoissois fort bien la valeur de ces productions; mais plutôt de les reciter dans nos Académies de Posilipe, & de Niside, & de me divertir avec mes amis, sous une couronne de jeunes choux & de poirée. Mais d'abord que je fus arrivé à Hispahan, prévenu d'autres pensées plus importantes, je négligeai les Muses, que je n'ai pû depuis me rendre favorables. Il est vrai aussi que je ne m'en suis nullement mis en peine : parce que les premiers jours de nôtre mariage étant écoulés, je me persuadai que de composer quelque chose à la louange d'une femme, passeroit aujourd'hui pour une chose ridicule. Quoique mon cher Rota s'en soit fort bien
 aqui-

Les Muses ont caressé le sieur della Valle, sur le chemin de Babilône en la Perse.



aquité, sans s'être mis en peine de ce que l'on en pourroit dire; & puis les relations de mes voïages, ont tellement changé de forme entre mes mains, que le premier projet que j'en avois formé s'est entièrement dissipé.

Il en-
voïe ses
poësies
au sieur
Schipa-
no.

Quoiqu'il en soit, je vous envoie en ce paquet une copie de ces sonnets que j'ai faits, sans les avoir revûs, ni corrigez; mais simplement ébauchez, afin que vous me fassiez la grace de les montrer à M. le Docteur, qui connoïtra par-là, que quand je veux je suis encor capable de quelque chose. Les quatre premiers sont comme un avant-propos, ou une préface à tous les autres: le premier desquels a été composé le dernier de tous, depuis mon retour à Rome. Le second fait allusion au nom que je pris une fois dans un Tournoi, du tems de mes premiers emportemens amoureux de Carterasto, Chevalier de la sainte & solide foi. Dans le cinquième, je commence la narration; & en plusieurs autres, qui le suivent, je parle seulement de la naissance & du progrès de mes secondes amours. Dans le sixième, & les autres, je remarque le lieu où elles commencèrent. Dans le huitième, je fais un abrégé de tout mon voïage, jusqu'en Babilône. Dans le neuvième, je décris ce qui m'inspira de l'amour. Dans le dixième, je fais voir que ce fut dans un banquet, que l'on me prépara en la maison de M. Maani, où, pour l'amour d'elle, je descendis, & fis connoissance d'abord que j'arrivai en cette Ville; & je puis dire même que ce fut devant que j'y arrivasse; puisque jusqu'au bourg d'*Iman Musa*, éloi-

PIETRO DELLA VALLE. 93

éloigné de Babilône de quatre milles, son Pere vint au-devant de moi, acompagné de plusieurs de sa famille, & de ses domestiques, qui avoient été avertis de mon arrivée, & qui m'avoient même destiné une maison dans la Ville, en vûë d'une certaine amitié, que nous avions déjà contractée par le commerce des lettres. Je fais donc une description du festin, auquel assista Mlle. Maani avec sa mere, & où je fus reçu en qualité d'hôte, ou de voyageur, avec tous les témoignages d'amitié, & toute la civilité dont les Chrétiens Assiriens & Chaldéens sont capables, parce qu'ils n'estiment pas moins un voyageur étranger, que si c'étoit leur propre frère. J'y remarque que ce fut en cette occasion que je la vis la premiere fois, & que j'en devins amoureux; je dis dans un lieu obscur, pour faire allusion aux chambres basses de Baghdad, dont je vous ai écrit autrefois, qui sont destinées pour y prendre le frais, & y manger ordinairement.

Civilité
du Pere
de Me.
Maani,
envers
le sieur
della
Vallé.

Dans l'onzième, je parle d'une faveur que Mlle. Maani me fit en ce même festin, en me servant une pomme. Dans le douzième, de même que dans les deux autres sonnets qui suivent, je commence à faire paroître ma passion, que je mets en paralelle avec celle de laquelle j'étois anciennement transporté, priant Dieu que ces secondes flâmes aient un plus beau succès que les premieres. Dans le quinzième, je commence à espérer une correspondance d'amitié; & je fais allusion au nom que je pris autrefois, pendant mes premieres amours, de chevalier de bonne espérance. Dans le

Il raconte les
sujets de
ses sonnets.

sci-

seizième, sur les assurances que j'ai de l'amitié de Mlle. Maani, j'invite les amans, les fleuves, le Ciel & la terre de Babilône, à se réjouir avec moi du bonheur dont je me sens comblé. Vous verrez dans le dix-huitième, l'accomplissement de mes desirs; c'est-à-dire, lorsqu'elle me fut donnée en mariage, & que je la menai en la maison. Dans le dix-neuvième, je la console sur la perte qu'elle fait de son país, & lui en promets un meilleur & plus commode. Dans le vingtième, & dans les quatre autres qui suivent, je décris un petit voiage que nous fîmes ensemble sur le Tigre, pour y voir de certaines antiquitez. Dans le vingt-deuxième, je parle de quelques Arabes vagabons, que nous rencontrâmes sur le chemin. Dans le vingt-troisième & le vingt-quatrième, je traite d'un certain soir que nous nous perdîmes, & que nous nous trouvâmes. Dans le vingt-cinquième, je raconte mon départ de Baghdad pour la Perse, l'adieu que fit Mlle. Maani à tous ses parens & amis, & avec combien de tendresse & de larmes cette séparation fut conclüë. Je fis ce sonnet-là dans la Ville de *Giulpaigan*, pendant que l'on chargeoit les animaux un matin; parce que la nuit précédente, j'avois entretenu Mlle. Maani de certaines choses qui lui étoient insupportables, & qui me faisoient bien de la compassion.

Dans le vingt-sixième, je décris une insulte, & la fuite de quelques voleurs, que nous rencontrâmes un jour sur le chemin. Dans le vingt-septième, les incommoditez du froid, & les néges qui se trouvent
sur

sur les montagnes du Curdistan ; & ainsi , l'un après l'autre , je devois spécifier toutes mes démarches , & les circonstances de tous mes voïages , jusqu'au nombre que je vous ai marqué de trente-six , si dans *Hispan* la matière & la veine ne m'eussent pas manqué. J'avois fait encor deux autres sonnets , avec lesquels je voulois tout conclure. Dans l'un ; savoir , dans le pénultième , je décrivois le país , la beauté & la conduite de Mlle. Maani ; & dans le dernier , où je dis aussi quelque chose à sa loüange , je faisois un épilogue de tous les voïages que j'ai faits depuis que je l'ai épousée. Lisez donc à présent ce qui suit ; & si vous n'en avez pas le loisir , il n'y faut plus penser , parce qu'il n'importe nullement , & puis il n'en vaut pas la peine.

Puisque j'ai entrepris de vous envoyer une copie de mes poésies , j'y joindrai encor une ode , que je fis à Constantinople , presque semblable à celles de Ronsard , Poëte François , que nous y lisons quelquefois avec M. l'Ambassadeur , ou plutôt à l'imitation des chansons Espagnoles. Et parce qu'alors je ne connoissois point de sujet qui méritât un éloge de ma part , & que je fisse quelque chose à sa loüange , je choisiss pour cét éfet une Dame Gréque , qui étoit des plus nobles & des mieux faites du país , & qui devint ma commère peu de tems après , feignant adroitement avoir de l'amour pour elle , quoiqu'à vous dire le vrai , je n'en aie jamais été fort tourmenté. Je sais néanmoins qu'en Italie quelques-uns ont voulu faire croire que je m'étois engagé : mais je ne m'en plaindrois pas , & ils n'au-

Il fait
amitié
avec une
Dame
Gréque,
qui de-
meuroit
à Cont-
stantino-
ple.

roient

roient rien avancé contre la vérité, s'ils avoient entendu d'une amour vertueuse, Platonicienne, honnête, & d'une amitié qui est permise entre des personnes d'une égale condition. Enfin j'ai prétendu composer cette ode à sa louange; & je présupposai qu'après mon retour, je la ferois chanter en Italie, sur les écueils du Posilipe, parlant au zéphir, qui souffle ordinairement & très-agréablement pendant l'été sur cette délicieuse mer. L'ode disoit, ce que vous lirez dans la copie mentionnée ci-dessus.

Par ces compositions, que j'ai faites en divers tems, dans lesquelles j'ai présupposé en plusieurs endroits, que je les chantois en Italie, vous pourrez juger, si j'ai toujours conservé une passion extrême de retourner le plutôt qu'il me sera possible: & si par quelque raison d'honneur, & pour une fin glorieuse, je souffre avec impatience la peine à laquelle m'engage cette inclination naturelle; je vous prie de n'en pas tirer de mauvaises conséquences & de ne me pas condamner comme vous faites par votre dernière, de m'être oublié moi-même. Mais plutôt je vous supplie de le prendre en bonne part, & de dire que pour servir une Dame vertueuse, appelée *Arête*, de laquelle je proteste être éperduément amoureux, & qui n'est pas moins aimable & précieuse que la *Logistilla* de l'Arioste. J'ai véritablement renoncé, non pas à moi-même, mais à toutes les choses que je chéris davantage; & non-seulement à tous les plaisirs sales & deshonnêtes, dont on jouit dans les maisons de ces trompeuses *Alcines*; mais en-

A = **PT**
est un
mot
grec, qui
signifie
vertu.
Oyl. Fur.
Cant. 6.

cor

cor à tous les divertissemens honnêtes, qui sont permis, que l'on peut espérer, avec les amis & les parens, parmi les personnes que nous estimons le plus, & dans les pais que nous aimons davantage. Je me contente de changer, au moins, pour un tems, mon pais; & un tel pais, tel qu'est Rome, avec des contrées barbares; c'est-à-dire un paradis terrestre de la campagne, abondante & heureuse, en des deserts infructueux de l'Asie; & enfin une vie douce & tranquile, en une autre pénible & facheuse, remplie d'amertumes & d'inquiétudes à la vérité, mais vertueuse néanmoins, & digne de loüanges. Il est tems de se soustraire à toutes ces choses, qui exigeroient de plus longues discussions, & de recevoir agréablement les caresses de la Muse Turque ou Scitique, puisqu'il a daigné commencer à m'honorer de ces visites. Je conclurai donc mes Poësies, par les préminces que cette Muse étrangère & barbare m'a dictées. Pour nous en faciliter la connoissance, je me servirai des caractères Turcs, & des nôtres, pour les écrire, & les accompagnerai d'une interprétation très-exacte, mot pour mot, afin que vous conceviez mieux la force & la beauté de la phrase Turque, quoiqu'en nôtre langue elle soit destituée des riches ornemens que vous saurez lui donner, par l'intelligence que vous en tirerez facilement.

Je voulois finir cette lettre, qui n'est déjà que trop longue, par cette Poësie Turque. Mais pendant le tems que j'ai employé à l'écrire, plusieurs choses se sont passées, dont je veux vous faire part. Pre-



Entre
la quan-
tité d'In-
gètes,
que les
Indiens
idolâtres
adorent
comme
Dieux,
ils nom-
ment
Ramo &
Cruen.

Ils
croient
l'unité
d'un
Dieu,
d'une
façon
fort ex-
traordi-
naire.

mièrement, je me suis entretenu long-tems avec un autre Indien idolâtre, apellé *Dana*, qui est un marchand de bonne mine, fort nôtre ami, & qui a de très-belles qualitez. C'est lui qui m'a fait & qui fait encore toutes les choses, & les provisions nécessaires pour mon voïage. Enfin il m'a avoué, qu'il est vrai qu'ils adorent & révèrent une infinité de ces Indigètes, que je vous ai marquez ci-dessus, presque comme des hommes déïfiez: mais qu'entre ce grand nombre d'idoles, ils en ont dix qu'ils adorent, & qu'ils tiennent proprement pour des Dieux; deux desquelles se nomment *Ramo* & *Crusen*. Et à la replique que je lui fis, qu'il étoit impossible qu'il y eut dix Dieux: puisqu'ils confessoient eux-mêmes un seul Dieu, Créateur invisible, & le reste; il me répondit, qu'ils avoüoient l'unité d'un Dieu. Mais que comme nous autres Chrétiens disions, que Dieu s'est incarné une fois, qu'il est venu au monde, qu'il a voulu naître, qu'il y a vécu, & qu'il est mort homme; de même ils disent, qu'il a pris naissance, & qu'il est venu au monde, non pas une fois seulement, mais plus de dix. Que premièrement, long-tems auparavant, ce fut *Ramo*; comme aussi d'autres, en d'autres tems; que *Crusen*, qui est plus moderne, vint après; & qu'ils croient qu'avec le tems il doit revenir, & renaître plusieurs autres fois. Après cela on ne peut pas, selon moi, s'imaginer une chose plus étrange ni plus absurde, que de se figurer & d'avouër un seul Dieu, en tant de diférens supôts, sans aucune nécessité. Mais c'est assez, & l'on ne peut dou-

douter qu'ils ne soient véritablement idolâtres; puisqu'ils admettent plusieurs Dieux, qui ont été hommes comme nous; dont le crédit, ou la sainteté de vie, feinte & dissimulée, a fait assez d'impression sur les esprits des simples, pour les obliger à les reconnoître pour tels.

Mais quoiqu'ils disent, je me persuade qu'ils ne croient pas un seul Dieu dans le Ciel, comme ils l'avoient; peut-être pour s'accommoder à nôtre façon de parler, n'ignorans pas que tout le reste du monde déteste cette multiplicité de Dieux. Néanmoins il est très-difficile de savoir au vrai leurs sentimens, sur ce point important de leur religion. Parce que ceux qui sont ici, avec lesquels seuls nous pouvons conférer de toutes ces matières, sont marchands, élevez dans le négoce, & idiots, qui n'en sont pas fort instruits; & s'ils en sont informez, nous ne sommes pas assurés, s'ils ne nous déguisent point la vérité, & s'ils ne dissimulent pas leurs sentimens; parce que, ou ils n'osent, ou bien ils ne les veulent pas déclarer à ceux qui ne sont pas de leur secte, ou bien ils craignent d'être moquez, & que l'on en fasse des railleries. Mais enfin, il est certain que *Ramo*, *Crusen*, & les autres, qu'ils ne nient pas avoir été des hommes; & comme tels, les avoir vûs naître & mourir, sont leurs Dieux; & qu'ils les adorent comme tels dans leurs temples, qu'ils remplissent de leurs idoles.

Dana me fit rire, parce qu'il me disoit que ces Indiens ne diferoient guères de nous autres Chrétiens, & que c'étoit pres-

que la même chose. Et que si les Chrétiens vouloient promettre solennellement de ne point manger de chair de vache, & de se laver principalement les parties inférieures après qu'ils ont été à leurs affaires, il n'y auroit aucune différence, & qu'ils se rendroient sans scrupule dans nos Églises; comme s'il m'eût dit, qu'ils ne nous tiendroient pas pour des excommuniés. Il me disoit aussi, qu'il croïoit que leur *Crusen* étoit le même que *Nôtre-Seigneur Jesus-Christ*, & apuïoit sa croïance d'une histoire, qu'ils attribuent à *Crusen*, semblable à celle de *Nôtre-Seigneur* avec Hérode, lorsqu'il fit massacrer tant de petits innocens. Il me dit donc qu'un Roi le voulut faire mourir, à cause que les Prophéties lui prométoient des grandeurs extraordinaires; mais que sa mere s'enfuit avec lui, le cacha; qu'enfin il évita cette persécution par ce moïen-là. Comme nous disons qu'il se retira en Judée; ils soutiennent que c'est vers le Gange, où ils ont établi toutes leurs dévotions, & lorsque nous disons qu'il y a 1617. ans que cela s'est passé, ils comptent bien davantage. Pour mieux prouver ce qu'il me disoit, il me citoit la figure du crucifix que nous représentons nuë, avec de grands cheveux; parce qu'ils dépeignent tous leurs faux-Dieux de la sorte: non pas crucifiés; mais, ou assis, qui est la posture la plus ordinaire, ou peut-être encor debout: mais tout nus, & avec de grands cheveux, qui pendent sur les épaules.

Ils attribuent à leur *Crusen*, ce que nous disons de *Jesus-Christ*.

Ils peignent leurs Dieux tout nus.

Parmi ces Indiens, il y a plusieurs sectes d'hommes, qui font profession de mener,
selon

selon eux, une vie religieuse, dont les façons de faire sont assez différentes, & les pénitences extraordinaires. Ceux d'une certaine secte, qu'ils estiment les plus religieux & les plus savans, ont acoutumé d'aller toujours nus, de la même façon qu'ils représentent leurs Dieux: & ceux-là, selon moi, pourroient bien être les anciens Gimnosophistes. Quelque homme que ce soit, peut entrer parmi ces gens-là, pourvû qu'ils l'agrément, & qu'il fasse un espece de noviciat; c'est-à-dire, pourvû qu'au préalable il subisse les épreuves qu'ils ont acoutumé d'exiger, en semblables occasions. Mais les Brahmanes, que l'on doit nommer & écrire de la sorte, & non pas Brachmanes, comme nous les apellons; parce que je l'ai vû, & l'ai appris à écrire en ces mêmes lettres Indiennes, ne reçoivent aucun parmi eux qu'il n'en descende en droite ligne; à cause que c'est moins une profession, qu'une congrégation de personnes de même famille.

Ceux qui font profession parmi eux d'une vie particulière, vont tout nus.

Il ne leur est pas permis de tuer quelque animal que ce soit, pour leur nourriture. Néanmoins plusieurs en mangent, comme je vous ai déjà dit, pourvû que d'autres les aient égorgés & aprêtez: mais pour de la chair de vache, personne n'en mange absolument, quand même il s'agiroit de leur vie. Lorsqu'ils vont à la chasse, il leur est permis de tuer quelque gibier pour se régaler dans l'ocasion. Je lui demandai comment ils pouvoient se défendre des souris, sans les tuer: il me dit qu'ils ont des chats à cet éfet; & que là où ils sont, comme maîtres de la place, les souris n'en osent



Super-
tition ri-
dicule
des In-
diens
idolâ-
tres.

aprocher, sans courir le même sort entre leurs patés, que celles de nos quartiers parmi nos chats : & que si elles perdent la vie en ses embuscades, les Indiens n'en sont pas coupables : mais que s'ils les prenoient toutes vives dans les fouricières, ou autrement, ils leur rendroient la liberté. Il faut ici que je reproche à mon *Dana*, le mépris qu'il fait de sa Religion, & que je lui fasse naître quelque scrupule : parce que j'ai appris aujourd'hui fort à propos, qu'il a donné à quelqu'un de nos Chrétiens une certaine composition, pour faire mourir des souris qui le persécutent étrangement. Je ne sai si c'est de l'arsenic ; mais je lui en veux faire un grand cas de conscience : parce que je ne croi que, selon sa loi, il le puisse faire, ni procurer la mort à ces pauvres petits animaux, quoiqu'indirectement, par le ministère d'un tiers. Pour les poux, les punaises, qui sont inconnuës dans *Hispahan* ; & semblables autres animaux, qui font la guerre à l'homme, ils les prennent avec deux doigts, le plus proprement qu'il leur est possible, & les mettent doucement à terre, de peur que s'ils les jettoient de haut, cette chute ne leur fut fatale, & qu'ils ne se rompissent bras ou jambes. En éfet, nôtre *Dana* est si scrupuleux, qu'il n'en voudroit pas tuer un pour tout l'or du monde : cependant nous y prenons au logis un plaisir extraordinaire. Voilà ce que j'avois à vous mander des Indiens, desquels ceux qui auront parcouru l'Inde, pourront peut-être discourir amplement.

Je vous entretiendrai à present du sacrifice

fice

fice solennel du chameau, auquel j'assistai
 exprès, & par curiosité, il n'y a
 pas long-tems. Le premier jour du petit
Bairam, ou Pâques des Mahométans,
 qu'ils appellent *Bairam del Curban*; c'est-
 à-dire, du sacrifice, qu'ils célèbrent en
 mémoire du sacrifice d'Abraham, est échu
 cette année le 9. Décembre. Tous les Ma-
 hométans ont acoûtumé de faire plusieurs
 sacrifices ce jour-là, au quel ils comptent
 toujours le 10. de la Lune; c'est-à-dire, de
 leur douzième mois, qu'ils nomment en
 Arabe *Di'lhagge*. Pour cet effet, ils tuent
 chacun chez soi, un ou plusieurs agneaux,
 dont ils mangent une partie, & donnent
 l'autre par charité, & pour l'amour de
 Dieu. Ce sacrifice ne consiste en autre cho-
 se, qu'à le faire en cette vûë & à cette in-
 tentation: puisqu'ils en excluent toute au-
 tre cérémonie. Un cuisinier, ou un autre,
 qui en a reçu l'ordre, tuë ces agneaux, les
 saigné jusqu'à la dernière goutte, comme
 ils font ordinairement, quoique même
 ils ne les distinguent pas aux sacrifices.
 Cependant il se trouve ici en Perse une
 autre coûtume, fort différente de celles qui
 se pratiquent en d'autres contrées des Ma-
 hométans Turcs & Arabes. C'est que dans
 toutes les villes principales, & en quelque
 endroit où se trouve le Roi, soit dans une
 ville, ou bien au camp, l'on immole un
 chameau avec beaucoup de solennité: par-
 ce qu'ils disent qu'Abraham, au lieu de
 son fils, qui étoit Ismaël, selon eux, &
 non pas Isaac, sacrifia un chameau, & non
 un agneau, comme dit la Sainte Ecriture. *Gen*
 Les Turcs ne croient pas cette circonstance *11*

On sa-
 crifice
 un cha-
 meau en
 Perse,
 avec
 beau-
 coup de
 solennité.

En quoi
 il consiste.

du chameau : ils disent , avec nous , que ce fut un agneau. Cela fait qu'ils se moquent de ce chameau des Persans. Pour ce qui est de l'autre point de leur croïance, qu'Abraham ait voulu sacrifier Ismaël , je n'en suis pas bien assuré ; mais je croi qu'ils en conviennent avec les Persans.

Quoiqu'il en soit , le sacrifice du chameau , qui se fait dans la Perse , se passe de cette façon. Trois jours auparavant , ils promènent par toute la ville le chameau qui doit être immolé , ou plutôt la femelle d'un chameau. Et en éfet , ils disent qu'ils en choisissent une tous les ans. Ils conduisent cette pauvre bête , qui est dédiée au sacrifice , toute couronnée de fleurs , comme de violette , & de plusieurs autres , qui se trouvent à present ici en quantité. Ils y mêlent aussi de plusieurs sortes d'herbes , entre lesquelles je remarquai une branche de Pin. Plusieurs l'accompagnoient , avec des Timbales & les sifres. Un *Mulla* suivoit aussi , que nous apellons un Docteur , ou un Prédicateur , & qui est fort savant , lequel chante de tems en tems leur confession de foi , avec d'autres prières. Le peuple , par tout où elle passe , est curieux de lui arracher le poil , qu'ils conservent par dévotion , comme une chose sainte & précieuse. La foule s'augmente tellement pour en avoir , que sans de certaines gens qui y sont destinez , pour écarter le monde & empêcher qu'on ne lui en arrache trop , ce pauvre animal mourroit sans doute entre leurs mains superstitieuses , avant qu'il fut arrivé au lieu où il doit être immolé.

On promène donc cette bête , comme

Il s promènent
cette
vième
l'espace
de trois
jours.

je vous ai dit, l'espace de ces trois jours qui précède le *Bairam*, lequel aiant été solennisé depuis la pointe du jour, au son des trompettes, des timbales & d'autres instrumens, acompagnez des prières extraordinaires, & où il y a commodité, au bruit de plusieurs salves réitérées, & choses semblables. Après les oraisons & prières de la première heure, tous les Grands, & le Roi même, s'il y est, avec tout le peuple, & une infinité de personnes de toute sorte; les uns à pié, & les autres à cheval, se rendent en un endroit hors de la ville. Vous remarquerez ici que celui d'Hispanhan, où cette cérémonie se fait, est une grande place, ou une esplanade, qui en est éloignée de deux bons milles, & là on fait un grand cercle, dans lequel les principaux tiennent le premier rang, vers le milieu du cercle, tous bien montez, vêtus extraordinairement de riches & de superbes habits, & les autres le mieux qu'il leur est possible. Il s'en trouve aussi plusieurs autres de moindre condition. Ils attendent tous ensemble l'arrivée de cette pauvre victime, laquelle est conduite de la ville, dans l'ordre que je vous ai marqué ci-dessus, avec la même escorte, & peut-être plus nombreuse, par une grande ruë, qui est la principale, où toute la ville se rend pour la voir passer, tant hommes que femmes, ou sur le pavé, ou aux portes des maisons, & des boutiques, & jusques sur les murailles des jardins; parce que les Orientaux n'ont point de fenestres sur les ruës. L'on porte devant le chameau une lance, ou pour mieux dire une zagaïe, ferrée par un bout fort joli-

Leur
supersti-
tion.

Le lieu
où l'on
immole
le cha-
meau,
est éloi-
gné de
deux
milles
d'Hispa-
han.

ment, de laquelle il doit être percé & bleffé à mort. D'abord qu'ils l'ont conduit au lieu destiné, ils le poussent dans le cercle. Là, entr'autres, grand nombre de gens des environs d'Hispanhan se méten à l'entour; les uns à pié, & les autres à cheval: lesquels paroissent tous là, armez de gros bâtons à la main, pour s'en servir dans l'ocasion, & être des premiers à faire leur provision de cette chair immolée; & en porter des quartiers entiers dans leur voisinage, selon la coutume. Ceux qui environnent cette victime, au moins ceux qui en peuvent aprocher, la pélent entièrement, & ne lui laissent du poil, que celui qu'ils ne peuvent arracher. Ensuite ils l'acommodent à leur mode contre terre, & la lient, comme je croi: mais la foule du peuple m'empêcha de le voir.

Le plus
considérable de
ceux qui
se trouvent à
cette fête, &
l'honneur de
ruer le
chameau.

Je remarquai seulement, qu'ayant réduit cette malheureuse victime dans la posture qu'ils la desfroient; celui de la troupe, qui s'y trouva le plus considérable; ce fut cette année-là, *Haider Sultan*, Capitaine de la Porte de l'*Haram* du Roi, qui parut à cette fête, monté à l'avantage, sous des habits magnifiques, & d'autres ornemens extraordinaires, prit la lance à la main; & comme le chameau étoit couché sur le côté droit, du fer de la lance, qu'il portoit en dehors, d'un revers de main; parce que c'est de la façon qu'on en use; il le bleffa à la poitrine, & porta le coup jusqu'au cœur. Incontinent, grand nombre de gens se jettèrent dessus, lesquels avec des haches-d'armes, d'autres avec des coûteaux & des épées, le divisèrent d'abord en mille morceaux. Le menu peuple, qui étoit armé

armé de bâtons, comme je vous ai dit, survint à cette défaite & se jetta dessus pour diviser les quartiers. C'étoit à qui s'en rendroit le maître, à l'envi; celui-là se croiant heureux, qui en avoit la meilleure & la plus grande pièce.

Ces gens marchaient par escouades, sous leurs Capitaines, chacun suivant celui de son quartier. Et après qu'ils eurent partagé cet animal, à grands coups de bâtons, qu'ils se donnent les uns autres; chaque compagnie se retira, en courant incessamment par le même chemin, jusques en son détroit de la ville, avec le morceau, ou le quartier qui lui étoit échü par hazard. Mais avec tant de tintamares, par le bruit des chevaux, les cris & hurlemens de ces troupes nombreuses, qui acompagnent, à l'envi & à la perte d'halaine, leur morceau de chair, que quoique nous fussions bien montez, nous n'eûmes pas peu à faire, pour nous conserver sur nos chevaux, & empêcher d'être renversez, par cette foule prodigieuse & importune. Pour ce qui est des quartiers de ce chameau immolé; ceux qui n'en pouvoient porter, le traînoient sur le chemin; d'autres en métoient sur des chevaux. Mais je ris de bon cœur, d'un plaisant accident qui termina cette fête, & dont on est redevable à un cheval, sur lequel quelques intéressez avoient chargé une partie de ce sacrifice. Parce que, comme ce cheval étoit ombrageaux extrêmement, que tous ces bruits, & tous ces tintamares horribles, l'avoient nouvellement épouventé, il résistoit tout de bon à cette commission, & n'en vouloit

Plaisant incident.

pas être le porteur. Desorte qu'il commença à regimber de la belle manière ; & fit tant enfin , qu'en dépit de plus de cent personnes qui l'environnoient , & qui tenoient ce précieux morceau , il le jetta par terre. D'un côté , les Mulla se desespéroient de l'insolence de ce cheval , qui avoit profané le sacrifice , & qui l'avoit renversé par terre , d'où , comme superstitieux qu'ils sont , ils tiroient peut-être de funestes présages. De l'autre , les troupes avançoient toujours avec beaucoup de précipitation : le cheval cependant résistoit & ne vouloit point se laisser charger ; enfin ce fut quelque chose de plaisant à voir.

Us conservent de la chair de ce chameau , pour la donner aux malades , comme quelque chose de sacré.

On cuit une partie de cette chair de chameau ; on la mange par dévotion , & on sale le reste , que l'on conserve toute l'année. On s'en sert , comme d'une chose sainte & sacrée , pour toute sorte d'infirmité , & en d'autres semblables occasions. La tête fut envoyée à la porte du Roi ; & peut-être que cela se pratique tous les ans : les quartiers furent divisés , comme j'ai dit , à tous les quartiers de la ville ; l'on en distribua aussi une partie dans les villages d'Hispanhan , dont le nombre de ceux qui n'en sont éloignés que de quatre ou cinq lieues , surpasse celui de mille. Le reste fut enlevé par le peuple , avec tant de furie , qu'en moins d'un demi quart-d'heure , on ne vit plus rien sur le lieu où cette victime avoit été égorgée , qu'un peu de sang , que plusieurs même enlevèrent , avec les boyaux & toutes les autres entrailles. Le sacrifice du chameau se passa de

de la sorte, & se fait tous les ans; spectacle néanmoins que je n'autois pas voulu perdre pour beaucoup. Parce que la Cour n'est pas ici, il ne s'y est pas rencontré beaucoup de personnes de condition, comme on avoit acoûtumé d'en voir. Il n'y avoit que le *Vizir d'Hispanhan*, premier Ministre, cét autre *Haider Sultan*, que j'ai déjà nommé; & un autre, qui s'appelle *Melic Beig*, qui est *Melec-étrugiar*; c'est-à-dire, Roi des Marchands; sur lesquels il a commandement & exerce sa jurisdiction.

Vous ne devez pas vous étonner de cette qualité de Roi, parce que plusieurs la portent en cette Cour; mais selon l'idiôme des langues étrangères, non pas selon le dialecte Persan; de la même façon que ces deux titres & qualitez de Chans & de Sultans, qui signifient Rois; l'un en Turc, & l'autre Arabe. Cela vient de ce que les Princes & les Monarques de la Perse, pour marquer d'avantage leur grandeur, veulent avoir des vassaux, qui portent le nom de Roi, & qu'ils puissent appeler de ce nom-là; mais dans un autre idiôme que le leur, afin qu'il y ait quelque différence entre ces titres de Rois & celui de Souverain de Perse, qui s'appelle *Schias*; c'est-à-dire Roi, selon leur dialecte, qu'ils estiment davantage. *Lala Beig*, grand Tresorier, devoit aussi se trouver à cette fête; mais il n'y parut point; parce que, sur les ordres du Roi, il étoit parti d'Hispanhan quelques jours auparavant. Ce Tresorier m'avoit invité d'aller joindre le Roi avec lui, Mais pour me soustraire à beaucoup

Il est des
vassaux
en Perse
qui portent le
nom de
Rois.

de

de cérémonies, dont je n'aurois pû me dispenser, sur le chemin, je m'en excusai adroitement sur ce que je ne pouvois pas être en état de partir si-tôt; comme en éfet, il étoit vrai. Au lieu de cela, je l'engageai à me laisser un de ses domestiques, qui m'escortera sur le chemin, qui me fera honneur, & qui me rendra de bons services.

Le Vizir
d'Hispa-
handon-
ne une
lettre de
creance
au sieur
de la
Vallé.

Le Vizir m'a promis aussi une Lettre de créance, pour obliger les Gouverneurs, & les Officiers des villes & des bourgades, par où je dois passer, de me recevoir avec civilité. Enfin j'espère faire ce voïage avec beaucoup de satisfaction; une seule chose me manque & me manquera toujours en ces quartiers. Je veux dire que je souhaiterois avoir ici quelque honnête homme de ma nation, qui partageât avec moi le bien & le mal de mes aventures, & qui me tint bonne compagnie. Vous devez savoir que je n'ai plus personne auprès de moi, ni d'Italie, ni d'Europe. J'en avois deux seulement, qui étoient restez avec moi; un Venitien, que je pris en Alep, & le peintre Flamand, desquels j'ai été obligé de me défaire, à cause de leur peu de civilité & des insultes qu'ils m'ont faites; j'en remercie Dieu de tout mon cœur: mais j'ai presque fait une résolution de ne plus admettre d'Européens à mon service, à moins qu'ils ne soient de Rome ou de Naples, & que je ne connoisse bien; parce qu'en éfet, ils ont été cause de tous les déplaisirs que j'ai reçûs en ces voïages.

Tous mes domestiques à present sont
Asia-

Afiatiques, & je m'en trouve beaucoup mieux; quoiqu'ils soient plus grossiers & plus mal adroits que ceux de nos quartiers, au moins ils ne me font pas si incommodes, & ne m'importunent pas tant; ce qui n'est pas un petit avantage. J'ai premièrement un vieillard du pais de Madame Maani qui fait la charge de *Haram chiechaisi*; c'est-à-dire, de Majordôme, ou Intendant; ou, si vous voulez, de gardien des femmes. Dans toutes les maisons cét Officier est de considération, & dont celui qui a des femmes ne se peut passer. Parce que c'est lui qui a soin de les servir en toutes les affaires qu'elles ont hors de la maison. Il peut même commander aux autres serviteurs en semblable occasion. Il entre ordinairement dans leurs chambres; il les avertit lorsqu'on les va visiter, demeure à la porte; & enfin il rend lui-même tous ces services, dont les autres ne sont pas capables, parce qu'ils n'entrent point dans l'*Haram*. L'on choisit aussi, pour cét emploi, ou des vieillards, qui aient la barbe blanche, ou des éunuques, ou des gens qui soient en quelque réputation. J'ai donc pris cét homme, qui est de fort bonne naissance, & qui avoit autrefois du bien. Mais aiant survécu à beaucoup de disgraces de la fortune, nous l'avons trouvé ici dans la nécessité. Si bien, que venant volontiers en nôtre maison, comme personne de connoissance & fidèle qu'il est, nous avons crû qu'il s'aquiteroit avec honneur de cette charge. J'ai un autre Chrétien, qui est Arménien de nation, & homme d'honneur, qui me sert de fourier. J'ai trois

Le sieur della Vallé commence à faire son train.

L'on ne choisit que des vieillards, ou des éunuques, pour Intendant de l'*Haram*.

Cal-

Caldéens, dont l'un est cuisinier ; un autre, son frère, est *Mether*, qui a soin des chevaux, qui doit tenir l'étrier à son Maître lorsqu'il monte à cheval, & qui va toujours devant le cheval, en criant, pour faciliter le chemin, *Pesët, pesët* ; c'est-à-dire, dos, dos ; comme s'ils disoient, gare le dos ; de même que les estafiers à Naples, qui crient incessamment *Guardiano Signori* ; comme à Paris les crocheteurs, & les porteurs de chaises, qui épouventent le monde, quand ils disent, gare le corps. Je n'ai pas encor employé le troisième ; mais il aura aussi son office, & peut-être de pourvoieur. J'espère qu'à la Cour je ne manquerai pas de quelque *Sciarrer*, ou couriers, qui servent à porter des lettres où on les destine par la ville ; ils vont aussi devant les chevaux, comme les estafiers, avec le bouquet de plume sur la tête, & à la ceinture, de petites clochettes qu'ils sonnent, afin que ceux qui se trouvent sur le même chemin leur fassent place quand ils les entendent. Ils vont ordinairement les jambes & les cuisses presque nuës ; avec la veste pendante ; mais toujours le tot, ou pour mieux dire au galop ; & si vîte, qu'à Rome on ne croiroit jamais le chemin qu'ils font par jour. Le Camelier tout seul est Mahométan ; parce qu'il n'y a point de Chrétiens qui fassent ce métier. J'en aurai quelqu'autres encor avec le tems, mais qui seront Chrétiens, que je destine à des emplois plus vils, comme de charger des sommes, de lever les tentes, de panser les chevaux ; & choses semblables. J'ai à présent, selon la coûtume

De la façon que vont les couriers en ce pais-là.

tume du païs, dix ou douze femmes au logis : mais il n'y en aura que trois ou quatre qui feront le voïage avec nous; parce qu'on ne peut pas mener tant de suite à l'armée. Le Roi même s'en contente de peu; & très-souvent, quand il a quelque course, ou quelque chose à faire en diligence, il les fait conduire à loisir par un autre chemin. Ainsi elles abandonnent l'armée, ou bien il les fait demeurer dans de petites villes, ou bourgades voisines, de peur qu'à l'armée le soin qu'il faudroit avoir pour leur conservation, ne fut trop incommode & importun.

Le Roi a déjà pris son quartier d'hiver. Et quoi qu'on n'ait pas encor reçu de nouvelles certaines du lieu de sa retraite; nous espérons néanmoins le rencontrer dans la Province de *Mazanderan*, qui fait je croi une partie de l'*Hircanie*, ou plutôt de la *Médie*, dans une certaine ville, sur la Mer Caspienne, qu'il a nouvellement fait bâtir, & qui s'appelle *Ferhabad*, dont le nom, composé de moitié Arabe, & moitié Persan, signifie colonie d'allégresse. Le Roi d'aujourd'hui se plaît fort en cette Ville-là; & n'a presque de pensée que pour l'augmenter & l'embellir autant qu'il pourra. Il a déjà tant fait, que *Ferhabad* a usurpé le nom de Métropolitaine de cette Province, par sa magnificence, à laquelle la réputation & la grandeur que les autres villes de cette même Province s'étoient acquises, ne sont pas comparables.

Nous irons donc en Hircanie, ou là auprès, & nous verrons la mer Caspienne, ou de la joie que je recevrai, en voiant les

eaux

Le Roi
de Perse
d'aujourd'hui a
fait bâtir
sa ville
de Ferhabad.



eaux salées, parce qu'il y a déjà deux ans qu'elles me sont invisibles (depuis que je les abandonnai dans les bords de Gaza en Palestine sur la Méditerranée, après avoir trouvé une petite barque) je ne manquerai pas de reprendre mon ancien exercice de pêcheur sur la mer, avec les filets que j'y pourrai rencontrer, quelques grossiers & extraordinaires qu'ils soient. Je suis fâché que les froids de l'hiver ne me permettront pas de me baigner comme je désirerois. Mais quoiqu'il en soit, je ne laisserai pas d'écrire des rivages de cette mer Caspienne, que je côtoierai alors, quelque

Mer Calpienne.
no.

lettre Poétique en prose, à ma Bélise, ou à Clerine pêcheuse Néapolitaine, comme j'ai fait autrefois, de tous les plus fameux ports de mers, & des fleuves que j'ai découverts en mes voïages. Mais que me sert de me rompre la tête à former de si beaux projets, si je ne les réduits sur le papier? Je n'ai personne qui m'écrive, ni qui me copie seulement une ligne d'écriture. Pour moi, je n'ai pas la patience de mettre au net ce que je fais; & quand je la prendrois; bien souvent, ou je n'ai pas le loisir, ou les yeux ne me permettent pas de continuer un si grand travail. Ainsi, faute d'être soulagé; outre que plusieurs de mes productions, qui ne méritent pas le jour, périssent en leur naissance, je perds tous les jours mille beaux manuscrits qui me tombent entre les mains, touchant les affaires d'Etat, & d'autres matières curieuses, dont je suis inconsolable. Mais je n'y vois point de remede: je ne puis espérer tout seul de venir à bout d'une si grande entre-
pri-

prise, si je ne suis pas aidé. Lorsqu'il se ren-
 contre de ces langues étrangères, je me fers
 des *Mulla*. Mais quant il s'agit, ou de
 la Latine, ou Italienne, ou Espagnole, ou
 de quelqu'autre de la Chrétienté, les *Mul-*
lan y entendent rien; desorte que, contre
 ma volonté, je me vois privé de toutes ces
 curiositez.

Mulla,
 parmiles
Perians,
 ce sont
 leurs Do-
 ctours.

Enfin, pendant qu'il m'en souvient, je
 vous prie de dire à Me. Catherine, du Sieur
 Coletta, que je me recommande fort à el-
 le, & que j'ai reçu ici une lettre de sa part;
 mais de très - vieille date. Je voudrois de
 tout mon cœur être à Constantinople,
 afin de la servir efficacement, comme je l'ai
 toujours désiré, & que j'en ai recherché
 les occasions. C'est pour cela que j'ai con-
 servé toutes les Lettres qu'elle m'a écrites.
 Mais à present, Constantinople est beau-
 coup plus éloignée de moi, que de Naples.
 Cependant j'ai très-peu d'espérance de re-
 voir jamais ce pais - là. Toutefois je ne
 manquerai pas de lui rendre tout le service
 dont je serai capable, par le commerce des
 lettres, tout au moins, puisque je ne l'ose
 espérer de vive voix & en personne. J'ai
 donc écrit en sa faveur à Constantinople
 au Sieur Thomas Zaneti mon compère,
 auquel j'ai envoié toutes les lettres qu'elle
 m'avoit fait tenir, jusqu'à celle qu'elle
 m'écrivit en Grec il y a quelques années,
 pour les envoier en Amorgo, & à Calin-
 nois. De plus, j'ai prié instamment mon-
 dit compère de s'intereffer en cette afai-
 re, & de la solliciter à ma considération,
 avec tout le soin & la diligence possible;
 je lui ai marqué, que pour toucher de l'ar-
 gent,

Le sieur
 della
 Vallé,
 s'em-
 ploie
 tout de
 bon pour
 les afai-
 res de
 ses amis.

gent, il fasse intervenir, s'il est nécessaire, l'autorité & le crédit de M. le Baron de Sanci Ambassadeur de France; & que s'il en peut recevoir, puisqu'à présent je ne suis pas sur les lieux, il le mette en dépôt entre les mains dudit Seigneur Ambassadeur. Cependant qu'il écrive chez moi à Rome; parce que je suis voisin du Sieur Coletta, & qu'après ils agissent ainsi, selon l'ordre qu'ils en recevront de Naples. J'ai recommandé cette affaire à Constantinople, avec beaucoup d'empressement & d'ardeur, où je suis assuré, pourvu que les lettres y soient renduës, qu'on fera autant pour elle, que si j'y étois en personne. Il faut à présent que Me. Catherine prie Dieu que mes lettres aient le succès que je me propose; qu'elles soient portées en diligence, & avec la sûreté nécessaire, à Constantinople. Selon moi, ce ne sera pas peu, vû la longueur du chemin qu'elles doivent faire parmi tant de bruits de guerre. Voilà tout ce que j'ai pû faire. Après tout, elle doit se persuader que si je pouvois davantage, je le ferois de tout mon cœur, & très-volontiers, pour l'amour d'elle.

Seid Nazir, fils de Mubarek Roi Arabe, est assésiné par ses sujets.

Ce *Mubarek*, petit Roi Arabe, duquel je vous ai écrit autrefois, qui demeurait sur les frontières de Babilône & de la Perse, sur le Golfe Persique, est mort depuis peu. Son fils aîné, appelé *Seid Nazir*, & qui avoit été élevé à la Cour de Perse, avoit épousé la sœur du Roi de Perse; au service duquel il a toujours demeuré depuis plusieurs années, en ce Roïaume. Après la mort de *Mubarek-Nazir*, se rendit incontinent sur les lieux, pour se mettre en possession

session de ce qu'il lui appartenoit. Mais les Arabes, qui ont toujours été très jaloux de leur liberté, non-seulement ne le reçurent pas paisiblement; mais comme ils craignoient de s'atirer en même-tems la domination des Persans, en le reconnoissant pour leur souverain, ils suscitèrent mille révoltes pour le chasser du Roïaume, & mettre son cadet sur le Trône, qui étoit fils aussi de *Mubarec*, & qui avoit été nourri parmi eux. Enfin leur passion a été si violente, qu'ils ont fait mourir le pauvre *Nazir*; je ne sai si c'est par le venin, ou par le fer, comme il est plus croïable. Depuis ils ont saccagé la ville, apellée *Haveiza*, que le Roi avoit choisie pour sa demeure ordinaire. Cette ville est toute bâtie de roseaux, excepté le château; mais inaccessible & très-forte, au milieu de certains marêts, dont ils se servent pour inonder, quand ils veulent, tout le pais circonvoisin; si bien, qu'il n'y a personne qui ose entreprendre de s'en rendre le maître. Ils ont même fait des courses jusques dans les Etats du Roi de Perse. Enfin on peut dire que le feu de la guerre est allumé sur toutes les frontières. Le Château d'*Haveiza* est entre les mains de certains Vizirs, ou Officiers de défunt *Mubarec*, qui le conservent au Roi de Perse, qui ne veut pas négliger l'ocasion d'entrer en ce pais, parce qu'autrement ce seroit l'abandonner à la discrétion des Turcs. Pour ce sujet, il a expédié promptement de ce côté-là le *Chan de Sciraz*, qui est Vice-Roi de toute la Perse, proprement dite, que les Etats de *Mubarec* avoisinent immédiatement,

Qui rui-
nent Ha-
veiza,
ville
Roïale.

ment, & qui est plus spacieuse, & de plus grande étendue que n'est le Portugal, dans le sentiment des Portugais mêmes.

Par le
moien
d'un cer-
cle, sur
lequelles
Persans
repré-
sentent
12. ani-
maux, ils
jugent
du suc-
cès des
années.

Ce Chan, qui se nomme *Iman-culi Chan*, étoit à l'*Ordu*, avec le Roi; c'est-à-dire, au camp. *Ordu* est cette même parole, que nos auteurs, lorsqu'ils parlent des Tartares, écrivent mal *Horda*, Horde, & qui signifie camp, & armée. Mais, comme je vous ai dit, il l'a dépêché en diligence vers *Sciraz*, & les lieux de sa dépendance: afin que de-là il fonde sur les Arabes, & qu'il se rende maître d'*Haneiza*, s'il est possible. Cét *Iman-culi Chan* est déjà passé par ici, & avec tant de précipitation, qu'il n'a séjouré qu'une seule nuit en *Hispahan*, encor ne la passa-t'il pas en sa maison. Mais pour marquer une diligence extraordinaire, & la passion qu'il avoit d'avancer chemin, il voulut demeurer sous ses tentes, qu'il avoit fait dresser hors de la ville; & le lendemain il partit si matin, que ceux qui voulurent lui rendre visite, furent contraints de prendre la poste pour le joindre sur la route. Nous verrons cet été prochain ce que produiront tous ces bruits de guerre, pour laquelle on fait tant de préparatifs de tous côtez. Ils ont véritablement du rapport au pronostic avantageux de l'année, qui prendra sa dénomination, selon les Astrologues Persans, de la figure du cheval, sur un cercle perpétuel, de la forme peut-être de nos Astrolabes, dont ils se servent l'espace de douze ans seulement, qu'ils attribuent, selon leur coûtume, à douze animaux différens, chaque année à chacun de ces signes: c'est de leur propriété & nature qu'ils

qu'ils prédissent les bons & mauvais succès, & les événemens des années. Ceci exigeroit sans doute une plus grande discussion, & un plus long discours; mais je n'en ai pas à présent le loisir. Pour conclusion, je vous prie de me faire la grace de présenter mes baise-mains à tous nos amis communs: particulièrement à Messieurs Spina, à M. mon Compère André, à M. le Docteur, à M. Arpino, à M. Coletta; & ainsi, de main en main, à toute la troupe; parce que je serois trop long-tems à les nommer les uns après les autres. Je prie Nôtre-Seigneur qu'il les conserve tous, qu'il les comble de ses bénédictions, & qu'il nous fasse la grace qu'un jour nous nous puissions revoir ensemble au Posilipe, où, en matière des lieux, mon cœur demeure toujours. Je vous baise les mains derechef.

D'Hispane le 8. Décembre 1617.

J'ai été sensiblement affligé de la triste nouvelle que j'ai reçüe de la mort de M. Julie. J'attribuë le secret que vous m'en avez fait, dans vôtre dernière, à un éfet de vôtre prudence, de peur de me porter à l'extrémité, par le recit d'un si fâcheux & si déplorable accident.

Mais pourquoi faut-il que je finisse cette lettre, par des regrets & des larmes, si je puis vous entretenir de plusieurs autres choses indifférentes? Je vous ai mandé ci-dessus, que le Résident d'Angleterre, & le P. Augustin, Résident aussi pour le Roi d'Espagne, s'étoient tous deux ren-

dus

Différend
entre un
Résident
d'Espa-
gne & ce-
lui d'An-
gleterre
qui de
mieu-
roient à
Hispa-
han.

us auprès du Roi, pour terminer un différend qu'ils ont ensemble. Mais comme je ne vous en ai point écrit le sujet : il ne fera pas hors de propos que je vous communique leur démêlé en peu de mots. Vous saurez donc que cette année, un vaisseau Anglois a mouillé l'ancre la première fois, précisément sur les côtes de la Perse, dans le Golfe Persique, proche d'Ormuz. Avec quelques marchandises très-considérables, il a déchargé quelques uns de leurs marchands; & entr'autres un certain Seigneur *Odouard Conac*, ou *Connoke*, qui porte la qualité d'Agent ou de Résident de leur Nation, & que les Persans même traitent d'Ambassadeur. Quoiqu'il en soit, il arriva à Hispahan le dernier jour du mois de Mars passé. Et parce qu'il n'y trouva pas le Roi; après avoir été reçu par les Officiers, & traité avec toutes les civilités possibles, comme hôte de Sa Majesté, & après avoir séjourné ici quelques mois, tant pour se reposer, que pour penser aux choses qui lui étoient nécessaires; il s'en alla enfin trouver le Roi à l'armée, où il étoit cet été, sur les frontières.

Le Ré-
sident
d'Angle-
terre va
trouver
le Roi
sur les
frontières
du
Royaume.

Cet homme proposa au Roi de Perse, au nom de son Roi d'Angleterre, & de leur société de marchands qui négocient aux Indes, de faire aborder tous les ans en Perse des vaisseaux pour trafiquer; & surtout pour enlever sur les Ports du Golfe Persique, quantité de soie, afin de la transporter par l'Océan en Angleterre, sans se mettre en peine de la débiter en Turquie. Il y a long-tems que ce Roi le desiré
pas.

passionément, pour priver les Turcs ses ennemis, du grand avantage qu'ils tirent du commerce de ces soies, les transportans eux-mêmes jusques dans leurs Ports d'Allep, & ailleurs. Le P. Portugais, au contraire, qui veille sur les intérêts d'Espagne, alla aussi dans le même-tems trouver le Roi, seulement pour le supplier de ne point recevoir les Anglois en ses Etats, & de leur refuser la liberté du commerce. Sa raison étoit, que la guerre étant déclarée sur ces mers, entre les Portugais & les Anglois: les Portugais ont sujet de craindre, que les Anglois venant en la Perse, & s'unissant ici avec le Roi, ils ne leur soient quelque jour très-incommodes, soit à *Ormuz*, ou en quelqu'autre de ces contrées, qu'ils possèdent proche de ce país. De plus, Remon-
trance
des Por-
tugais au
Roi de
Perse. les Portugais remontrent au Roi de Perse, que vû l'amitié qu'il a liée avec le Roi d'Espagne; il ne doit pas, par cette raison, recevoir les Anglois dans ses Etats, puisqu'ils sont les ennemis jurez du Roi d'Espagne. Je ne sai pas encor fort bien le succès de ces remontrances. Mais je croi assurément que les Anglois en sortiront à leur honneur. Parce que ce Roi, outre la passion qu'il a de faire transporter ses soies sur une autre route que celle de Turquie; affecte encor, autant qu'il peut, d'attirer sur ses terres toute sorte de nations pour le négoce: & d'en avoir même qui s'y habituent, pour les améliorer & y augmenter le commerce. D'ailleurs, quand ce ne seroit que pour réprimer un peu l'audace des Portugais sur ces frontières, & dont, quoi qu'il leur soit ami, il se désie, & peut-être

avec beaucoup de fondement; on ne doute point qu'il n'ambitionne de faire venir les Anglois dans la Perse; & quelqu'autre nation que ce soit de l'Europe, qui soit puissante sur la mer, & qui puisse résister aux Portugais, si l'occasion se presentoit d'en venir aux mains sur cét élément; parce qu'en éfet le Roi de Perse n'a point de vaisseaux en mer.

Précautions des Catholiques d'Hispan. Lorsque le Résident d'Angleterre vint en Hispanhan, nous consultâmes, entre nous autres Catholiques, si nous lui rendrions visite, & si nous ferions amitié avec lui. Quelques-uns étoient d'avis que nous devions le traiter dans l'indifférence: parce que, comme il étoit hérétique, ou au moins ministre d'un Prince, & d'une nation hérétique, il seroit honteux aux Catholiques de communiquer familièrement avec lui, d'autant plus, qu'on savoit qu'il venoit pour traiter avec le Roi, au préjudice des Portugais, auxquels, comme Catholiques qu'ils sont, & les Religieux Carmes-Déchauffez, qui demeurent ici, à l'instance du Pape; & moi, comme Romain, avec tous les autres Italiens, nous devions nous lier d'intérêts tous ensemble, & leur procurer tout le secours & toute l'assistance possible. D'autres néanmoins, comme plus éclairés, furent d'un sentiment contraire, qui fut généralement approuvé & suivi; savoir, qu'encor que les Portugais fussent fondez en raisons pertinentes pour lui refuser cét honneur; que nous devions, au moins, nous autres Italiens & Romains, lui aller faire la révérence, & traiter avec lui en des termes les plus

plus obligeans qu'il nous seroit possible.

Le P. Portugais même, Résident pour le Roi d'Espagne, aprouvant cette opinion, nous

en fit instance. Les raisons furent, parce

que premièrement, lorsque nous nous ren-

contrerions ensemble auprès du Roi, com-

me la chose n'étoit pas impossible, nous

serions obligez de donner des témoignages

d'amitié & de bienveillance à ce Rési-

dent, de la même façon qu'on en use parmi

tous les hôtes du Roi, qui s'assemblent

alors assez souvent dans le Palais, ou de

laisser des marques de nôtre désunion, &

de nos querelles, en présence d'un Prince

infidèle, au grand scandale du peuple, &

à nôtre confusion, pour le peu d'honneur

que nous devons espérer de la connoissan-

ce que nous donnerions aux étrangers de

nos divisions : & qu'il étoit bien plus à

propos, pour le bien commun, de témoi-

gner au Roi de Perse, qu'encor que nous

ne soions pas d'acord des points de nôtre

Religion: que dans tout le reste néanmoins,

& dans les affaires civiles, nous étions par-

faitement unis, & en très-bonne intelli-

gence. Et en particulier, je raportai à ce

propos, un exemple que j'avois vû en pra-

tique dans la Turquie, & principalement

à la Cour de Constantinople. Pour de sem-

blables raisons, toutes les nations de l'Eu-

rope, & Catholiques & Hérétiques, y vi-

vent toujourns dans une si belle & si parfaite

union, qu'une fois, dans le tems que j'y

demeurois, je ne sai quelle disgrâce étant

survenuë aux Peres Jésuites, les Ambassa-

deurs hérétiques, des nations d'Angleter-

re & de Hollande, qui d'ailleurs sont or-

Leurs
raisons,
pour au-
toriser
la visite
qu'ils
desti-
nent au
Résident
d'An-
gleter-
re, ar-
rivé de-
puis peu
à Hispa-
han.

Belle
politie-
que.

dinairement leurs ennemis mortels, furent les premiers qui parlèrent en leur faveur, & qui firent expédier leurs affaires, avec tout le bon succès qu'ils pouvoient desirer.

Rai-
son-
nement
puissant
du sieur
della
Vallé.

L'on ajoutoit, à l'égard des Peres Carmes-Déchauffez, qu'ayant été envoiez de Rome dans la Perse, non pas pour traiter d'affaires séculières, mais pour procurer le salut des ames; non-seulement des Mahométans, mais de tous ceux qui en avoient besoin, avec obligation, conformément au Texte Sacré de l'Évangile, d'aller chercher les brebis les plus égarées. Que si ce Résident heureusement étoit Catholique, comme parmi les Anglois, il y en a encor qui en font profession secretement, & que nous ne connoissons pas, il n'étoit pas juste de le fuir de la sorte: & que s'il étoit hérétique, nous le devons considérer justement comme l'une de ces brebis égarées, que nos Religieux étoient particulièrement obligez de chercher. Mais qu'évitant sa conversation, c'étoit perdre espérance de faire aucun progrès, avec lui & avec sa famille, qui étoit fort nombreuse: & que traitant avec lui familièrement, & discourant à propos de la bonté de Dieu envers nous, & des choses nécessaires à une ame qui le cherche; on explique, & on découvre la vérité des mystères de la Religion, avec grande espérance d'en tirer un notable avantage.

Nous avons encor de ceci d'autres exemples, en la personne de Dom Robert Scherley, qui étoit hérétique, quand il vint jeune enfant, la première fois dans la Perse, avec son frère aîné. Après y avoir de-

demeuré plusieurs années, il se fit Catholique, par les longues habitudes qu'il contracta, & les belles & utiles conversations qu'il eut avec les Religieux Augustins. Et cette même année le Sieur *Albert de Schilling*, Gentilhomme Allemand de Silésie, mon intime ami, né de parens hérétiques en Allemagne, que la curiosité de voia-ger & de parcourir le monde, a porté jus- qu'ici à Hispahan, où il est heureusement arrivé, plusieurs mois devant moi, aiant trouvé ici le P. Paul Marie Cittadini, de l'Ordre de S. Dominique, homme émi- nent en toutes sortes de sciences, & d'une conversation très-agréable, qui étoit venu visiter ses Convents de l'Arménie, aiant conféré ensemble de quelques points de la Religion; premièrement par forme d'en- tretien, puis de curiosité, qui se termina en- fin par un zèle & une passion d'aprofondir la vérité; le Sieur Albert, que le Saint-Esprit échauffoit puissamment, témoignant une ardeur extraordinaire d'en vouloir être par- faitement instruit, & de la chercher dans la force & la subtilité des argumens, & des disputes; & le Pere, au contraire, qui lui étoit en singulière vénération, s'étant mis à lui expliquer, & à lui donner des écrits, comme on fait dans les écoles, de tout ce que la Théologie enseigne sur les matières controversées: l'a enfin instruit de telle fa- çon, & est devenu si savant, que le bon Sieur Albert, après quelques mois d'étu- des, au contentement de tous tant que nous sommes, & après avoir examiné toutes choses, pour une plus grande pré- caution, & convaincre davantage son es- prit,

Il l'au-
torise
d'un
exemple
confidé-
rable.

prit, s'est fait & est à present Catholique. Je dis donc à propos, pourquoi ne pourroit-on pas espérer le semblable du Résident d'Angleterre, ou de tant d'autres de sa famille? Outre cela, en conversant familièrement avec eux, nous étions assurés de pouvoir apprendre & pénétrer plusieurs circonstances de leurs affaires, pour les intérêts mêmes des Portugais, dont nous n'eussions jamais été informez, si nous ne les eussions pratiqués. Ces raisons aiant aussi été approuvées des Religieux Portugais, portèrent l'assemblée à traiter avec lui, à l'aller saluer lorsqu'il seroit arrivé, & lui donner des preuves d'une sincère amitié. En effet, nous y fîmes ensemble, le P. Jean Thadée, Vicaire des Carmes-Déchauffez, & moi, dès le lendemain qu'il y fut arrivé. Et quelques jours après que le Résident se fut reposé, & qu'il eut fait son train, il nous rendit la visite, tant au Pere, qu'à moi en particulier, de manière que depuis nous vivons dans la meilleure intelligence du monde. D'autant plus, que nous croions, avec quelque fondement, qu'il est Catholique, mais sous les aparencees d'un Calviniste, ou d'un Luthérien. Il a même amené avec lui un jeune homme, qui est son neveu, qui fait profession publiquement de la Religion Catholique, & qui se rend ordinairement en nos Eglises.

La fête
du S. Sa-
crement
se célé-
bre à
Hispa-
han,
avec
beau-
coup de
solem-
nité.

Je ne vous dirai rien autre chose de la fête du très-Saint Sacrement, que nous avons célébrée ici cette année, le propre jour que l'Eglise la commande, dans l'Eglise des Peres Augustins, où les Peres Car-

Carmes-Déchauffez se rendirent pour faire l'office ; & le Dimanche suivant , dans celle des Peres Déchauffez , où les PP. Augustins se trouvèrent aussi : je ne vous en dirai donc rien autre chose , sinon qu'encor que nous soions sur des terres d'infidèles , l'office s'y fait parfaitement bien , avec grands préparatifs , & de belles processions , par les cours , & les jardins des Convents , avec grand concours de Chrétiens de différentes nations ; & dans l'Eglise des Peres Carmes-Déchauffez , on chanta deux Messes le Dimanche , que l'on acompagna de deux Prédications ; savoir , une Messe haute en latin , avec la Prédication en Italien ; & une autre Messe , avec une autre Prédication en Arménien , que l'on fit expressément pour ceux de cette nation , parce qu'il y en avoit plusieurs. Ce furent de certains Religieux Arméniens de S. Dominique , qui s'en acquitèrent , & qui ont plusieurs Eglises & Convens dans une petite Province de l'Arménie , apellée *Alingia* , où depuis plusieurs centaines d'années , ils vivent en langue Arménienne à la vérité : mais en bons Catholiques , sous l'obéissance d'un Archevêque de la même Nation , que le Pape leur nomme , ou leur envoie ; & quelques-uns de ceux-là étoient logez le jour du Saint-Sacrement , chez les Peres Carmes - Déchauffez , où vous remarquerez , qu'ils s'étoient rendus ici à Hispahan pour leurs affaires particulières , comme souvent ils y sont obligez , à cause qu'ils sont vassaux & dépendans de cette Couronne.

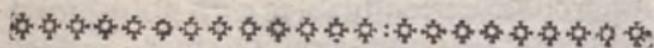
J'aurois passé sous silence une fête , que

Les Ma-
homé-
tans cé-
lebrent
une fête,
qu'ils
nom-
ment de
la Fra-
ternité.

les Mahométans font tous les ans, qui échut hier, & qu'ils nomment de la Fraternité, à cause qu'il ne s'y passe rien de remarquable. Mais comme c'est de-là que toutes les divisions, & les différends de Religion, entre les Persans & les Turcs, ont pris leur naissance, & par conséquent toutes ces guerres, si longues & si fâcheuses, dont les peuples de ces deux Empires sont également & incessamment tourmentez depuis tant d'années: j'ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos d'en faire mention. Cette fête se célébra, en mémoire du jour auquel le séducteur Mahomet, selon la doctrine des Persans, à laquelle contredisaient les Turcs, nomma pour héritier & successeur Ali, qui étoit son gendre & son cousin.

Il me souvient fort bien, que la plus grande partie des choses que je vous ai écrites, sont dans le desordre & dans la confusion; mais je ne puis pas faire autrement. J'écris toujours avec précipitation, & sans réflexion, ce qui se présente à ma pensée. Je vous prie de le revoir à vôtre loisir, & de ne pas leur refuser quelques-uns de vos momens, pour les rendre supportables, & de leur donner pour cela toute la grace & le rang convenable; parce qu'en effet, je n'ai pas la patience de le faire. Et pour conclusion, je fais tout à vous.

LET-



L E T T R E I V.

D E F E R H A B A D,

Des premiers jours du mois de Mai 1618. & de Cazuin,
le 25. de Juillet de la même année.

L'illustre Pietro della Vallé, écrit cette quatrième lettre de Ferhabad, ville située sur la mer Caspienne, & capitale de la Province de Mazanderan, qui fait partie de l'Hircanie, où il étoit allé joindre le Roi de Perse. Elle n'est remplie que de choses qui méritent la curiosité des honnêtes gens. Ceux qui la liront, seront contraints d'avouer que le Sieur della Vallé étoit bon soldat, grand politique, & un parfait courtisan. Que Madame Maani, qui est toujours généreuse, & par tout bienfaisante, étoit digne de lui; qu'elle n'avoit que de très-belles & très-louables inclinations, & qu'elle étoit fort jeune lorsqu'il l'épousa. Mais parce que cette lettre étant achevée, le Sieur della Vallé perdit l'occasion d'un courrier; & qu'en même-tems l'armée désampana, pour suivre le Roi, qui partit inopinément pour Cazuin, ville Royale de la Médie, où il se rendit aussi: il ne la put envoyer que de-là, après y avoir ajouté plusieurs belles curiositez, qu'il remarqua sur cette nouvelle route, & dont il fait part à son ami.

MONSIEUR,

Le papier que j'avois apporté de nos quartiers me manque à present, sans en pouvoir

espérer ici de semblable ; c'est pourquoy je vous prie de ne pas vous étonner , si je me fers de ces grandes feüilles , mal faites & mal coupées, pour vous écrire. Un peu avant mon départ d'Hispanhan , j'envoiai une lettre à vôtre adresse ordinaire , par laquelle je vous informois exactement de tout ce qui m'étoit arrivé jusques - là. Comme je ne prétens pas m'écarter jamais des promesses que je vous ai faites , de vous confier le secret de mes aventures ; de vous faire part de mes progrès en ces contrées , & des curiositez qui s'y rencontrent ; vous saurez que le 30. du mois de Décembre dernier , dans le tems que j'étois encor à Hispanhan , les Mahométans aiant vû la nouvelle lune , dès le soir auparavant , parce qu'ils ont acoutumé de commencer les journées , depuis le coucher du soleil du jour précédent , ils célébrèrent , à cause de cela , le premier jour du mois *Muharrem* , & en même-tems le commencement de leur année lunaire, qu'ils comptent à present 1027. de l'hégire ; c'est-à-dire , de la fuite ou de la sortie de Mahomet , & de la Mecque vers Médine ; lors qu'à cause des nouveautez de ses opinions , & de sa fausse Religion , qu'il commençoit à publier , il en fut honteusement châssé , & qu'il fut contraint de se retirer le plus promptement qu'il pût. Par conséquent ce même jour - là , fut le premier de l'*Asciur* , que nous nommerions dixaine ; c'est - à - dire , le premier des dix jours , pendant lesquels , commençant dès le premier jour du mois susdit , jusqu'au dixième , parce que l'accident arriva ce jour - là , les Persans donnent des marques publi-

Les Persans célèbrent une Fête l'espace de dix jours , qu'ils nomment *Asciur*.

PIETRO DELLA VALLE. 131
publiques & autentiques du regret qu'ils
ont de la mort infortunée de *Husseïn*, fils
de leur Ali, & de Fatima, fille unique de
Mahomet.

Ce *Husseïn*, que les Mahométans ont
sotement canonisé, qu'ils tiennent & révè-
rent comme un grand saint; mais que les
Persans reconnoissent pour le véritable &
légitime *Iman*, & chef souverain de leur
secte, duquel le Roi de Perse d'aujourd'hui
se vante de tirer son origine, & de
décendre en droite ligne, fut ataqué sur
un grand chemin, par ceux de la faction
contraire, que les Persans excommunient
comme hérétiques, & fut cruellement
massacré, avec 70. ou 80. personnes qui
l'accompagnoient, en un endroit de l'Ar-
abie deserte, apellé *Kierbula*, où il est en-
terré. Son sépulchre y est à présent en gran-
de vénération, & visité, d'une infinité de
Mahométans, qui s'y rendent en foule de
tous côtez, & de pais fort éloignez. Ils
célébrent l'*Asciur*, & pleurent cette mort,
avec de certaines cérémonies que je vous
spécifierai. Ils vivent tous dans la tristesse.
Efectivement ils vont vêtus, comme des
gens que le déplaisir & la mélancolie ont
rendus inconsolables. Plusieurs même en
portent le deüil, & sont vêtus de noir,
qu'ils ne portent presque jamais en quel-
qu'autre tems que ce soit. Personne ne se
rase la tête, ni la barbe; personne ne se bai-
gne. Ils s'abstiennent, non-seulement de
ce qu'il leur est défendu par la loi, & qu'ils
croiroient criminel; mais encor de toute
sorte de sensualitez, de plaisirs & de diver-
tissemens. Plusieurs pauvres gens ont acou-
tumé

Mort de
Husseïn,
petit-fils
de Maho-
met,

Supersti-
tions des
Maho-
métans,
en viüe
de cette
mort.

rumé de s'enterrer dans les ruës les plus fréquentées, s'enfonçant dans la terre jusqu'à la bouche, & se couvrant le reste de la tête de certains vases de terre cuite faits exprès, dont les bords sont fort larges par le bas, & l'entrée fort étroite, de la grosseur de la tête; & ces vases, qui sont aussi couverts de terre, la soutiennent tout à l'entour, & empêchent qu'ils n'en soient acablez. Ils y sont tellement cachez, qu'on croiroit véritablement qu'ils y seroient enfévelis. Ils demeurent en cette posture tout le long du jour, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, que plusieurs encor passent, au moins, une grandepartie, & toujours de la même façon, dans ces sépulchres vivans; pendant qu'un autre pauvre, qui est assis auprès d'eux, demande la charité, & fait des prières pour ceux qui passent.

D'autres demeurent debout dans la place, ou bien ils courent les autres ruës, & vont par les maisons qui sont habitées, mais tout nuds, excepté les parties honteuses, qu'ils couvrent d'un petit morceau de drap noir, ou bien d'un gros sac, de couleur fort obscure. Ils se barboüillent de noir, depuis la tête jusqu'aux piés, & se font si beaux garçons, qu'on les prendroit pour autant de diables. Cette couleur noire & luisante, presque comme celle que nos fourbisseurs savent donner, avec le vernis, aux gardes d'épées; & par-là ils témoignent la douleur qu'ils ont de la mort d'*Hussein*. Quelques autres les acompagnent aussi tout nuds, & teints, non pas en noir, mais en rouge, pour signifier le sang qu'*Hussein* a répandu, & la mort violen-

Étrange
aveugle-
ment de
ce peu-
ple.

lente qu'il a soufferte: chantans tous ensemble, & de concert, d'un ton triste & lugubre, quelques vers à sa loüange, qui exposent les circonstances de son martyre, & frapant de deux petites pieces de bois, l'une contre l'autre, ou plutôt de deux petites côtes de quelque animal, qu'ils portent à la main, ils produisent un son triste & mélancolique, qu'ils acompagnent, en dansant au milieu d'un cercle, comme des bâteleurs, en presence de ceux qui en sont spectateurs, de certains gestes & mouvemens de corps, qui marquent, à leur mode, de la tristesse & de la mélancolie. Ils dansent publiquement & en presence du peuple, au milieu de certains cercles, de même que ces farceurs. Quelquefois aussi ils se joignent à ces charlatans qui divertissent le monde, en vendant leur thériaque, comme tabarin, ou gilles le niais; & de cette façon ils amassent de l'argent, que leur donnent par aumône ceux qui sont spectateurs de leurs folies, & puis ils se retirent.

Un de leurs *Mulla*, & principalement de ceux qui sont de la race de Mahomet, se rend chaque jour sur l'heure de midi, en cette place, au même endroit où ces danses se font faites; où vous remarquerez, que ces *Mulla* ne s'appellent pas *Emir*, comme à Constantinople, ni *Scerifi*, comme en Egypte; mais qu'ils se nomment dans la Perse, de cette parole Arabe, *Seidi*; c'est-à-dire, Messieurs. Ce *Mulla* donc, avec son turban vert en tête, parce que personne n'en porte en ce quartier de cette couleur qu'en cette occasion; au contraire de la

Chaque jour de cette fête, il se fait une prédication publique, à la loüange de Hussein.

Tur-

Turquie, où ceux qui sont de cette race n'en portent point d'autres, monte en une chaire, qui est un peu élevée. Là étant assis, au milieu de quantité de gens, hommes & femmes qui l'environnent; les uns debout, & les autres assis à plate-terre, ou sur de certains petits bancs, & fort bas, il prononce le Panégyrique de *Husseïn*, publie ses louanges, raconte ses vertus, & son genre de mort. Et de tems en tems, il expose au peuple, qui est attentif à ses paroles, quelques figures dépeintes dans les circonstances du sujet qu'il traite. Enfin il n'oublie rien, pour tâcher d'émouvoir ses auditeurs, & les toucher, autant qu'il peut, jusqu'aux larmes. De semblables prédications se font tous les jours dans les Mosquées. Durant la nuit même il s'en fait dans les grandes ruës à de certains endroits signalez, comme des carfours, qui sont ornés exprès, & éclairés de plusieurs lumières, avec de grandes tentures de deüil, où les auditeurs accompagnent ces prédications de pleurs, de gémissemens, de cris languissans, & principalement les femmes, lesquelles, en se frapant la poitrine, & faisant des actions de grande compassion, répètent souvent, avec des marques d'une douleur extrême, ces derniers vers de quelques-uns de leurs airs. *Va Hussein! Sciach Hussein!* qui signifient, *Ha Hussein! Roi Hussein!*

Les femmes sont fort sensibles.

Le dixième jour du mois *Muharrem* étant échû, qu'ils appellent le jour du *Cail*; c'est-à-dire, du meurtre, & auquel nous comptons le 8. de Janvier, toutes les ruës, où tous les quartiers d'*Hispahan* forment des

des processions, comme ces deux qui se font le jour de la mort d'Ali, que je vous ai spécifiés dans ma précédente. Ils y portent les mêmes choses; savoir, ces longues piques, avec les banderoles, qu'ils nomment étendars; ces chevaux bardez, comme d'armes & de turbans; de plus on y voit quelque chameau qui porte des brancards, dans lesquels on a mis trois ou quatre jeunes enfans, qui représentent ceux du défunt, qui furent conduits en prison. Ils chantent dans ces paniers, quelques vers tristes & touchans. Ils y acompagnent aussi ces cercueils, couverts de velours noir, sur lesquels paroît le Turban, ou le *Tag*, à la Persane, duquel je vous ai entretenu autrefois. Sur quelques-uns mêmes, le turban est verd: l'épée y paroît aussi. Enfin ces grandes trophées d'armes, que je vous spécifiai alors, & que de certains hommes portent sur leurs têtes, en dansant incessamment, au son de leurs timbales, & de leurs bassins, qu'ils batent ensemble de concert: & dansant toujours, en tournant, selon leur coûtume, ils font suivre en cadence les cercueils & les trophées avec beaucoup de grace. Les gens du voisinage acompagnent toutes ces choses, avec de gros bâtons à la main, pour s'en servir dans l'ocasion, contre ceux des autres processions, s'ils se rencontrent en quelque ruë. Non-seulement pour avoir le devant & le pas sur les autres, mais pour représenter, à ce que je croi, cette confusion de monde, & la mêlée en laquelle *Hussein* fut tué. Ils tiennent pour assuré, que celui qui mourroit pour *Hussein* en cette ocasion, iroit droit

L'ordre
des pro-
cessions
qui se
font le
10. jour
de cette
fête de la
mort de
Hussein,

Les Mahométans, qui meurent pendant les jours de l'*Ascier*, sont réputés bienheureux.

Différence entre la fête de Hussein & de celle d'Ali,

droit en Paradis. Ils disent de plus, que tous les jours de l'*Ascier* les portes du Paradis sont toujours ouvertes; & que tous les Mahométans, qui meurent ces jours-là, y sont incontinent transportez. Après cela, ne faut-il pas avouer que ces gens-là sont bien fous.

Enfin les cérémonies de la mort d'Hussein, sont entièrement semblables à celles que je vous ai débitées autrefois de la mort d'Ali. Il n'y a point de différence, sinon que les cérémonies de celle d'Hussein se font avec plus de solemnité, plus de processions, plus grand nombre de personnes, & avec beaucoup plus de zèle & d'ardeur de combatre, à l'égard de ceux que je vous ai représentez, armez de gros bâtons, & qui y paroissent bizarres & de mauvaise humeur, sous des habits pompeux & magnifiques, ornez de pennaches, & de plusieurs autres choses extraordinaires. Conformément aussi au jour de la mort d'Ali, plusieurs hommes à cheval, du Vizir, & d'autres Officiers de la Ville, demeurent en la grande place, & gardent toutes les avenues des ruës, pour séparer ceux qui en viendroient aux mains, ou pour empêcher cette petite guerre. Néanmoins le jour que j'en fus spectateur à cheval, il leur fut impossible, avec tout leur crédit, de s'oposer à une bonne escarmouche, qui se fit dans la grande place, vis-à-vis la porte du Palais Royal. L'on m'assura aussi qu'il s'en fit d'autres encor, en d'autres endroits de la ville, & que plusieurs retournèrent chez eux avec la tête cassée. Et lorsque ce combat, que je vis, fut commencé; ceux du parti, qui se trouvèrent

rent les moins éloignez de la porte du Roi, portèrent incontinent leurs trophées, & leurs étendars dans le Palais Roïal, de peur que les autres ne s'en rendissent les maîtres. Parce que quand ils peuvent, ils les emportent les uns sur les autres; & ceux qui les perdent en sont dans la dernière confusion. Ils disent encor, que la nuit qui précède ce jour, ils brûlent publiquement dans la place, les statués d'Omar, & de quelques autres principaux de la secte contraire, de ceux qui assassinèrent *Husseïn*; & qu'ils les maudissent & les excommunient publiquement, avec tous leurs sectateurs, tels que sont les Turcs, & la plus grande partie des autres Mahométans, qui s'appellent *Sonniri*. Mais parce que je n'ai point vû toutes ces choses, je les passe sous silence.

Ceux de la secte d'Husseïn vantent sa mort, autant qu'ils peuvent.

Cependant, comme je m'étois mis en état de partir, avec un peu de précipitation & d'empressement, dans la résolution de joindre le Roi, sur les assurances que je vous en avois données: je me vis alors acablé d'affaires. Entr'autres, je vous assure que le soin de faire faire une litière en ces quartiers, où les choses, qui sont à notre usage, ne se trouvent pas ordinairement; dans laquelle je crûs que Madame Maani seroit plus commodément, que dans les brancards des chameaux, dont toutes les autres femmes se servent communément, m'embarassa extrêmement, parce que l'on n'avoit jamais vû de litière dans la Perse. Outre qu'il n'y avoit pas même de charpentiers, ni d'autre artisans qui eussent voulu l'entreprendre. Si bien que je fus obligé d'en



d'en faire un modèle de carte, & de rendre des assiduités à cet ouvrage, tant pour la structure du fût, & pour la ferrure, que pour la garnir. On en vint néanmoins à bout, comme il plût à Dieu; & je puis dire qu'on y réussit assez bien.

Description d'une litière que le sieur della Vallé fait faire pour Madame Maani.

Elle est si grande, qu'il faut deux chameaux pour la porter; & si spacieuse, que quatre personnes y peuvent trouver place pour s'asseoir; non pas sur des sièges élevez, comme parmi nous, mais fort bas, sur le plat-fonds de la même litière, que l'on couvre d'un bon matelats de soie: & si l'on veut s'y coucher, deux ou trois personnes le peuvent très-facilement, avec la liberté de s'étendre entièrement, appuyant la tête sur des coussins ou des careaux, que l'on y met pour cet effet. Elle est garnie de satin jaune par dedans; mais de ces satins qui se font ici de coton & de soie; les plus jolis & les plus fins qu'il se puisse dire, mouchetez & piquez, aux endroits qui le requièrent, avec des houppes de soie rouge, & le tout attaché sur le bois avec des cloux d'or. Mais parce qu'en ces quartiers il ne se trouve point de bons cuirs de vache, je la couvris de feutre jaune par dehors, que j'ornai encor de découpures de feutre rouge, & d'autres couleurs taillées diversement, que l'on distinguoit parfaitement bien de loin. Les grandes selles aussi des chameaux qui la portent, sont de même façon & de semblable matière. Cette litière a sur les côtes ses quatre petites fenêtres vitrées, accompagnées de leurs jalousies d'ozier, pour se cacher quand on veut; de même aussi, dans le milieu de l'un & de l'autre.

l'autre côté, il y a une portière assez grande, que l'on peut lever & baisser, & par dehors des limons sont peints, par bandes rouges & jaunes entortillez ensemble. Mais quoique la litière soit si grande, un homme seul néanmoins qui la conduit, la peut facilement manier; parce que les chameaux sont des animaux fort doux & fort traitables. Quand on les charge, ils s'agenouillent en terre, & demeurent en cette posture, jusqu'à ce que celui qui les gouverne les ait chargez à sa discrétion & qu'il les fasse lever. Desorte que la litière étant à terre sur son brancard, on fait agenouiller le chameau de devant & celui de derrière, entre les limonières, que le muletier passe à même-tems dans les sangles, qu'il atache avec les cloux ordinaires; desorte que les choses étant dans l'ordre requis, d'un signal que le muletier donne aux chameaux, ils se levent chargez de la litière, quand bien ceux qui doivent s'en servir y auroient déjà pris leur place. La même chose se fait aussi à la retraite. Lorsque l'on fait la décharge des marchandises, ou du bagage que portent ces animaux; car quelques charges qu'ils aient, outre la litière, & ceux qui sont dedans, au signal de celui qui les conduit, ils s'agenouillent tous deux en même-tems, & aiant posé la litière à terre, ceux qui y sont, en sortent avec beaucoup de facilité; le muletier la dégage, & la range où il lui plaît. Seulement à cause de sa longueur, parce qu'elle est beaucoup plus grande que les nôtres, on auroit de la peine à la faire passer par de certains détours qui seroient étroits: mais dans la

Les chameaux s'agenouillent lorsqu'on les veut charger.

140 VOYAGES DE
campagne, il ne s'en trouve que très-rarement; & lorsque par hazard il s'en rencontre quelqu'un, il n'est point de difficulté qu'on ne surmonte à la fin, avec un peu de précaution & de patience.

Le fleur
della
Vallée
part
d'Hispa-
han pour
Ferhabad
où
étoit le
Roi.

Cette litière étant achevée, & toutes les autres choses nécessaires, dans l'état que je le pouvois desirer, le vendredi au soir, du 19. de Janvier, de la présente année 1618. je sortis d'*Hispahan*, escorté de tous les Peres Carmes-Déchauffez, des Peres Augustins, & de tous les autres Européens séculiers, qui se trouvèrent alors dans la ville. Ils m'accompagnèrent quelque espace de tems, jusques sur la route de *Ferhabad*, ville de la Province de *Mazanderan*, située sur la mer Caspienne, où l'on nous avoit assuré que le Roi passeroit l'hiver. J'entreprends donc ce voyage, pour tâcher de le joindre; lui faire la révérence, & pour lui offrir mes services contre les Turcs, comme je vous en écrivis amplement dans ma précédente. Nous ne fîmes qu'une lieue cette première journée-là, parce qu'il étoit tard quand je quittai *Hispahan*. D'ailleurs je demurai longtemps en conversation avec mes amis, que je ne pouvois abandonner. Cela fut cause que nous ne pûmes arriver que fort tard, dans un petit village, qui se nomme *Bec-tabab*, autour duquel la campagne est stérile, sans herbe & toute blanche, de même que s'il y eut de la neige. Ce que j'attribuai au nitre dont cette terre est remplie.

Lib. I.
Ch. 5. de
Cyr. min.
63 h. 1.

Pour ne rien laisser passer, je vous dirai, que dans toute la Perse, ils mesurent la dis-

tab-

tance d'une ville à une autre, par lieuës. Elles s'appellent encor de cét ancien terme, *Parasanga*, dont Hérodote, Xénophon, & quelques autres, font mention, & qu'ils nomment aujourd'hui par corruption, *Ferseng*, à cause de l'écriture Arabe, qui n'admet point de P, ce qui confond beaucoup les voïelles, & dont la langue Persane a emprunté les mêmes caractères pour s'énoncer sur le papier. Mais en langue Turque, que l'on parle également dans le païs, & dont je me sers le plus souvent, à cause que jusqu'à présent, je n'ai fait aucun progrès en l'idiôme des Persans, les lieuës s'appellent *Agag*; c'est-à-dire, arbres, parce que cette parole *Agag*, prononçant le dernier G, comme lorsqu'en nôtre langue Italienne, il précède les voïelles E, & I, signifie proprement arbre. Selon moi, l'origine de cette dénomination a beaucoup de rapport à celle des anciens Latins, qui apelloient bien souvent leurs milles, *Lapides*; parce que de même qu'ils avoient acoûtumé de marquer leurs milles par pierres: ainsi peut-être ceux-ci se servent d'arbres pour terminer leurs lieuës. Pour ce qui est de la longueur, je mets en paralelle des lieuës de Perse, avec celle d'Espagne; je veux dire, que quatre milles d'Italie font une lieuë de ces quartiers-là. Hérodote même dit que de son tems, *una Parasanga*, contenoit trente stades, huit desquelles, selon Strabon, font un de nos milles.

Après cette petite digression, que je vous ai faite, vous ne vous étonnerez pas, si chaque jour nous faisons si peu de lieuës. Parce que quoique les chevaux avancent

bien

Les
Persans
mar-
quent
leurs
lieuës
par des
arbres

Lib. 5^e

Lib. 7^e

Façon
de voia-
ger dans
la Perse.

bien davantage, & qu'allant seul, j'aurois laissé beaucoup plus de chemin derrière moi. Cependant lorsqu'on fait un voiage, de la façon que je l'entreprendois, avec l'*Haram*; c'est-à-dire, avec des femmes, & par conséquent avec *Carchana*, qui signifie le bagage & les provisions que portent les chameaux, il est impossible d'avancer davantage, parce que les chameaux vont fort lentement. Et afin que vous soiez parfaitement informé de la façon de voiajer en ces quartiers; je vous dirai, qu'à cause de la difficulté & du tems que l'on consomme à charger les chameaux, on ne peut espérer de faire plus de deux postes le jour, comme il s'observe en nôtre país, de même qu'en celui-ci, lorsqu'on se sert de chevaux seulement. Mais quand une fois les charges sont faites; soit que l'on chemine de jour ou de nuit, on ne s'arrête plus jusqu'au lieu de la retraite, & au terme de la journée, qui se fait tout d'une traite, & sans débrider, comme on dit.

Qualitez
du gou-
verneur
des fem-
mes,

Mais voici à peu près de la façon qu'on en use dans les voiajes. L'*Haram* prend le devant, avec tous les chameaux & les chariots, avec lesquels on envoie tous les domestiques pour servir d'escorte aux femmes. Ils vont à pié, & bien armez, sans néanmoins se fatiguer beaucoup, parce que souvent ils montent sur les chameaux; & pour moi, qui en avois huit, je destinois toujours à cét emploi quatre ou cinq de mes gens, tout au moins. Le gouverneur des femmes; c'est-à-dire, l'Intendant de l'*Haram*, les accompagne aussi à cheval. Ordinairement c'est un eunuque, ou un vicil-

vieillard vénérable, qui a la barbe blanche. Il va comme les autres, armé de toutes pièces, & commande à tous tant qu'ils sont. Si parmi les serviteurs, il s'en trouve quelqu'un de considération, & qui ait emploi dans l'Haram, il leur fait aussi compagnie à cheval. Et ainsi marchoit, par mon ordre, le gouverneur de Madame Maani, qui est un bon vieillard, un peu simple, selon la coutume des Chrétiens de ce pays; mais homme d'honneur & fidèle, qui l'aimoit d'un amour paternel, & qui avoit été dévoué à son service, dès les premiers jours de sa naissance. Ce fut celui-là même, qui, à l'exemple de *Metabus*, avec *Camilla*, ne l'abandonna jamais, dans le tems qu'elle fut contrainte de fuir, encor toute jeune, avec les siens, pour se soustraire à la violence des gens de guerre, qui pillèrent & ruinèrent entièrement son pays. Il la porta toujours devant lui à cheval, pendant tout le voyage, l'apaisant avec les craquelins & les petits gâteaux, & en lui présentant des fruits lors qu'elle pleuroit. Souvent aussi, principalement quand le passage étoit fâcheux & difficile, je commandois à un autre de mes cavaliers de se joindre à lui: & ordinairement je donnois cette commission à un Marseillois, qui se nommoit en son surnom, *Manzanod*, qui s'étoit rendu depuis peu à mon service; c'est l'unique Européen qui soit maintenant avec moi. Comme tel, il a plus d'esprit, & est beaucoup plus adroit que les autres, pour surmonter la difficulté des chemins, & donner passage à la litière, aux endroits difficiles.

L'Ha-

Vingt
En. lib.9.
Madame
Maani a
été trans-
portée
toute
jeune de
son pays
en Babil-
lone.

L'*Haram* étant parti, dans l'ordre que je vous l'ai spécifié, le Maître monte à cheval une heure après, ou quand il lui plaît, avec ses autres officiers domestiques, qui l'accompagnent aussi à cheval : parce qu'il en faut toujours avoir quelques-uns de considération auprès de soi. Pour moi je ne marche jamais, sans en avoir trois ou quatre à ma suite. J'ai toujours parmi, un *Mether*; c'est-à-dire, un écuyer, qui a soin des chevaux, & qui me sert de valet de chambre, portant en croupe deux grandes besaces, dans lesquelles il y a, d'un côté, un petit lit de repos; savoir, un tapis de pié, un petit matelas, un oreiller & une couverture, autant qu'il en faut pour une personne. Cela se fait, afin de s'en servir en quelque endroit que ce soit, où l'on desire se reposer, sans attendre les animaux de bagages, qui portent les grands lits, & toutes les autres choses nécessaires. Il y a, de l'autre côté des besaces, quelques habits pour changer dans l'ocasion, & pour se couvrir; comme une robe fourée, un feutre pour la pluie, & choses semblables. L'on y met aussi quelque galanterie pour manger, soit confectons, ou quelque autre chose, pour se rafraîchir sur le chemin.

De cette façon on avance beaucoup. Je vous avoué que les chevaux de ce país ont un si grand pas, qu'on peut dire qu'ils vont plutôt l'amble. Ainsi, en très-peu de tems, aiant atteint l'*Haram*, on s'informe si les choses sont dans l'ordre; s'il n'y manque rien. On s'entretient; on fait quelque peu de chemin en conversation. S'il est tems de dîner, on mange ensemble; principale-
ment

Ce
que c'est
qu'un
Mether
parmi les
Persans.

ment s'il n'y a personne sur la route: sinon, on prend quelque chose des sommes, qui agréé davantage, pour manger en particulier. Et d'un coup d'épéron on fait avancer les chevaux, laissant l'*Haram* derrière, pour préparer le logement, ou dans une maison particulière, ou dans un *Caravanserai*, ou au milieu d'une campagne, si l'on se doit retirer sous les tentes, où l'on croit que les chameaux pourront arriver sur le soir.

Nous nous sommes avisez d'une autre chose, beaucoup plus commode & agréable, en ce voiage de *Ferhabad*; parce que nous l'avons fait seuls, & dans un tems qu'il n'y avoit pas grand monde sur le chemin, qui nous empêchât d'en user librement. Tous les jours, à l'heure de dîner, je joignois les chameaux, & Madame Maani quitant la litière, montoit à cheval, & nous laissions aller tous les autres avec le bagage, lesquels cheminant à loisir, & sans se presser aucunement, mangeoient, comme on dit ordinairement, à grand hâte & avec précipitation. Nous deux seuls, avec deux de nos gens pour nous servir, lorsque nous nous trouvions en un lieu retiré, ou sur le bord de quelque belle fontaine, ou d'un petit ruisseau, ou à un abri agréable, nous nous arrêtions, pour manger des provisions que nous portions avec nous, & que nous avions préparées dès le soir. Après le dîné, nous nous reposions quelque-tems; ou bien, étant remontez à cheval, nous traversions les campagnes hors des grands chemins, toujours chassant avec l'arquebuse; si nous rencontrions du gibier,

Façon
de voia-
ger fort
agréa-
ble.

bier, où découvrant quelque curiosité. Enfin nous ne manquions point de divertir chaque jour; de nous entretenir agréablement, & de charmer, ou plutôt d'adoucir, autant qu'il nous étoit possible, les ennuis que l'on contracte ordinairement dans de si grandes solitudes, & sur des chemins de cette étendue. Et lorsque nous n'étions plus d'humeur à nous promener de la sorte, en deux coups d'éperon, nous nous rendions à nôtre petit corps d'armée, & Madame Maani rentroit en sa litière, si elle étoit fatiguée. Mais ordinairement elle l'étoit si peu, & prenoit tant de plaisir d'aller à cheval, qu'elle n'en descendoit que sur le soir, dans le lieu de la retraite.

Parmi mes chevaux, j'en ai un que je lui ai destiné, qui lui est le plus commode, & le mieux choisi qu'il se puisse dire. Il porte aussi un nom conforme à son emploi, à cause qu'il est doux & fort traitable. Ils l'appellent *Dervise*, parole qui signifie proprement, pauvre; mais elle se prend encore pour pacifique & traitable, tel qu'il faut que les pauvres soient. C'est aussi le nom de ceux qui font profession parmi les Mahométans, d'un certain genre de vie retirée & religieuse prétendue. Nôtre bon *Dervise* est de race Arabe, la plus estimée dans l'Orient, de couleur bai-clair, avec la petite étoile au front, & les bonnes marques blanches aux piés; il est court de corsage, & ramassé, fort plein, avec une petite tête qu'il porte très-bien. Il a les crins noirs, fort longs, de même que la queue, & avec cette douceur, il a encore de la vivacité quand il est nécessaire; un pas admi-

Descrip-
tion d'un
cheval,
que mon-
toit Ma-
dame
Maani,
en son
voiage
de Fer-
habad.

mirable. De plus, il fournit à toute bride, à quelque carrière que ce soit qu'on se propose; va le galop à merveille; & sur-tout, il a belle apparence. Desorte que, pour des Dames, on n'en pourroit pas désirer un meilleur. Madame Maani, comme bonne cavaliere, aime beaucoup les chevaux, & prend plaisir de les voir panser en sa presence. Et parce que naturellement elle a inclination pour toutes sortes d'animaux, elle a toujours des chiens & des chats dans sa litière, envers lesquels, les serviteurs qui la suivent, ne sont pas peu ocupez chaque jour, pour les porter à leurs petites nécessitez. Sur-tout elle fait des caresses extraordinaires à son *Dervise*; & il lui est si cher, & si précieux, que bien souvent elle-même lui donne à manger, soit pain ou confitures, ou de quelqu'autre galanterie qu'elle aura entre les mains.

Je suis dans une joie parfaite de voir Madame Maani de cette humeur; parce que m'étant engagé à ce genre de vie que je mène, si j'avois eu pour femme une Dame *Melindrosa*, comme disent les Espagnols, & d'inclination à vetiller & filer, comme celles de l'Europe, elle m'auroit été sans doute très-incommode. Mais, Dieu merci, je n'ai pas sujet de m'en plaindre; que du trop grand soin qu'elle a quelquefois de me porter à ne pas tant rechercher mes aises, & de se soustraire elle-même à mille petites commoditez, dont nous pourrions nous servir paisiblement. Pour le boire & le manger, il suffit de vous dire que nous simpatisons tous deux merveilleusement. Elle ne craint point le serain,

Madame Maani aime les chevaux, sur-tout les autres animaux.

ni le chaud, ni le froid. Elle préfère un logement sous des tentes, au milieu d'une campagne, à ceux que l'on peut espérer dans les lieux bien fermez de murailles. Elle n'affecte point de coucher délicieusement, sur des lits molets & délicats: & fort souvent elle tient mes draps sous la clef, afin que je m'acoûtume à me coucher tout vêtu, & me lever plus matin. Elle se leve la première; elle est la première à me reprocher que je suis paresseux, & à invectiver contre les autres. Enfin on peut dire qu'elle a toutes les qualitez requises, soit pour les voïages, soit pour la guerre. Elle va à cheval, non pas en habit court; mais retrouffé jusqu'à la ceinture, & en véritable cavalière; c'est-à-dire, jambe deçà, & jambe delà, selon la coûtume de l'Orient: armée le plus souvent comme une amazône. Elle court, & galope toûjours à mes côtez, ou me suivant de près, par les montagnes & les vallées que nous traversons. Elle dit qu'agir de cette façon, c'est goûter & posséder la véritable vie. Au contraire, de demeurer dans les villes, ou renfermée entre quatre murailles, comme les Dames de ces quartiers, ou de la façon que je l'ai assurée qu'il se pratiquoit en nôtre pais, passant seulement par les ruës, & n'ayant que la liberté de visiter les boutiques, de parler aux personnes de connoissance, & que l'on a vûës autrefois, ce doit être la chose du monde la plus insupportable & la plus malheureuse.

Mais pour terminer cette longue digression, qui n'a pas été hors de propos, pour vous informer de plusieurs choses en général,

Elle est
une vé-
ritable
amazô-
ne.

Et infatigable à cheval.

ral, que je particulariserai dans l'ocasion, je retourne à *Bestabad*, d'où je me suis un peu écarté, pour vous dire, que la seconde journée nous ne fîmes que deux lieus de chemin, sans en pouvoir rendre raison. Nous allâmes passer la nuit dans le *Carvanserai* à demi ruiné, d'un bourg qui s'appelle *Ric*. Je nommerai toujours les villages, ou les bourgs, ou les villes, & la quantité de lieus, afin que l'on puisse faire un journal exact & assuré, des voïages de la Perse, dans toutes les circonstances nécessaires, à l'imitation de ceux que nous avons des voïages de l'Europe, qu'on intitule, le guide des chemins, ou les livres des postes. La troisième journée fut de huit lieus, parce que nous commençâmes plus d'une heure devant le jour. Le soir, faute d'une meilleure retraite, nous logeâmes dans un *Carvanserai*, qui s'appelle *Serdehen*, & qui est seul au milieu d'une campagne, sans village, ni maisons, ni quelque autre habitation que ce soit. On y trouve néanmoins de quoi manger, parce que le Maître du *Carvanserai*, a toujours chez lui les provisions nécessaires pour ceux qui passent sur cette route.

L'Auteur divise les journées par lieus.

Touchant les *Carvanserai*, qui sont des logemens publics, bâtis de la même façon que les Convents des Religieux; savoir, avec une grande cour au milieu, & plusieurs chambres tout à l'entour, presque comme des cellules. Il me semble que je vous en ai déjà écrit autrefois, & que pour y demeurer simplement, quand bien le séjour que l'on y feroit seroit d'un an, & plus, il n'en coûte rien. Dans ceux des villes, &

Logemens publics.



qui ont des chambres qui ferment à clef, dans lesquelles on peut serrer des marchandises, comme dans des magasins, l'on est quitte pour très-peu de chose, que l'on emploie à l'entretien des serrures des chambres. Mais on les donne toutes nues, & sans aucun ornement : desorte que celui qui arrive le premier, en choisit autant qu'il en a besoin, pour tout le tems qu'il y veut séjourner, sans que d'autres le puissent obliger d'en sortir.

Depuis Hispahan jusqu'ici, nous avons traversé un país toujours plat & fort uni. Le quatrième jour, nous fîmes cinq lieues, par un chemin uni à la vérité, mais entre des montagnes & des colines desertes entièrement, sans arbres, & destituées de toutes sortes d'herbes, de même que tout le reste de la Province d'Arach, qui passe chez quelques-uns pour la Parthie; c'est-à-dire, le Roïaume des Parthes. Cette Province, aux endroits seulement qui sont habitez, est renduë fertile, par l'abondance des eaux, la peine & le travail de ses habitans. Ce jour-là, Madame Maani, & moi, nous dînâmes à moitié chemin, dans un jardin qui appartient au Roi, que l'on trouve sur cette route, & qui se nomme *Tagiabad*; c'est-à-dire, colonie de Couronne. Il y a un petit pavillon sur la porte, de la même structure & de la même architecture, que celui dont je vous ai entretenu autrefois, & qui est bâti sur la porte du Palais Roïal d'*Hispahan*. Celui-ci néanmoins, dont je vous parle, est beaucoup plus petit, moins beau, & dont la dépense n'a pas été si grande. Et par occasion,

Epir.
Géo
graph.
Ybil.
Feri.
Vom.
Reg.
lit. P.

sion, je vous dirai que toutes les maisons Toutes les mai-
sons du
Roi de
Perse
sont fai-
tes sur
un mê-
me mo-
dèle.
 du Roi de Perse, que j'ai vûes jusqu'à pre-
 sent, sont bâties sur un même dessein, &
 ornées d'une même façon. C'est-à-dire,
 petites, avec plusieurs chambres; mais
 fort serrées, détachées les unes des autres,
 avec une infinité de portes de tous les cô-
 tez. Les murailles, de même que les plan-
 chers, n'en sauroient être plus réguliers.
 Outre qu'elles sont enrichies d'or, & or-
 nées de peintures, par compartimens, qui
 doivent leur éclat à la beauté & la vivaci-
 té des couleurs. Mais je vous avouë que
 l'ignorance des ouvriers est telle, que tout
 ce qu'ils font, est de caprice seulement, &
 sans aucun dessein. Au reste, le jardin étoit
 rempli d'arbres & de fruits. Mais je n'y
 vis rien autre chose de beau & de galant,
 qu'une grande allée, qui commence depuis
 la maison, jusques à l'extrémité du jardin.
 Cette allée, comme toutes les autres, que Descrip-
tion du
jardin
Roiâl.
 j'ai vûes dans les jardins du Roi, étoit tou-
 te garnie de ciprès sur les côtez, & pavée
 de pierres. Il couloit au milieu un gros
 ruisseau, qui formoit en divers endroits des
 viviers très-agréables, & de très-belles
 chutes d'eau, parmi ces pierres taillées di-
 versément à cet éfet, afin qu'en les mouil-
 lant, elle ne s'écoule pas simplement; mais
 qu'à la façon de cascades, il s'y fassè un
 doux murmure; & cela, en de certains en-
 droits, où l'allée, qui n'est pas de niveau
 par tout, forme des cascades par ses inéga-
 litez.

Après avoir dîné sur cette eau, nous
 nous en allâmes, & arrivâmes le soir à un
 bourg, qu'ils nomment *Chaur*, & logea-

mes en la maison de quelques particuliers, parce qu'il n'y avoit d'abri dans le *Carvan-serai*, que pour le bétail. Le cinquième jour, après avoir fait quatre lieuës, nous fîmes loger dans un bourg, qui se nomme *Deh-abad*, qui est arrosé de certains petits courans d'eau, tellement remplis de poisson, que c'est une chose étonnante; parce que la quantité en est si grande, qu'à tous momens, on en peut prendre une infinité avec les mains. Nous passâmes la nuit dans la maison de l'un des principaux du lieu, parce que le bourg est d'une grande étendue. Cét homme étoit si civil, & si pôli, qu'il nous fit mille caresses. Le sixième jour, nous fîmes encor quatre lieuës; & à la moitié du chemin, ou environ, nous trouvâmes un grand réservoir d'eau, qui avoit été fabriqué sous terre, parce que l'on y descend par des degrez qui y sont en quantité; & il est évident qu'il a été fait en cet endroit, pour la commodité des voyageurs, vû qu'il n'y a aucune source d'eau vive aux environs de ce pais-là. Vers le soir, nous trouvâmes encor, au milieu d'une campagne, dans un lieu écarté, une grande Mosquée, avec des jardins, des chambres & d'autres commoditez, pour plusieurs personnes qui y demeurent, & qui la gardent soigneusement. Ils appellent ce lieu, que les Persans ont en singulière vénération, *Saleh-i-Musa-Cadhum*, du nom de celui qui y est enterré; & peut-être que c'est ce *Saleh* qui est fils, à ce qu'ils disent, de *Musa Cadhum*, qui fut autrefois un de leurs principaux Apôtres, & faux-Prophètes de leur secte & religion. Aiant passé cet-

Mosquée
où les
Persans
vont en
Peleri-
nage.

PIETRO DELLA VALLE. 153
 cette Mosquée, nous allâmes loger à *Buzabad*, qui signifie, si je ne me trompe, colonie de glace, en la maison de certains particuliers; mais nous y fûmes assez maltraités. Le septième jour, qui étoit jeudi vingt-cinquième de Janvier, après avoir fait cinq lieues, nous arrivâmes à la ville de *Cascian* avant la nuit. Y aiant pris logement dans un *Carvanferai* du Roi, qui est fort beau & fort grand, & hors de la ville, dans un faubourg qui tient au Palais Royal, nous y demeurâmes quelque-tems pour nous refaire un peu, & y prendre du repos.

D'Hirpahan à Cascian il y a 29. lieues, que le fleur de la Vallé fit en 7. jours.

Cascian est une ville des médiocres de la Perse; mais, selon moi, elle est plus grande & beaucoup plus peuplée, que n'est *Aversa*, ou *Capoué* au Royaume de Naples. Elle est fort marchande, & l'on peut dire qu'il s'y fait un grand négoce, à cause qu'elle est sur la route de *Cazvin*, de *Tebriz*, de Turquie vers le Couchant, & sur celle de la mer Caspienne, & de tout le Septentrion. Il s'y fait, entr'autres choses, de fort beaux ouvrages de soie, & en grande quantité. Desorte que la plus grande partie des étofes, qui se consomment & qui s'emploient dans la Perse, & que l'on transporte en d'autres contrées, se fait à *Cascian*. On en fabrique de toutes sortes; mais non pas dans cette perfection, comme parmi nous, particulièrement sous ces riches couleurs, & ces belles teintures. En effet, ils n'en vendent presque point de teinte en cramoisi, à cause de la rareté de la cochenille, & qu'elle y est très-chère. Les velours, sur-tout, & tous les fatins.

Il se fait de toute sorte d'étofes de soie dans *Cascian*.

de soie en général, n'y sont pas bons, parce qu'ils n'ont pas l'invention de les bien travailler. Il est certain que si quelque Chrétien des nôtres, bien entendu en ce métier, qui fût bon ouvrier, qu'il les fût faire, comme on les travaille en nos quartiers, & qu'il vint ici, il seroit fort estimé. Le Roi même lui seroit une pension, & il y seroit entretenu, afin qu'il travaillât & qu'il enseignât en son pays, le moïen de réussir en cette manufacture.

Je sai que le Roi de Perse a dépêché des personnes jusqu'à Venise, pour chercher de ces ouvriers qui travaillent en satin. Mais jusqu'à présent il n'y a qu'un Chrétien Grec, qui a eu le courage de passer jusqu'ici, que le Roi entretient aujourd'hui dans Hispahan. J'ai vû de ses ouvrages; mais, en comparaison de ceux de Naples, il n'est pas fort habile homme. J'ai bien voulu vous entretenir de ceci, afin que si par hazard il se rencontroit à Naples quelqu'un de ces ouvriers, qui n'y pût pas gagner sa vie, parmi tant de gens qui y travaillent, il n'ignorât pas au moins, que venant ici il y feroit fortune. Je pourrois lui promettre de le présenter au Roi, de le faire coucher sur l'Etat, de le faire aller à cheval par la ville; & que pour peu qu'il fut prudent & ménager, il ne manqueroit jamais d'argent.

La prudence
est requise
par tout.

Je vous avouë qu'il ne faudroit envoïer ici que des personnes fort raisonnables, qui eussent de la conduite, & qui fussent d'humeur acommodante; parce que des gens étourdis & capricieux ne doivent pas s'exposer parmi des infidèles. Il est
vrai

vrai néanmoins que les Persans sont assez politiques, nullement querelleux, & qu'ils ne font jamais de violence à personne. Mais il y a toujours sujet de craindre, qu'un homme d'un esprit médiocre ne vacille dans la foi, soit pour quelque somme d'argent, ou en vûë des carettes & de l'amitié du Roi qu'on lui feroit espérer, ou posséder quelque belle femme, & plus d'une, même, s'il en vouloit, qu'on lui acorderoit bien volontiers, ou pour d'autres semblables vanitez.

Les hommes sages & prudens peuvent venir franchement; parce que je suis assuré qu'ils n'auront pas demeuré un mois dans le país; que connoissant l'avantage qu'il y a de se conserver dans la dignité de Chrétiens, & de détester la qualité infame de renégats, une semblable pensée, non-seulement ne se présentera jamais à eux, mais qu'elle se dissipera incontinent, s'il est vrai qu'ils en soient ataqués. Et puisque nous sommes sur ce discours, je vous dirai encor, que s'il y avoit quelque jeune homme en vos quartiers, qui eut la volonté de se marier, & qui fût en quelque nécessité, dans la résolution de vivre, non pas comme un lâche & un faineant; mais dans quelque emploi honorable, & dans l'exercice de la marchandise, qu'il me vienne trouver sur ma parole. Je lui promets, que dans *Ciolfa*, selon sa condition; je lui trouverai toujours une femme Chrétienne, bien faite, & bien riche, quoiqu'il n'ait pas de bien. Il suffira, avec sa qualité d'Européen, qu'il soit sage & prudent. Et je m'obligerois encor, s'il

Dans le sentiment du sieur de la Vallé, un homme agissant pourroit faire fortune dans la Perse.

156 VOYAGES DE
avoit de l'esprit, de le faire subsister ici,
d'une façon particulière, dans un état
plus relevé, & bien mieux conditionné,
que celui qu'il possédoit en son pais. Je
vous confesse ingénument que je souhai-
terois que quelques-uns des nôtres eussent
le courage de venir ici. Mais que ce fus-
sent des gens de probité, & qui eussent
l'honneur en recommandation; parce que,
jusqu'à présent, l'on n'y a vû que de cer-
tains emportez & gens de néant, indignes
des caresses & de l'honneur, que le Roi &
les autres leur ont fait.

Situa-
tion de
la ville
de Cas-
cian,

Mais pour retourner à Cascian, vous
sautez que cette ville est située sur l'extré-
mité d'une grande plaine, au pié de certaines
montagnes fort élevées. La chaleur y est si
grande, qu'en hiver le froid n'y est jamais
sensible: mais il faut avoüer qu'il y a beau-
coup a souffrir en été. Cette ardeur néa-
moins, quelque grande qu'elle soit, y est
tempérée, par l'abondance des fruits de
toutes sortes, & principalement d'aigrums
qui s'y trouvent. Pour des bâtimens, je
n'ai rien vû de beau, que quelques bains,
& les *Carvanferai*, dont il y en a quanti-
té, à cause des Caravanes qui y passent in-
cessamment. Le Roi a un Palais dans le
faubourg, comme je vous ai dit, vis-à-
vis une des portes de la ville. Devant cet-
te maison Roïale, il ya un beau *Meidan*;
c'est-à-dire, une place, ou plutôt une rue
fort longue & fort large, qui se termine
à la porte de la ville: desorte que le Pa-
lais du Roi est sur l'un des côtez de la rue.
Au dedans de la ville, les ruës du *Bazar*,
ou du marché, & celles où demeurent les

mar-

marchands, sont voûtées à l'ordinaire, & au milieu du *Bazar*, il ya une petite place carée, faite depuis quelque-tems, blanche, & fort ajustée, entourée de murailles, chargées de balcons & de fenêtres, dans une juste proportion & de même symétrie, de tous les côtez, qui est assurément quelque chose de fort beau; mais aussi c'est ce que j'ai vû de remarquable.

Dans le peu de tems que j'ai séjourné en cette ville; comme je cherche toûjours partout des hommes savans, j'eus, par occasion, la connoissance d'un Juif naturel de *Sciras*, mais originaire de *Safet*, qui est aujourd'hui dans la Palestine, le Séminaire des Juifs les plus doctes, & des plus religieux de leur secte. Celui-là se nomme *Mulla Messih*; *Mulla* est un nom, par lequel on entend un homme de lettre & qui fait bien écrire, que nous apellons un Docteur; & *Messih* est son propre nom, qui ne lui convient point du tout, puisqu'il ne croit pas au véritable Messie. Le Roi le mena autrefois à *Cascian* pour y exercer la Médecine. Il la pratique en éfet publiquement, & sans sortir de sa maison, dans les chambres de laquelle il donne audience avec beaucoup de civilité. Au reste, il est en grande réputation, tant pour sa prudence, que pour sa profonde doctrine, & les belles lumières qu'il a acquises dans l'exercice de la Médecine. Si le malade est tellement débile, qu'il ne puisse pas l'aller consulter en son logis; il envoie un valet ignorant, ou quelque personne semblable, qui lui fait une description de la maladie. Sur ce recit, le Médecin, sans examiner

Bazar
de *Cascian*.

Façon
ext aor-
dinaire
de prati-
quer la
Médecine.

ner

ner les utines, sans voir le malade, sans toucher le pouls, & sans s'informer d'autres choses, ordonne incontinent, & écrit la recette, que le pauvre languissant ne chérit pas moins, que si un oracle avoit parlé en sa faveur. Je me suis entretenu souvent avec lui, & plusieurs fois j'ai pris plaisir à l'entendre discourir sur les symptômes des maladies qu'on lui proposoit. Je vous avoué que je n'entens rien dans la Médecine; mais conférant avec lui de plusieurs autres matières, & particulièrement de l'histoire, je connus qu'il n'en avoit presque point de connoissance, & qu'il n'étoit pas fort habile homme. Il me montra sa Bibliothèque, qui consistoit en fort peu de livres, & qui avoient presque tous été imprimés en la Chrétienté, comme des Bibles hébraïques & latines, quelques livres d'Avicenne; & autres semblables. Il avoit seulement de bon, un Avicenne, qui n'étoit pas entier, écrit à la main, en caractères Arabes, que j'aurois acheté bien volontiers, s'il eut été d'humeur à s'en défaire. Il me fit voir aussi comme une chose rare, deux boulettes de mercure, qu'il conservoit dans une boîte sur du coton, & qu'il assuroit avoir fixé lui-même. Il s'offrit à m'en donner le secret, si je lui enseignois celui de faire des miroirs, qui réfléchissent en dehors les objets qui sont oposés, dont je l'avois déjà entretenu, & que j'en savois les justes proportions. Mais je lui témoignai que je me souciois fort peu de sa fixation de mercure; tant à cause que la Chimie n'est pas mon inclination, que je n'y entens rien, & que je n'en puis espérer aucune

Le fleur
della
Vallé a
négligé
le secret
de fixer
le Mer-
cure,

eune satisfaction ; que parce qu'il n'y avoit point d'aparence qu'un Juif, dont le savoir est assez médiocre, par ma propre expérience, fut en possession d'un secret d'importance, ou d'une réalité ; mais plutôt de quelque sophistique, & de quelque alliage impertinent, selon leur coûtume. Enfin nous fîmes amitié ensemble, & en demeurâmes à nous revoir, & à nous entretenir plus amplement, ou en cette ville ou ailleurs, si par hazard nous nous rencontrions jamais.

Pendant que j'étois occupé dans Cascian en ces conversations, il m'arriva une petite disgrâce, que je vous raconterai bien volontiers, parce que nous la surmontâmes avec honneur. Madame Maani vouloit acheter quelques étofes de soie, & d'autres gentilleses qui se font en cette ville, qui se vendent dans le *Bezazistan*, qui est un lieu dans le *Bazar*, fermé & entouré de murailles, presque semblable à ceux de Constantinople, & de plusieurs autres endroits de la Turquie, dont je vous ai écrit autrefois. Mais les femmes de qualité n'ont pas accoutumé d'aller le long du jour par la ville, avec leur suite ordinaire qui les feroit reconnoître ; du moins, c'est ainsi qu'on en use en ces quartiers, outre que l'on ne pouvoit pas aller de nuit dans le *Bezazistan*, parce qu'il est fermé. Desorte que pour sauver, comme on dit, la chèvre & les choux, elle crût bien faire d'y aller *incognito*, sous un méchant habit de servante ; parce que ces sortes de gens-là vont librement par tout, le long du jour. Elle y alla donc ainsi déguisée,

Descrip
tion
d'un ac-
cident
qui arri-
va à Ma-
dame
Maani.

sa pru-
alence.

lée, seulement avec une autre de ses sui-
vantes, sous la conduite de son *Lala*, ou
de son Intendant, & de deux autres servi-
teurs, qui la suivoient de loin. Passant par
le Bazar, en un endroit où il y avoit beau-
coup de monde, un insolent, qui, à l'ha-
bit, la prenoit pour quelque pauvre mal-
heureuse esclave, la poussa un peu, en la
touchant par le bras, comme des ivrognes
ont acoûtumé de faire par les ruës, avec
les femmes qu'ils rencontrent. Alors Ma-
dame Maani ne se souvenant plus qu'elle
avoit pris la forme d'une servante, & qu'elle
en portoit l'habit, sous lequel il est
évident qu'elle s'étoit exposée aux insultes
& aux petites disgraces dont les suivantes à
peine se peuvent défendre, se mit tout de
bon en colère. La bienséance néanmoins l'em-
pêcha de se plaindre: de sorte que, sans parler
& sans s'émouvoir davantage, ni témoigner
d'impatience, elle se fit entendre par signe
à ses hommes qui la suivoient, leur dési-
gnant l'insolent qui l'avoit poussée un peu
trop rudement, & qui continuoit son che-
min. L'un des serviteurs de Madame Maani,
qui l'entendit à demi mot, retourna
sur ses pas, après cet incivil, sur lequel il
déchargea d'abord sa colère. Cependant
quelques-uns de ses camarades vinrent à
son secours; parce que, selon les assuran-
ces qu'on nous en donna depuis, ils étoient
tous deux d'une même maison de *Cascian*,
& domestiques du gendre du Roi de Per-
se, que le crédit qu'ils avoient aquis par-
mi les officiers, rendoit insolens & insup-
portables. Et comme ils étoient tous ar-
mez, mes gens se mirent incontinent en
défen-

Hardief-
se d'un
de ses
domesti-
ques.

défense, & donnèrent en cette occasion de si belles marques de leur valeur, & du feu qui les animoit pour le service de Madame Maani leur souveraine, que le champ de bataille leur demeura, avec la gloire d'avoir triomphé de leurs ennemis; dont l'un, qui étoit le plus hardi & le plus insolent, demeura étendu sur la place, de la pesanteur d'un coup de Cimeterre, que le plus résolu des miens lui déchargea, avec tant de violence, qu'il lui sépara les deux épaules, sans deux autres coups mortels qu'il lui porta en même-tems. Tous les autres aussi furent mis en déroute par mes gens, qui leur donnèrent cent coups de piés, & cent gourmades, pour terminer le combat, sans que pour cela aucun de mes gens en fut incommodé. Je n'eus pas plutôt appris cet accident, que, sans diférer davantage, je me rendis au logis du *Daroga*; c'est-à-dire, du Gouverneur de la ville, avec ceux-là même de mes gens, qui s'étoient trouvez à cette mêlée. Je lui rapportai l'affaire, dans toutes les circonstances qui l'avoient acompagnée; & je lui dis que je n'avois pas recours à lui, pour faire châtier cette canaille, puisque mes gens s'en étoient assez bien acquitez; mais plutôt pour l'informer dans la vérité, de la façon que cette action s'étoit passée, & qu'il ne crût pas que mes domestiques eussent été assez insolens pour avoir fait naître cette querelle, & donner sujet de se plaindre d'eux, dans un pais principalement où nous recevions tant de faveurs & de civilitez.

Le *Daroga*, qui avoit déjà été informé de tout, me traita fort civilement, & me parla

Adresse
du sieur
della
Vallé.

Le Gouverneur de la ville lui fait civilité.

La conduite de Madame Maani est incomparable.

parla en termes très-obligeants, me priant d'excuser tout ce qui s'étoit passé. Il me protesta que s'il avoit sù mon arrivée, il m'auroit donné un logis, avec toute la joie imaginable, & choses semblables, dont je le remerciai très-affectueusement & du mieux qu'il me fut possible. Et en ma présence, il maltraita de paroles un certain des intéressés, qui m'avoit prévenu dans les plaintes qui lui avoit formées contre nous: il lui dit, entr'autres choses, qu'ils étoient une troupe de coquins, dont l'insolence devenoit insupportable; qu'il en avoit déjà écrit au Roi. Que, comme hôtes de Sa Majesté, nous marchions sous sa protection; & que bien loin de nous insulter, ils devoient nous protéger & chercher l'ocasion de nous rendre service; que si nous en eussions encor tué d'autres, il n'en seroit rien autre chose. Enfin, m'étant rendu leur intercesseur envers lui, je pris congé de M. le Gouverneur, & m'en retournai véritablement fort satisfait de lui, tant à cause que le différend avoit été terminé glorieusement, pour nous & à nôtre avantage, que parce que j'admirai, non-seulement la conduite incroyable de Madame Maani en cette ocasion, qu'elle n'avoit pas prévuë, mais encor son intrépidité, à la vûë de cette sanglante mêlée, & d'avoir pû modérer ses passions à ce point, que de s'en rendre la souveraine, & de continuer son chemin, sans en être émuë, & sans s'en mettre en peine davantage.

Lorsque je vous ai entretenu de ces étofes de soie, qui se font en cette ville de
Caf-

Cascian, j'ai oublié de vous dire, qu'il s'y Il se fait plusieurs sortes d'étofes dans en fait de trois sortes dans la perfection, & peut-être beaucoup mieux qu'en Italie, où jusqu'à présent, je n'en ai point encore vu de semblables. L'une sert à faire de ces ceintures que portent ordinairement les Persans; c'est une certaine façon d'étofes assez large & fort longue, dont ils se font trois ou quatre tours. L'ouvrage en est raïé, avec un mélange d'or, & quelquefois sans or, mais fort délicatement, avec des feüillages, & autres galanteries. Et entre ces raïes; parce que souvent on voit de ces ceintures qui sont doubles; c'est-à-dire, qui se divisent en deux étofes séparées, sans aucun autre ornement ou feüillages; d'un côté, le fond est d'une couleur simplement, & de l'autre, d'un autre couleur, de même que les raïes, quoique l'étofe soit toute simple; & de cette façon ces sortes d'étofes sont fort jolies & fort semblables à de certains hauts-de-chauffes d'étofes bizarre, que porta un jour dans Naples le Sieur *Francesco Crescentio*, que vous avez vûs, comme je croi. Et il y a bien de l'apparence que cette étofe soit faite pour une de ces ceintures, qu'ils joignent l'une à l'autre, pour en former une pièce de chacune.

La seconde sorte d'étofe de soïe, est celle qu'ils nomment *Milec*, qui a beaucoup de rapport à celles qu'on appelle à Naples, toiles indiennes à deux envers; mais bien plus belles sans comparaison, & dont l'ouvrage & les couleurs sont bizarres extrêmement. On lit même, sur quelques-unes, plusieurs vers Persans, qui y sont insérez &

Epigr.
36.

& tissus, comme ceux justement que cette Sabine, dont Ausone a fait l'éloge, inséroit & entremêloit adroitement en ses ouvrages : mais on y remarque de plus de certaines petites figures d'hommes & de femmes, ou d'animaux, sous de si riches & si éclatantes couleurs, qu'il ne se peut rien voir de plus beau.

Ils dépen-
sent beau-
coup en
habits.

La troisième sorte d'étoffe s'appelle *Zerbas*, où *Mileczerbas*, qui ne diffère point des précédentes, sinon que celles-là sont faites toutes de soie, & que dans celles-ci, il y a de l'or & de l'argent, avec de la soie. Ces étoffes se font dans la Perse, de même que toutes les autres de soie ou d'or, seulement pour l'ornement des Dames, ou pour couvrir des careaux, ou faire des courtepointes, & autres semblables meubles de chambre. Parce que les habits des hommes, comme je croi vous en avoir écrit autrefois, sont toujours de toile, teinte d'une couleur seulement, mais extraordinaire & éclatante. Ils en changent tous les jours, & en aïans porté une trois ou quatre fois, ils la rebutent, & la donnent à quelqu'un de leurs valets. Desorte qu'encor que l'on s'habille de toile, dès le commencement de l'année, à cause de la quantité d'habits, que les particuliers se font faire, la dépense en est presqu'aussi grande que s'ils s'habilloient de soie.

Le Roi d'aujourd'hui a introduit cette coutume, afin, je croi, qu'il ne se consume pas tant de soie en son Roïaume, & qu'on la transporte toute dehors dans les pais étrangers; & qu'en échange, l'argent soit plus commun dans la Perse. Les
toiles,

toiles, dont se font les vêtements, ne sont pas de lin, parce qu'il n'y en a pas ici, mais de coton, dont se font toutes les toiles, que nous apellons le menu linge, duquel nous nous servons ordinairement. Celles-là sont aussi de différentes couleurs, très-fines, & beaucoup plus que quelques toiles que ce soit, de Flandre ou d'Hollande, & le plus souvent on les apporte de l'Inde, où on les façonne. Pour les chemises, il s'y fait d'une sorte de toile particulière, avec un mélange de soie en forme d'échiquier, qui est fort galante, & fort jolie; & d'autant plus, que chacune de ces grandes chemises se peut mettre dans la main: sur-tout elles sont fort commodes pour l'hiver; parce que le coton de soi est chaud; & quelque violent que soit le froid, on ne s'avise pas de chauffer la chemise. Mais l'été, quoiqu'elles ne me déplaisent pas, à cause de la fraîcheur de la soie qu'elles conservent, je vous avoué néanmoins que je desirerois cette plus grande fraîcheur que communiquent les chemises de lin de notre Europe, dont il ne me reste aucune à présent. Il se fait aussi d'une certaine étoffe très-fine, de coton & de soie, mêlez ensemble, comme du satin, qu'ils apellent *Coroni*, du nom de *Coron*, qui n'est autre chose que de la toile de coton, presque comme du bazine. On s'en sert diversement; les uns pour s'en faire des habits, non pas les personnes de condition, au moins très-rarement; mais plutôt les marchands, ou d'autres semblables gens, qui se veulent faire connoître de loin, sous des habits plus beaux & plus éclatans qu'à l'ordinaire.

Mais

Il se fait
dans
Calcutta
des toiles
de
coton
très-fines.

Mais puisque je me suis engagé à parler des habits, il est plus à propos que je fasse une entière description de ceux que portent les habitans de ces quartiers, vû que l'ocasion s'en presente, qu'à present je n'ai plus de l'peintre avec moi, qui m'en puisse tirer une copie pour l'envoier en Italie.

Descri-
ption des
habits
des Per-
sans.

Vous saurez donc que l'habit des Persans est un peu différent de celui des Turcs; c'est à-dire, plus simple, plus étroit, & plus échancré par haut. La veste de dessous, qu'ils portent l'hiver seulement, sur la chemise, & qui ne se voit pas, à cause qu'elle est courte, se fait ordinairement de ces toiles de coton des Indes, qui sont fines extrêmement, sur lesquelles on a imprimé, ou des fleurs, ou des figures de différentes couleurs, parfaitement belles, & piquées, avec un peu de coton dedans. Mais la veste de dessus, qui est plus longue, qui paroît seulement, & qu'ils portent seule en été, qui est aussi un peu piquée & garnie de coton, est parfaitement juste sur celui qui s'en sert, & fort étroite par la ceinture. Elle doit aussi couvrir l'estomac, & puis on la lace par dehors, de quatre lacets sur le côté droit. Elle a des manches longues, étroites & plissées, dans lesquelles on passe les bras; mais elles sont toutes fermées, & sans aucuns boutons aux poignets. De la ceinture en bas, elle va toujours en s'élargissant, à la façon d'une cloche, & un peu tendue, à cause du coton piqué dont elle est garnie, qui la soutient, & se termine enfin au gras de la jambe, où elle est plus ample qu'en quelque endroit que ce soit.

Ordi-

Ordinairement ces sortes de vestes, qu'ils portent par dessus, se font comme je vous ai dit ci-devant, de ces toiles teintes des Indes, d'une couleur seulement, mais bizarre extrêmement; & ils les portent d'autant plus volontiers, que les couleurs en sont extraordinaires & fantasques. Et lorsque ces toiles sont neuves, je vous assure qu'elles ne sont pas moins lustrées & éclatantes que le satin. Ils se ceignent fort bas, comme au-dessous du ventre, avec deux ceintures l'une sur l'autre. La plus longue des deux, de même que la seconde, est faite de ces étofes de soie, dont je vous ai parlé, d'un ouvrage fort délicat & galant; souvent même il y entre de l'or. Parce que leur vanité ne consiste presque qu'à posséder de riches & de superbes ceintures, & des turbans magnifiques, dont ils changent fort souvent, & dont la diversité fait toute leur étude. Par ces marques extérieures, on fait le discernement des personnes de condition, d'avec les gens du commun. L'autre ceinture est plus courte & plus étroite; c'est-à-dire, que sur cette grande, mentionnée ci-dessus, pour en relever l'éclat, & la faire remarquer davantage, ils en appliquent une moindre, & beaucoup plus simple, d'une seule couleur; & quoiqu'ordinairement elle ne soit pas faite de soie, mais de coton, ou de poil de chameau, elle n'en est pas moins estimée. Parce que souvent ces sortes de ceintures sont plus précieuses & plus chères que si elles étoient de soie.

Il s'ont
fort cu-
rieux en
ceintu-
res & en
turbans.

Les Persans se servent en hiver seulement d'un habit de dessus, qui est fait à
peu

peu près comme une casaque, ou un juste-au-corps, & ordinairement fort court. Desorte qu'aux cavaliers, & aux gens de guerre, il bat simplement de son extrémité la croupe du cheval sur lequel on est monté, afin qu'ils soient plus prompts à se mettre sur la défensive, & qu'ils puissent se servir de leurs armes avec plus de facilité. Le peuple le porte un peu plus long; mais il ne passe pas le genouil à qui que ce soit. Et les uns & les autres s'en servent de deux sortes, qui sont fantasques & capricieuses, & dont l'invention est belle. On les fait ordinairement de drap; mais d'une couleur extraordinaire & différente de celle de la veste; avec une garniture de certains cordons & de houpes de soie, d'autres différentes couleurs sur les côtez, qui a fort bonne grace, soit que ces cordons servent de lacets, ou qu'ils flotent, comme il arrive ordinairement. Quelques-uns, mais peu, & seulement en quelque solennité, se font faire cét habit de dessus, de quelque étoffe de soie & d'or, & presque toujours fourée de peaux, dont ils ont quantité. Car outre celles qui nous sont connues, ils en ont encor d'autres fort jolies, blanches, noires & grises, d'une certaine sorte d'agneaux, qui naissent dans la Province de *Chorasán*, dont le poil est long, frisé & délié, tellement que les peaux en sont très-belles & très-fines, joint aussi qu'en ces quartiers elles sont à grand marché. Les bas-de-chaussés, qu'ils portent tous, sont de drap, de quelque belle couleur; & pour cét éfet, le drap fin de Paris est le plus estimé. Cette sorte de chaussure n'est

Ils se
font des
robes
fourées.

n'est que pour les hommes seulement : parce que les femmes n'y emploient que du velours, de la toile d'or, & de ce qu'il leur plaît davantage.

Sur-tout, ils ont grand soin que toutes les choses qu'ils portent soient de différentes couleurs, contre nôtre pratique, qui aeste le contraire. Cependant les couleurs communes & ordinaires n'y sont pas fort estimées, comme le bleu, le verd, & autres semblables. Mais plutôt celles qui sont fantasques & bizarres, comme la couleur d'eau de mer, de bronze, de chamois, de lie de vin, d'olive, & ainsi des autres. Mais de toutes leurs couleurs, qui sont les plus éclatantes & les plus gaies, il n'y en a point qui me plaisent davantage, qu'un certain incarnat, qui semble être tout de feu, qu'ils appellent ici *Al*, auprès duquel tous les plus beaux incarnats, & les plus vives écarlates que nous aïons, sont tellement défectueuses, qu'elles semblent pâles & sans éclat. Je ne le puis mieux comparer qu'à de la braize allumée, ou bien à la fleur d'un grenadier : & entre toutes leurs couleurs, qui sont obscures, un certain gros verd, fort chargé & tirant sur le noir, me plaît assez, c'est aujourd'hui la couleur la plus nouvelle, & la plus à la mode qui soit dans l'Orient. Elle s'appelle *Negti*, de *Nest*, qui est le nom d'une certaine huile que la nature pousse hors de terre, en un endroit qui n'est pas éloigné de *Bachu*, ville d'Albanie, sur la mer Caspienne, de la dépendance aussi du Roi de Perse. Ils appellent cette couleur *Nesti*, parce qu'elle a beaucoup de rapport à celle de cette huile, la-

Il s se
plaisent
fort à
porter
des ha-
bits de
différen-
tes cou-
leurs.

quelle, à la différence des autres huiles, s'appelle proprement *Nest*, dont on se sert ici seulement pour brûler, & qui coute fort peu. Le débit néanmoins en est si grand, que le Roi en tire tous les ans une somme d'argent très-considérable. De plus, elle est médicinale, & a plusieurs belles propriétés. Enfin, il est certain que cette sorte d'huile n'est pas inconnue à nos Médecins, non plus qu'à nos anciens historiens, parce qu'il s'en trouve encor en quelques endroits de la Jurisdiction de Babilône, & que le Prophète Daniel en fait mention; mais je n'ai vu ce merveilleux effet, & que Pline lui attribue, que de loin elle soit susceptible de feu.

Dan. 3.
46. Lib.
8. c. 108.
6. lib. 24.
9. 17.

Pour terminer cette description importante des vêtements, je vous dirai que les épées, dont on se sert ici, n'ont qu'un tranchant seulement, & qu'elles sont beaucoup plus courbées qu'en Turquie. Ceux qui s'en servent, les portent de telle sorte, qu'étant attachées à la ceinture, d'elles-mêmes, & par la pesanteur du côté qui est le plus large, elles se tournent à rebours d'une façon tout-à-fait bizarre: je veux dire, que le côté du tranchant du cimenterre, comme plus léger que l'autre, se tourne vers le Ciel. Et de cette façon une épée est fort commode, tant à ceux qui vont à pied, parce qu'elle joint & embrasse parfaitement la cuisse, qu'aux autres qui vont à cheval, à cause qu'elle n'embarasse nullement, & qu'elle s'unit fort bien à la cuisse & à la selle; & lorsque dans l'occasion ils sont obligez de mettre la main à l'épée, le tranchant, qui a le dessus, se trouve toujours

jours en état de défendre son maître. Les gardes ne sont qu'une simple croix; mais elles suffisent pour couvrir & conserver la main, & les plus curieux ont acoûtumé de les porter damasquinées à la Persane. Les foureaux sont de chagrin, noirs ou rouge, comme je les porte ordinairement, avec le bout du foureau, de même ouvrage que la garde. Les baudriers, ou porte-épées, y sont très-jolis & étroits; mais tout unis, sans ornement, & dans la couleur naturelle des peaux de dains dont ils sont faits.

Ils portent toujours un turban de couleur, raïé diversement, sur un fond blanc de toile de coton, & rarement un blanc tout uni. Les personnes de condition ont acoûtumé d'en porter de brodez d'or & d'argent, quoique souvent ils s'en servent de fort simples & fort communs, selon que l'humeur domine; mais ils sont toujours fort amples, fort grands, & d'une forme assez bizarre, si bien que le petit bonnet qui est au milieu ne paroît jamais. Parmi les Persans, au moins selon que je l'ai remarqué jusqu'à présent, l'habillement de tête ne met point de différence entre les personnes, comme parmi les Turcs, excepté ce bonnet rouge, qu'ils appellent *Tag*, ou couronne, qui est une marque particulière & spécifique de noblesse, & du rang que l'on tient dans la milice, mais que l'on porte fort rarement, & seulement en de célèbres occasions, dont je vous ai entretenu ailleurs. Pendant les grands froids de l'hiver, qui sont extrêmes en ces quartiers, plusieurs ont acoûtumé de porter, sous le turban, un grand bonnet long & pointu, fouré

Les tur-
bans
sont
beaux.

de peaux, dont l'extrémité paroît au-dessus, par le milieu des envelopes du turban; & de sa largeur, par en bas, il couvre entièrement la tête & les oreilles, pour les défendre de la rigueur du froid, de même façon que Xénophon assure, que ceux de Thrace en portoient de son tems.

*De Cyr.
min. exp.
l. 7.*

Chez eux, ils portent ces bonnets sans turban. Quelques-uns mêmes les portent aussi sans turbans, hors de la maison; mais ce ne sont pas les personnes de condition. Les Géorgiens seulement, qui n'ont point d'autre habillement de tête, qui s'en servent d'ordinaire, & qui, comme Chrétiens, ont le turban en horreur, le portent indifféremment, & nobles & roturiers. En ces quartiers néanmoins, on ne se met pas en peine de cette distinction entre les personnes; si bien que les Chrétiens, de même que les autres, peuvent librement se servir des habits, & de turbans semblables à ceux que portent les Persans. Il leur est permis de porter le verd, qui est si étroitement défendu en Turquie, non-seulement sur la tête, & en leurs habits, mais encor en leur chaussure: desorte qu'ordinairement leurs souliers sont verds, de çhagrin, & d'autres couleurs encor; mais pour le çhagrin, il n'y a que les personnes de condition qui s'en servent. Parce qu'ils sont trop durs, & qu'ils ne sont incommodés, je me contente d'en porter de maroquin, comme le menu peuple. Leur forme est aussi fort différente de celle des Turcs; le bout en est pointu, & le talon élevé, ce qui donne de la hauteur à celui qui en est chaussé. Enfin ils sont tous semblables.

*On y en
porte de
verds.*

*De reli-
gion di-
férente.*

blables à ces souliers des Médes, dont on se fert communément au grand Caire, pour se procurer le même avantage, & à ceux que les soldats de Xénophon portoient, sur les mémoires qu'il nous en a laissez. *Cirpoad. lib. 8.*

L'habillement des femmes est aussi très-simple, & sans ornement; quoique celles qui sont riches & de condition, n'y épargnent rien, pour en avoir de drap, de soie & d'or, avec un tissu de différens ouvrages, fort agréables & fort jolis. Il est plus étroit aussi que celui des femmes Turques; &, selon moi, la forme n'en est pas si belle. Elles se ceignent aussi fort bas, presque au-dessous des fesses, ce qui a très-mauvaise grace. Le voile qu'elles portent sur la tête, est semblable à celui des femmes de Bagdad, dont je vous ai entretenu autrefois, si je ne me trompe, & attaché par devant de la même façon; mais par derrière, il flote jusqu'à terre de tous les deux côtés, à la différence de celui des femmes de Babilône, qui ne traîne que d'un côté seulement. Elles en ont de diverses couleurs, mais bizarres & fantasques extrêmement. Elles sont coëffées fort simplement, & leurs ornemens de pierreries, ont tout-à-fait du rapport à ceux des Babilôniennes. Elles portent seulement ici un rang de perles; non pas au col, comme nous, mais en divers endroits, de-cà & de-là sur les tempes, qui pend à la négligence, de la hauteur de quatre doigts, & peut-être davantage, au-dessous du visage, flotant devant & derrière, selon le mouvement de la tête. Elles vont aussi ordinairement avec deux grosses touffes de cheveux déliez,

H ; qui

Les femmes sont coëffées d'une façon extraordinaire.

qui naissent du sommet de la tête, & qui se répandent indifféremment de côté & d'autre, lesquels étant noirs, comme ils les aiment ici, & qu'ils le sont presque tous, ont autour d'un beau visage, toute la bonne grace qu'on peut s'imaginer. Lorsque les femmes vont par la ville, elles se couvrent le corps & le visage d'un linceul blanc, comme font les femmes Syriennes; & montent ordinairement à cheval, dont les unes abandonnent la conduite à un serviteur, qui le tient toujours par les rênes, & que les autres conduisent elles-mêmes, comme bonnes cavalières.

La description que je vous ai faite de ces sortes d'habits, m'a trop écarté de la suite de mon discours. Mais je veux croire qu'elle n'aura peut-être pas été inutile, pour délasser votre esprit, que le simple récit des journées de mon voyage pouvoit ennuyer. Je crains néanmoins que le tems que j'ai employé à observer, pour ainsi dire, plutôt qu'à débiter des choses de si peu d'importance, ne m'ait rendu incommode & insupportable. S'il est donc vrai que cette description trop exacte vous ait été importune, ne vous en prenez, comme je vous l'ai déjà témoigné, qu'à la perte volontaire que j'ai faite de mon peintre; parce que, quand je l'avois, lui-même, sans me donner la peine de faire l'orateur, avec le pinceau ou le craïon, il me representoit sur un papier, & dans toutes les circonstances, & bien mieux que je n'aurois pu faire par mes paroles, les vêtemens & les autres choses qui en dépendoient. J'ai un déplaisir extrême qu'il se soit retiré d'avec moi, sans
avoir

La perte
que fit le
fiurdel-
la Vallé
a été pré-
judicia-
ble aux
curieux.

avoir premièrement achevé un portrait de Madame Maani, qu'il m'a laissé imparfait, & que je lui avois commandé de faire, sous l'habit qu'elle portoit en Mésopotamie, qui est fort beau, & dont la forme est fort jolie, selon moi. Elle s'en sert encor quelquefois, comme en d'autres rencontres, de celui des Dames de Perse, de Turquie, d'Arabie, de Géorgie, de l'Inde; enfin, de tous les endroits où elle a eu habitude, & de toutes les nations qu'elle a pratiquées. C'est tout vous dire, qu'elle les porte tous, les uns après les autres, par galanterie, & qu'elle en fait son divertissement. Tellement que si ce portrait eut été achevé, je l'aurois envoyé très-volontiers en Italie. Mais comme il n'est simplement qu'ébauché, il ne mérite pas de faire un si beau voiage. Et parce que,

Il me faut retourner à mon premier travail. Pet. 17.
di Mors

Je dis donc qu'après avoir vû & observé^{o. 1.} dans *Cascian* les choses que je vous ai spécifiées ci-dessus, nous en partîmes le Dimanche au soir du 28. de Janvier, & selon la coûtume, comme il ne s'agit que de sortir de la ville & de se mettre sur la route, nous passâmes la nuit à une lieuë delà seulement, dans le *Carvanserai* d'un gros bourg, qui se nomme *Bidgul*. Le lundi nous nous trouvâmes en état de partir devant le jour, à cause que nous ne pouvions espérer de logement qu'à quelques lieuës d'ici. Nous en fîmes sept, toujours par de certaines grandes plaines sablonneuses & stériles, où les animaux enfonçoient pres-

que jusqu'aux sangles. Nous y portâmes aussi de l'eau, parce qu'en ces quartiers il ne s'en trouve que de salée, à cause de la quantité de sel dont le territoire est rempli. Le soir nous ne trouvâmes point de village ni aucun lieu habité, parce qu'il est impossible que qui que ce soit puisse vivre en ce désert. Il y a seulement deux *Caravanferai*, qui ont été bâtis pour la commodité des voyageurs, dans l'un desquels, parce qu'ils sont tous ensemble, nous logeâmes; & ils appellent ce lieu, *Déchien*.

Campagnes stériles, à cause du sel dont elles sont remplies.

Le mardi, en six lieues de chemin que nous fîmes, nous traversâmes ces fameuses plaines de sel, qui sont assurément quelque chose de très-remarquable, quoique nos livres de Géographie n'en fassent aucune mention. La campagne est unie, & toute blanche. En effet, ce n'est que du sel tout pur, & par conséquent stérile; quoique dans le commencement, où elle ne paroît pas encor blanche, on y trouve, d'espace en espace, des racines d'une certaine herbe sèche, & salée, de couleur jaunâtre, que je ne connois point, & que je négligeai aussi de cueillir pour vous en faire part, parce que nous sommes trop éloignés. En été, ce quartier est sec extrêmement. Et l'on m'assura que la chaleur y est insupportable; & que pour se soustraire à ces sortes d'impressions, on prend, en ce tems-là, un autre chemin qui est un peu plus long. Pendant l'hiver, ce pays est ordinairement inondé des pluies continuelles, dont les eaux deviennent salées & blanchâtres. Quelquefois elles y sont si hautes, que les chevaux en ont jusqu'aux sangles. On y passe

passe néanmoins, au grand préjudice des
 habits, qui demeurent tachez de l'impu-
 reté de ces eaux, qu'il faut nécessairement
 traverser. Outre l'incommodité de l'eau, En hi-
 ver elles
 sont
 inon-
 dées.
 le terrain perd sa solidité en ce tems-là, si
 bien qu'on n'y chemine qu'avec une peine
 inconcevable, & non sans risquer sa pro-
 pre vie: parce que pour peu que l'on s'écar-
 tât du chemin fraïé & batu, on s'engageroit
 infailliblement dans des boubriers, d'où
 on ne pourroit espérer de sortir que très-
 difficilement. De cette façon, non-seule-
 ment des hommes; mais encor des chevaux
 & des chameaux mêmes, quoique de tail-
 le avantageuse, y ont été submergez. Pour
 la sûreté des voyageurs, on y a dressé d'es-
 pace en espace de certains pilastres de pier-
 res noires, qui marquent le chemin qu'on
 doit tenir. Mais pour moi, que la bonne
 fortune a toujourns accompagné en mes voïa-
 ges, quoique j'aie entrepris celui-ci pen-
 dant l'hiver, sous une fraîcheur, qui ne
 nous a incommodé en aucune façon, j'ai
 eu cet avantage de n'y point trouver d'eau,
 parce que l'année a été sèche extraordi-
 nairement en ces quartiers. D'où vous
 pouvez juger que le terrain étoit solide, &
 que nous avons fait ce trajet le plus agréa-
 blement & le plus heureusement qu'il se
 puisse dire.

Le sel qui s'y rencontre, & que j'y goû-
 tai, est fort blanc & seroit bon à manger;
 mais les Persans ne s'en servent pas; parce
 qu'ils en ont grande quantité d'ailleurs,
 qu'ils appellent de montagne, & qu'ils esti-
 ment bien davantage. La terre, par une
 providence de Dieu, très-particulière, leur

Le sel en
 est bon
 & bien
 blanc.

communiquant avec profusion ce qu'ils n'auroient pû espérer de la mer qu'avec des difficultez incroyables, à cause que de tous les côtez elle est extrêmement éloignée de la Perse. Vers le milieu, ou environ, de ces plaines blanches de sel, je trouvai un petit espace de terre noire & seche, que ce Roi y fit transporter une fois. Parce que, pour satisfaire à sa dévotion, il alla à pié en pelerinage à une de leurs Mosquées, en *Chorazan*, qui est fort fréquentée. Et comme il étoit obligé de passer par ici, vû qu'il n'y a point d'autre chemin, & qu'il ne pouvoit pas traverser en un jour à pié toutes ces plaines salées, qui continuent l'espace de cinq lieues, ou environ, il y fit porter cette terre, pour former un réduit qui fut plus sec; afin d'y passer une nuit, comme il fit, & s'afranchir par ce moïen de ces humiditez, qui inondoient peut-être ce détroit. Aujourd'hui les caravanes, qui y passent pendant l'hiver, se servent de cette même commodité.

Ces plaines salées durent l'espace de 5. lieues.

Nous traversâmes ce jour-là toutes ces plaines de sel; mais nous ne pûmes pas joindre le soir aucun lieu de retraite. Parce qu'il n'y en avoit point, qu'il ne fut éloigné d'autant de chemin que nous en avions déjà fait. Desorte qu'ayant parcouru cette carrière blanche, avec les eaux & les provisions de bouche que nous avions, jusqu'à du bois pour faire la cuisine, nous demeurâmes où la nuit nous surprit. Et pour ce soir-là, Madame Maani ne voulut pas qu'on levât la tente, ni dormir dans sa litière, se contentant de passer la nuit au serain, avec moi, sous le pavillon du Ciel étoilé; mais néa-

Générosité de Madame Maani.

néanmoins sous de bonnes couvertures, piquées de coton, selon l'usage & la coutume du païs, & avec les bonnets fourrez en tête.

Le mercredi, qui étoit le dernier de Janvier, après cinq ou six lieuës de chemin, nous fumes loger sur le soir dans un *Carvanferai*, qu'ils appellent *Sciah-cuh*; c'est-à-dire, montagne noire, en langue Persane, à cause d'une montagne voisine, qui paroît noire de loin. Pendant le jour, nous dînâmes auprès d'un réservoir d'eau douce, que nous trouvâmes sur le chemin, de laquelle nous fîmes provision pour le soir, & emplîmes nos outres: parce qu'il n'y en a que de salée dans le *Carvanferai* de *Siah-cuh*. C'est pour cela que le Roi a commandé, & fait faire déjà un autre *Carvanferai* en cet endroit, quelque peu éloigné du premier, & tout auprès d'une certaine eau qui est très-excellente. Il a puni exemplairement l'Architecte qui a fabriqué le premier *Carvanferai*, qui est bâti depuis peu, & en un endroit où l'eau est très-mauvaise, le pouvant faire autrement. Parce que cette dépense est faite; dès que le second *Carvanferai* sera achevé, on désertera le premier.

Je vous ai fait tout ce discours, afin que vous considériez la dépense que fait le Roi Abbas; combien de soin & de peine il se donne, pour embellir & enrichir son païs, sur-tout pour y entretenir le commerce, & le rendre fertile & abondant en toutes sortes de marchandises. Il m'arriva dans *Siah-cuh* une chose fort extraordinaire; savoir, qu'après m'être abstenu du vin si

Architecte puni exemplairement.

long - tems , j'en goûtai quelque peu pendant le souper , pour la premiere fois. Et parce qu'entre mes aventures , dont vous êtes fort curieux , celle-ci est nouvelle , & que l'ocasion qui m'y porta est remarquable , je suis obligé de vous en entretenir. Si j'y emploie un peu de tems , vous m'excuseriez , s'il vous plaît , parce que je ne puis supprimer les circonstances nécessaires , que je vous prie de parcourir avec un peu de patience , & de souffrir cette digression hors de propos. Mais celui qui voudra seulement entendre parler de mes voïages , il peut , sans scrupule , obmettre le chapitre qui suit , parce qu'il ne hazardera rien , & que c'est pour cela que je l'ai marqué expressément.

Digres-
sion,
marquée
par l'Au-
teur, &
pour-
quoi.

Madame
Maani
desire
des en-
fans.

Madame Maani , selon la coûtume de routes les femmes , a une extrême passion d'avoir des enfans , dont la privation la réduit dans un déplaisir & un chagrin extraordinaire. Elle ne manque pas assurément de ces gens qui lui prescrivent des remedes de Messire Grillon ; parce que , selon moi , elle en consulte tout le monde , & en cherche de tous côtez. Je lui ai déjà dit , qu'elle ne fit rien inconsidérément & avec précipitation , & qu'elle se donnât de garde de ne rien faire sans avis , & sans consulter les experts ailleurs qu'en ces quartiers , où le nombre en est très - rare ; & où ceux qui s'en piquent , lui pourroient peut - être bien ordonner des remedes qui lui seroient contraires , & qui lui ruineroient absolument la santé. Que la fécondité en une femme dépend de Dieu , qui est l'auteur de la nature , & duquel toutes choses

choses procèdent ; & qu'enfin il se faut abandonner à sa providence , & le reste , à laquelle elle me dit qu'elle se soumet entièrement , & qu'elle ne veut point avoir d'autre volonté que la sienne. Mais je m'en défie fort ; parce que le desir qu'elle a de se voir enceinte , est si puissant , que Dieu fait , si sans me communiquer sur ces petits desseins , elle peut s'empêcher de faire des expériences. Entr'autres choses , de certains Médecins ignorans , selon moi , lui ont persuadé que pour faire des enfans , il faut que je boive du vin ; & que ma boisson ordinaire , qui n'est que de l'eau toute pure , est l'unique & la seule raison pourquoi nous n'en avons point. Ils établissent leur sentiment , sur ce qu'ils assurent qu'il n'y en peut avoir d'autres : parce que nous sommes tous deux de familles très-fécondes , tant du côté du pere que de la mere , & d'où sont sortis quantité d'enfans ; Madame Maani particulièrement , dont la mere en a eu douze ; en éfet , en deux fois elle en a eu quatre ; & même , depuis que j'ai épousé sa fille , elle est acouchée encor une fois. Son pere , de même que sa mere , étoit aussi de bon tempérament , puisque de deux femmes qu'il a épousées , il en a eu dix-huit enfans.

Pour ce qui est de nos personnes , nous sommes encor jeunes tous deux. Et quoiquel'âge de Madame Maani ne me soit connu que par des indices ; parce qu'en tous ces pais ils ne tiennent point de registres bâstières , & qu'ils n'en écrivent presque rien sur le papier. Le peuple vit dans une

Elle
consulte
les Mé-
decins.

igno-

ignorance invincible, & dans une indifférence criminelle, pour les livres & les écritures, se contentant de se conserver le souvenir des années de leur Roi, ou le tems des Gouverneurs de Provinces. Néanmoins, après la recherche que j'en ai faite, le plus exactement qu'il m'a été possible, bien que grossièrement néanmoins, je trouve, en conciliant seulement les tems des guerres, & de certaines actions remarquables, avec nos années; que Madame Maani n'avoit que 18. ou 19. ans lorsque je l'épousai; desorte qu'à présent elle va sur sa vingtième année, ou environ. Ainsi elle est encore jeune pour avoir des enfans. Outre que je ne suis pas dans un âge fort avancé, & qu'à peine j'ai atteint celui de trente-deux ans. Ils ajoutent, & il est vrai, que nous nous portons bien tous deux, par la grace de Dieu, & que nos complexions, autant que l'on peut en juger, ne sont pas fort inégales, ni inhabiles à la génération. Desorte que s'il y a quelque empêchement, on ne le peut attribuer qu'à l'humidité extraordinaire, ou l'excessive froideur, que nous cause l'eau que nous bûvons, & moi particulièrement, en qui doit consister la force & la vertu, qui en fait mon principal, & qui en bois incessamment.

J'ai répondu à la force de ces raisonnemens, & dans la vérité, qu'il y a une infinité de personnes, principalement en ces contrées de l'Orient, qui ne boivent que de l'eau, & qui font quantité d'enfans. Et quoique l'exemple d'autrui ne fasse rien pour moi; je dis de plus, pour détruire ces puissans argumens, par ma propre expérience.

Madame
Maani
n'avoit
que 18.
ou 19.
ans
quand
elle fut
mariée.

rience, qu'autrefois en Italie, où je ne buvois que de l'eau, j'ai eu des enfans, & me suis aquis la qualité de Pere, avant que je fusse marié. Mon tempérament, ni ma constitution, ne sont point tellement débilitées, qu'elles puissent faire croire aucune altération de cette ancienne vertu. C'est pourquoy il en faut attribuer la cause à quelque autre défaut de nos complexions, qui péchent peut-être, si je ne me trompe, par un excès de chaleur étrangère; la mienne, au moins, par les preuves que j'en ai données autrefois; & la sienne, sans doute, par celle que nous en avons à present; ou bien à quelque influence céleste, si, ce que je ne crois pas, l'on peut ajoûter foi à de semblables choses, & à un horoscope, qui n'est peut-être pas mal fait, & qui a été vérifié en ma personne sur beaucoup d'autres choses, qu'un de mes amis me tira une fois, & que j'ai laissé à Rome dans mon cabinet de noier, si je ne me trompe, selon le pronostic duquel je ne puis pas espérer beaucoup d'enfans.

Ces réponses font très-peu d'impression sur leurs esprits. Parce que, comme ils méprisent fort les exemples que j'ai cité, à cause que dans leur sentiment, elles ne me conviennent nullement; de même que les influences célestes qu'ils n'entendent peut-être pas, & dont ils ignorent les effets. Ils repliquent, après avoir bien examiné mon affaire, que du premier enfant que je fis, dans le tems que je ne buvois que de l'eau, on ne peut en tirer aucune conséquence, parce que je n'avois quité le vin absolument, que depuis un mois auparavant; &

Le
sieur del-
la Vallé
ne bu-
voit que
de l'eau.

Les Mé-
decins
du pais
blâment
cette
boisson.

que

que pour cette raison, il m'étoit encor resté quelque étincelle de vigueur, de cette complexion vineuse, si on la peut nommer ainsi. Et que du second, qui me naquit une autrefois, après une habitude contractée de boire de l'eau depuis quelques années; ils disent, que pour avoir été engendré en cette abondance d'humeurs froides & humides, il ne vécut que très-peu de jours, & mourut incontinent acablé de catharres.

Madame
Maani
sollicite
le sieur
della
Vallé de
boire du
vin.

Madame Maani, que ces raisonnemens ont bien plus fortement persuadée que moi, m'a souvent sollicité, & même avec importunité, de boire du vin: jusqu'à me promettre que si j'en bois, elle m'imitera de bon cœur, qu'elle en fera même son ordinaire, quoiqu'elle ne l'aime nullement, & que, selon moi, il ne lui soit pas fort profitable, & qu'elle n'en boive que rarement, & seulement par forme de médecine, lorsque par un principe de santé elle seroit en avoir besoin, parce qu'elle se pique fort souvent de posséder de grandes lumières, & d'être fort intelligente en l'art d'Hipocrate; & Dieu sait comment elle l'entend: ou bien quand elle se trouve à table, avec d'autres personnes de son païs qui en boivent, par complaisance elle s'éforce de les seconder. Pour moi qui abhorre naturellement le vin, qui estime infiniment davantage, & qui chéris beaucoup plus, sans comparaison, mes scerbets odiférans, ne sachant comment me défendre des pressantes atakes de Madame Maani; je l'ai enfin contentée, par cette réponse, que je n'ai aucune confiance aux Médecins de ces
quar-

quartiers, & que je ne veux point m'abandonner à leur conduite; mais bien à celle des Médecins de mon païs, du sentiment desquels je ne m'écarterai jamais, parce que je sai positivement, que rien n'est caché à leur intelligence; que je m'en raporte donc à eux; & outre l'avis des Médecins, au sentiment particulier de deux autres personnes, que j'estime & honore également, entre lesquelles vous tenez le premier rang dans la ville de Naples, comme le plus éminent en doctrine, & que je chéris souverainement, comme tout le monde fait. L'autre est un Gentilhomme de mes anciens amis, qui demeure à Rome, & qui se nomme le Sieur *Francesco Drago*, duquel les avis & les résolutions me sont autant d'oracles. Parce qu'outre que je suis assuré qu'il me fait l'honneur de m'aimer beaucoup, & qu'il ne me dissimule jamais la vérité; il est tellement versé dans la connoissance des choses naturelles, que sans faire tort à aucun Médecin, quelque excellent qu'il soit, il n'y en a point qui puisse raisonner plus pertinemment que lui sur ces matières. Desorte que si tous deux sou-

Il se défend d'en boire.

tiennent, que pour avoir des enfans, il est nécessaire que je boive du vin, j'obéirai incontinent, quoique contre mon inclination, pour ne pas manquer, de mon côté, sur une chose de cette importance. Mais que je n'en veux point boire, s'ils font d'un sentiment contraire; & qu'en l'atendant, je la prie de me laisser vivre à ma fantaisie.

Cette défaite, jointe à la promesse que je fis à Madame Maani, la contenta merveilleusement, & me pria instamment d'en

d'en

d'en écrire le plutôt qu'il me seroit possible. Néanmoins elle s'avisa encor d'une autre ruse pour me pousser à bout, ce fut dans le *Carvanferai*, que je vous ai marqué ci-dessus, de Siah-cuh où nous eûmes une longue conférence sur ce sujet. Elle me dit que nous devions être persuadez que le Roi *Abbas*, que nous allions trouver, m'obligeroit incontinent de boire du vin. Parce qu'il ne permet pas, & ne prend pas plaisir que dans ses festins, qui que ce soit boive de l'eau; & qu'ayant acoûtumé, pour régaler & favoriser ses hôtes, de boire avec eux, je n'aurois pas bonne grace de m'en dispenser, & de dire à Sa Majesté, que je ne puis boire de vin: c'est pour quoi, comme je ne doutois pas que dans peu je serois obligé d'en boire, à l'instance du Roi, j'aurois sans doute le déplaisir de n'en avoir point goûté auparavant à sa considération, & d'avoir été insensible à ses prières. Je vous jure que je ne pus parer à ce dernier coup, & qu'il me fut impossible de m'en défendre. Si bien que pour lui complaire, & lui donner témoignage d'un bon mari, en ayant rempli une petite porcelaine, qui ne tenoit pas davantage que l'abreuvoir d'un oiseau, avec bien de la peine, & une infinité de grimaces & de simagrées ennuyeuses, à la mode de Naples, pendant qu'elle rioit de bon cœur, & qu'elle y prenoit grand plaisir, je l'avalai à la fin en grondant, comme si ç'eût été une medecine. Mais je lui dis que pour en boire désormais, il falloit attendre la consulte de Rome & de Naples. Mais retournons maintenant à notre voiage.

Belle invention de Madame Maani, dont il ne se pût défendre.

Le

Le jeudi, qui étoit le premier jour de Février, nous nous levâmes deux heures devant le jour, parce que nous avions huit lieuës à faire ce jour-là, pour trouver un logement. Nous enfilâmes un chemin uni à la vérité, mais très-dificile à passer, comme celui qui en tout tems est tellement sale & boïeux, que les chevaux y enfoncent jusqu'aux sangles. A present néanmoins, on y va fort commodément; parce que le Roi y a fait paver une route, qui a de longueur cinq lieuës, & davantage, autant que les bouës en occupent. Et comme cette route est par tout égale, tirée à la ligne, large, belle, & qu'on la découvre d'une seule vûë, c'est assurément quelque chose de très-remarquable. Elle n'est pas encor achevée; mais on y travaille incessamment; & parce qu'en divers endroits cette chaussée est coupée, pour faciliter le passage à de petits ruisseaux qui y coulent, on y a fait des arcades en forme de ponts: mais entr'autres il y en a une vers le milieu qui est fort spacieuse, dans laquelle on a fait de petits départemens, pour la commodité de ceux qui s'y voudroient reposer. Celle-là est bâtie sur le plus grand fleuve, qu'ils nomment en leur idiôme Turc, *Aggi Ciai*; c'est-à-dire, fleuve amer, parce qu'effectivement l'eau en est amere & salée, comme toutes les autres de ces quartiers, à cause de la quantité de sel, dont toutes ces plaines stériles sont remplies.

Avant dont passé tous ces mauvais chemins, & trois autres lieuës de païs plus commode, qui s'y rencontrent devant & après,

Chaus-
sée de
pierre,
que le
Roi de
Perse a
fait fai-
re.

après, nous fûmes loger, sur le soir, dans un *Carvanferai* d'une petite bourgade, qui se nomme *Rescmé*. Le vendredi, qui étoit le jour de la Purification, tant à cause qu'il étoit fête, que pour racommoder les sangles de la litière qui déperissoient un peu, nous restâmes dans *Rescmé* jusqu'au soir, que nous en partîmes. Mais nous ne marchâmes qu'une lieue, tout au plus, jusqu'à un gros bourg, qui se nomme *Mehallebagh*; c'est-à-dire, vigne du voisinage, où pour nous rendre, nous n'avancâmes pas beaucoup, à cause qu'il est un peu éloigné du grand chemin; mais nous y allâmes; & plusieurs s'y rendent ordinairement, parce qu'il y fait bon, que les fruits, & quantité d'autres douceurs y abondent. Ce bourg est scitué sur l'extrémité des plaines, qui sont au pié de certaines montagnes très-hautes, qui traversent le païs, & qui font partie, selon moi, comme plusieurs autres qui se répandent en quantité d'endroits de l'Asie, de cette longue & haute montagne, laquelle prenant sa naissance dans la Sirie, si j'en me trompe, se divise en une infinité d'autres jusqu'à la Chine, sous de différents noms, tantôt de *Taurus*, tantôt de *Caucase*, tantôt *Imaïs*; & cent autres, selon la diversité des contrées où elle se communique. Il est bien vrai que les noms vulgaires, que lui donnent les divers auteurs, & les modernes mêmes, sont inconnus ici; mais il ne s'en faut pas étonner; parce qu'outre qu'il est très-difficile d'avoir une relation fidèle & certaine des choses qui sont si fort éloignées, ils ne donnent point de noms généraux aux monta-
gnes

Le Mont
Taurus
se com-
muni-
que en
plusieurs
en-
droits,
sous de
différens
noms.

gnes que je sache. Mais elles ont toutes de différents noms, selon ceux des villages, desquelles ils sont environnez de tous côtez. Il en est de même aussi des noms communs & ordinaires de plusieurs Provinces, dont on n'a jamais entendu parler en Italie, soit que nous les aïons citez trop corompus, ou de quelque façon que nos Géographes les aient spécifiés. Comme, par exemple, jamais on a entendu dire en ces quartiers, que le nom de *Diargument* fut celui de l'*Hircanie* que l'Epitôme Géographique lui attribué, & que l'ancienne *Gedrosie* ait jamais été apelée de celui de *Circan*.

Mais laissons-là des digressions. Nous logeâmes en *Mahable-bagh*, dans la maison de l'un des puissants du pais, qui nous fit mille civilités; & en reconnoissance, nous lui fîmes présent, en lui disant adieu, d'une veste, qu'ils estiment infiniment en ce pais. Nous entrâmes le samedi dans les montagnes, & les traversâmes, par une vallée très-profonde, très-étroite, & fort semblable à celle d'Italie, que vous avez vûë dans l'Ombrie, apelée *Valle streitura*; mais celle-ci d'Asie est beaucoup plus longue, sans comparaison, selon la description que je vous en ferai.

On chemine le long de cette vallée, presque toujours par un chemin plat & uni, parce que rarement & très-peu, on y monte, ou l'on descend; mais les montagnes sont toujours très-hautes des deux côtez, & quelquefois la route est si étroite en des endroits où elle serpente, que l'on a beaucoup de peine à y faire passer la litière; néanmoins, avec un peu de patience, on surmonte toutes

N. m.
Reg. lit.
H. & lit.
G.

Le fleur
della
Vallé
continuë
son che-
min, par
des rou-
tes très-
difficiles.

tes

tes les dificultez ; enfin, c'est tout vous dire, qu'elle n'y est pas demeurée. Un petit fleuve, ou plutôt un gros ruisseau, coule au fond de la vallée, sur le bord duquel nous trouvâmes, entre ce peu d'espace de montagnes, un village ruiné, & entièrement abandonné, quoiqu'il eût été autrefois habité. Nous fûmes tellement charmés de la fraîcheur de cette eau, & de son agréable murmure, que comme il étoit environ midi, nous y dinâmes, Madame Maani, & moi, selon nôtre coûtume, laissant aller mes domestiques devant. Et aiant aperçu un petit ruisseau, qui couloit de plusieurs sources, assez près de celui dont je vous parle, & desquelles les eaux étoient fort claires, nous en voulûmes goûter ; mais elles nous semblèrent aussi amères & salées, que celles de l'autre plus grand étoient douces & excellentes. Je cherchai la cause d'une si grande diversité dans un lieu si peu éloigné de l'autre, & en même-tems je connus que la qualité salée de ce petit ruisseau, ne procédoit pas de ce que les eaux fussent telles, mais d'une petite veine de terre salée, & fort blanche en quelques endroits, sur laquelle elles couloient en serpentant.

La cause
de cer-
taines
eaux sa-
lées.

Nous joignîmes sur le soir un certain endroit de la même vallée, où sur une grotte fort spacieuse, que l'art ou la nature y ont fermée, les Caravanes ont acoutumé de séjourner, parce qu'il n'y a point d'autre abri qui n'en soit fort éloigné. Madame Maani n'y voulut pas demeurer. En effet, la grotte étoit très-salée, à cause que le jour précédent, on y avoit retiré quantité de porcs,

porcs, mouchetez de plusieurs couleurs, Le Roi
 blancs & rouges, que le Roi, qui n'est de Perse
 pas des plus scrupuleux en sa religion; je fait con-
 ne sai si c'est pour sa satisfaction, ou pour duire des
 donner aux chrétiens de *Ferrabad*, afin d'en porcs à
 conserver l'espèce chez eux, faisoit condui- *bad*,
 re vifs d'*Hispahan*. Certainement c'étoit
 une chose plaisante & curieuse; parce qu'ils
 conduisoient tous ces porcs en diligence,
 afin qu'ils souffrissent moins dans ces paniers
 couverts que portoient les chameaux, de
 même que si c'eussent été des femmes. Mais
 ces vilains animaux n'y voulant pas de-
 meurer, faisoient une musique enragée;
 & chaque fois que l'on chargeoit, il les
 faloit lier; même sur le chemin, parce que
 souvent se faisant la guerre, ils n'étoient
 jamais d'accord ensemble. Le tintamarre en
 étoit si grand, que les Mahométans, aus-
 quels le Roi avoit fait commandement de
 les conduire, contre leur sentiment, à cause
 que leur loi déteste ces sortes d'animaux
 sur tous les autres, en perdoient patience.

Aïans donc trouvé cette grotte, dans
 l'état que vous pouvez vous l'imaginer,
 après le séjour qu'y firent ces illustres voïa-
 geurs, nous passâmes par-devant, & conti-
 nuâmes notre chemin jusqu'à la moitié de
 la nuit; mais avec beaucoup de peine, à
 cause de l'obscurité de la vallée, & de l'air
 obscur, sous une petite pluie froide de
 néges fondus, qui nous acompagna in-
 cessamment, & qu'il nous falut guéer plu-
 sieurs fois dans la nuit ce petit fleuve, que
 nous côtoïions toujours contre le courant
 de l'eau. Ce fut là le premier jour que nous
 trouvâmes de la neige sur les montagnes,
 &

Curiofi
té loüa-
ble du
fieurdel-
la Vallé.

& que nous'eûmes mauvais tems. Enfin, sur la minuit, après huit lieuës & plus de chemin, nous arrivâmes à une bourgade, qui se nomme *Heblé-rud*, si l'ortographe n'est pas défectueuse, au moins non-seulement les *Mulla* du même lieu, mais encor plusieurs autres qui sont en cette ville, m'ont tous écrit son nom de la sorte. Je vous spécifie cette circonstance, afin que vous considérez avec combien de soin & d'exactitude j'accompagne les aventures de mon voïage. Je ne me contente pas de debiter les paroles barbares & étrangères seulement, selon mon jugement, comme je les entens prononcer; parce que j'ai remarqué que de cette façon il s'y glisse souvent une infinité d'erreurs: mais que je me les fais écrire par les païsans mêmes en leur idiôme, afin d'en connoître plus parfaitement les lettres; & non-seulement par un seul, & dans les villages que je parcours, où je présupose déjà que les écrivains ne sont pas fort intelligens; mais par plusieurs, & dans les villes; & enfin par ceux-là mêmes que je croi les plus expérimentez en cét art, afin d'en être plus parfaitement instruit, & d'en tirer des lumières plus certaines.

Curio-
sité tou-
chant
l'orto-
graphe.

Puisque nous sommes sur le sujet de l'ortographe, je vous veux debiter une curiosité, qui m'est d'autrefois échapée de la pensée, dans le tems que je desirois vous en faire part; savoir, que dans tous les noms étrangers & barbares que j'écris, où vous trouverez cette lettre *Z* ouverte, il la faut prononcer comme *zita*; non pas fortement, à la façon de nos latins; mais doucement,

ement, de même que tous les Orientaux & les Grecs, qui lui donnent un son, qui a beaucoup de rapport à celui de nôtre S. C'est de-là je croi qu'il s'est glissé une erreur, à laquelle nos Septentrionaux n'ont pas fait réflexion, & principalement ceux qui ont eu connoissance des langues étrangères. Je veux dire que s'étans laissez surprendre, au rapport & à la ressemblance du son en la prononciation, ils ont écrit en nôtre langue par S, tous les noms des lieux que les Orientaux écrivent par Z; comme, par exemple, au lieu de *Sciraz*, on trouve *Sciras*; & cent autres de cette façon, que l'on écrit, non-seulement par un Z, au lieu de l'S; mais souvent encor, ou par V consone, au lieu de B, ou, au contraire, le B, par V consone; lettres que les Persans, de même que les Espagnols, confondent parmi eux en leur prononciation. Il est évident aussi que nos Italiens écrivent & prononcent mal, ou l'A, pour E, ou l'E pour A, que les Persans & les Espagnols expriment sous un même caractère. Non-seulement le nom de *Sciraz*, que je vous ai marqué ci-dessus, en est une preuve évidente, mais ceux encor de deux autres villes fameuses, *Cazuin*, & *Tebriz*, qui s'écrivent, & se doivent prononcer de la sorte, & non pas comme parmi nous, *Casbin* & *Tauris*.

L'inconvénient qui naît de cette confusion de l'ortographe, & de la prononciation, est fort remarquable. Parce que plusieurs noms anciens de l'Orient, qui subsistent encor, & que nous prononçons néanmoins de la même façon que nous les avons écrits peu corectement en nos livres; quoi-

qu'ils soient toujours les mêmes en ces quartiers, où ils persistent en leur pureté naturelle, ne se reconnoissent presque plus.

La cause
de beau-
coup de
confu-
sion
rou-
chant
l'ortho-
graphe.

D'où vous devez juger une grande altération dans l'Histoire, la Médecine, la Philosophie, la Cosmographie, & dans quelque autre science que ce soit. Ce n'est pas seulement le changement des lettres qui a causé ce desordre; mais bien plutôt cette application impertinente des différentes terminaisons des cas, que de petits Grammairiens; les Grecs premièrement, & puis les Latins, ont voulu donner, selon leur façon de parler, aux noms étrangers, qui étoient indéclinables & naturellement incapables d'une semblable variété de terminaisons. Mon Dieu, que cette façon affectée de traduire a causé d'embarras & de confusion! J'en produirai ici un exemple, afin que chacun y compatisse. Qui pourroit jamais reconnoître que le nom d'*Abante*, dont Virgile se sert en divers endroits, sur différents sujets! Mais une fois particulièrement, sur celui où il représente *Ænée*, qui remporta les dépouilles au siège de Troie, avec le bouclier qu'il apendit depuis, aux portes de la petite ville d'*Apollon*, lorsqu'il s'en alla, comme il se voit dans le troisième Livre de l'*Ænéide*.

*Virg. Æ-
néid. 3.*

*J'atache à ces poteaux l'écu du grand
Abas,*

*Et je le marque en vers, pour l'apprendre
aux soldats.*

Qui, dis-je, se persuaderoit jamais qu'*Abas*, fut la même chose qu'*Abas*, dont le Roi de Perse, qui régné aujourd'hui, por-

te le nom, très-fameux & ordinaire jusqu'à présent dans toutes les contrées de l'Orient. Constantement la bévuë est telle, qu'il est impossible de rétablir facilement les choses en leur ancienne forme. Mais la voici, & je vous dirai même comme elle est faite.

Les Orientaux ne se servent jamais de doubles lettres.

Les Grecs lisoient *Abas*, qu'ils écrivoient à la façon des Asiatiques; mais comme ils n'entendoient pas, & qu'ils ne concevoient pas la force du *Tesfidid*, dont on ne se sert pas ordinairement dans l'écriture; parce que les Arabes, (en éfet, ce nom est Arabe, & très-ancien avec son caractère) & les autres Orientaux aussi, écrivent toujours toutes lettres simples, sans les répéter & redoubler jamais; des deux B, ils en retranchèrent un, & formèrent *Abas*, se servant par nécessité de l'A, au lieu de la lettre *Ain*, que nous autres Européens n'admettons point dans notre alphabet. Mais, selon les Grecs, *Abas* étoit au nominatif; & pour le confirmer, & ne point pécher contre les règles de la Grammaire, il falloit lui donner d'autres cas; & parce que cette terminaison en *às*, avec l'accent grave, ne quadroit pas bien; qu'en la cinquième déclinaison des bons Grammairiens, ils lui formèrent des cas, ajoutant une syllabe au nominatif, conformément à la règle; & par cette raison, ils déclinerent *Abàs* *Abávτis*; & les Latins, qui sont les singes des Grecs, *Abas* *Abantis*; & delà vient que nous disons *Abante* en nôtre langue, qui n'est pas moins éloigné du véritable *Abas*, que l'est de l'Italie, la Perse ou l'Arabie.

Qui croïoit que *Cofdroas*, auroit été formé de *Chofroa*; que de *Darab*, on auroit tiré *Darius*; & mille autres, que je passe sous silence, pour ne pas être ennuyeux? Que le traducteur de la Bible soit benimille fois, qui nous a laissé au moins les noms dans leur pureté essentielle, sans aucune altération, s'étant fort peu mis en peine de donner des cas en nos quartiers, à ce qui n'en avoit point dans le sien, & qui a écrit, par exemple, en latin, *secundum ordinem Melchisedech*, & non pas *Melchisedechis*, comme auroit peut-être fait quelque petit pédant indiscret. Pour moi, suivant cette maxime, afin de ne me pas écarter davantage, je ne retrancherai que le moins qu'il me sera possible de la véritable & essentielle orthographe des païs, autant que l'alphabet latin me le permettra, à la réserve de l'*Am*, & de plusieurs autres lettres Orientales. Enfin voilà une infinité de digressions, & toutes fort mal rangées; mais lorsqu'il me souvient de quelque chose, je ne puis m'en empêcher. Prenez donc un peu de patience, je vous prie, & le mettez dans l'ordre que vous le jugerez le plus à propos.

Suite
curieuse
& remarquable.

Situation d'un
petit
bourg
nommé
Heb'cud.

Je disois que nous passâmes la nuit du du troisième de Février dans *Heblerud*, bourgade assez considérable, abondante en fruits, & en toutes autres sortes de provisions; mais froide extrêmement, à cause de sa situation. Parce qu'elle est sous terre, pour ainsi dire, & oprimée tout à l'entour de montagnes très-hautes, qui étoient alors chargées de néges; le bourg étant extraordinairement serré, & comme bloqué dans le peu d'espace de la vallée susdite, sur
ce

PIETRO DELLA VALLE. 197
ce petit fleuve que je vous en ai spécifié,
qui y coule incessamment, & auquel ils ne
donnent point d'autre nom que je sache,
que celui de *Rud-chané-i-Heblerud*; c'est-
à-dire, rivière d'*Heblerud*. Mais considé-
rez, je vous prie, les allusions de la Langue
Persienne. *Hiblerud*, est le nom du bourg;
& *Rud-chané*, signifie fleuve, & ordinai-
rement il s'appelle de la sorte. Mais propre-
ment, *Rud-chané*, signifie maison du fleu-
ve; parce que *Rud* veut dire fleuve; & *chané*,
maison. Un canal néanmoins est une
maison de fleuve; & le canal pouvant lé-
gitimement passer pour le fleuve, ce nom-
là lui conviendra fort bien.

De ce même nom de *Chané*, qui signi-
fie maison, ils forment & composent leur
idiôme Persan, une infinité d'autres noms
de la même façon; comme par *Bar-chané*,
qui signifie maison des sommes ou des
montures, ils entendent les chariots, ou
des voitures. Par *Car-chané*, qui signifie
maison des ouvrages, ils entendent deux
choses, ou de certains lieux, dans lesquels
les ouvrages de soie se font, de même que
de certains ouvrages, dont ils se servent
particulièrement, & pour en tirer aussi de
l'argent. En effet, ils en exposent en vente à
qui en veut acheter. Le Roi a de ces *Car-
chané* dans toutes ses villes les plus confi-
dérables, & il n'y a que les personnes de
condition qui en puissent légitimement
posséder. Si bien que plusieurs en ont en di-
vers endroits, d'où ils tirent leurs plus
beaux revenus. Pour cet effet, ils y entre-
tiennent des métiers pour travailler en
étôfes de soie, & de toutes sortes d'ou-
vriers

Belle
interpré-
tation de
Chané.

Les plus
puissans
de la Per-
se trafi-
quent
comme
les mar-
chands.

vriers excellens ; mais sur-tout en cette soie, qui est la plus grande richesse de la Perse. Enfin ils font faire eux-mêmes, ce qu'un grand nombre d'artisans & de marchands font en nos quartiers.

Car-chané, signifie aussi un magasin ; parce qu'on y trouve des ouvrages de plusieurs sortes ; & c'est en ce sens qu'il se doit entendre, lorsqu'on dit, en matière de voïages, que l'on marche avec *Car-chané*. Ils se servent encor de *Ters-chané*, qui signifie maison des boucliers, pour dire l' Arsenal. Enfin ils apliquent cette parole à une infinité de choses, de même que celle de manger, dont ils se servent, non-seulement pour dire manger, mais encor pour boire, pour avoir, pour emporter, pour recevoir, pour entendre, & pour cent autres significations. Par exemple, ils disent manger du vin, manger chaud & froid, manger de l'argent, des blessures, des coups de bâtons, & mille autres façons de parler extravagantes. J'ai remarqué la même chose en plusieurs autres paroles ; d'où je conclus, avec la permission des Sieurs Vecchietti, qui ont tant vanté la Langue Persane en Italie, qu'elle est au moins pauvre aujourd'hui, stérile & destituée de cette éloquence & de cette emphase, que publient quelques-uns. Pour persuader, à ce que je croi, à ceux qui n'en ont aucune connoissance, que les choses rares & curieuses leur sont familières, & que leur intelligence les porte infiniment au-dessus des autres.

Par les lumières, que j'ai acquises jusqu'à présent dans la langue Persane, je soutiens
que

que celle que l'on parle aujourd'hui, & qui est en usage, n'est ni ancienne, ni parfaite, ni pure : mais un mélange confus, La langue Persane est stérile extrême-ment. que la diversité des nations, qui ont fait des courses dans le país, & qui l'ont même habité, a introduite depuis la venue de Mahomet. Le mélange est composé en partie de cette langue, dont les *Curdes* se servent aujourd'hui, & qui est peut-être l'ancien idiôme Persan, ou celui des Parthes; & en partie aussi de celle des Arabes, des Turcs, des Tartares, des Indiens, & des autres nations, qui environnent la Perse de tous les côtez. Je n'ai pas vû encor de leurs Poësies. Mais quelle beauté peuvent-elles avoir, si leur langue, comme je vous ai dit, est stérile & défectueuse, non plus que leurs compositions, & leurs productions d'esprit, si, comme il y a bien de l'apparence, elles ont du raport à toutes les autres des Orientaux que j'ai vûës ? En éfet, il n'y a ni invention ni gentillesse d'esprit. Ce sont seulement de simples narrations, ou des chansons insipides, comme celles de nos Musiciens, *Alle gioie, Alle gioie pastori*; & choses semblables. Après tout, il faut avouër, que pour ce qui est de la Poësie, la Langue Toscane l'emporte, puisqu'elle n'a pas seulement égalé la Latine & la Grèque, auxquelles toutes les autres n'ont jamais contesté la qualité de souveraines & d'incomparables, tant pour les belles inventions, que pour la doctrine, & les expressions riches & pompeuses dont elles sont remplies; mais encor les a surpassées, & surpassé aujourd'hui toutes les Langues du monde, par

l'abondante variété des stances, & par la douceur des cadences infinies, agréablement disposées en une infinité de façons.

Je logeai donc la nuit du samedi dans *Heblerud*, & y demeurai tout le Dimanche, à cause de la fête, & que les montures avoient besoin de repos. Le lendemain, qui étoit le cinquième de Février, continuant nôtre chemin par la même vallée, comme après le dîner nous allions seuls à cheval, Madame Maani & moi, pour joindre les chameaux qui avoient pris le devant; nous trouvâmes que la vallée se divisoit en deux, & qu'une suite de montagnes, extrêmement hautes, en faisoit la séparation. Et sur ce que la route, qui étoit à gauche, nous sembla plus batuë, sans autre réflexion, nous nous y engageâmes; mais nous n'y avons pas fait un mille de chemin, lorsque de certains Pastres, qui gardoient leurs troupeaux sur la cime de l'une de ces montagnes, nous firent signe que nous nous écartions, & que nous ne tenions pas le véritable chemin; si bien, que retournans sur nos pas, nous prîmes celui qui étoit sur la droite de la vallée, où nous trouvâmes de la nége, & des routes, très-mauvaises & très-dificiles, à cause des bourniers, qui se formoient de toutes ces néges, qui commençoient à se fondre, & de certains glaçons, qui se détachotent de divers endroits, & qui rouloient jusqu'à nous, en danger de nous perdre. Ce fut-là que le cheval de Madame Maani broncha, & qu'il s'abatit sous elle, sans que pour cela, par la grace de Dieu, elle en fut incommodée; parce qu'au même

Madame
Maaniva
ordinat-
rement
à cheval.

Il s'aba-
tit sous
elle en
un en-
droit
fort dan-
gereux,

mo-

moment, elle quita la selle, & mit pié à terre adroitement. A son exemple, je ne tombai pas, quoique je ne fusse pas éloigné d'elle; parce que j'étois descendu de cheval, que je menois par la bride: & alors je me souvins d'un proverbe de nôtre *Horatio Pagnano*, qui veut que l'on dise dans les voyages, ici *Horatio* descendit; & non pas, *Horatio* s'est laissé cheoir.

Nous eûmes encor de la nége sur le soir, l'espace d'une heure seulement; & enfin, après quatre lieuës de chemin, nous arrivâmes fort tard dans un bourg, qui s'appelle *Firuz-cuh*; c'est-à-dire, montagne victorieuse. Ce bourg est situé sur la cime des montagnes, en un endroit découvert, mais fort élevé, où l'on se rend néanmoins, par un chemin fort uni & fort facile; parce que la route, qui y conduit, s'élève peu-à-peu, & si doucement, qu'un homme à peine s'en peut apercevoir. Ce bourg est aussi le dernier de la Province d'Arac. De sorte qu'à quelques lieuës de-là, la monnoie de cuivre d'Hispanan cesse d'avoir cours, que pour la moitié moins. Remarquez ici cette curiosité de la Perse, qu'en-
 cor que les espèces d'argent soient égale-
 ment reçues par tout, & de même valeur,
 il n'en est pas de même de celles de cuivre
 d'une Province en une autre, où elles ne
 sont reçues réciproquement qu'à moitié de
 perte, comme je vous ai dit; quoiqu'elles
 fussent plus grandes & plus pesantes. Nous
 demeurâmes le mardi dans *Firuz-cuh*; mais
 je ne sai pourquoi. Le mercredi nous con-
 tinuâmes nôtre chemin, & toujours en dé-
 cendans vers *Mazanderan*; parce que cet-

Curio-
 sité tou-
 chant la
 monnoie
 de cui-
 vre qui
 a cours
 dans la
 Perse.

te Province est sur la mer, en un païs plat. Du haut des montagnes, où Firuz-cuh est situé, pour joindre la mer, il nous falut descendre une fois autant que nous avions monté pour traverser la montagne, de laquelle Firuz-cuh est la cime par ce chemin-là. Mais avant que de m'engager en quelque autre discours, je vous entretiendrai en général de la situation de *Mazanderan*, afin que vous la puissiez reconnoître dans les Cartes Géographiques, & que vous en portiez jugement, s'il est vrai qu'elle soit l'ancienne Hircanie, ou bien une partie de l'Hircanie, ou quelque autre Province voisine, comme il y a plus d'apparence.

Situa-
tion de
la Pro-
vince de
*Mazan-
deran.*

Le *Mazanderan*, est situé, comme je vous ai dit, sur le bord de la mer Caspienne, presqu'au Midi, ou un peu plus au-dessus, vers l'Orient, à la partie Méridionale de cette mer, si je ne me trompe; de sorte qu'au Couchant, il a la mer Caspienne; & au Levant, sur la même mer, les païs d'*Esterabad*, qui est de la dépendance d'un *Chan*, sujet au Roi, duquel je vous entretiendrai ailleurs. La ville principale, où le *Chan* fait son séjour ordinaire, s'appelle proprement Esterabad, & communie son nom à toute la région, selon la coûtume du païs, & n'est éloignée de *Ferhabad*, Métropolitaine de la Province de *Mazanderan*, que de cinq journées tout au plus: l'*Arac*, à Mazanderan, du Midi au Couchant. Elle a, au Couchant, la Province au Midi; & de la façon que nous allons, on va toujours de Ghilan, le nom de laquelle signifie bouës en Persan; si bien que le païs se nomme de la sorte, à cause
que

que la terre en est grasse extrêmement. Et afin que vous compreniez mieux les lieux, pour les confronter avec les anciens, je ferai le tour de la Mer Caspienne, & vous spécifierai les divisions & les noms modernes des païs qui l'entourent de tous les côtez.

Strabon se trompe, qui croit que la Mer Caspienne est un Golphe de l'Océan Septentrional, & par conséquent, que la terre ne l'entoure pas entièrement de tous côtez; mais qu'en quelque endroit, elle a communication avec les mers du Septentrion. Je m'étonne certainement que ce grand homme ait fait cette bévue, sur des choses qui concernent la Géographie, de laquelle il a eu tant de belles lumières, vû que Ptolomée, & Hérodote, même le plus ancien de tous, qui en a écrit, dans le tems qu'on n'étoit pas encor parfaitement instruit de toutes ces choses, que l'expérience des voyageurs a rendues incontestables, n'ont pas ignoré tous deux, que la Mer Caspienne ne fut entièrement environnée de la terre, & qu'elle n'a aucune communication avec les autres mers. Je vous marquerai maintenant quelles sont les contrées qui l'entourent, & comment elles s'appellent.

Je vous ai déjà dit, que le Mazanderan, au Couchant, la Province de Chilan; païs qu'un Prince particulier possédoit autrefois; mais que le Roi Abbas, après la mort de ce Souverain, aquit dès le commencement de son règne, par la force des armes, & qu'il unit à son Empire de Perse, dont il prétendoit que cette Province étoit

Lib. 2.

Lib. 1.

Erreur de Strabon, touchant la Mer Caspienne.

Lib. de urb. lib.

A.

anciennement une dépendance. Le Prince, qui y commandoit, passoit pour rebelle, par le refus qu'il faisoit de la foi & hommage qu'il devoit à la Couronne de Perse. À présent, c'est un Vizir qui en est Gouverneur, de même que de tous les autres lieux, qui dépendent immédiatement du Roi, & non pas un *Chan*. Avançant toujours, du côté du Couchant, aux environs aussi de la Mer Caspienne, au-dessous de la Province de *Chilan*, on trouve l'Albanie, qui lui est unie; & premièrement la ville de Bachù, où, comme disent les Persans, Vachuh, qui est forte extrêmement, & située sur des rochers escarpez au bord de la mer, qui en porte aussi le nom.

Si on s'en raporte à l'Épîtôme Géographique, cette ville s'appelloit autrefois *Albana*, & aujourd'hui elle est la demeure d'un Sultan. Dans le même país aussi, sur la côte Occidentale de la Mer Caspienne, on trouve *Derbend*, ou *Demir-Capi*; c'est-à-dire, les portes de fer, ou plutôt, je croi, les Caucasiennes. L'Albanie se termine ici, où commence le Mont Caucase, qui est habité aujourd'hui de divers peuples; mais particulièrement sur la mer, de certains Mahométans, qu'on appelle *Lezghi*, qui ne reconnoissent point de Roi. Ils sont fort divisez entr'eux, sous la domination d'une infinité de petits Tyrans, qu'ils nomment *Mizza*; c'est-à-dire, Princes, dont les uns n'auront pas vingt hommes de leur dépendance. Au reste, ce sont des gens grossiers, & qui demeurent plus volontiers dans des villages, & dans

Ceux
qui ha-
bitent
le Mont
Cauca-
se sont
grossiers
& bar-
bares.

Virg.
Æn. 7.

dans la campagne, que dans des villes murées. Ils sont farouches, & barbares extrêmement, odieux & insupportables à tous leurs voisins, comme des gens,

Qui cherchent le butin, & vivent de rapines.

Au-delà des Lezghi on trouve le país des Sarmates Asiaticques; c'est-à-dire, des Circassiens, qui suivent la croïance & la religion des Chrétiens Grecs; mais sans livres, sans Prêtres, & je croi sans Eglises; si bien qu'ils ne sont Chrétiens que de nom. Et divisez qu'ils sont sous différents *Mizza*, d'avec les *Lezghi* d'un côté, & des Tartares de l'autre, ils se font incessamment la guerre, pour butiner les uns sur les autres. Delà vient ce grand nombre d'hommes & de femmes esclaves, Circassiens, Russiens, Tartares, & Lezghi de nation, que l'on vend par tout l'Orient. Mais il faut avouër que c'est un trafic honteux que celui des ames raisonnables, qui sont faites à l'image & à la ressemblance de Dieu, dont il est l'éternel prototype.

Les Circassiens s'étendent sur la Mer Caspienne, jusqu'aux Russiens, que nous appellons Moscovites, où, vers l'embouchure du fleuve Volga, la ville que nos Géographes nomment *Astracan* est située; mais que les Persans, qui y font grand commerce, appellent *Agitarcan*, & que ses véritables habitans nomment *Asetarchan*. Du côté Septentrional de la Mer Caspienne, les Russiens confinent avec les Tartares; & avec une certaine race de Tartares, qui

Situations des
Circassiens,
Moscovites,
Tartares, &
autres.

qui portent leurs limites, jusques sur les frontières de ces peuples, que l'on nomme aujourd'hui *Uzbeghi*, parole qui signifie, si je ne me trompe, Seigneurs libres & indépendans. Ces *Uzbeghi* habitent la contrée la plus orientale sur la Mer Caspienne, où ils possèdent des païs de grande étendue. Ils ont à l'Orient les Tartares de *Cathai*, & l'Inde au Midi. Entre les autres lieux plus considérables, ils ont *Samarcand*, que Tamerland, ou pour mieux dire, *Teimur-Lenc*, c'est-à-dire, *Teimur* le boiteux, avoit choisi pour sa demeure. Vers le Midi, ils ont *Balch* & *Buchara*, du côté de la mer, où l'un de leurs principaux Chans, qui est souvent en guerre avec le Roi de Perse, comme je le dirai ailleurs, fait sa demeure ordinaire.

Entre les *Uzbeghi*, de même que les *Giaghatai*, qui habitent de la Scithie Citérieure & qui comprennent sans doute la *Sogdiane*, la *Bactriane*, & le païs d'*Estherabad*, que je vous ai déjà marqué dans la Perse, du côté de la mer; il n'y a absolument que des deserts, où les Turcomans faisoient autrefois leur demeure. Mais aujourd'hui ils se sont répandus en plusieurs Provinces de l'Empire des Perses & des Turcs, sans avoir de retraites fixes & assurées, se contentans de vivre sous des tentes, où le sort les conduit, comme il me souvient de vous en avoir déjà écrit, & que je les ai vûs en Turquie. Mais leur demeure ancienne & ordinaire, étoit cette partie de la même Scithie, que nos Géographes appellent encor *Turquestan*; c'est-à-dire, païs, ou demeure des Turcs, d'où ils ont
 tous

Deserts
 qu'habitoient
 autrefois
 les Turcomans.

tous tiré leur origine, & où d'abord ils furent nommez *Terchimán*, comme si on eût voulu dire *Terck-íman*, qui signifie, il a changé de loi; lorsque de Gentils qu'ils étoient, ils se firent Mahométans. Mais depuis, ce nom de *Turchiman* étant demeuré à ceux-là seulement qui restèrent dans le país, & à leurs Colonies qui se répandirent en divers endroits, comme je vous ai dit. Les autres, qui étoient devenus puissans, portèrent leurs conquêtes plus loin, vers le Couchant, dans l'Asie & dans l'Europe; & aiant retranché ce *Man*, ou *Imán* de leur nom, ils furent apellez, & s'appellent simplement Turcs. Quelques-uns de ces gens-là, comme je vous ai dit, étoient restez entre *Esterabad*, & les *Uzbeghi*. Mais enfin le Roi Abas les a exterminéz, parce qu'ils étoient infidèles, & qu'ils favorisoient les *Uzbeghi*, qui professent une religion contraire à la sienne, & qui sont semblables aux Turcs, pour endominager son país. Néanmoins il y a encore aujourd'hui grande quantité de ces Turcomans en d'autres endroits de son Empire, comme dans la Médie, dans l'Albanie, & ailleurs, dont les uns sont établis dans des villages & des villes; & les autres n'ont point de demeure arrêtées. Il y a aussi parmi eux des Sultans & des Chans, qui obéissent & qui servent ce Roi avec toute la fidélité imaginable.

D'où les Turcs ont pris leur nom.

Il y en a plusieurs qui se sont établis en la Perse.

J'ai fait une description assez ample de la Mer Caspienne, & du *Mazanderan*, où j'ai observé, le plus exactement que j'ai pû, tout ce dont il m'est souvenu, & que j'ai cru nécessaire, pour la parfaite intelligence

ce de tous ces lieux. Mais pour y parvenir, il m'a été impossible de me dispenser de faire beaucoup de digressions superflues & hors de propos. Vous en ferez, s'il vous plaît, le discernement; & pendant que vous confronterez la description que j'en ai faite, avec les bonnes Cartes anciennes & modernes, je continuerai mon voiage.

Etans partis de *Firuz-cuh*, nous fîmes trois lieuës dans des néges, qui étoient hautes extrêmement, jusques sur les frontières, où se termine la Province d'Arac, où nous quitâmes les cimes des montagnes, & ces campagnes découvertes. Mais nous ne fîmes pas plutôt entrez dans le Mazanderan, par la route des montagnes, comme par des précipices, que nous trouvâmes encor une fois une vallée très-étroite, au pié de ces mêmes montagnes, que nous avions traversées. Mais ce país, que nous avions passé, est stérile, sans arbres, & sans aucunes plantes; je trouvai celui-ci entouré de forêts, rempli d'eau de tous côtez, & borné de montagnes tout alentour, chargées de fort beaux arbres & très-hauts, qui me donnèrent beaucoup de joie, à cause du rapport que ce país me sembloit avoir avec celui de nôtre Europe; & tel, que je n'en avois point de semblable dans toutes les contrées de l'Asie & de l'Afrique, que j'avois parcourûes. Parce qu'en effet, je n'avois point trouvé de bois, ni si grande abondance d'eau depuis que je quitai l'Italie.

Après cinq lieuës de chemin, que nous fîmes ce jour-là, nous arrivâmes sur le soir, à plus d'une heure de nuit, au premier lieu habité

Le país
de Ma-
zande-
ran a du
raport à
celui de
nôtre
Europe.

habité de *Mazanderan*, que nous rencontrâmes. Cette retraite, que le Roi a fait bâtir depuis quelque-tems sur le chemin, avec plusieurs autres, s'appelle *Suzcharabad*, où, par son ordre, les montagnes des environs demeurent à present pour la commodité des voïageurs. Afin de les y engager, le Roi a fait ruiner les habitations qu'ils s'étoient fabriquées, dans la profondeur de ces montagnes stériles & sauvages, en des lieux inaccessibles. Je trou-
 vai en cét endroit, le sieur R. Gifford Gentilhomme Anglois, que j'avois connu auparavant, avec le Truchement de cette nation, qui venoient de la Cour, & s'en retournoient à *Hispahan*. Ils me dirent, entr'autres choses, que depuis très-peu de jours, le Roi avoit reçu des nouvelles fort assurées de la mort du Grand Seigneur *Sultan-Amed*, que j'avois vû à Constantinople; & qu'à l'exclusion de ses enfans, on lui avoit donné pour Successeur à l'Empire *Sultan Mustapha* son frere, qui vivoit depuis long-tems dans le Sérail, comme un prisonnier d'Etat, dans les pratiques d'un *Dervisc*, ou d'un Hermite; qu'en sa faveur, conformément à ce que j'en avois écrit autrefois, on avoit prédit en Turquie, il y a quelques années, qu'un jour il posséderoit l'Empire.

Le jeudi, qui étoit le huitième de Février, nous fîmes trois lieues par cette même vallée; & comme en cét endroit elle s'élargit un peu, & qu'elle est arrosée d'un petit fleuve, qui coule agréablement vers la mer, nous la trouvâmes bien cultivée & toute chargée de ris, que l'on sème avec tant
 de

Le Roi Abbas y a fait bâtir des bourgs & des vil- lages, pour la commodité des voia- geurs.

Le ris y croit abon- dament, dont ils font du pain.

de profusion par tout le *Mazanderan*, à cause de la quantité d'eau & de l'humidité de la terre, que l'on peut dire, qu'il est le seul mets, ou au moins la principale partie de la nourriture des habitans de ce país. Ces peuples, soit qu'ils ne recueillent pas de froment, ou parce qu'ils ne s'en soucient pas, ou parce que la terre n'y est pas propre, à cause de sa trop grande humidité, n'ont point d'autre pain, que celui qu'ils font de ris. Et comme la viande leur est indifférente, de même que le laitage, quoiqu'ils en aient à confusion, dans la pensée dont ils sont préoccupez, qu'en ces quartiers la nourriture en est dangereuse & contraire à la santé, principalement le beurre, & toute sorte de graisse; ils se contentent ordinairement de ris, qu'ils font cuire avec de l'eau toute pure, & un peu de sel. Ils appellent ce manger là, *Cilao*; qu'ils mangent seul, & qu'ils assaisonnent dans l'estomac, de quelque cueillerée de suc, aigre, comme de verjus, de grenades, de vinaigre, ou chose semblable, qu'ils avalent alternativement avec le *Cilao*. Ils vantent fort cette nourriture, & disent qu'il n'en est point qui flâte plus le goût, ni qui contribué davantage à la santé. Je vous avoué que je ne l'ai pas trouvé mauvaise, pendant tout le Carême, que j'ai passé presque avec ce seul & unique mets, faute de quelque autre chose de meilleur. Mais je ne crois pas qu'il soit fort nourrissant; parce que le peuple de *Mazanderan*, qui n'a rien autre chose à manger, n'est pas ordinairement fort haut en couleur; soit que

' Ils l'assaisonnent d'une façon particulière.

PIETRO DELLA VALLE. ZII

ce genre de vie , ou que la qualité de l'air y contribuent. Au contraire , les habitans y sont bruns , & un peu blêmes , avec les yeux , les sourcils , & les cheveux noirs extrêmement.

Les femmes sur-tout me semblent parfaitement belles , & de bonne mine ; & d'autant plus , que selon leur coûtume , fort différente de celle de tous les autres Mahométans , elles ne se couvrent jamais le visage , & qu'elles ne fuient pas la présence des hommes , avec lesquels elles s'entretiennent librement , le visage découvert. Enfin il faut avoüer qu'elles sont fort civiles , & fort afables dans la conversation. Les hommes , aussi-bien que les femmes , sont fort obligeants & fort civils ; & ils affectent particulièrement même de loger les étrangers en leurs maisons , de les posséder , & de leur donner tous les témoignages d'amitié & de bienveillance dont ils sont capables. Je puis dire qu'il n'y a pais au monde , où les habitans , & la populace , même la plus grossière , soient plus gracieux & plus généreux. De manière que l'Hicarnie , dont les anciens n'ont parlé que comme d'une Province horrible , & remplie de tigres & de plusieurs autres bêtes farouches , si néanmoins vous y comprenez le Mazanderan , est à présent le plus beau pais que j'aie vû jusqu'ici dans l'Asie , & celui du monde où les habitans sont les plus prévenans , les plus civils , les plus officieux , & les plus fidèles.

Nous trouvâmes ce jour-là , sur la route , & sur le penchant des montagnes , quelques châteaux , qui étoient autrefois com-

Les
femmes
y sont
fort ci-
viles.

L'Hir-
carnie est
un fort
beau
pais.

me

me des forteresses. Certains petits Gentils-hommes, qui s'étoient élevez à la qualité de Souverains & indépendans, les avoient fait bâtir dans le tems de la minorité du Roi Abbas, & de l'extrême vieillesse du Roi *Choda-bendé* son pere, pendant lequel l'Empire des Perles souffrit quelque altération en ses parties. Mais à present, tous ces châteaux sont ruinez & desertez entièrement, par les soins du Roi Abbas, qui les fit raser de la sorte, après qu'il eut réduit cette contrée sous son obéissance. Nous vîmes aussi, sur le penchant d'une autre montagne, fort haute & fort rapide, qui sert de rampart à cette même vallée, une grotte, avec de certaines murailles de maçonnerie, de laquelle il est impossible d'approcher qu'avec beaucoup de difficulté, à cause que le chemin y est inconnu, & que la montagne est extraordinairement escarpée & couverte de roches. Ils racontent qu'autrefois une Demoiselle qui avoit la hauteur d'un géant, demouroit en cette grotte, qu'elle ravageoit le pais circonvoin, & qu'en cet endroit le passage étoit bloqué de sa part, sans qu'aucun osât lui en contrester la liberté.

On y voit des Sépultures de quelques géants.

Ils debitent mille histoires, non-seulement de cette Demoiselle, mais encor de plusieurs autres géants du pais, & disent que leurs sépultures demesurées se voient en ces quartiers. Mais comme je n'ai aucune expérience de toutes ces belles choses, & que d'ailleurs je les croi fabuleuses, & des contes de vieilles, je les passe sous silence. Je vous dirai seulement qu'en ces mêmes endroits, sur le bord du fleuve, qui coule

coule agréablement au fond de la vallée, proche lequel nous prîmes plaisir à dîner, le matin je trouvai grande quantité de seleri, ou d'api, de chicorée sauvage, & de plusieurs autres bonnes herbes, qui se voient en nos quartiers, comme aussi des violettes en abondance, & d'autres fleurs très-agréables, qui ornoient le chemin de tous côtez, & qui ne nous satisfaisoient pas moins, par les marques qu'elles nous donnoient du retour de cette belle saison printanière, de laquelle elles tenoient leur éclat. Parmi ces charmantes diversitez, & ces odeurs naturelles, nous continuâmes nôtre chemin, & sur le soir nous nous rendîmes dans l'un de ces petits hameaux, que l'on avoit bâti nouvellement sur la route, & qui s'appelle *Mioni-kellé*; c'est-à-dire, le milieu du Test. Il y a quantité de ces hameaux sur la route; desorte que les voyageurs peuvent loger commodément où bon leur semble, de même qu'en nos quartiers, où à chaque poste, & plus souvent encor, nous trouvons une hôtellerie.

Le Mazarderan n'a point de lieux des-
tinez, où l'on puisse espérer de loger. Mais
ordinairement la retraite se fait dans les
maisons des particuliers, qui exercent
l'hospitalité, avec tous les témoignages
d'amitié qu'on peut s'imaginer, sans en rien
exiger, principalement les plus civils; ils
ne refusent pas néanmoins ce qu'on leur
veut donner, par forme de présent. Le
vendredi nous partîmes un peu tard; &
outre cela nous trouvâmes le chemin fort
mauvais à cause des bouës, & que le ter-
rain

Le peu-
ple de la
Provin-
ce de
Mazau-
deran
est fort
civil.



rain étoit glissant extrêmement. Desorte que si en de certains endroits, où il nous faloit monter & descendre, il n'eût été taillé en forme d'escalier, jamais les montures n'auroient pû avancer. C'est pourquoi nous ne fîmes guères que deux lieus; sur le soir, nous nous rendîmes dans un petit village, qui se nomme *Giret*, & qui est situé sur le penchant d'une montagne, où parce que les hommes étoient ocupez proche de *Ferhabad*, pour le service du Roi, nous trouvâmes une hôtesse, nommée *Zohera*, aussi belle que civile, qui nous reçût en sa maison, avec toutes les caresses possibles, dans laquelle se rendirent aussi presque toutes les femmes du lieu, pour nous rendre visite, & nous faire des presens. En cette occasion Madame Maani leur laissa des marques de sa gratitude, & de sa reconnoissance, par les civilitez, & le régál qu'elle leur fit de quelques galanteries, qu'elles estimèrent infiniment; parce qu'elles sont rares extrêmement en ces quartiers.

Géné-
rosité de
Madame
Maani.

Entr'autres choses, elle leur distribua une quantité de *Hanna*, ou *Alcanna*, comme disent nos Droguistes, pour teindre les mains; & le soir, après soupé, pour célébrer joyeusement nôtre arrivée, elle voulut que toutes ensemble avec elle s'en servissent. Parce que dans l'Orient, cette cérémonie de se l'apliquer, de le lier le soir, & de se teindre les mains avec l'*Alcanna*, en conversation, est quelque chose de divertissant, & une espèce de bal usité dans les nôces, & en d'autres semblables réjouissances. On dit lier l'*Alcana*,
qui

qui n'est autre chose, comme il me sou-
vient de vous en avoir écrit autrefois, que
la poudre des feüilles séches, d'une certai-
ne plante: parce que, quand elles veulent
s'en teindre les mains, ou comme font
quelques-unes qui s'en servent pour tracer
des compartimens, & des fleurs sur le blanc
de la carnation; ou, plus communément,
pour les enduire entièrement de cette cou-
leur, en forme d'un gand. Parce que cette
teinture, de même que des gands, dont les
femmes d'Orient ne se servent jamais, a la
qualité d'embellir les mains, & de les con-
server contre les injures du tems. Enfin,
lorsqu'elles se veulent teindre les cheveux,
ou d'autres parties du corps, de cette mê-
me drogue, ce qui se fait au Levant, pour
en augmenter la beauté; & par divertisse-
ment, elles détrempernt premièrement
l'*Alcanna*, avec de l'eau, en consistance
de pâte, dont elles couvrent leurs mains,
ou cette partie du corps qu'elles veulent
teindre; & afin qu'elle ne tombe pas si-tôt,
qu'elle ait son éfet, & que cette couleur
se communique mieux, on l'enveloppe d'un
linge, puis on la lie. Et voilà ce que font
ordinairement les femmes après soupé, &
sur le point de se mettre au lit, afin que la
couleur, pendant tout le tems de la nuit,
s'imprime & se communique mieux; par-
ce qu'en un autre tems, toutes ces envelo-
pes seroient d'un trop grand embarras,
principalement aux mains, outre qu'elles
sont liées ordinairement sur le poignet; si
bien que de les garder le long du jour, elles
seroient sans doute trop importunes & in-
commodes. Les femmes aïans passé la nuit
dans

Alcanna;
ce que
c'est, &
son usage
au Le-
vant.

La tein-
ture en
est difé-
rente.

dans ces liens volontaires; lors qu'elles se levent le matin, elles les rompent incontinent, & dégageant leurs mains, ou les autres parties du corps de cette pâte qui s'est desséchée, & réduite en poudre, elles demeurent teintes de cette belle couleur; tantôt orangé-clair, qui m'agrée davantage, quoi qu'elle ne soit pas fort chère; d'autrefois, s'ils la chargent davantage, elle tire sur le rouge; & quelquefois aussi, selon la coutume de Perse, ils l'obscurcissent tant, qu'elle est presque noire; & de cette façon elle ne me plaît nullement; mais il leur semble que cette couleur contribuë à la blancheur des poignets & des mains, parce qu'en éfet elle se détache mieux. Ainsi donc, avec la fête de l'Alcanna, nous passâmes la nuit du vendredi dans *Giret*.

Stupidité
de quel-
ques
monta-
gnards,

Le samedi, nous quitâmes ce poste, & continuâmes nôtre chemin sur une route très-mauvaise & très-ennuyeuse. Sur le soir, nous logeâmes dans un petit village, qui se nomme *Tallarapescet*, où je trouvai des gens qui s'y étoient rendus des montagnes; mais si grossiers & si stupides, qu'ayant acheté de quelqu'un d'eux de l'avoine pour nos montures, pour faire concevoir à celui qui en étoit le marchand, combien je lui en donnois en certaine espèce de monnoie, qui vaut deux liards parmi nous, il en falut faire le compte avec des fèves, & y emploier plus d'une heure de tems. Le Dimanche, nous quitâmes les valées & les montagnes; ou plutôt elles nous quittèrent, où les plaines commencent. Et nous entrâmes dans une grande forêt, dont la route est fort belle & fort large;

ge, tirée à la ligne, & toute ombragée des arbres, qui y sont épais & très-hauts, plusieurs desquels se trouvent encor chargez de vignes sauvages.

Nous fûmes extrêmement fatiguez sur cette route; parce que le terrain en est gras, & fort humide, à cause de quantité de petits ruisseaux qui le moiillent en plusieurs endroits; desorte que pendant l'hiver il devient si boueux, que les chameaux, quoique de taille fort avantageuse, en ont souvent jusqu'aux fangles; jugez de-là, je vous prie, que peuvent devenir les chevaux, & les autres animaux plus petits. Pour remédier à cette incommodité, le Roi a déjà commandé à quelqu'un de ses Officiers de faire paver ce chemin, & pour cet éfet nous trouvâmes quantité de matériaux qui y avoient été transportez, & d'espace en espace plusieurs petites hutes de terre & de bois, que l'on y a faites pour les ouvriers qui y travailleront. Cette entreprise néamoins n'est pas encor commencée, à cause peut-être de la rigueur de la saison; parce que tout le long de l'hiver il pleut incessamment dans le Mazanderan.

Nous surmontâmes donc ces mauvais chemins; mais avec tant de peine & d'ennui, que nous ne pûmes faire que deux lieues ce jour-là; & la nuit nous surprit dans la forêt. Nous cherchâmes quelque retraite en plusieurs endroits, où le japement des chiens, & le cri des autres animaux nous apelloit. Mais enfin, n'en trouvant aucun habité, qu'il ne fut fort éloigné de nôtre chemin, nous passâmes la nuit dans la même forêt, au milieu des arbres,

Le Roi
de Perse
fait paver
les
chemins
dans le
Mazanderan.

sous lesquels nous nous fîmes un rempart de nos montures, en un endroit où nous trouvâmes une quantité de feuilles sèches qui étoient tombées. Elles nous servirent de tapis de pié, & de lits molets tout ensemble, sans autre tente que les branches de ces grands arbres, entre lesquelles la lune nous communiquoit ses rayons, dont nous étions couverts, à la façon d'un pavillon de toile d'argent. Le bois ne nous manqua pas, pour faire grand feu, non plus que les provisions pour le souper, que nous envoiâmes quérir dans le village le plus proche, au milieu de la forêt, à côté du grand chemin, où après quelque contestation de ce peuple, sauvage & ombrageux, avec mes gens, & sur le point d'en venir aux mains, sans savoir pourquoi, s'étant enfin parfaitement informé qui nous étions, il nous fit civilité, nous voulut loger, & nous faire des presens; mais sur le refus que nous en fîmes, à cause de la distance du lieu; le chef du bourg, avec les autres des principaux, se rendirent volontiers à nôtre camp, chargez de quantité de bonnes viandes, & de plusieurs autres choses pour manger, & passèrent gaiement la nuit avec nous. Ils nous amenèrent aussi un Musicien de village, qui nous régala durant le souper, & tout le long de la nuit, de certaines chansons bocagères, en la langue du païs, c'est-à-dire, du Mazanderan, où l'on parle un Persan grossier, au son d'un violon mal acordé, dont le divertissement ne me sembla pas moins ridicule, qu'il me fut ennuyeux & importun. Le lundi suivant, nous fîmes deux autres lieux,

Le fleur
della
Vallé
passe la
nuit dans
un bois,
où il est
visité.

lieuës, en partie dans le bois, parmi ces mêmes mauvais chemins, & en partie aussi par des campagnes bien cultivées, que les pluës avoient renduës dificiles aux voïageurs, mais dont le chemin néanmoins étoit un peu meilleur.

Nous arrivâmes sur le soir à *Saru*, qui est un lieu fort grand & fort peuplé, où même le Roi a un Palais. On lui donne le nom de ville; mais elle n'est pas fermée de murailles, & je n'y remarquai aucune maison, qui fût bien bâtie. Elles sont toutes couvertes de paille, à la réserve de quelques-unes qui le sont de tuile, & de canaux de terre cuite, comme à Rome. Ce lieu se nomme *Saru*, qui signifie jaune, à cause peut-être de la quantité d'Orangers, & de la diversité des fruits dont il est rempli. Nous y trouvâmes des hôtes fort civils, un frere & une sœur assez jeunes, qui nous reçurent avec beaucoup d'humanité, & qui nous firent mille caresses; de même que quelques-uns de leurs parens; desorte que pour faire reposer nos animaux, nous y demeurâmes tout le mardi. Le mercredi, qui étoit le quatrième de Février, nous partîmes de *Saru*, & continuâmes nôtre chemin, l'espace de quatre lieuës, par le milieu de certaines grandes plaines, qui n'étoient autrefois qu'une forêt; mais d'où les arbres ont été abatus depuis, si bien qu'à present elles sont très-fertiles, par les soins de ceux du pais qui les cultivent. Elles sont habitées en divers endroits d'une infinité de gens, dont la plus grande partie sont Chrétiens, que le Roi y envoïa, il n'y a pas long-tems, de plusieurs con-

Descrip-
tion de la
ville de
Saru.

Le Roi
y trans-
fère des
peuples,
qui y
culti-
vent les
terres.

trées; mais particulièrement de l'Arménie & de la Géorgie.

Les routes y sont aussi très-fâcheuses, à cause des bourbiers qui s'y rencontrent; mais nous en trouvâmes le terrain un peu plus solide & plus sec, que dans la forêt que nous avions traversée, à cause que ces campagnes sont sans arbres, & mieux exposées au soleil. Mais j'espère que dans peu ces routes seront toutes pavées, & que les ouvriers, qui ont déjà commencé cet ouvrage y travailleront incessamment. Elles seront droites, larges, & aussi longues que le chemin continuëra. Les maisons, qui se trouvent sur ces routes, ne sont faites que de bois & de terre; savoir, de ces mêmes arbres, qu'ils abatent aux endroits où ils veulent bâtir leurs hameaux, & former les campagnes qu'ils cultivent. Mais je croi que cette sorte de bâtimens, qu'ils ont faits jusqu'à présent avec tant de précipitation, ne subsistera pas; parce que la grande quantité de bois qu'ils ont, les obligera de se servir de briques cuites, en la fabrique de leurs édifices. Le grand nombre de fourneaux, qu'ils ont bâtis pour cet effet aux environs de la ville de Ferhabad, & les piles de bois qu'ils ont destinées pour cuire leurs briques, dont la matière est déjà préparée, me confirment en cette opinion; & qu'ils suffiront pour fournir de matériaux à la structure, non-seulement d'une ville, mais encor de plusieurs autres.

Le fleur
della
Vallée ar-
rive a
Ferha-
bad.

Enfin, après tant de fatigues, nous arrivâmes sur le soir ici à *Ferhabad*, que nous nous étions proposée dès *Hispahan*, & qui devoit borner le dessein de nôtre
voia.

voïage. Il faut que je vous avouë, que je trouvai les quatre lieuës de chemin, que nous avons faites depuis *Saru*, tellement peuplées, que l'on peut dire qu'elles ne font presque qu'une habitation continuelle. Le Roi n'étoit pas à *Ferhabad* lorsque j'y arrivai. Parce que, comme il est fort inconstant & qu'il ne demeure pas longtems en même endroit, il s'étoit rendu, depuis quelques jours, en un certain lieu, éloigné seulement de six lieuës d'ici, & avec très-peu de suite, puisque la Cour & les troupes, qui ont acouëumé d'hiverner avec lui, se trouvoient alors à *Ferhabad*. Le Vizir, ou le Viceroy, qui est Gouverneur de cette ville, & de tout le Mazanderan, aiant été informé de mon arrivée, me destina d'abord une maison des meilleures de la ville, dans laquelle j'ai demeuré depuis plusieurs jours comme vous savez. Mais auparavant que je vous entretienne de mes aventures, j'ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos de vous faire un plan de la ville, & de vous dire quelque chose de sa situation.

Le Roi a commencé à bâtir cette ville de *Ferhabad*, depuis quelques années, en cet endroit, où la Province de *Mazanderan* joint la mer Caspienne du côté du Septentrion, dans une grande plaine, qui se répand jusques sur la mer; la ville néanmoins en est éloignée de deux milles, ou environ: mais je croi qu'avec le tems, les bords de cette même mer en feront les limites, parce qu'elle s'augmente tous les jours. Le Roi lui a donné le nom de *Ferhabad*, qui signifie colonie d'allégresse; & vous re-

Situation
de la vil-
le de *Fer-
habad*.

marquerez que ce nom est composé de deux paroles, dont l'une est Arabe; savoir, *Ferh*; c'est-à-dire, allégresse; & l'autre Persane, *Abad*, qui signifie colonie.

Raisons
qui ont
obligé le
Roi de
Perse à
bâti la
ville de
Ferha-
bad.

Deux motifs ont obligé le Roi de bâtir cette ville. J'établis le premier, sur le desir & la passion qu'il a toujours eu d'embellir son Roïaume en général, & d'en porter les limites le plus loin qu'il lui seroit possible, puisqu'en même-tems il fait incessamment bâtir en mille endroits différens. Le second motif est fondé sur l'inclination particulière qu'il a pour la Province de Mazanderan, tant à cause que sa mere étoit native de ce païs, d'où il tire aussi avantage d'être originaire, que parce qu'il n'en a point de plus forte en tout son Roïaume. Vû que le Mazanderan est environné, ou de la mer, que l'on ne court presque point, & qui est très-peu navigable, comme je vous dirai; ou de montagnes stériles & sauvages, que l'on ne peut traverser que par des routes fort étroites & très-difficiles. Et outre que ce païs est le plus éloigné de tous les ennemis que le Roi ait sur les bras, & principalement des Turcs, & des autres plus puissans, on peut se le conserver très-facilement. Ainsi, il semble que le Roi, qui a toujours eu des démêlez avec différens ennemis, le considère avec quelque fondement comme un puissant rampart, pour se défendre de toutes leurs insultes. Parce que, comme les armes sont journalières, dans une disgrâce de la fortune, ce lieu seroit toujours capable de lui conserver son autorité avec la qualité de Souverain. Il s'éforce donc de
peu-

peupler & d'embellir le Mazanderan autant qu'il peut. Je ne doute point qu'il ne le puisse faire avec beaucoup de facilité; parce que, comme je vous ai dit, le país est bon & fertile; & si jusqu'à présent il a été champêtre, en friche & stérile, le seul défaut d'habitans en est la cause. D'ailleurs le Roi Abbas, qui régné aujourd'hui, n'a point de prédécesseurs qui s'y soient appliquez sérieusement comme lui.

Il a commencé à bâtir *Ferhabad*, & la choisie pour Métropolitaine de la Province de *Mazanderan*, en cette situation que je vous ai marquée: & pour peupler non-seulement *Ferhabad* & ses environs, mais encor plusieurs autres villes, dont il médite les desseins dans le *Mazanderan*. Puisque les habitans du país ne suffisoient pas, il y a fait conduire des colonies sans nombre, de différentes nations, de religion, & de contrées étrangères qui sont de deux sortes, ou de celle des ennemis qu'il a pillés & saccagés; d'où il a enlevé les habitans, outre plusieurs autres endroits de la dépendance des Turcs, & le país même des Géorgiens. D'où, lorsqu'il leur fit la guerre, il tira & conduisit dans le *Mazanderan*, de même que dans *Hispahan*, & en d'autres endroits de son Empire, un nombre infini de ces peuples Chrétiens, dont les uns se sont conservez en leur religion, sans qu'ils aient jamais souffert aucune violence de sa part pour y renoncer, à la confusion des autres, qui ont mieux aimé, pour un malheureux intérêt, en punition de leurs crimes, donner des marques de leur infidélité, & se déclarer deserteurs in-

Il a des-
ferté les
frontières de
ses habitans,
pour
peupler
la Province de
Mazanderan.

fames, de la milice Chrétienne. Il y a aussi envoie de ses sujets, de ceux qui étoient sur les frontières, & en danger de se perdre, ou au moins de souffrir infiniment de la part des ennemis voisins, comme l'ont éprouvé les Arméniens Chrétiens, qui étoient trop exposez aux incursions des Turcs, de même que les Mahométans Médes, de la Province de *Scervan*, où la sûreté n'est pas fort grande; & ainsi de plusieurs autres endroits, qu'il a jugez le plus à propos, d'où il a tiré des troupes nombreuses pour les conduire dans le *Mazanderan*.

Et leur
a donné
des terres
à cultiver.

Ce païs est maintenant rempli de ces sortes de gens, de nation & de religion différente; & afin qu'ils aient la vie commodément, & qu'ils n'y vivent pas dans une oisiveté continuelle, le Roi leur a donné à tous des terres à cultiver, & les occupe aux mêmes emplois qu'ils avoient chez eux. Il a introduit par ce moïen, dans le *Mazanderan*, plusieurs métiers qui n'y étoient pas. De manière, que le païs en devient fertile & meilleur, outre que le Roi en tirera de grands avantages. Ceux donc qui étoient laboureurs, & qui cultivoient les vignes, comme les Arméniens, qui ont toujours donné des marques de leur adresse, tant en exercice qu'en celui de bien boire, pour cét ne rien faire qui fut indigne des véritables successeurs & héritiers de ceux qui plantèrent autrefois la vigne, & qui furent les inventeurs de cette divine liqueur, y sont occupez aux mêmes emplois. Pour cét effet, le Roi leur a donné des terres qui y sont propres; & à quelques-uns même il a accordé

dé des troupeaux. Il veut aussi que ceux qui nourrissoient des vers à soie, & qui la ramassoient, comme les Géorgiens Chrétiens & Juifs, continuent en ce même exercice. Et afin de leur en faciliter les moïens, il a fait planter un nombre infini de meuriers aux environs de *Ferhabad*, dont les terres sont incomparables, & les meilleures du monde pour ces sortes d'arbres. Pour les Médes de *Scervan*, qui vivent dans l'oïfiveté, qui ne savent rien faire, & qui se contenteront, pour se soustraire au travail, de leur *Cilao* seulement; le Roi les contraint, malgré qu'ils en aient, d'apprendre l'art de faire de la soie. Afin de les y engager, il ne veut pas qu'ils trafiquent des feuilles de leurs arbres, dont ils ont quantité, sur les terres qui leur furent assignées dès le commencement.

Il veut que tous ses sujets travaillent.

Enfin, mon cher Mario, le Roi Abbas n'est pas seulement Roi de ses peuples: mais le pere, le tuteur, & le bienfaiteur incomparable. Non-seulement il leur donne des terres & des troupeaux; mais encor de l'argent en abondance, pour subvenir à leurs besoins; en prêtant volontiers à ceux qui le peuvent rendre; & le donnant généreusement aux autres, dont il connoît la nécessité, & dont la rigueur les dispense de s'aquiter jamais. De plus il prend soin de les marier, principalement ses domestiques, & de leur faire apprendre quelque métier. Il n'y a jamais eu de pere de famille plus soigneux de la conduite de cinq ou six qui lui appartiennent, que ce Roi l'est éfectivement des millions d'ames qui lui sont soumises, & qui sont de sa dépendance. Il est bien vrai

Il en a un soin extraordinaire.

Mais il est préjudiciable à l'Eglise.

que le soin qu'il en a, & la libéralité qu'il exerce envers eux (chose qui lui concilie l'amitié de ses sujets) sont très-préjudiciables au service de Dieu, & à la religion Chrétienne. Parce que plusieurs se laissant vaincre à ces charmes, & à ces biens apparens & temporels, renoncent aux éternels & véritables, par le mépris qu'ils font de la foi de *Jesus-Christ* qu'ils ont reçûe au Bâtême. Ils la vendent & l'engagent librement, pour quelque argent qu'ils en touchent en cette occasion; & en empruntant du Roi pour se donner bon tems, dans la résolution de ne le lui rendre jamais; mais de le paier à la fin, & même d'en recevoir bien davantage, en quittant *Jesus-Christ* pour suivre Mahomet.

Les Peres Carmes-Déchauffez subviennent aux nécessitez des pauvres Chrétiens.

Cette ruse eût son effet, sur l'esprit de tant de pauvres misérables, en une seule occasion, qu'en Europe on taxa ce Roi de cruauté insigne; parce qu'on disoit, qu'il les faisoit renier par force, lorsqu'ils n'avoient pas d'argent pour s'aquiter de leurs dettes. Mais il faut avoüer que les mauvais Chrétiens en étoient aussi coupables, parce qu'ils reçurent l'argent du Roi & le dissipèrent mal à propos à cette condition, comme il est évident, que premièrement ils en étoient convenus volontairement, qu'ils renieroient au lieu de paier, s'ils ne le restituoient dans le tems qui leur étoit prescrit. Les Peres Carmes-Déchauffez prirent de-là occasion de dire librement à ces Chrétiens, que l'on ne devoit pas acheter la foi à force d'argent: & que pour eux, ils n'étoient pas en état d'en donner à qui que ce fut, pour empêcher ce malheureux

reux trafic; & qu'au reste, s'ils étoient gens de bien, & curieux de leur salut éternel, ils devoient, comme véritables Chrétiens, soutenir la cause & la foi de leur maître, & mourir plutôt mille fois que de la violer. Et de cette façon, quoique de peur d'offenser le Roi, ils n'en témoignassent pas publiquement leurs ressentimens, se contentans seulement de subvenir secrètement, & autant qu'ils le pouvoient, aux nécessitez des plus misérables, & qu'ils connoissoient les mieux intentionnez & les moins chancelans en la foi, le Roi même, comme je l'ai appris, loua hautement leur procédé. Et il est sans doute, que s'ils s'étoient tous comportez de la sorte, & que ces Chrétiens eussent prouvé au Roi leur impuissance, il leur auroit sans doute accordé du délai, ou peut-être, comme il a fait beaucoup d'autres, il leur auroit remis la dette, sans les contraindre à violer leur foi.

Mais parce qu'un jour le Roi remarqua qu'on lui porta avec empressement plusieurs milliers d'écus, pour acquiter ses débiteurs envers lui, & que c'étoit de l'argent des Portugais, il les méprisa, & ne les voulut pas recevoir. Au contraire, il ordonna que, conformément au traité qu'ils avoient fait, ces Chrétiens renieroient faute de paiement, alléguant pour ses raisons, que puisque pour de l'argent ils changeoient de religion, & que d'Arméniens qu'ils étoient, ils se faisoient Francs; c'est-à-dire, Latins, il aimoit mieux qu'ils prissent le sien, & qu'ils se fissent Mahométans. Parce qu'il n'étoit pas

juste ni raisonnable, que ses sujets fussent à la solde d'un peuple étranger, & principalement des Portugais ses voisins qui lui étoient suspects, & avec lesquels il avoit tous les jours des différends : & que de donner tant d'argent à ses sujets, comme ils faisoient, c'étoit se faire des créatures pour apuier & fortifier leur parti, & ne pas conserver la foi pour le salut des ames, comme ils le vouloient persuader.

Descrption de la ville de Ferhabad.

Mais retournant à *Ferhabad*, d'où je ne fai comment je me suis écarté pour m'engager à ces digressions, vous saurez que le circuit de ses murailles est très-grand, comme celui de Rome, ou de Constantinople, & peut être davantage; parce qu'il y a des ruës qui n'ont pas moins d'une lieue de longueur. Le peuple, que l'on y a déjà conduit, & que l'on y envoie tous les jours pour y demeurer, est des différentes nations que je vous ai spécifiées ci-dessus. Les Mahométans en font la moindre partie; & la plus considérable, est des Chrétiens de différentes coûtumes & cérémonies, mais qui sont presque tous Arméniens & Géorgiens, auxquels il est permis de bâtir des maisons de même que des Eglises, autant qu'ils en veulent, où ils officient publiquement. Chose non-seulement qui n'est pas permise en Turquie, & dans les autres lieux de la dépendance des Mahométans. Mais si quelque Eglise ancienne est ruinée, l'on ne peut espérer d'en bâtir une autre, ni de la réparer, ni même d'y mettre seulement une pierre, s'ils n'en obtiennent la permission à force d'argent.

Les Chrétiens de Perse en élevent au-

tant

tant qu'ils veulent ; mais il faut avouer qu'ils ont si peu de dévotion , que le Dimanche des Rameaux , qui est une de leurs principales fêtes , visitant une Eglise des Arméniens , lesquels sont en grand nombre dans *Ferhabad* , & celui des Eglises fort médiocre ; je ne trouvai néanmoins , en celle où je me rendis , que vingt-cinq ou trente personnes tout au plus. Et par conséquent , c'est avec beaucoup de fondement que l'on peut attribuer les peines qu'ils ont souffert dans leurs transmigrations , en vûe de leurs Provinces désolées , pendant leur captivité , & dans les violences qu'on leur a faites pour renier leur foi , & choses semblables ; que l'on peut , dis-je , attribuer avec raison la cause à tous ces malheurs , à leurs méchancetez , à une permission de Dieu , en punition de leurs crimes , & particulièrement de trois desordres insignes , fort ordinaires en ces quartiers , que Dieu a punis visiblement dans tous les siècles , par des châtimens , ou plutôt des fleaux qu'il a répandus sur des Provinces & roïaumes entiers.

Le premier concerne leurs erreurs en matière de foi & de religion , & même parmi les Chrétiens , à cause des schismes , & de plusieurs opinions hérétiques , que plusieurs d'entr'eux soutiennent , & apuient avec chaleur. Le second est fondé sur les vices énormes , qui sont si communs & ordinaires , principalement parmi les Mahométans. Et le troisième regarde la tyrannie , & l'oppression des pauvres , que l'on avoit portées à cette extrémité chez les Géorgiens , selon les assurances que l'on

L'exercice de la religion Chrétienne y est libre.

Dieu
punit les
mauvais
Chrétien-
siens.

m'en a données, que les pauvres d'entr'eux n'étoient plus maîtres de ce qu'ils possédoient, ni de leur vie, non plus que de leur honneur. Puisque les Gentilshommes & les cavaliers, qu'ils apellent *Afnauri*, enlevoient impunément, lorsqu'il leur plaisoit, leurs biens, leurs femmes, & leurs filles, & les massacroient même quelquefois, selon la coûtume barbare & impitoiable des Orientaux, qui n'ont jamais fait de scrupule de tremper injustement leurs mains homicides dans le sang de leur prochain.

C'est donc avec justice que Dieu les châtie de la sorte; & ceux d'entr'eux particulièrement, qui sont passez dans la Perse, sous le joug insupportable des barbares, dans une si rude captivité, que, si je ne me trompe, elle n'est pas inférieure à celle que les Juifs éprouvèrent autrefois en Babilône. Sa Providence n'est pas moins adorable, s'il permet que ceux-là abandonnent facilement la foi qu'ils ont toujourns méprisée. Et si le châtiment s'étend seulement sur les Chrétiens (quoique les Mahométans soient coupables des mêmes crimes, & peut-être de plus grands,) c'est à cause qu'ils dévroient avoir fait leur profit des lumières, & des graces qui leur ont été communiquées; & parce qu'ils en ont abusé, & qu'ils en ont fait un mauvais usage, ils en sont d'autant plus criminels devant Dieu. Mais comme les Mahométans sont aveuglez, & qu'ils sont privez des lumières de la foi, Dieu, dont les miséricordes sont infinies, & qui veut que tous les hommes soient sauvez, temporise avec eux,

en

Pieux
sentimens du
sieur del
la Vallé.

en attendant leur conversion, & qu'ils quittent leurs mauvaises pratiques. Il ne faut pas douter néanmoins que s'ils y manquent, & qu'ils la négligent, ils n'en soient punis éternellement; & qu'à la fin, les Princes étrangers ne fassent une sainte ligue, pour les détruire & les exterminer entièrement. Mais ce sera quand les pleurs & les misères des ames fidèles, qui gémissent sous la pesanteur de leurs fers, auront fléchi la bonté & la miséricorde de Dieu, qui suscitera alors de nouveaux Moïses, & de nouveaux Machabées, ou qui animera en divers endroits de l'Europe, non pas des infidèles Alexandres, mais de pieux & dévots Godesfrois, qui feront généreusement le trajet, pour vanger, à coups de cimenterres, les outrages & les persécutions que nôtre foi éprouve depuis si long-tems de ce peuple insolent.

Les Chrétiens d'Orient en sont persuadés, sur plusieurs Prophéties qu'ils en ont, & fondent leurs espérances sur la nation des Francs; puisque les latins, qui sont aujourd'hui les véritables serviteurs de Dieu, dans l'exercice de la Religion Catholique, qui exclud toutes les autres, ne sont pas de foibles instrumens de sa justice, pour entreprendre ces actions héroïques, & triompher de l'infidélité.

Pour ne me pas écarter davantage de mon sujet, je dis que les alignemens des ruës de Ferhabad sont déjà pris, qu'elles sont très-longues, fort droites & plus larges que celles qu'on appelle à Rome *Giultra*. Elles ont, sur les côtez, un rang de maisons d'une même symétrie; & afin que les

Les Catholiques d'Orient espèrent beaucoup des Princes de l'Europe.

eaux

eaux de pluie se puissent facilement écouter, ils ont fait de certains fossés au-devant de ces mêmes maisons, avec des chaussées en forme de pont. Sans cela, les eaux croupiroient, & formeroient des bourbiers en ces quartiers, où le terrain est uni & humide. Jusqu'à présent les maisons n'ont seulement qu'un étage, & ne sont couvertes que de roseaux de marais, qui résistent à la pluie autant qu'on le peut desirer.

Lib. 5.

Nous lisons dans Hérodote, qu'anciennement les maisons étoient bâties de roseaux, qui servoient aussi pour les couvrir, & de même que l'étoient presque toutes les maisons de la ville Royale de *Sardi*, dans le tems que les Rois de Lidie y faisoient leur demeure. Les gros murs des maisons de *Ferhabad*, se font d'une matière fort commune en ces quartiers. Ils l'appellent *Culghil*; c'est-à-dire, terre, & paille. En effet, elle ne se fait que de sable, que l'on détrempe comme de la chaux, avec un peu de paille batuë & brisée; & de cette façon je vous assure que, sans aucun mélange de pierres, cette sorte de mortier s'unit, & se fortifie merveilleusement. Il n'y a encor que le Palais du Roi qui soit bâti de briques. Il est d'une grandeur raisonnable; mais il n'est pas encor achevé. Je ne puis pas néanmoins vous en faire la description, parce que je ne l'ai pas vû par dedans; mais les dehors me font croire qu'il n'est pas fort différent des autres maisons du Roi, dont je vous entretiendrai. Il y a aussi un *Carvanserai*; c'est-à-dire, une hôtellerie publique, fort spacieuse, & qui est déjà fréquentée des caravanes. Ce lieu-là est bâ-

Les maisons n'y sont que de terre & de paille.

ti de briques; mais il n'est pas encor achevé. Le Vizir de Mazanderan me dit que, pour plaire au Roi, il l'avoit fait construire depuis très-peu de tems, & que c'étoit un ouvrage de quinze jours seulement. On voit aussi un bain public qui n'a rien que de commun, avec quelques autres maisons, qui appartiennent à des particuliers, qui font ordinairement leur résidence dans la ville; mais elles y sont rares.

Au reste cette nouvelle ville, & qui est encor pour ainsi dire dans son berceau, n'est bâtie que de terre, de bois, de roseaux & de paille, d'où il arrive souvent, comme de mon tems, une fois entr'autres, des incendies de ruës toutes entières, à la ruïne de ceux à qui les maisons appartiennent. Mais le Roi, qui travaille incessamment à l'ornement & à la perfection de cette ville, se servant de l'occasion en vûë de ces accidens, défend ensuite de rétablir ces maisons comme elles étoient, à moins qu'on ne bâtisse plus solidement. Ainsi peu à peu elle se perfectionnera de la sorte; & je suis persuadé que dans peu d'années, elle sera, non-seulement une des plus grandes & des plus peuplées, mais encor des plus belles & des plus magnifiques villes de tout l'Orient, parce que le Roi s'y emploie tout de bon. Et si depuis quelques années, il a pû donner à la ville d'*Hispahan*, la beauté & la grandeur qui la rend considérable sur toutes les autres de sa Province, quoique dans un endroit sec & stérile extrêmement, & qui ne produit rien qu'à force d'eau & de fumier; que ne fera-il point ici où le pais est bon, fertile naturellement, &

Avec le
tems
Ferha-
bad sera
une bel-
le ville.

rem-

rempli de toutes les commoditez, qui peuvent contribuer à la grandeur & à la beauté d'une ville ?

Il y a peu de villes dans la Perse, qui soient fermées de murailles.

Ferhabad n'est pas fermé de murailles, les alignemens même n'en sont pas pris encor; & je croi qu'on n'y travaillera pas si-tôt, afin de lui laisser la liberté de porter ses limites plus loin, de s'augmenter tous les jours, vû principalement qu'en ces quartiers il y a plusieurs bonnes villes, & des plus estimées, qui n'ont point de murailles.

Un fleuve, beaucoup plus petit que le Tibre, arrose *Ferhabad* par le milieu. Sa source est aux montagnes, que je traversai, & qui coule par cette vallée de ris, dont je vous ai entretenu, où il s'enfle de telle façon des torrens qui s'y rendent de divers endroits, qu'elle est navigable dès la ville de *Saru*, non pas avec des barques de la forme ordinaire, mais fabriquées d'un gros morceau de bois seulement que l'on creuse, dont le fond est plat, à cause que l'eau y est basse, & avec de certains avirons, qui ont plutôt la forme de pelles que de rames: on se sert néanmoins fort heureusement de ces sortes de barques, non - seulement au gré de l'eau en descendant, mais aussi contre le courant de l'eau & fort promptement; & il y en a tel qui porte dix & douze personnes, ou la quantité de marchandise à proportion.

On s'y sert de barques d'une forme particulière.

Ils appellent ce fleuve *Teggine-rude*, qui signifie fleuve rapide. Dans *Ferhabad*, il n'y a qu'un pont qui est fort bien bâti, à l'endroit le plus fréquenté de la ville; & parce qu'elle est fort grande, & que l'on

abe-

a'besoin de passer ce fleuve en mille endroits: lorsqu'on se trouve trop éloigné du pont en cette occasion, les particuliers se servent de ces petites barques, qui sont faites d'une seule pièce de bois, dont il y a quantité. On ne s'en sert pas seulement pour faire le trajet; mais encor pour aller où l'on a affaire, & jusques sur la mer Caspienne, pour y pêcher par divertissement. Ce fleuve, qui coule du Midi au Septentrion, s'embouche dans la mer, deux milles, ou peu s'en faut, comme je vous ai dit, au-dessous de la ville; de manière que *Ferhabad* est presque un port de cette mer, puisque les vaisseaux entrent dans la ville jusqu'au Pont, où ils mouillent l'ancre; non pas les grands, mais presque tous les vaisseaux qui trafiquent ordinairement de toute sorte de marchandise sur cette mer; savoir, dans la ville de *Ghilan*, en celle d'*Esterahad*, de *Bacuh*, de *Demir-capi*, & le plus souvent en *Astracan*, pour la Moscovie.

Les plus grands de ces vaisseaux, quoiqu'ils les appellent navires, me paroissent plus petits que nos tartanes. Ils sont fort hauts de bord, enfoncent peu dans l'eau, & ont le fonds plat. Ils donnent aussi cette forme à leurs vaisseaux; non-seulement à cause que la mer Caspienne n'est pas profonde à la rade & sur les côtes; mais encor parce qu'elle est remplie de bancs de sable, & que les eaux sont basses en plusieurs endroits; tellement que si les vaisseaux n'étoient fabriquez de cette façon, on ne pourroit pas s'en servir sur cette mer. Certainement je m'étonnois, & avec quelque fon-

Descri-
ption de
la mer
Caspie-
ne.

fondement, ce me semble, pourquoi ils ne pêchoient à *Ferhabad* que des saulmons, qui se trouvent à l'embouchûre du fleuve, & de certains éturgeons très-mal conditionnez, de même que de plusieurs autres sortes de poissons, qui se rendent à l'eau douce, & qui ne valent rien. Et comme j'en attribuois la cause à leur insuffisance, en l'art de naviger & de pêcher, ou à la crainte qu'ils avoient de se perdre s'ils pêchoient en haute mer; parce que je sai d'ailleurs que les Persans ne sont pas fort habiles gens sur cét élément, & qu'ils n'entendent presque point la navigation; le *Chan d'Estera-bad*, qui fait sa résidence sur ce port de mer, & à qui par conséquent les raisons n'en sont pas inconnuës, par l'expérience qu'il en a, m'en debita une. Savoir, que les eaux sont si basses à vingt & trente milles dans la mer, qu'il est impossible d'y jeter de filets qui aillent au fonds, & d'y faire aucune pêche qui soit de la conséquence de celles de nos tartanes. Desorte que c'est par cette raison, qu'ils donnent à leurs vaisseaux la forme que je vous ai marquée ci-dessus, & qu'ils ne les montent d'aucune pièce de canon, parce qu'il se trouve fort peu de Corsaires & de Pirates qui courent cette mer; à l'exception de quelques Moscovites ou Russiens, qui se pourroient rencontrer vers l'embouchûre de leurs rivières, tant sur la mer, que le plus souvent sur le *Volga*. Mais sur toutes choses, ils faut se donner de garde de prendre terre à la montagne des *Lezghi*, ou dans le país des *Circassiens*, entre l'Albanie & la Moscovie: parce qu'on s'exposeroit infaillible-

Le poisson n'en vaut rien.

blement à la perte de ses biens & de sa liberté.

La température de l'air de *Ferhabad* a beaucoup de rapport, ce me semble, à celle de Rome. C'est-à-dire, que l'hiver y est humide, pluvieux, & chargé de broüillards, de même qu'à Rome; & que l'été y éprouve les mêmes degrez de chaud & de froid. Mais je ne m'en étonne pas; puisque, si je ne me trompe, c'est le même climat, avec la même élévation de pôle, ou peu s'en faut. La qualité de la terre y est aussi fort semblable. En éfet, elle y est grasse, marécageuse, & environnée de la rivière & de la mer; quoique leurs situations soient diamétralement oposées; parce que Rome a la mer au Midi; & que son fleuve coule de l'Occident au Midi: *Ferhabad*, au contraire, a la mer au Septentrion, & sa rivière coule du Midi au Septentrion.

Ce rapport, entre ces deux villes, me donna sujet de mettre *Ferhabad* en paralelle avec Rome, dans la lettre amoureuse que j'écrivis de *Ferhabad*, à la louange de ma maîtresse, de Toscane, comme j'ai fait de tous les ports de mer, ou de tous les fameux fleuves que j'ai parcourus. J'ai déjà satisfait à toutes ces Lettres Poétiques, que j'ai écrites en prose, & que j'ai conclus par celle de la mer Caspienne; parce qu'à présent je n'ai pas d'espérance de parcourir d'autres mers, ni d'autres écueils; mais je ne les puis pas corriger, ni leur donner la forme que je desirerois, à cause que de vingt, & peut-être davantage que j'ai écrites, j'en ai laissé environ la moitié à Constantinople, qui

Compaa
raison de
la ville
de Fer-
habad à
celle de
Rome

qui ne sont simplement qu'ébauchées, & qui sont déjà sans doute en Italie avec d'autres manuscrits, si on a suivi les ordres que j'ai prescrits à quelques particuliers de Constantinople, d'envoier à Rome les hardes que j'avois laissées.

J'entrai dans *Ferhabad*, par la partie Occidentale du fleuve. Mais la maison, qui me fut assignée, étoit de l'autre côté à l'Orient du même fleuve, de sorte que pour y aller, il me le falut passer. Et quoiqu'elle soit des mieux conditionnées, & des plus logeables; elle est néanmoins si basse, qu'encor que je ne sois que d'une taille médiocre, de la main je puis facilement toucher le toit. Ce logement me fit souvenir des premières cabanes de Romulus; & enfin de toutes les choses qui se présentent à mon esprit, je me forme un sujet de divertissement pour me les rendre agréables. Mais je ne trouvai rien de plus beau en cette maison, & de plus conforme à mon humeur, qu'un jardin qui en dépend, ou plutôt une grande espace de terre, que l'on a rempli d'une infinité de meuriers blancs sur le bord de la rivière. A l'ombre de ces arbres, tantôt assis, & tantôt en me promenant, j'ai passé une bonne, ou au moins la plus agréable partie de mon tems, en la conversation des Muses, ou tout seul, ou en la compagnie, tantôt d'*Actius Sincerus*, tantôt d'un *Marc-Aurèle Empereur*, qui m'est tombé entre les mains en Langue Françoisé, & tantôt avec *Ferrari*, au défaut d'autres livres, en parcourant les villes, les Provinces & les fleuves de son Epitôme, que j'ai vû tant de fois.

Le fleur
della
Vallé est
logédans
Ferhabad,

Ces

Ces jours passez, ne sachant à quoi passer le tems, je composai en ce même endroit un grand discours, ou plutôt une lettre en rimes tiercées, que j'ai mise au net, & que j'ai déjà envoyée à Rome au sieur *Claudio Decio* mon ancien ami, neveu de ce fameux *Antonio Decio*, auteur de la Tragédie, intitulée *Acripanda*, duquel le sieur *Claudio* n'a pas moins hérité les vertus & les qualitez intellectuelles, qu'il s'est rendu digne de porter le célèbre nom des Deciens. J'en écrivis donc jusqu'au nombre de cinquante-sept, déguisant, selon ma coutume, la vérité de mes aventures, sous des fictions & des inventions Poétiques. J'ai négligé de vous faire part de cette nouvelle production; parce qu'en éfet elle ne méritoit pas d'être copiée. Néanmoins si vous en desirez la communication, *Horatio Pagnani* pourra satisfaire votre curiosité, en vous en envoyant de Rome une copie sur l'original défectueux, rempli de fautes, & de doutes, que je fis tenir au sieur *Claudio Decio*. Et comme jusqu'à présent, je croi vous avoir suffisamment instruit de la situation des habitans & du país de Ferhabad, je vous entretiendrai desormais de mes affaires particulières; c'est-à-dire, de ce que j'ai fait en ces quartiers.

Son
occupacion.

Il étoit
bon Poëte.

J'avois une si forte passion de voir cette mer Caspienne, qu'aussi-tôt après que je fus arrivé, & dès le lendemain, qui étoit le quinziesme de Février, je me rendis sur ses bords, pour satisfaire mes ieux sur un objet que j'avois tant désiré, afin de lui donner, par ces démarches précipitées, des

mar-

marques de mes civilitez, & de l'estime que j'ai pour elle, pour ne pas dégénérer de la qualité de pêcheur très-fidèle.

Il va se
promener
sur
la mer
Caspie-
ne.

Je m'embarquai au-dessous de mon logis, non pas sur ces petits vaisseaux faits d'une seule pièce de bois; mais sur une bonne grosse barque de la forme d'une felouque, fort mal équipée, avec des rames faites en façon de pèle, & avec un grand timon disproportionné, dont on a accoutumé de se servir sur cette mer; de manière que, selon l'expérience que j'en ai, si le vent ne donne de concert avec les rames, quoique souvent il n'ait pas grand effet, à cause que les voiles n'en valent rien, qu'elles sont rapetassées, & dignes certainement de mariniers d'eau douce, je croi qu'elles n'avancent pas beaucoup. Les cartes & les bouffoles y sont inconnues; mais parce qu'ils courent ordinairement cette mer, ils n'en ignorent pas les lieux, ni ces bancs de sables, qui sont, comme je vous ai dit ci-dessus, que la mer Caspienne n'est presque pas navigable qu'à de petits vaisseaux. Je voudrois bien avoir ici un cadran ou un astrolabe, afin de prendre la hauteur du pôle, & du soleil. Mais je desirerois une frégate bien montée; une felouque seulement du petit mole me suffiroit; parce que si je l'avois ici, avec le pilote *Gio Pietro* mon bon ami, ou d'autres semblables mariniers, je courrois par plaisir cette mer, & j'en ferois une carte marine très-exacte, telle que je croi assurément qu'il ne s'en trouve pas même en Europe.

Enfin nous allâmes sur mer, dans ce vaisseau que je vous ai spécifié; mais ce fut
après

après y avoir dressé une tente, sous laquelle nous étendîmes quelques tapis de pié, le mieux qu'il nous fut possible. Nous y entrâmes par l'embouchûre de la rivière, sans aucune difficulté, parce que l'eau y est basse, & que son lit est petit. Néanmoins nous n'avancâmes pas beaucoup sur cette mer; quoiqu'alors elle fût fort calme, à cause que nôtre barque, dont le fond étoit plat, commença tout de bon de certains branles, dont les cadences ne plûrent pas à Madame Maani, qui n'avoit pas encor vû la mer, ni éprouvé de semblables agitations; desorte qu'elle ne voulut pas aller plus avant, soit que le cœur lui fût mal, comme elle me l'assuroit, ou qu'une secrette appréhension, qu'elle n'osât jamais avouer, se fut emparée de son ame, comme il y a plus d'aparence. Quoiqu'il en soit, nous retournâmes sur nos pas, & allâmes dîner sur le bord de la mer, en un endroit, d'où l'on ne voit qu'une plaine à perte de vûë, stérile & destituée de la beauté ordinaire des montagnes & des écueils. Quoiqu'il fut jour de viande, on nous servit du poisson, que l'on avoit pêché un moment auparavant dans la rivière, & que mes gens accommodèrent sur le lieu; parce qu'il y avoit long-tems que je desirois d'en manger, & que je m'étois toujours persuadé que j'y en trouverois d'excellent, pour satisfaire mon apétit. Mais je fus entièrement frustré de mes espérances. En éfet, je puis dire, quoique pour la première fois, il ne me sembla pas tout-à-fait mauvais, que je n'ai jamais mangé en ces quartiers de poisson qui me plaise, ni qu'une person-

Madame Maani n'y prend pas plaisir.

ne, qui auroit acoûtumé de manger de celui de nos mets, pût goûter avec quelque satisfaction.

Raiſons
pour-
quoi le
poifſon
n'y eſt
pas bon.

Je croi vous en avoir dit la raiſon ci-deſſus, & ce n'eſt pas qu'il n'y ait conſtamment de bon poifſon en cette mer; en éfet, je ne puis me le perſuader autrement; mais plûtôt comme les eaux ſont extraordinairement baſſes, il eſt évident que le poifſon ne ſe peut pas rendre au bord, & qu'ainſi la pêche n'y vaut rien. Les meilleures pêches ſe font à l'embouchûre des rivières; cependant on n'y prend que des ſaumons, encor je vous proteſte que tous frais qu'ils ſont ici, ils ne me ſemblent pas ſi bons que ceux qui ſont ſalez en nos quartiers. Néanmoins c'eſt le meilleur, & le plus délicieux qu'on y pêche, quelquefois auſſi des éturgeons; mais d'un goût ſi mauvais, & ſi différent des nôtres, que l'on n'en peut pas manger; & de certains autres poifſons, que je ne connois pas, de trois ou quatre eſpèces ſeulement, dont l'une a du rapport à ceux que nous apellons meüniers.

Les
poifſons
y ſont
gros;
mais de
mauvais
goût.

J'observai particulièrement, que tous les poifſons que l'on y pêche ſont fort gros, & qu'il ne s'y en voit preſque point de petits, ſans vous en pouvoir dire la raiſon; enfin il n'y en a point d'autres, ou bien ils n'ont pas l'adreſſe, ou ils ne les peuvent pas prendre. Mais les uns & les autres n'y valent rien, & ſont d'un très-mauvais goût. Deſorte qu'il eſt indubitable, que non-ſeulement les poifſons de nos quartiers; mais encor ceux que l'on pêche dans la Méſopotamie & dans l'Arabie deſerte, dans l'Euphrate & dans le Tigre, ſont incomparable-

blement meilleurs. Vous n'aurez pas de peine à vous le persuader, puisque par une merveille, je fus obligé de passer le Carême dernier sans manger de poisson : parce qu'il me sembloit si mauvais, quoiqu'il fut tout frais, qu'il nous fut presque impossible d'en goûter. Je ne doute point que comme il est trop gras, il ne soit dégoûtant, & que cette graisse superflüe & extraordinaire, ne procède de ce que le fond de la mer Caspienne, de même que ces côtes, au lieu d'être pierreux, se trouve bourbeux, peut-être à cause de cette grande quantité de rivières d'eau douce qui s'y rendent de tous les côtez. Venons maintenant aux affaires d'Etat & de plus haute importance.

Le vendredi, qui étoit le seizième de Février, j'envoiai deux de mes domestiques en *Esref*, à six lieuës seulement de *Ierhabad*, où le Roi étoit alors, & où il a déjà commencé de bâtir une autre nouvelle ville. Je chargeai ces hommes de deux lettres; l'une pour l'*Agamir*, qui est le premier Secrétaire du Roi; & que nous apellerions Secrétaire d'Etat; & l'autre à *Husseïn Beig*, qui est *Mehimandar*; c'est-à-dire, qui a soin de ses hôtes, comme en Espagne l'*Apposentador Maior*, ou chose semblable: mais de plus grande autorité, & dont le crédit & les fonctions de sa charge s'étendent davantage. Parce que non-seulement il a soin, comme celui d'Espagne, d'assigner des maisons aux hôtes du Roi: mais encor de les régaler, de les accompagner toujours, & d'entretenir le Roi de leurs affaires; si bien qu'il en est le

Le
sieur de
la Vallé
envoie
deux de
ses do-
mesti-
ques où
étoit le
Roi.

244 VOYAGES DE
 premier informé. En éfet, de quelque nature qu'elles soient, il faut qu'elles passent par ses mains, quand même les hôtes seroient des Ambassadeurs des Princes, & qu'ils ne seroient en cette Cour que pour traiter des affaires d'Etat. Enfin c'est un Officier d'importance. Outre ces beaux emplois, *Hussein Beig* est fort estimé de la personne & très-qualifié, non-seulement comme gendre d'un *Chan*, des plus considérez de cette Cour, mais pour être originaire de la plus ancienne noblesse du véritable país de la Perse proprement dite. Il y possède de grands biens en fonds de terre, proche la ville Métropolitaine de *Sciraz*, & où il y a plusieurs bourgs & villages qui relevent de lui immédiatement, comme autant de Seigneuries qui ont toujours été dans sa famille, qu'ils appellent *Mulk*; c'est-à-dire, possession, qu'il ne tient point du Roi, & que le Roi ne lui peut ôter sans injustice.

Le Me-
 himan-
 dar,
 dans la
 Perse,
 est un
 Officier
 d'im-
 portan-
 ce.

J'envoiai donc à ces Messieurs deux lettres, que le Pere *Gio Tadée de sainte Elizée*, Vicaire-Général des Carmes-Déchauffez d'*Hispahan*, m'avoit mises entre les mains, par lesquelles il les informoit seulement de ma personne & de mon arrivée, afin qu'à leur retour ils en donnassent avis au Roi, avant qu'il m'eût vû. Et outre les lettres, je recommandai à mes gens qu'ils leur dissent, de ma part, que j'atendois à *Ferhabad* l'ordre de Sa Majesté & leurs sentimens, pour l'aller trouver en *Escres*, ou l'atendre à *Ferhabad*, & m'y conformer entièrement. Le *Mehimandar* étoit à *Ferhabad*, cependant je n'en savois rien;

Le Roi
 étoit en
 Escres,
 lorsque
 le sieur
 della
 Vallé
 arriva à
 Ferha-
 bad.

rien; néanmoins, sans qu'il eût reçu d'autres lettres; parce que, comme je vous ai dit, faute d'être bien informé, j'envoiai la ficme, avec l'autre, en *Eseres*, croiant qu'il y fut avec le Roi. Sur les nouvelles de mon arrivée, il vint dès le samedi me rendre visite, & me traita avec beaucoup de civilité, comme sa charge l'y obligeoit.

Le Dimanche au soir mes gens ne manquèrent pas de revenir, & me dirent qu'ils n'avoient parlé qu'à l'*Agamir* seulement; parce que l'autre ne s'y étoit pas rencontré; qu'il les avoit reçus fort civilement, & dans des termes qui témoignoit qu'il avoit été déjà informé de mon arrivée; qu'il en avoit incontinent porté la nouvelle au Roi, qui avoit répondu, selon leur

Le Roi de Perse témoigne de la joie de l'arrivée du sieur della Vallé.

coutume, *Safa ghieldi chosc ghieldi*; c'est-à-dire, que j'étois le très-bien venu, & que je ne prisse pas la peine d'aller en *Eseres* par de si mauvais chemins; parce qu'il étoit sur le point de monter à cheval, pour se rendre en diligence à *Ferhabad*, où il me verroit. Sur cette résolution du Roi, l'*Agamir* expédia incontinent mes gens, afin qu'ils vinssent m'en donner avis; & il leur dit qu'ils fissent diligence; parce que le Roi alloit grand train, & que sans doute il nous joindroit, & nous devanceroit même sur la route.

En effet, le Roi monta à cheval ce jour-là, comme on me l'assûra depuis, pour venir à *Ferhabad*; mais se voiant suivi de quantité de soldats; & parce qu'il est d'une humeur fantasque & bizarre extrêmement, il se mit en colère, disant qu'il ne

pouvoit jamais aller en aucun endroit, que tous les autres ne l'y voulussent accompagner. Desorte que, par dépit, il retourna sur ses pas, & ne parla plus de venir. En éfet, il ne s'y rendit que sur le soir du 27. Février, qui étoit celui du carnaval, selon nôtre supputation; mais pour moi, conformément au commandement que j'avois reçu du Roi, je demeurai à Ferhabad, en l'atendant toujours.

Le lendemain, qui étoit le jour des Cendres, aiant entendu dire que le Roi étoit arrivé la nuit précédente, j'envoiai inconrinent à l'*Agamir*, pour savoir ce qu'il y avoit à faire, si je devois me rendre au Palais du Roi, où ordinairement il donne audience, ou bien si j'attendrois qu'il me fît appeller. L'*Agamir* me fit réponse, que je ne devois pas y aller sans un ordre particulier, & que pour la premiere fois les personnes de condition en usoient ordinairement de la sorte; que cependant il en parleroit derechef au Roi, & qu'ensuite il m'informerait de ses résolutions. Il s'en aquita ponctuellement le lendemain au matin, & lui parla de moi, selon les promesses qu'il m'en avoit faites, pendant qu'il montoit à cheval pour s'aller promener. Mais quoiqu'alors le Roi ne répondit rien; quelque peu de tems après néanmoins, étant retourné à la maison pour dîner, il m'envoia un de ses premiers Gentilshommes, nommé *Tochta Beig*, auquel il commanda de me visiter de sa part, & d'avoir soin de ma personne, comme mon *Mehimandar* particulier. Et j'ai déjà remarqué que le Roi en use quelquefois de

Le Roi
envoie
l'un de
ses Gen-
tilshom-
mes,
pour
complimenter
de sa
part le
sieur
della
Vallé,

la sorte; favoir, de donner à de certains hôtes, qu'il estime davantage, un autre *Mehimandar* extraordinaire, qui a soin de leurs personnes, quoiqu'il y en ait toujours un ordinaire qui prend le soin de toutes choses. Mais je ne sai s'il le fait pour obliger davantage les hôtes, ou pourquoi. Enfin on me fit certe cérémonie; & ce *Tochta Beig*, que le Roi m'envoia, étoit celui-là même, qu'il donna au Résident d'Angleterre, lorsqu'il parut à la Cour pour la première fois.

Tochta Beig me vint donc visiter le même soir, de la part du Roi, & je le reçus, selon la coutume du pais, avec une belle collation que je lui presentai, & lui parfumai les cheveux & la barbe, avec les eaux de nase, & avec d'autres odeurs en fumée, par le moyen du feu. Il me pria de l'informer particulièrement de tous mes voïages, & du sujet de ma venuë. Je lui dis que la seule passion que j'avois de voir & de servir le Roi, m'y avoit engagé; & que la renommée de ses belles & généreuses actions, jointe à l'honneur qu'il portoit à nôtre Saint Pere le Pape, & à la bonne volonté qu'il avoit pour tous les Catholiques, l'avoit fait naître en mon ame. Il me demanda aussi, si j'avois dessein de demeurer quelque-tems dans la Perse, ou de partir bientôt? A cela je lui dis, que je m'en remettois à la volonté du Roi. Il s'informa si j'avois *Haram*; & aiant appris que je ne marchois pas autrement, il me demanda particulièrement, quelle étoit ma femme, de quel pais, & où je l'avois prise.

Enfin, en m'entretenant de diverses

Qui le reçoit, selon la coutume du pais.

Il s'informe exactement de toutes choses.

choses avec lui, je ne fai d'où il inféra, qu' alors nôtre Carême étoit commencé; & à ce sujet, il me demanda de quelle façon nous observions le jeûne; ce que nous mangions, & ce qu'il ne nous étoit pas permis de manger. Parce que, comme vous savez, tous les Catholiques ne font pas le carême d'une même manière; & nous autres Latins le gardons différemment, & plus étroitement que les Orientaux, lesquels aussi le font diversément, selon la diversité de leur religion. Et parce qu'il se trouve de routes les sortes de chrétiens dans la Perse, & qu'à leur exemple les Persans vivent dans de semblables pratiques; par cette raison, Tochta Beig s'informa exactement de la façon que nous nous y comportions. Cependant il ne négligeoit rien de tout ce que je lui disois, si bien qu'il fit écrire en ma présence par un *Mulla*, ou un écrivain, qu'il avoit amené pour ce sujet, tant les interrogations qu'il m'avoit faites, que mes réponses; mon nom, mon surnom, & ma patrie; disant qu'il falloit nécessairement présenter au Roi cette information par écrit. Mais aiant pris congé de moi, avec des paroles fort civiles & fort obligeantes, & étant sorti du logis, il voulut savoir encor de mes domestiques, qui l'accompagnerent jusques sur le bord de la rivière, qu'il devoit passer dans une barque, combien ils étoient dans la maison, combien j'avois de femmes, combien de chevaux, combien de chameaux, dont il spécifia le nombre, dans la susdite information qu'il devoit présenter au Roi, & recommanda particulièrement au Capitaine

taine du quartier, où je demeurois, qui m'avoit donné son propre logis comme le meilleur, & le plus commode de tout ce détroit, de nous rendre tous les services, & toutes les assiduez qui lui seroient possibles; où vous remarquerez qu'ils nomment ces sortes d'Officiers, *Asfacal*; c'est-à-dire, barbe blanche, quelques jeunes qu'ils puissent être. Entr'autres choses, ils ont soin qu'il ne manque rien dans les maisons des hôtes du Roi, qui sont logez dans leurs quartiers, ou faubourgs. Je vous expose ces choses, comme vous voiez, jusqu'aux moindres circonstances, afin de vous informer des coûtumes du païs, sur de semblables sujets, que je croi fort curieux & remarquables; quoique je sois assez persuadé que le débit de tant de particularitez, est beaucoup plus inutile & ennuyeux, que nécessaire.

Officiers
qui ont
soin des
postes du
Roi.

Tochta Beig aiant pris congé de moi, fut incontinent trouver le Roi, pour lui donner de mes nouvelles. Mais comme il étoit déjà nuit, il aprit qu'il étoit dans l'*Haram*; si bien qu'il ne pût lui parler, & se contenta seulement de lui envoier l'information qu'il avoit faite en mon logis.

Ce même soir, qui étoit le premier du mois de Mars, le Roi, qui ne demeure pas long-tems en un endroit, monta la nuit à cheval avec ses femmes, & alla à la chasse à quatre lieuës de *Ferhabad*, en un canton où il demeura depuis, je ne sai combien de jours, sans en pouvôir espérer d'autre réponse; cependant *Husseïn Beig*, *Mehimandar* ordinaire, & *Tochta Beig*, mon

Mehimandar particulier, ne manquèrent pas de me visiter avec beaucoup d'affiduité & de déférence, & dans des termes très-civils & très-obligeans, comme de me dire qu'ils se rendoient auprès de moi pour m'af-

Rendent
de gran-
des affi-
duitez au
sieur del-
la Vallé,
surer de leurs respects, & s'éforcer de me rendre tous les services dont ils seroient capables, & d'autres semblables complimens; en quoi, & dans toutes leurs autres façons d'agir, parce que je l'ai remarqué, & peut-être qu'un jour j'en ferai mention par curiosité, dans les paralelles que je médite sur une infinité de choses, je trouve que les Persans ne sont pas fort diférents des Napolitains.

A la fin, le Roi étant de retour, *Tochta Beig* m'envoia dire incontinent, qu'il l'avoit amplement entretenu de moi, & que lui-même seroit venu pour me faire part du succès de cette conférence, sans le mauvais tems, & qu'il n'y manqueroit pas d'abord que la pluie, qui tomboit en abondance, cesseroit un peu. Desorte qu'en vûë de toutes ces humiditez, il diféra la visite qu'il me destinoit, jusqu'au

Le Roi
de Perse
s'en in-
forme
particu-
lière-
ment.
mardi, qui étoit le 16. de Mars, auquel jour s'étant rendu chez moi, il m'assura que le Roi s'étoit fait lire cette information, avec beaucoup de plaisir. Et que de plus, il l'avoit interrogé de plusieurs autres choses particulières qui me regardoient, & qui lui avoit recommandé plusieurs fois de me visiter souvent, & de me faire compagnie, afin que le séjour que je ferois dans le quartier, ne me fut pas ennuyeux. Pour conclusion, il me dit, de sa part, que je ne m'étonnasse point, s'il ne me donnoit pas si-tôt audience; parce qu'en
ce

ce tems-là les momens n'étoient pas heureux, à cause que *Mulla-Gelal* son astrologue, sans l'avis duquel, & sans faire leurs observations ordinaires, ce Roi n'entreprend jamais rien, lui avoit défendu de parler aux étrangers; & je croi même que quelquefois, lorsqu'il ne veut pas faire quelque chose dont il est sollicité, il se sert de ce prétexte pour s'en excuser. Que je devois être persuadé qu'il n'auroit pas manqué de me faire appeler, si ces momens eussent été favorisez des influences de quelque astre heureux & bienfaisant; répétant plusieurs fois qu'il m'auroit préféré à tout autre, & qu'il m'auroit voulu donner toutes les marques de l'estime que j'aurois pû souhaiter.

Je croi néanmoins qu'il avançoit tout cela au sujet de mon départ, ou de mon séjour en ce quartier, & qu'il ne prétendoit, je croi, ces heures favorables, qu'afin que je ne m'impatientasse point, s'il diferoit si long-tems à me donner audience. Comme il ne doutoit peut-être pas que la même chose ne fût arrivée à d'autres Européens, qui avoient souvent donné des marques sensibles de leur impatience extrême en de semblables occasions, dont il avoit témoigné du ressentiment, à cause qu'ordinairement, & selon sa coutume, il prend plaisir, principalement dans le commencement, de faire des choses à sa grande commodité, ou pour attendre de certaines conjectures, selon que son humeur domine, & de tenir toujours, par ce moïen, les étrangers en haleine, ou peut-être afin de les observer, & de les mieux connoître avant

Il ne
donne
audience
qu'après
beau-
coup de
cérémonies.

que de leur donner audience, ou pour quelque autre raison, dont lui-même se fait un secret. Comme j'avois déjà été informé de toutes ces coutumes, je remerciai le Roi de toutes ses bontez à mon égard, & dis à celui qui m'en avoit porté les nouvelles, que n'étant venu en ces pays que pour le service du Roi, je ne devois lui en donner des preuves que quand il lui plairoit, que je me foumétois aveuglément à ses ordres, & que je les recevois toujours avec complaisance, & beaucoup de passion de les exécuter.

Je fleur
della
Vallé ne
néglige
aucune
ocasion
pour an-
noncer
ses afai-
res.

Ce même jour, une occasion très-favorable s'étant présentée, je fis la première ouverture, par le moien de ce même *Tochta Beig*, de l'une de ces deux affaires d'importance, que je vous communiquai dans ma précédente, que je vous écrivis d'*Hispanhan*, & que j'avois résolu de proposer en cette Cour; dont l'une, qui étoit de ma part, concernoit la guerre, à la destruction & à la ruine des Turcs; & l'autre, la paix, de la part de Madame Maani en faveur de sa nation, & toutes deux pour la gloire & le service de Dieu. Je me servis donc de cette occasion ce jour-là, pour entretenir *Tochta Beig* de l'une de ces affaires; savoir, de celle qui concerne la guerre; & parce que le traité, pour être déjà public, me permet d'en pouvoir discourir amplement, je vous en informerai à présent, ne l'ayant pas voulu faire ci-devant pour de très-justes considérations; & sur-tout parce que je ne peux vous entretenir que des choses qui se sont déjà passées, & non pas de simples projets, ou de desirs souvent inéficaces.

Pour

Pour entendre ceci, il faut que vous m'excusiez si je suis un peu long; parce qu'il est nécessaire que reprenant quelque chose de plus loin, je vous informe de mon dessein, & de tous les motifs qui m'y ont engagé; & puis du secours & du moïen que Dieu, qui inspirera peut-être la résolution de l'effectuer, prépare & rend très-facile, par une providence admirable & particulière.

Le sieur della Vallé ne néglige aucune occasion pour avancer ses affaires.

Je présuppose toujours que vous avez reçu toutes mes lettres précédentes. Si cela est, rien ne vous sera caché, ni quant au sens, ni quant à l'intelligence des paroles, & des termes du païs dont je me fers quelquefois, principalement dans les noms des officiers, & choses semblables. Si par malheur quelque'une de mes lettres vous manque; en ce cas il se pourra faire que vous n'entendrez pas quelque chose fort clairement. Mais je ne sai qu'y faire; parce que ces lettres sont si amples, comme vous voiez, qu'il m'est impossible de les copier pour une plus grande sûreté. Ceci, quoi qu'hors de propos en cet endroit, étoit néanmoins nécessaire, parce qu'il servira toujours. C'est pour cela que j'en ai fait mention, où il m'en est souvenu; & selon moi, je ne devois pas le passer sous silence. Mais retournons à nos affaires.

Il faut que je vous avouë, outre cette sainte ardeur, qui m'a toujours animé contre les Turcs, & ce desir extrême que j'ai conservé, dès ma tendre jeunesse, de travailler efficacement à leur destruction; mais principalement depuis que j'ai parcouru leur païs, & que j'ai visité la Terre-sainte.

Son zèle pour la religion est très-louable.

te, qu'ayant entrepris le voïage de la Perse, dans la résolution de prendre parti contre eux, dans l'armée de ce Roi, j'ai toujours roulé dans mon esprit une infinité de moïens diférens d'exterminer cette nation insolente, & de faire quelque chose à l'avantage & à l'utilité du Christianisme. Je me suis persuadé qu'entre tous, celui d'unir le Roi de Perse, à la ruine des Turcs, avec de certains peuples Chrétiens, apellez Cosaques, qui demeurent sur la *Mer majeure*, que l'on nomme *Pont Euxin*, & *Mer noire*, à l'embouchure du fleuve *Nieper*, ou *Boristène*, étoit le plus facile & le plus avantageux.

Les Cosaques
vivent
dans l'in-
dépendance.

Avant que de passer outre; vous saurez, s'il vous plaît, que Cosaque n'est pas le nom d'une nation; mais d'une troupe de gens ramassés, de diverses contrées & de secte diférente, quoiqu'ils soient tous Chrétiens; lesquels, sans femmes, sans enfans, & sans maisons, vivent dans l'indépendance, & ne reconnoissent aucun Prince. Ils n'ont que des retraites afreuses, éloignées des villes, en des lieux, que des forêts, ou des montagnes, ou des fleuves rendent inaccessible & imprenables. Ils obéissent, presque comme nos bandits, à quelques-uns des leurs, qu'ils reconnoissent pour chefs ou capitaines, & ne vivent que de brigandages & de butin, dont ils se mettent en possession par la voie des armes, & à grands coups de cimeterres. Mais ils sont fort diférens des bandits; en ce qu'ils ne pillent pas, & qu'ils n'incommodent pas le païs des Souverains où ils demeurent, quand ils n'ont rien à démêler ensemble.

ble. Au contraire, lorsqu'ils sont employez à l'armée, ils s'y comportent en gens d'honneur, & avec toute la fidélité qu'on peut desirer. Ils sont incessamment à la picorée, & vivent en Corsaires, tant sur la terre que sur la mer, au préjudice & à la perte des ennemis les plus voisins; savoir, des Turcs, & autres Mahométans. C'est pour cela que les Princes des contrées où ils se retirent, non-seulement ne les persécutent pas; mais même ils les fournissent & les assistent de provisions & d'argent, de la même façon que le Turc prend sous sa protection les Corsaires de Barbarie, à la destruction des Chrétiens.

Il y a diverses troupes de Cosaques en différens endroits, partie dans le país de Russie, ou Moscovie, qui est la même chose, ou vers la mer Caspienne, ou au-dessus, vers le fleuve Volga, & bien avant dans la terre-ferme jusqu'au fleuve Tanaïs, & aux Palus Méotides. Il s'en trouve aussi d'autres vers la Mer noire, & en plusieurs autres endroits du Roïaume de Pologne. Je n'ai jamais eu la pensée d'unir ceux de Russie avec les Persans; parce que, outre que ceux-là sont tous hérétiques, ou schismatiques, & qu'ils vivent sur les terres du Moscovite, lequel comme il est infecté des erreurs des Grecs, se déclare ordinairement notre ennemi, pour témoigner leur aversion qu'il conserve envers nous autres Latins; c'est qu'ils sont plus éloignez des Turcs, & par cette raison incapables presque de les incommoder beaucoup.

Outre cela, ils ne sont pas en fort bonne intelligence avec les Persans; parce que quel-

ils sont
tous vo-
leurs.

Politi-
que du
sieur de
la Vallé,

quelquefois ils courent sur la mer Caspienne, & sur le Volga, après les vaisseaux Persans, d'où ils enlèvent indifféremment les marchandises dont ils se trouvent chargez; & quoique le Moscovite ait juré amitié avec le Persan, & que souvent ils s'envoient réciproquement des Ambassadeurs; cette amitié néanmoins est plutôt feinte & dissimulée, que réelle & effective. En effet, dans le secret ils se haïssent mortellement, pour plusieurs raisons, que le voisinage & le commerce que ces deux nations ont ensemble, renouvelle incessamment. Desorte que ma pensée étoit de procurer l'union avec les Cosaques de Pologne, & avec ceux particulièrement qui demeurent, comme je vous ai dit, à l'embouchure du fleuve du Boristène de la Mer noire, où, sans se mettre en peine de posséder de bonnes villes, ils demeurent, partie sous des tentes, partie sous des hutes, que les eaux & le terrain marécageux, qu'ils inondent tout à l'entour, quand ils veulent, rendent inaccessibles; de manière qu'on ne peut les incommoder, ni par mer, ni par terre, ni les forcer dans leur camp.

Les Cosaques n'ont point de retraite assurée.

Il y a toujours en ce païs plus de deux milles bons soldats, qui gardent les vaisseaux & les armes pendant l'hiver, & qui font incessamment des courses à cheval, sur les Tartares de l'Europe leurs voisins. Mais l'été, & lorsque l'on publie qu'il y a quelque entreprise à faire sur la mer, une infinité d'autres, que l'espérance du butin anime extrêmement, s'y rendent de tous les lieux circonvoisins, & de tout le Roïaume de Pologne. Là aiant élu, pour leurs Chefs

&

& Capitaines, un nombre suffisant de ceux d'entr'eux, qui passent pour les plus braves & les plus généreux, ils se mettent en mer, avec une armée nombreuse, de trois cens, ou cinq cens flûtes, & davantage, ou petites galiotes, qui portent, tantôt quatre milles, tantôt six, & jusqu'à sept & huit milles soldats d'élite, qui ne font pas seulement fonctions de soldats; mais encor de pilotes & de marelots; desorte qu'il n'est point d'homme, de ce grand nombre, qui ne soit capable de diférens emplois.

Il s font
puissans
sur la
mer.

Ils vont de cette façon contre les Turcs; ils enlevent tout ce qu'ils rencontrent sur la mer; & ils sont déjà devenus si bons Pirates, que les Caramusaux Turcs, & leurs autres vaisseaux marchands, n'ont presque osé trafiquer cét été sur la mer. Ils ne se contentent pas seulement du butin qu'ils y font, ils font encor des dégâts étranges en terre-ferme. Si bien qu'il n'y a plus de place de la dépendance des Turcs aux environs de la Mer noire, dont ils ne se soient rendus les maîtres, & qu'ils n'aient pillée & sacagée entièrement. *Sinope*, entre les autres, ville très-peuplée, & que l'ancien Mithridate a rendu fameuse, a éprouvé leur colére. *Cassa*, quoiqu'elle fût la ville Roïale du Chan des Tartares en Europe, n'a pû éviter leur violence; & Trébisonde même s'est vûe plusieurs fois réduite à la dernière extrémité; & si elle n'y a pas succombé les années passées, peut-être qu'un jour elle sera forcée de s'y rendre & de céder à cette force majeure.

Il n'y a
point de
ville qui
leur re-
siste.

Les Turcs envoient tous les ans de Constantinople une armée contr'eux. Dans le

com-

commencement, l'armée étoit seulement composée de flûtes & de galiotes. Parce qu'en éfet cette sorte de vaisseaux seulement est propre sur cette mer, où il n'y a que très-peu de ports, fort étroits, & ordinairement à l'embouchûre des fleuves; à cause aussi que les eaux sont basses en plusieurs endroits, principalement où les Cosaques font leur retraite, dans lesquels de plus gros vaisseaux ne peuvent pas entrer. Mais enfin les Turcs voians que leurs frégates n'avoient aucun éfet, qu'elles étoient inutiles, qu'elles servoient seulement pour augmenter le butin aux Cosaques, pour marquer leur colere, ont grossi leurs armées, non-seulement de grande quantité de flûtes & de galiotes; mais encor les ont fait escotter de quelques escadres de grandes galères; & entr'autres, ils y envoièrent, lorsque j'étois dans la sortie en l'année 1616. le Général *Mahud Bassa*, fils de *Cicala*, & qui étoit alors cousin du Grand Seigneur. Celui-là y conduisit, outre la grande quantité de petits vaisseaux, dix galères, des plus grosses & des meilleures qu'ils eussent à Constantinople. Avec tout cela néanmoins son sort ne fut pas plus heureux que celui des autres. Au contraire, il éprouva de plus grandes disgraces; parce que les Cosaques aians mis toute son armée en déroute, & s'étans rendus maîtres de deux de leurs grosses galères, entre plusieurs autres, lui donnèrent la chasse, après l'avoir chargé de coups & de confusion.

Après tant de conquêtes & de si beaux progrès, qui ne peuvent inspirer que dit
cou-

Ils met-
tent en
déroute
une ar-
mée na-
vale des
Turcs.

courage & de la fierté à des victorieux, je vous laisse à penser si les Cosaques n'ont pas droit de prétendre un jour à quelque chose de plus relevé. Je leur ai entendu dire, qu'ils n'espèrent pas moins, avec le tems, que de se rendre maîtres de Constantinople; que la délivrance de cette contrée est réservée à leur courage, & que les Prophéties qu'ils en ont, le pronostiquent clairement. Quoiqu'il en soit, ils sont aujourd'hui très-puissans sur la mer noire, & il est évident que pour peu qu'ils fassent, personne n'osera jamais leur en contester la possession. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils en ont donné des preuves, & qu'ils se font redouter sur cette mer; puisque même du tems de *Sultan Amurad*, duquel je conserve quelques acommode-mens concernans ces affaires, signez de sa propre main, ils faisoient avec avantage de très-cruelles guerres aux Turcs. Et si dans trente années & plus qui se sont écoulées, depuis que les Turcs n'ont pû exterminer, ni même avoir sur eux aucun avantage; & qu'au contraire, ils deviennent plus puissans tous les jours, on a sujet d'espérer que deormais leur autorité s'augmentera infiniment, & qu'ils se rendront invincibles.

Après la sérieuse réflexion que j'ai faite sur l'état présent de leurs affaires, sur leur politique, & leurs coutumes, dont je me suis parfaitement informé, il y a déjà longtemps, premièrement dans la Chrétienté, & beaucoup mieux dans Constantinople; je ne doute point qu'ils ne forment quelque jour une très-puissante République; parce qu'il

Ils espèrent le rendre les maîtres de Constantinople.

Réflexion du sieur de la Vallée sur la conduite des Cosaques.

qu'il me paroît que les fameux Spartiens, ou Lacédémoniens, de même que les Siciens, les Cartaginois, les Romains mêmes, & de nôtre tems les Hollandois, n'ont pas eu de plus beaux, ni de plus heureux commencemens. Et quoi qu'ils soient destituez de retraites fixes, & permanentes de femmes, par conséquent de lignée & de legitimes successeurs, il importe fort peu; parce qu'outre que sans cela, nous voions que depuis plusieurs années ils se sont beaucoup multipliez, peut-être qu'insensiblement, & peu à peu on leur en persuadera la nécessité. Vû même que ceux qui ont déjà fait leur demeure à l'embouchure du fleuve, y vivent en société avec des femmes, que plusieurs y sont mariez, & que plusieurs autres en conservent pour aller à la picorée, & piller par tout où elles en peuvent atraper, dont ils disposent comme d'esclaves qu'ils vendent, & qu'ils rachètent quand il leur plaît. Pour ceux qui habitent d'autres contrées plus éloignées, sans doute ils en doivent avoir; & en effet, je vois déjà parmi eux de grands commencemens d'une parfaite stabilité.

Le Roi de Pologne les protège.

Le Roi de Pologne, qui est souverain de la contrée où ils s'établissent: quoi qu'ordinairement il soit en paix avec les Turcs, les prend sous sa protection, les assiste de ses finances & de tout ce qu'il peut. Souvent même il fait leur accomodement avec les Turcs; & lorsqu'ils ont fait quelque dégât sur leurs terres, ils s'en justifie, & dit hautement qu'ils sont tous voleurs; qu'il n'en est pas le maître, & qu'il lui est impossible de les châtier, comme faisoit
l'Ar-

l'Archiduc d'Aûtriche, avec les Venitiens, touchant les Ufcocchi.

A present que je suis parfaitement informé de toutes ces choses, & que je sai que les Etats du Roi de Perse, s'étendent presque jusques sur la mer noire, entre laquelle, & les limites de son Empire, il n'y a rien au milieu que le seul Roïaume de *Colchos*, ou soit qu'il n'y en ait qu'une partie, appelée autrement *Dadian*, & que les Turcs nomment *Mangrelta*, ou une autre Province qui appartient aux Géorgiens, qui joint de plus près la Mer noire, entre beaucoup d'autres qui y sont, qui reconnoissent toutes de différents Seigneurs, quoiqu'elles n'aient au plus que cinq ou six journées d'étenduë. Et comme je suis persuadé que les Princes Géorgiens, qui habitent ce pais, qui sépare le Persan d'avec la mer, sont tous Chrétiens, & que pour cela l'amitié des Cosaques ne peut pas leur être desavantageuse, avec le secours desquels ils peuvent plus facilement résister aux violences du Turc leur voisin, lequel, s'il ne les incommode pas; parce qu'il ne le peut, à cause de la difficulté & de la situation du pais, il ne laisse pas au moins d'exiger de quelques-uns d'eux de grosses sommes d'argent, qu'il appelle tributs; par le moïen desquels ils achètent la paix, pour ainsi dire, & le commerce qu'ils ont avec Trébisonde, & le reste de ses Etats. De même aussi, comme je n'ignore pas que l'inclination ou la crainte n'aient engagé ces mêmes Princes de s'unir au Persan, lequel par conséquent les obligera facilement, ou par amitié, ou par force, s'il est besoin

Le sieur
de la
Vallée
de
che de
les enga-
ger au
service
du Roi
de Perse.

besoin d'accorder à ces peuples & aux Cosaques la liberté du chemin & du commerce, & de leur donner chez eux une retraite assurée, & que les Cosaques aians en cette contrée, qui est à leur égard de l'autre côté de la mer, une demeure fixe & arrêtée, pourront non-seulement courir & endommager avec plus de facilité & de courage les États voisins de la dépendance du Turc; mais encor garder & conserver pour toujours, avec le secours des Persans, ce qu'ils gagneront une fois sur les Turcs. Ce qu'ils n'ont pu exécuter jusqu'à présent, à cause qu'ils ne sont encor qu'une poignée de gens, & de l'autre côté de la mer. C'est pour cela que j'ai pris résolution de procurer, par toutes les voies possibles, cette union & cette intelligence; par le moien de laquelle, & celle de Pologne, qui se feroit sans doute, leur armée seroit desormais plus puissante, plus nombreuse & plus considérable. Non-seulement pour piller, & se retirer comme ils ont fait jusqu'à présent; mais pour résister, avec le secours des Persans, principalement en cette contrée de Trébisonde, & sur les frontières qui séparent par terre les États de la Perse, & qui sont à la bienséance des Cosaques, à cause de leur situation sur la mer, où je me suis toujours persuadé que l'on pourroit faire des progrès très-avantageux.

Le
Christianisme
y a inté-
rêt.

Il n'y a personne qui ne voie clairement que cette affaire va à l'honneur & à l'utilité du Christianisme. La facilité de la porter à sa perfection, y est toute entière; parce que le Roi de Perse ne desire rien, avec plus de passion, que la perte & l'anéantissement

ment des Turcs, & qu'il est sans doute, qu'il recherche & qu'il procure, autant qu'il peut, & qu'il a procuré même il y a déjà long-tems, l'amitié des Princes & des peuples Chrétiens. Pour l'intérêt des Cosaques, on ne pouvoit rien penser de plus avantageux, ni de plus utile que l'acquisition d'un si grand apui, quoique d'un Prince de Religion différente. D'ailleurs j'ai cru, sans vanité, que je n'étois pas un moien inhabile & incapable de ménager, & de pousser cette intrigue. Puisque, comme Chrétien que je suis, les Cosaques de Pologne, Chrétiens, & presque tous Catholiques, pouvoient & devoient se confier en moi. Et que le Roi de Perse, duquel seul je faisois le parti avantageux, ne pouvoit se dispenser d'avoir beaucoup de créance en moi, dans la qualité que me donne la naissance de Romain, & de sujet du Pape, pour lequel il témoigne beaucoup de respect, & comme personne parfaitement informée que je suis, & qui aurois parlé des diverses choses, avec beaucoup de fondement & de lumière. Quelle difficulté qui s'y fût rencontrée, comme de dire que le chemin par le païs de Colchos, n'étoit pas libre ni fréquenté, ni connu, & qu'on ne savoit où se fortifier sur la terre, & former des ports sur la mer, qui fussent utiles & commodes: ou bien, que la mer séparant les Cosaques de la Perse, empêcheroit la correspondance. Je me serois offert moi-même, pour la vaincre & la surmonter; & pour cela, je n'y aurois épargné ni mes soins ni ma peine, quand bien même j'aurois été obligé de traverser la

Le fleur
della
Vallé est
infatigable.

la Mer noire, pour traiter avec les Cosaques, & de retourner sur mes pas dans la Perse, avec leurs réponses en main, & leurs véritables sentimens.

J'allois donc du Midi à la Cour de Perse, à *Ferhabad*, par la route d'*Hispahan*, rempli de tous ces beaux projets & résolutions; & en même-tems Dieu, par une providence particulière, afin qu'ils sortissent leur effet, envoïoit du Couchant & du Septentrion, un autre agent pour faire la même proposition. La commission en fut donnée à celui des Cosaques que je rencontrai à *Ferhabad*, où il se rendit par la Mer noire, plusieurs jours après moi. Et afin que rien ne vous soit caché, je vous dirai comment, & pourquoi il vint.

L'un de ces Princes Chrétiens, qui demeurent sur les côtes de la Mer noire; mais je ne sai pas bien si ce fut celui de la Province de *Mengrelie*, ou celui d'une autre petite Province, qu'ils appellent *Guriel*, plus proche de *Trébisonde*, & qui fait partie, si je ne me trompe, de celle de *Colchos*, lequel, à cause du voisinage, & peut-être aussi à cause de l'idiôme, est comprise entre les Princes Géorgiens, & Chrétiens, comme eux, de la Communion des Grecs. Enfin, l'un des deux desira, il y a long-tems, de faire alliance avec les Cosaques, & qu'ils eussent communication en son país, aux mêmes fins que je vous ai exposées ci-dessus. Pour ce sujet, les en aiant sollicités par lettres, & avec des présents qu'il leur envoïa, une fois entr'autres, pour leur donner des marques plus authentiques de sa fidélité, il les régala de certai-
nes

nes petites croix d'or. Parce qu'en ces quartiers, quand on veut assurer que quelqu'un est Chrétien, & qu'il est bon Chrétien, l'on dit qu'il aime la croix; & l'honneur qu'on lui porte, en est une preuve invincible. C'est pourquoi les Mahométans mêmes, & le Roi de Perse, ne considèrent les Anglois, que comme de très-mauvais Chrétiens, & des hérétiques, à cause qu'ils détestent la croix. Les aiant, dis-je, invitez à cette union; il a si bien fait, que les Cosaques, qui y avoient beaucoup de penchant, l'ont reçüe & confirmée de bon cœur, & de fort bonne grace. Desorte qu'ils sont déjà venus plusieurs fois, avec leur armée navale, jusques dans ses ports, où il les a reçüs & caressés extraordinairement, quoique les Turcs le trouvent mauvais, & qu'ils en conçoivent beaucoup de jalousie. Cela n'empêche pas néanmoins, que ces mêmes Cosaques, par une mutuelle & réciproque correspondance, n'escortent, & ne protègent sur la mer les vaisseaux de son Etat, qui trafiquent en divers endroits.

Dans la Perse l'amour de la croix est la marque d'un bon chrétien.

En vüe de cette amitié, soit que par quelque considération, ce même Prince en ait écrit aux Cosaques, ou que d'eux-mêmes ils s'y portent; ils ont désiré de s'unir aussi au Roi de Perse, chez qui ils n'ont pas ignoré que l'on peut se rendre plus facilement par les États de ce Prince. Tellement que depuis quelques mois, une armée navale, de leur part, composée de deux milles soldats, aiant heureusement cinglé jusque en cette rivière, ils témoignèrent tous de l'impatience de mettre pié à terre; & laissant les vaisseaux dans le país nouvellement uni,

Les Cosaques cherchent de s'unir au Roi de Perse.

de joindre le Roi de Perse pour lui offrir leurs services sur terre, en cette guerre qu'il méditoit contre les Turcs, dans l'espérance peut-être de quelque butin considérable, & que toutes les places qu'ils assiégeroient, leur seroient données au pillage. Leurs belles dispositions, & leurs grands préparatifs, avoient déjà inspiré à tout le pais circonvoin une terreur panique; mais considérans qu'ils n'étoient pas parfaitement informés de la volonté du Roi, de laquelle, comme il n'est pas Chrétien, ils ne pouvoient aucunement s'assurer; ils résolurent enfin de débarquer, comme ils firent, quarante de leurs soldats seulement, des plus résolus, & des plus généreux, leur recommandant particulièrement de bien observer la route, de passer, s'il étoit possible, jusqu'à la Cour de Perse, & de conférer avec le Roi; & que s'ils le trouvoient dans la disposition d'agréer leurs services, qu'ils retournassent incontinent, ou qu'ils leur en donnassent avis; & que, sans perdre de tems, ils se rendroient d'abord auprès du Roi, pour combattre généreusement sous ses enseignes, où ses ordres les porteroient.

Ils en
desti-
nent 40.
pour
l'aller
trouver.

Ces quarante explorateurs prirent terre à cette condition, laissans leurs frégates à l'ancre, afin de pouvoir passer la mer à leur retour, si l'ocasion s'en presentoit. Ils se servirent de la commodité des rivières de la Province, soit de *Mengrelie*, ou de *Guriel*, avec consentement de celui qui y commande, & qui les recommanda encor à un autre Prince Géorgien, qui est plus avancé dans la terre-ferme; & que les
Turcs,

Türcs, de même que les Persans, nomment, & son país aussi, je ne sai pourquoy, *Basciactivo*; c'est-à-dire, tête couverte, ou tête découverte: mais les Géorgiens l'appellent le Roi d'*Imereti*, Province qui fait partie de celle de *Colchos*, ou de l'*Iberie*, sur les frontières de l'une & de l'autre.

Ce Prince les reçut, les régala parfaitement bien; & s'étant informé de leur dessein, il leur conseilla de ne pas aller d'abord dans la Perse, & avec tant de précipitation; mais plutôt d'envoyer quelqu'un des leurs, auquel il donneroit quelques lettres de créance, pour savoir les intentions du Roi. Trente-neuf donc demeurèrent à *Basciactivo*, & en députèrent un seulement, qui s'appelloit Etienne, Polonois de nation, de Religion Catholique, & qui parloit, outre sa langue naturelle, celle de Moscovie. Ils l'adressèrent premièrement à *Tefliz*, ville de laquelle, de même que d'une bonne partie de l'*Iberie*; c'est-à-dire, de la Province entière de *Cartli*, un certain *Bagret Mirza* est aujourd'hui Gouverneur, non pas absolu, comme l'étoient autrefois ses prédécesseurs, mais dépendant, & presque feudataire du Persan. Il est Prince originaire de Géorgie, & à présent infecté de la religion de Mahomet; que son pere, qui renia, & qui s'engagea au service du Roi de Perse, professoit aussi. C'est de ce Roi, qu'il tient depuis peu d'années ce gouvernement, dont le légitime héritier des aînez de la même maison, qui est Chrétien, & qui vit aujourd'hui prisonnier dans la Perse, a été injustement dépossédé.

Il s'adressèrent
un d'eux.

Ce fut donc à ce *Bagret Mirza*, que le Prince de *Basciactivo*, afin qu'il lui communiquât les intelligences qu'il avoit à la Cour, & auprès du Roi; que pour cela, il l'informa exactement de sa naissance, de son pays, & du sujet qui le portoit à faire ce voiage. Et je croi qu'il écrivit à ce *Mirza*, & non pas au Roi immédiatement. Parce que je me persuade que secrètement le Prince de *Basciactivo* n'est pas en parfaite intelligence avec le Roi de Perse, quoiqu'en aparence il témoigne lui être très-affectionné, à cause que ce *Basciactivo* est parent, & qu'il prend le parti de *Teimurazchan*, Prince Géorgien, de qui dépend la Province de *Cacheti*, & je ne sai combien d'autres contrées; savoir, le reste de l'*Ibérie*, avec une bonne partie de l'*Albanie*. A present le Roi de Perse, en vûë de quelques différends qu'ils ont entr'eux, & dont le détail seroit trop long, le persécute étrangement, & lui fait incessamment de cruelles guerres.

Quoiqu'il en soit, cét Etienne Cosaque fut adressé dans *Teflis* à *Bagred Mirza*, lequel, à l'instance qu'on lui en fit; & surtout pour le service de son Roi, dont il s'agissoit alors, envôia incontinent le Cosaque à la Cour, qu'il chargea de quelques Lettres de faveur; & lui donna une escorte de ses domestiques. Principalement il informoit le Roi de la personne de ce député, du sujet de son ambassade, des desseins, & des motifs des Cosaques, & de ce qui concernoit entièrement cette affaire.

Le Cosaque, comme je vous ai dit, arriva plusieurs jours après moi à *Ferhabad*, où

Le Roi de Perse en est informé, & le reçoit.

faut d'idiôme l'empêchoit de s'en informer, Mais, ce qui le fachoit davantage, c'est qu'il craignoit que ses compagnons, qui étoient restez à *Basciaciuc*, ne le voïant point de retour en personne, & à jour donné, comme ils lui avoient recommandé, le croïant perdu, ne s'en allassent, & ne l'abandonnassent seul dans un país si éloigné. Néanmoins, dans le tems que ses inquiétudes firent le plus d'impression sur son esprit, on lui dit que j'étois à *Ferhabad*; & se persuadant, comme Catholique qu'il étoit, qu'à mon nom de Romain seulement, je fusse un Ange que Dieu lui auroit envoïé, il se rendit incontinent chez moi, où il fut assez heureux de trouver un truchement à mon service, lequel, outre les Langues Turque, Persane, Arménienne, & des Francs, qui sont toutes absolument nécessaires en ces quartiers, dont il est parfaitement instruit, se démêle aussi un peu de celle des Moscovites, parmi lesquels il a demeuré l'espace de deux ans, avec notre *P. F. Gio Taddeo*, Vicaire des Carmes-Déchaussez, lorsque le Roi de Perse l'envoïa en ces país-là pour quelque affaire d'importance.

Le sieur
della
Vallé fait
amitié
avec lui.

Par le moïen de ce truchement, nous demeurâmes quelque-tems en conversation: mais je vous laisse à penser la joie que j'en conçûs, moi principalement, qui étois gros de toutes ces nouvelles. Il me raconta exactement toutes ses affaires, & je lui communiquai toutes les miennes: & enfin m'étant offert à lui pour lui rendre service, en tout ce qu'il me seroit possible, pour le bien & l'utilité des siens; & lui réciproquement, m'ayant prié d'être le promoteur,
pour

pour ainsi dire, & le Consul ou l'Agent de sa nation, nous demeurâmes d'accord qu'à la première occasion, j'en parlerois expressément, ou avec les Ministres d'Etat de la Perse, ou avec le Roi même; & que, de son côté, il ne manqueroit pas de me communiquer, & de conférer avec moi de tout ce qui se passeroit.

La première fois donc que je commençai à mettre cette affaire sur le tapis; ce fut, comme je vous ai dit ci-dessus, avec *Tochta Beig*, un jour entr'autres qu'il me vint rendre visite, environ le treizième de Mars; le même jour que j'avois entretenu le Cosaque, peu de tems auparavant, pour la première fois. Celui-ci se trouvant aussi en mon logis, lorsque *Tochta Beig* s'y rendit par civilité, je ne voulus pas perdre une si belle occasion. Si bien, qu'au sujet du Cosaque qui étoit présent, je dis à *Tochta Beig*, qui il étoit, & l'informai succinctement, mais suffisamment des affaires de cette nation, & l'entretins des grands services que ces Cosaques pouvoient rendre à l'Etat. Qu'en cette considération le Roi en devoit faire état, les favoriser, & ne pas négliger de les prendre sous sa protection, vû principalement qu'ils s'y presentoient de si bonne grace, & sans en avoir été sollicités.

Le détail de toutes ces choses ne déplût pas à *Tochta Beig*, & il me promit qu'il en entretiendroit le Roi. Les suites de cette promesse me persuadé qu'il s'est acquité de sa parole. Parce que comme un jour le Cosaque presentoit une Requête au Roi au milieu de la rue, qui lui exposoit l'im-

Il parle
en sa fa-
veur,

patience où il étoit , de n'avoir point de réponse , & l'indifférence de cet *Effendiarbeig* à son égard , dont il se plaignoit. Le Roi la reçut , & sans la lire , aiant arrêté son cheval , il apella *Effendiarbeig* , & les principaux de ceux qui l'accompagnoient ; & , selon sa coûtume , il leur dit hautement ; vous autres , vous ignorez le mérite de ces gens-là ; vous n'en connoissez ni la valeur , ni le courage , ni même la façon , comment nous nous devons comporter envers eux. Sachez que ce sont eux qui commandent sur la Mer noire , & qui s'en sont rendus les maîtres ; qui ont pris tant de villes , qui ont fait telle & telle chose aux Turcs , dont il leur raconta les circonstances. Ils peuvent nous être très-utiles , & nous rendre de grands services. Enfin il leur témoigna son zèle en cette occasion , dans les mêmes termes que j'avois avancé à *Tochta Beig* ; & pour conclusion , il leur dit qu'il vouloit se servir des Cosaques. C'est pourquoi il commanda qu'on lui fit civilité ; qu'on le caressât , & sur-tout à *Effendiarbeig* , qu'on ne le laissât pas manquer de vin ; parce qu'il savoit qu'ils bûvoient volontiers. Depuis il ordonna qu'on lui présentât , de sa part , cinq *Tomains* en argent ; c'est-à-dire , cinquante sequins pour ses menus plaisirs , en attendant qu'il seroit expédié , & un présent plus considérable qu'il lui destinoit. Mais laissons-là les Cosaques , dont nous parlerons ailleurs.

Le Mercredi vingt-unième de Mars , qui étoit le jour du *Neuruz* ; c'est-à-dire , le commencement de l'année solaire , dont les Persans font grande fête , comme il me

sou-

souvient de vous en avoir écrit autrefois :
 le Roi devoit recevoir, selon la coutume Le Roi de Perse
 du Roïaume, les complimens & les pre- reçoit
 sens ordinaires de tous ses sujets les plus des pre-
 qualifiez. Mais ou à cause du mauvais tems, le
 qu'il fit, ou parce que le jour n'étoit pas premier
 heureux, qui avoit saturne dans l'ascen- jour de
 dant, ou parce que le Roi même, qui l'année,
 étoit quelque peu indisposé, comme on de tous
 nous dit, ne sortit pas de l'Haram; desor- ses su-
 jets.
 te que l'on ne le put voir, ni lui parler ce
 jour-là, ni long-tems après.

Entre les autres presens, que l'on avoit
 portez dans la place, en attendant tous les
 jours qu'il sortit, il y en avoit un que lui
 faisoit le *Chan de Chorasan*, lequel, par-
 mi plusieurs autres choses, lui envoïa en-
 viron trois cens têtes d'*Uzbekhi*, outre un
 Seigneur de marque de cette nation, &
 huit ou dix autres de ses domestiques vi-
 vans, qui s'étoient rendus ses prisonniers. Ils Façon
 étoient liez à la vérité, mais non pas comme de lier
 parmi nous, avec des cordes, ou des chaî- les pri-
 nes, ou des menottes; mais, selon la cou- son-
 tume de ces quartiers, savoir, avec un seul niers.
 morceau de bois fort droit, de la longueur
 environ de trois palmes, dont un bout est
 percé à jour & ferré des deux côtez, si bien
 que dans ce vide, ou dans cette concavité,
 l'on engage de telle sorte le pouce de la
 main droite du prisonnier, que sans lui
 faire de mal, il est comme un manchot,
 & ne s'en peut servir en aucune façon, prin-
 cipalement s'il s'agissoit de faire quelqu'ac-
 tion violente; & de l'autre bout, cette
 même pièce de bois, venant jointte l'é-
 paule droite derrière le cou, & l'unissant à
 deux

deux autres petits morceaux de bois en forme de triangle, elle ferre & captive si bien le cou, qu'il semble être lié avec la main. Enfin je ne le puis mieux comparer qu'à un bras malade que l'on porte en écharpe.

Le Chan de *Chorasán* avoit fait ces prisonniers, & coupé ces têtes d'Uzbeghi dans une escarmouche qu'il avoit faite, après avoir mis tout le reste en déroute, au moins de ceux qui vivent sur les frontières de ses États; & comme ils sont de la Religion & de la secte des Turcs, contraires & ennemis des Persans, portez naturellement aux desordres, & à voler & piller de tous côtez, ils font tous les jours de furieuses courses dans le Roïaume de *Persé*, d'où ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent; mais quelquefois ils y demeurent, comme firent ceux-ci, dont le sort fut fort malheureux.

Les présents qui se font ordinairement, sont des têtes d'ennemis.

Deux autres se joignirent ensemble pour faire, de concert, un autre présent. La plus grande partie venoit de la part d'un certain *Husseinchán*, Gouverneur d'une Province, sur les frontières de *Baghdad*; & l'autre, qui étoit la moindre, appartenoit à *Casvin Sultan*, Lieutenant du Chan susdit, & Gouverneur de quelques contrées, situées aussi vers les frontières de *Baghdad*, sur le chemin que je traversai en venant d'*Hispahan*. Je me souviens de vous avoir mandé, que je rencontraï sur la route quelques-uns de ses soldats. Le Chan ajouta à ce présent, six cens têtes de Turcs, qu'il envoya; & le Sultan, qui a beaucoup moins de gens de sa dépendance, en envoya soixante pour sa part. Ces deux Gouverneurs

aïans

aïans unis leurs forces ensemble, les immolèrent à leur vengeance, peu de tems auparavant, dans un parti qu'ils formèrent, après avoir surpris & pillé les villages, les métairies, & le territoire de la dépendance d'une ville qui se nomme *Chieruc*: le Bacha de cette ville, qui porte le nom de *Gaise Bacha*, aïant fait une sortie, avec ses troupes, sur les ennemis, fut massacré; & sa tête, avec trois autres, qui étoient de certains Tartares de considération, qui hivernoient en ces quartiers avec leurs troupes, pour les distinguer des autres têtes ordinaires, étoient enveloppées d'étofes de soïe, à la différence de tous les autres que l'on portoit découvertes, & enfilées chacune en une lance. Le présent que l'on fait ordinairement aux Rois de Perse, de têtes des ennemis que l'on a vaincus, est de coûtume très-ancienne, au rapport

Lib. 15.

de Strabon. Le cheval du défunt Bacha, tout caparassonné d'or & d'argent, selon la coûtume des Turcs, étoit de la partie, & suivoit toutes ces victimes; le soldat, qui avoit tué le Bacha, paroïssoit entre les autres, qui acompagnoient le présent; & afin qu'il fût connu pour tel, il portoit sur ses habits ordinaires, celui dont se servoit le défunt Bacha, lequel étoit très-riche, & très-magnifique. Ils conduisoient aussi cinq ou six prisonniers vifs, qui avoient le morceau de bois pendu au cou, qui étoient personnes de qualité, & qui avoient eu commandement dans les armées.

Le Roi ne sortit jamais pour recevoir les presens; mais un jour seulement étant dans

un balcon de son Palais, qui regarde sur la rivière; parce que la maison royale est bâtie sur le bord Occidental de la rivière, & sans qu'il y ait de route en cét endroit; desorte que les fondemens du Palais sont sur la rivière même; pour satisfaire sa curiosité, il fit conduire les têtes & les prisonniers de l'autre côté du fleuve, dans un jardin qui est vis-à-vis le Palais. Et de ce balcon, qui n'en est pas éloigné, à cause que le fleuve est fort étroit en cét endroit, aiant contenté sa vuë, sur des objets si dignes de compassion, il pardonna aux *Uzbeghi*, & leur donna la liberté, sans néanmoins leur permettre de s'en retourner. Il les fit seulement délier, disant que quand il les auroit fait mourir, le monde ne manqueroit pas pour cela d'*Uzbeghi*, pour endommager & incommoder ses Etats; & que leur donnant la vie, avec la liberté, le nombre des *Uzbeghi* ne s'augmenteroit pas à ce point, qu'il en dût appréhender aucune suite.

' Le Roi
de Perse
pardon-
ne aux
Uzbegh-
hi.

Les Turcs éprouvèrent un fort bien différent; parce qu'incontinent après avoir paru devant le Roi, ils eurent tous la tête coupée, à l'exception d'un seul qui eut sa grace; je ne sai pourquoi, si ce n'est à cause qu'il avoit peut-être un ami ou parent, qui étoit en quelque considération à la Cour. Le Roi aiant comm. . . en des termes civils & obligeants, dont il a acouûtumé de se servir, & dont je suis bien aise de vous faire part; comme de dire, *Cardasclari-jasclis-sacla*; paroles qui signifient, *gardez ces frères*, auxquelles on pouvoit donner cette explication favorable; aiez-en
soin,

soin, & les gouvernez bien. Ces pauvres misérables aiant entendu ces paroles, comme autant d'oracles en leur faveur, voiant qu'on les déchargeoit de ce morceau de bois qui les captivoit, & se persuadans que dorénavant on les traiteroit avec moins de sévérité, ils se retirèrent tous fort satisfaits, avec mille actions-de-graces & mille révérences, comblans le Roi de bénédictions pour les faveurs qu'ils en croioient recevoir. Mais ils n'en furent pas éloignez de cent pas, que ceux qui les conduisoient, s'armèrent de leurs Cimeterres, & leur ôtèrent la vie, avec la tête, lorsqu'ils y pensoient le moins. Enfin ils ont cela de bon, que la mort les surprend si inopinément, qu'ils n'ont pas même le tems de se plaindre de son incivilité & de sa perfidie. C'est ainsi que le Roi en use envers tous les prisonniers Turcs qui se presentent à lui. Je croi qu'il se comporte de la sorte envers eux, par les mêmes raisons dont il se sert pour donner la vie & la liberté aux *Uzbeghi*. D'ailleurs, comme leur pouvoir & leurs forces sont inférieures aux siennes, il espère un jour vaincre leur aversion, par les marques qu'il leur donne de ses bontez en de semblables occasions, & les engager, par cette politique, à une solide & parfaite union; mais parce qu'il n'y a rien à espérer de la part des Turcs, qui sont plus puissans & plus superbes, le plus sur est de leur donner la chasse incessamment, de les pousser à bout, & de ne faire quartier à aucun.

Il ne
 donne
 point de
 quartier
 aux
 Turcs.

Telle fut la fin de ces pauvres captifs; & après que l'on eut fait passer les têtes devant le Roi, les unes après les autres, on les

les prostitua sur le chemin, & dans les rues du Bazar, principalement celles des Uzbeki, qui servirent l'espace de plusieurs jours de spectacle digne de compassion, par le mépris que l'on en faisoit, souffrant que les hommes & les bêtes les foulassent aux piés dans les bouës, & qu'ils en fissent leur divertissement.

Il reçoit les Uzbeki en qualité d'hôte.

Après que le Roi eut fait venir en sa présence *Dostibeig*, le plus considérable des Uzbeki, auxquels il avoit rendu la liberté, qu'il lui eut fait presenter du vin, qu'il lui eut dit cent choses très-obligeantes; & enfin, après lui avoir donné toutes les marques d'amitié qui lui furent possibles, il les mit tous, en qualité d'hôtes, entre les mains d'un Gentilhomme, que la charge qu'il exercoit dans le Roïaume de Garde du grand Sceau du Roi, rendoit illustre & remarquable sur beaucoup d'autres, & lui recommanda particulièrement d'en avoir soin.

Le Chancelier de Perse, n'a que le grand Sceau en sa disposition.

Le grand Sceau, dont on se sert ici, pour autoriser les patentes & les autres écritures, qui sont faites en forme de commandement à l'égard des sujets, n'est pas celui qui soit le plus en vénération parmi les Persans. C'est pourquoi un Officier, député à cet emploi, qui se nomme, à cause de cela, le *Mohurdar*; c'est-à-dire, Garde Sceau, l'a en sa disposition, & l'imprime aux choses qui le requièrent. *Mohur*, signifie Sceau, ou Cachet; & cette parole *Dar*, dont on se sert pour former plusieurs noms d'Officiers, est l'impératif du verbe, qui signifie avoir. La Langue Persane aiant cela de particulier, que pour la formation des noms, elle se sert

or-

ordinairement des impératifs des verbes, conformément à nôtre façon de parler d'Italie, comme il *Guardacafali*, il *Caccia Mosché*, & plusieurs autres semblables. Mais en Persan, suivant l'usage ordinaire des Langues Orientales, ils les renversent; je veux dire que, contre nôtre pratique, ils mettent le nom devant, & l'impératif du verbe après. Je ne pouvois, pas ce me semble, me dispenser de faire cette petite digression, parce qu'elle servira beaucoup pour l'intelligence de plusieurs choses.

Le petit Sceau, dont le Roi se sert ordinairement pour cacheter les lettres, qu'il envoie aux Princes & aux Gouverneurs de Provinces, ou les autres écritures, qui concernent les affaires importantes de son Etat, est ici d'une plus grande autorité. C'est pourquoi le Roi, qui ne s'en fie à personne, le porte dans le chaton de sa bague, & l'imprime lui-même de sa propre main. Ce fut à Mohurdar que les Uzbeghi furent recommandez, afin qu'il en eût soin, & qu'il leur fît voir la Cour. Parce que c'est ainsi que le Roi en use ordinairement, pour faire au peuple un spectacle de ses victoires en leurs personnes, & donner aux étrangers des marques de sa grandeur & de sa magnificence.

Ce Gentilhomme, qui avoit les Uzbeghi sous sa protection, demouroit auprès de mon logis. A cette occasion nous fîmes amitié ensemble; de sorte qu'un jour *Dostli Beig* me vint voir, avec tous ses gens, & me pria de lui montrer quelque chose que j'aurois apporté de nos quartiers; comme quelques habits, dont un de mes domestiques

Le Roi
scelle
lui-même
les
lettres
qu'il envoie.

Le fleur
della
Valle fait
amitié
avec
Dostli
Beig.

qui en avoit, se revêtit, des livres & des armes; & sur-tout des arquebuses à roüet & à fusils, qu'il admira fort. Il me debita quelques particularitez de son païs. Savoir, que son Roi, qu'ils appellent Chan, & qui se nomme *Imamculi Chan*, qui signifie serviteur du Pontife, avec la qualité du Chan, qui ne se donne qu'aux Rois, demeure à present dans *Buchara*. Que *Balch*, & *Samarchand*, sont de sa juridiction; mais non pas le païs de *Giagata*. Qu'ils ont des fleuves très-considérables, qui se viennent rendre dans la mer Caspienne; & semblables autres choses. D'où je pense que leur païs est la *Bactriane* & la *Sogdiane*, avec peut-être quelque partie de la *Scithie*. Mais je vous avouë que jusqu'à present, je n'ai lû en aucun endroit, non pas même dans l'Épîtôme, comment s'appelloient anciennement *Balch* & *Buchara*, qui sont aujourd'hui des villes très-fameuses en ces Provinces, au-delà de la mer Caspienne, à moins que *Buchara* ne fut *Bactre*, arosée du fleuve *Bactrus*, que l'Épîtôme interprète *Bocchara*.

Les Uz-
beghi
ont des
armes à
feu,

Il me dit, qu'il y a des canons & des arquebuses en leur païs; mais que peu de personnes s'en servent, parce que l'usage leur en est inconnu, se contentans à la guerre, de l'épée, de l'arc, & de flèches; parce qu'en bataille rangée, les Persans, qui sont adroits à manier l'arquebuse, demeurent toujours victorieux. La raison pourquoi ces gens-là ne s'en servent pas, & qu'ils négligent l'usage des armes à feu; c'est parce qu'elles pesent beaucoup, & qu'elles obligent à marcher lentement. Au lieu qu'ils font

font confister leurs forces en la promptitude des assauts imprévûs, & en des retraites soudaines, combatant, comme dit le Tasse, des Grecs fuians, vagabons, dispersez, sans ordre.

A la fête que je vous ai spécifiée ci-dessus du Neuruz, les Persans ont acoûtumé de changer tous les Officiers annuels; mais particulièrement le *Daroga*, ou Gouverneur de la ville. Entre ceux qui furent nommez aux charges cette année, mon *Mehimandar* particulier, *Tochtabeig*, fut fait *Daroga* d'*Hispahan*, où le Roi l'envoia à grandes journées, & fort secretement, avec ordre de traiter de quelqu'affaires de grande importance. Cét insident m'embarassa un peu; parce que les affaires où l'engageoit ce nouvel emploi, & ce départ imprévû & précipité, outre le tems qu'il emploia inutilement à la porte du Roi pour le voir prendre congé de lui, & recevoir ses ordres avant que de partir, lui firent perdre la pensée, je croi, de lui dire, comme il y étoit obligé, selon leurs coutumes, qu'il me recommandât à quelqu'autre, puisqu'il se voïoit sur le point de partir. Et que le Roi même, à qui des soins plus importans ne manquent pas, & qui en est souvent surchargé, ne se souvint pas d'en ordonner de lui-même. Desorte que je demurai quelques jours sans recevoir les visites ordinaires, & sans que l'on eût aucun soin de moi. Parce que le *Mehimandar* ordinaire ne se met pas fort en peine de ceux que le Roi a honoré d'un *Mehimandar* particulier. Il se contente seulement de les visiter quelquefois par amitié, lorsqu'il

Fête
particulière
réparée
mi les
Persans.

qu'il l'a contractée avec eux, comme il l'avoit faite avec moi, mais non pas d'obligation, & que sa charge l'y engage. Je me persuadai bien d'où procédoit cette négligence; mais je pris patience, sans en rien témoigner, dans la pensée que j'avois que cela ne pouvoit pas durer, d'autant plus que le Secrétaire Agamir m'avoit envoyé souvent visiter, dans des termes très-civils & très-obligeans. J'atendois donc du tems, ce que je ne possédois pas, & qu'il me fît naître une occasion favorable. Cependant, au sujet d'un étrange accident, qui arriva dans mon voisinage, je remarquai les cérémonies ordinaires de ces quartiers, quand ils enterrent les personnes de condition.

Etrange
effet du
vin.

Un certain Gentilhomme, nommé *Muhammed Tahir-Beig*, que le Roi considérait particulièrement, étoit logé proche de mon logis. Il avoit tant de passion pour le vin, que jour & nuit ne faisant autre chose que boire, non-seulement il étoit incessamment ivre, mais il en devint extrêmement incommodé; desorte qu'il avoit perdu l'appétit, & ne mangeoit presque plus rien; le vin seul, duquel il étoit inséparable, lui servant de nourriture. Et non-seulement ces grands excès lui avoient ruiné l'habitude du corps, mais eneor celle de l'esprit; puisque ses qualitez intellectuelles n'agissoient plus, & qu'il étoit devenu hébété à force de boire. Le Roi, qui l'aimoit & qui se vouloit servir de lui, chercha les moyens de lui faire perdre cette mauvaise habitude. Pour en venir à bout, il lui envoya un Medecin, qui tâcha de lui persuader, pour le guérir, de ne plus boire

do

de vin, de s'abandonner à sa conduite, & de s'acoûturner peu à peu *aux Serbers* agréables, & à d'autres semblables galanteries, qu'il commanda qu'on lui fit expressément. Les remontrances du Médecin, ni les prières de ses amis, ni les commandemens que le Roi lui réitéra plusieurs fois, ne firent aucune impression sur son esprit, pour le résoudre au divorce avec le vin, sans lequel il disoit qu'il ne pouvoit pas vivre, & qu'il en vouloit boire, nonobstant l'expérience qu'il avoit de ses mauvais états en sa personne. Mais le Roi, qui le vouloit guérir en dépit qu'il en eut, se mit tout de bon en colère, & défendit, sur peine de la vie, que personne, sous quelque prétexte que ce fût, lui donnât de vin. Cét ordre fut ponctuellement exécuté; parce que le Roi est très-sévère dans l'obéissance qu'il exige. De manière que le malade ne trouvant point de vin, ni qui lui en donnât, ni à la maison ni dehors, & s'imaginant qu'il ne pouvoit vivre, s'il n'en buvoit; il se desespéra une nuit, en se donnant des coups de couteau en je ne sai combien d'endroits. Quoiqu'incontinent plusieurs personnes y acourussent, & des Médecins mêmes, que le Roi y envoia en diligence pour le solliciter, tous les remedes y furent inutiles, si bien qu'il mourut trois ou quatre jours après, non pas en opinion de sainteté parmi le peuple, mais de réprouvé, & d'enfant du diable. Parce que le vin, dont l'usage est si étroitement défendu par leur loi, l'avoit fait mourir. Ils l'enterrèrent néanmoins; & comme, selon moi, l'ordre & les cérémonies

Dont la
privation fit
desespérer un
de ses
adorateurs.

nies qu'ils observent en leurs pompes funébres, sont assez curieuses & remarquables; je vous en entretiendrai.

Céré-
monie
d'une
pompe
funébre.

Ils portoient devant le corps, ces piques, & ces étendarts, qu'ils apellent *Alem*; desquels je vous ai déjà fait mention en cette lettre, & en quelqu'autres précédentes, à l'ocasion des pompes funébres de la mort d'*Ali* & de *Hussain*. Le nombre des drapeaux, que l'on y porte, est d'autant plus grand, que le défunt étoit considérable & relevé en dignité. Ses chevaux de main suivoient après, chargez de ses armes; savoir, d'une épée, d'arc, de flèches, & de turbans. Ceux qui les conduisoient, de même que ses autres domestiques, vont nus jusqu'à la ceinture, avec les habits, & les chemises pendantes par dessus; & ceux qui affectionnoient davantage le défunt, y paroissent avec de grandes balafres en divers endroits des bras, & si profondes, que le sang en coule de tous côtez; coutume que les Gentils ont observée de tout tems; mais que Dieu a défendu aux fidèles dans la Sainte Ecriture. Plusieurs *Mulla*, & d'autres gens graduez, de même profession, y vont en chantant des prières pour les trépassés, d'un ton triste & lugubre, mais sans torches, ni aucune lumière. Derrière ces pauvres chantres, on porte le défunt dans une bière couverte, que les plus proches parens suivent immédiatement, vêtus, mais avec le turban déplié, & flottant sur les épaules, agréablement entortillé, dans une négligence artificieuse, & qui semble être par hazard autour du col. Ceux-ci marchent, en pleurant amèrement, crient

Dem.
14. 1.

Les plus
proches
parens
suivent
le corps
du dé-
funt.

crient de toutes leurs forces *Ei Vai!* qui signifie, hélas! & donnent mille autres témoignages d'une extrême affection.

Après eux viennent en foule les personnes de condition, les parens les plus éloignez, & les amis, lesquels, pour honorer cette pompe funèbre, l'accompagnent tous vêtus de couleur à leur ordinaire, le noir n'étant point en usage en ces quartiers, ni les habits différens, pour marquer le deuil comme parmi nous. Ils sortent de la maison en cet ordre, & premièrement ils vont à la rivière, ou en quelqu'autre endroit, où il se trouve abondance d'eau; & là, aiant tendu quelques toiles en forme de pavillon, afin de n'être pas vûs, ils lavent bien le corps mort, pendant que les *Mulla* chantent toujours leurs prières. Après cette cérémonie, ils le portent en terre avec la même compagnie.

L'on n'enterre point les personnes de condition, & les serviteurs du Roi, tel qu'étoit celui-ci, sans un ordre particulier de Sa Majesté, qui les envoie souvent en certaines Mosquées fameuses, quoique très-éloignées, auxquelles ils ont une dévotion particulière, & les font ensevelir, non pas dans les Mosquées, mais dehors, dans les cimetières qui y sont contigus.

Pour se conformer donc à cette coutume, ils n'enterrèrent pas celui-ci sans avoir l'ordre du Roi, auquel on écrit; parce qu'il étoit allé à la chasse. En attendant la réponse; ils dressèrent un pavillon sur le bord de la rivière, au même endroit où il avoit été lavé; car il n'étoit plus question de le reporter à la maison; & là, ils lui ôtèrent

On n'enterré
terre
personne,
sans l'ordre
du Roi.

rent

rent les entrailles & le gardèrent toute la nuit suivante, jusqu'à ce que l'on eût apporté la réponse du Roi. Cependant les *Mulla* continuèrent toujours leur chant triste & lugubre. Le lendemain au matin, l'ordre du Roi aiant été signifié, ils le chargèrent sur un chameau, & le conduisirent, pour se conformer à la volonté du Roi, jusqu'à *Mesced de Chorasan*, éloigné de plus de trente journées, où ils l'enterrèrent dans une Mosquée qu'ils ont en grande vénération, & dans laquelle est enseveli un des leurs, qu'ils tiennent faussement pour un saint, & qui se nomme *Iman-Riza*. Mais retournons maintenant à mon histoire particulière.

Le vendredi saint au soir, qui étoit le treizième d'Avril, aiant appris que le Roi étoit parti de rechef pour Escref, en la compagnie de ses femmes, avec fort peu de suite; & dans l'appréhension où j'étois que mon audience ne fût encor différée pour long-tems; je me persuadai qu'il ne seroit pas hors de propos de lui en renouveler le souvenir par quelque moien que ce fût. Je me servis donc de l'ocasion de la fête de Pâques, qui suivoit immédiatement. J'envoiai, selon notre coûtume, complimenter tous nos amis, leur faire civilité, & particulièrement le Secrétaire *Agamir*, auquel on porta, de ma part, conformément à la pratique des Chrétiens, certaines galanteries pour manger, & dont on fait présent ordinairement à la fête de Pâques. Entr'autres choses, je lui envoiai des confectious à la mode de nôtre païs; & choses semblables; une quantité d'œufs de différentes

cou.

Adresse
du sieur
della
Vallé.

couleurs pour jouer; parce que les Persans, jusqu'aux plus sérieux, sont si curieux de ce jeu, qui s'appelle à Naples, *Tozzare coll'oua pente*, qu'il leur est impossible de manier des œufs, sans en éprouver la dureté contre les dents, & commencer d'abord à jouer.

L'Agamir reçût mes domestiques, & ^{Il envoie un présent à l'Agamir.} mon petit présent, avec sa complaisance & sa civilité ordinaire: & leur demanda d'abord, qui étoit celui qui avoit ordre de me visiter, & qui avoit soin de ma personne, depuis le départ de *Tochta Beig*? Ceux-ci, que j'avois parfaitement instruits, répondirent nettement qu'ils n'avoient vû personne. Cela déplût beaucoup à l'Agamir, & témoigna qu'il en étoit tout-à-fait en colère; parce qu'il connut que, de leur part, on en avoit fort mal usé. Il voulut en même-tems envoyer quérir je ne sai qui; enfin il congédia mes gens, & leur dit que le lendemain, le Vizir de la ville ne manqueroit pas de me rendre visite. Sa promesse eut son effet; parce que dès le matin du samedi saint, le Vizir, qui est Lieutenant pour le Roi dans tout le *Mazanderan*, & qui s'appelle *Tachi Mirza*, me vint rendre visite en mon logis. Vous remarquerez que *Mirza* est un titre qu'il porte en qualité de Vizir; *Tachi* est son nom propre, & outre celui-là, ils lui donnent encor celui de *Saru Tachi*; c'est-à-dire, le jaune *Tachi*, que le Roi lui a imposé, à cause qu'il est blond. Mais il y vint si matin, que je n'étois pas encor levé; desorte que quoique je fusse au lit, pour ne le pas faire attendre, je fus contraint de le recevoir en cette posture,

ture,

ture ; & pour déguiser ma paresse , je lui dis que tout le long de la nuit , je m'étois trouvé fort indisposé.

Il est vi-
sité de la
part du
Roi.

Il m'assura , par civilité , & pour me faire honneur , qu'il ne venoit pas de la part de l'Agamir , mais de celle du Roi , qui lui en avoit donné la commission dès le soir précédent , auparavant que de monter à cheval ; & sans m'en informer davantage , par complaisance , je voulus bien me le persuader. Il me fit beaucoup d'excuses , de ne s'être pas acquité plutôt de ce devoir , & me pria d'oublier ses négligences à mon égard , qu'il taxoit lui-même d'incivilité , qu'il ne lui sembloit presque point pardonnable. Je me défendis de ses complimens , autant qu'il me fut possible ; lui dis qu'il me faisoit trop d'honneur , & que je lui en étois infiniment obligé.

Enfin s'étant encor informé de mes gens , en partant , il laissa un ordre écrit de sa main ; afin que conformément à la coutume du païs envers les hôtes du Roi , qu'on m'envoît incontinent les provisions nécessaires pour vingt jours. Parce que l'on croit alors , que le Roi ne demeureroit pas moins de tems en ces quartiers. Il me laissa aussi un de ses domestiques , non-seulement afin qu'il prit le soin de faire mes provisions ; mais encor afin qu'il demeurât toujours à ma porte , comme ils disent ici , qu'il me servit , & qu'il ordonnât des choses qui me seroient nécessaires ; & aiant pris congé le même jour , il alla encor trouver le Roi en Escref.

Le dernier jour d'Avril suivant , un frère du même Vizir , apellé *Muhammed Saleh*

beg Beig, qui avoit été aussi autrefois Vizir de quelque autres endroits, me rendit visite. Il avoit accompagné son frère en Escres, d'où étant retourné dès le soir précédent, il se rendit en mon logis, avec un certain *Seid Hussein*. *Seid* est une qualité, qui signifie Seigneur en Arabe, & dans la Perse elle ne se donne qu'à ceux qui sont de la race de *Mahomet* & d'*Ali*. Ce *Seid Hussein*, dans *Ferhabad*, étoit chef de tous les Mahométans de la Province de *Scervan*, dans le quartier desquels j'étois logé. Ce n'est pas ce l'*Acsacal*, que je vous ai marqué ci-dessus Capitaine du quartier; mais un Colonel Général, pour ainsi dire, de cette nation, auquel les *Acsacal* sont subordonnez & soumis.

Le frère du Vizir me fit beaucoup de civilité, de la part du Roi & du Vizir, par l'ordre duquel, à cause que le Roi devoit séjourner plus long-tems en ces quartiers, que l'on ne s'étoit persuadé, quoique les vingt jours, pour lesquels on m'avoit déjà donné les provisions nécessaires, ne fussent pas encor expirez, il me laissa un autre ordre d'en faire une plus ample & plus abondante que la première. Il m'assura que dans deux ou trois jours le Roi retourneroit à *Ferhabad*, d'où après y avoir séjourné dix ou douze jours, il se rendroit à *Cazuin* avec ses troupes, & delà sur les frontières pour faire la guerre, où ses intérêts l'appelleroient.

Il me dit aussi, que de certains espions du Roi, qui s'étoient rendus en Escres au retour de Turquie, assuroient que le grand Turc Sultan *Mustafa*, nouvellement élu, étoit

On ordonne des choses qui sont nécessaires.

Muhammad entretient le sieur della Vallée des affaires d'Etat.

étoit mort, à ce qu'il disoit, dans Constantinople, quoiqu'on ait sù depuis qu'il y étoit seulement en dépôt: qu'un fils de Sultan *Ahmed*, apellé *Sultan Ottoman*, âgé de onze ans, lui avoit succédé; & que comme l'Empire étoit entre les mains d'un enfant, on croïoit que leurs affaires n'auroient peut-être pas un succès fort favorable. Cependant que Sultan de *Nachivan* avoit donné avis au Roi, que les Curdes, conféderez & alliez des Turcs de ces frontières, s'étoient ocupez à piller au deçà de l'Arasse, vers la Perse, quelques villes des Arméniens. Et que le Sultan, dont les forces sont fort médiocres, n'avoit pu s'oposer à leurs violences, non plus que le Chan d'*Erivan*, Général en ces quartiers, si fameux même parmi nous, dans les Histoires modernes de la Perse, sous le nom d'*Emir guneb chan*, & qui est âgé à present. A cause que cette entreprise sur des lieux sans défense avoit été faite à l'improviste, & qu'ils s'étoient retirez en même-tems, sans avoir eu le loisir d'y porter le remede. C'est pourquoi le Roi, aiant été informé des dégâts extraordinaires que faisoient les ennemis, avoit commandé qu'on se disposât pour se mettre en campagne. *Muhammed Saleh Beig* me laissa, après m'avoir raconté toutes ces belles nouvelles.

Il est
traité
aux dé-
pens du
Roi.

Mais afin que vous sachiez, comment dans la Perse on se gouverne chez les Grands, & les Gentilshommes, touchant la manière de vivre; je vous décrirai les provisions, qui nous furent envoïées aux dépens du Roi; parce que c'est une chose qui n'est pas indigne de vôtre curiosité.

Et

Et premièrement afin que vous jugiez de la quantité, je vous entretiendrai des mesures.

On se sert de deux sortes de mesures dans la Perse : l'une, qu'ils appellent du Roi ; & l'autre, de *Tebriz*. Celle du Roi est double ; c'est-à-dire, deux fois plus grande que celle de *Tebriz*. Mais la mesure de *Tebriz* est plus commune & ordinaire, & ce fut à celle-là qu'on mesura les provisions qu'on nous donna. C'est pourquoi j'en dirai la quantité, par un rapport que j'en ferai aux nôtres.

Premièrement, parlant en général, il y a le *Patman*, lequel, selon la mesure de *Tebriz*, pèse environ neuf livres de *Venise*, & plus ; c'est-à-dire, de ces livres dont se servent les épiciers. Le *Patman* se divise en quatre *Ceharek*, comme nous disons, en quatre quarts. Le quart, en je ne sai combien de *Siah*, qui signifie Néri, & le *Siah* en *Mithicali*, que j'ai négligé de remarquer, à cause que la valeur n'en est aucunement considérable. Desorte que pour douze personnes, que j'avois à la maison, en comptant les trois femmes, pour cinq ou six chevaux & huit chameaux, ils nous donnèrent en toutes les deux fois, pour environ un mois de tems, ou un peu davantage, les choses qui suivent. Deux cens cinquante *Patmans* de farine ; cent cinquante *Patmans* de ris ; trente-six *Patmans* de beurre ; quatre-vingt poules, dix-neuf chapons, dix-sept agneaux, six cens d'œufs ; quinze *Patmans* de poids chiches, dont on se sert pour assaisonner le *Pilao* ; douze *Patmans* de sel ; mais c'étoit peu,

Patman
est une
mesure
de Perse.

Il décrit
les pro-
visions
qu'on lui
envoia
par or-
dre du
Roi.

parce qu'outre celui que l'on mange, l'on en donne aussi fort souvent aux chevaux & aux chameaux: trois *Patmans* d'épices, de toutes sortes en général; entre lesquelles ils comprennent les grains d'anj, de fenouil, de cummin, & choses semblables: & en particulier un quarteron de poivre, un quarteron de canelle, & un fiah de cardamone, dont on se sert aussi pour assaisonner les viandes; dix *Patmans* de pepins de grenades, séchez au soleil, l'eau desquels étant bouillie, ou plutôt le suc, rend leurs ragouts très-excellens, & , selon la coutume de l'Orient, ils n'en font presque point, où ils n'y en mettent; vingt-sept *Patmans* d'oignons. Mais vous ne devez pas vous étonner de cette quantité, parce que, selon la coutume d'assaisonner les viandes en ces quartiers, non pas selon la mienne, à proportion des autres provisions qu'on nous avoit données, il n'en falloit pas moins; vingt *Patmans* de vin, dont ils ne furent avaricieux, qu'en vüe des assurances qu'on leur donna que je n'en bû vois point, & que les serviteurs seuls en feroient leur ordinaire, dont les débauches & les excès de vin déplaisent souverainement en ces quartiers; cinquante chandelles de cire, grosses & longues, du poids de trois livres chacune, ou environ, dont ils se servent ordinairement.

Leurs
chandelles
ordinaires
peuvent
deux ou
trois li-
vres.

Une chandelle de cette qualité ne se consume pas en un seul soir; elle en dure trois, ou deux, tout au moins: & quoiqu'elles ne soient pas entières, on s'en sert néanmoins, non pas dans le *Dicancharé*, ou dans la salle de l'audience, où l'on n'en met

met que d'entières, mais en d'autres lieux qui sont moins fréquentez; douze *Par-mans* de suif, pour brûler aussi, dont on se sert en de certains chandeliers d'argent, ou d'autre matière, qui ont l'embouchure large & profonde, expressément en forme de lampes, & qui sont tous d'une pièce, avec un bassin au-dessous, au milieu desquels ils sont situez sur le plancher. Ces bassins, ou ces grands tranchoirs, en forme d'assiette, ont été inventez, afin que le suif tombant, le tapis qui est dessous n'en soit pas gâté. Parce que, comme vous savez, les planchers seulement des chambres sont couverts de tapis de piè très-fins, sur lesquels ils rangent leurs chandeliers, & demeurent assis, ou pour la conversation, ou pour manger.

Cela n'est pas nouveau, puisque Xénophon raconte qu'autrefois la belle & chaste *Panthée*, femme d'*Abradales Roi de Suses*, fut trouvée assise à terre, avec ses filles, dans sa tente, lorsque *Cirus* la fit sa prisonnière, en quelque combat qu'il livra aux *Assiriens*. Et le Prophète *Ezéchiel* assure que de son tems, on couvroit les planchers de tapis pour s'y asseoir. Ainsi, de même, on se met encor aujourd'hui en ces quartiers sur ces tapis, qui couvrent les planchers, & sur lesquels on mange; on dort, on fait toutes choses, sans ces embarras de lits, de sièges, de tables; & mille autres choses dont nous nous servons. Ce qui fait que nous avons tant de peine à nous résoudre de changer de maison, & de les transporter de côté & d'autre, & sur-tout à l'armée, lorsqu'il faut décam-

Les Per-
sans ne
se char-
gent pas
de beau-
coup de
meubles.

per. Desorte que les Orientaux, qui ont acoutumé de vivre sans tous ces liens, & tous ces petits soins, même dans leurs maisons particulières, ne trouvent point étrange de s'en voir privez à la guerre, & dans les voïages qu'ils entreprennent. Au contraire, ils se rendent à ces emplois-là, & y subsistent touïjours avec la même commodité, dont ils joiïssent ordinairement en leurs maisons, & le font très-facilement; se contentans de tapis, de coussins, de matelas, de couvertures; & d'autre semblable bagage, dont en peu de tems, & où l'on veut, on meuble commodément & agréablement une maison.

L'usage de ces lampes de suif n'est pas honteux ni indigne de gens d'honneur, puisque le Roi même s'en sert; & que parmi les chandelles de cire, on en met touïjours quantité.

Mais ne croïez pas que nôtre provision soit achevée. J'ai encor à vous dire, qu'ils nous envoïent cinq *Patmans* de raisins secs, de cette espèce qui n'a point de pepins, & qu'ils nomment *Chisemic*, dont ils se servent dans le *Pilao*, & pour assaisonner d'autres mets: cinq *Patmans* d'abricots secs: cinq *Patmans* de vinaigre: dix *Patmans* de fromage, qui n'est pas en pièces entières comme le nôtre: mais en petits morceaux fort blancs, & sans pelûre, comme de la crème épaisie & bien cuite; vingt *Patmans* de lait aigre; chose liquide, que je n'ai point vûe encor en nos quartiers, & qui ne me plaît pas beaucoup; trois *Patmans* de sucre; un grand flacon, rempli de sucre blanc, qu'ils ne conservent pas

au-

autrement ; cinq grandes carafes d'eau rose ; cinq *Patmans* de miel ; mille oranges ; cent *Patmans* d'orge pour les bêtes ; & de plus , ils nous assignèrent quinze *Chiles* de terre , ensemencée d'orge , que l'on fait manger en herbe aux montures , pendant ces mois d'Avril & de Mai. Chaque *Chile* de terre rend ordinairement dix charges d'herbe , non pas de chameau , mais de cheval , ou de mulet. Quarante-cinq charges de bois pour brûler , terminèrent enfin notre provision , & tout cela fut transporté à mon logis , presqu'en même-tems & fort ponctuellement , à l'exclusion de quelque peu de choses , que nous rebutâmes , & que nous donnâmes au domestique du Vizir , qui demeure à notre porte pour nous servir.

Je vous ai déjà dit que ce fut le dernier jour d'Avril , que le frère du Vizir me vint visiter , & qu'il me fit apporter une partie de cette provision susdite ; parce que j'avois reçu l'autre quelques jours auparavant. A present , vous saurez que le jour suivant , qui étoit le premier jour de Mai , il me rendit une seconde visite ; & qu'il vint seulement pour me dire , que le soir précédent un homme étoit arrivé d'*Escres* , de la part du Vizir , avec ordre du Roi de m'y rendre le plutôt que je pourrois ; parce qu'il me vouloit voir en cet endroit , & me montrer les bâtimens qu'il y avoit élevés , avant que de quitter cette contrée. Cependant que je misse ordre à mes affaires , & que je me tinssé prêt pour le lendemain au matin , & qu'il enverroit ce même homme , qui étoit venu d'*Escres* , pour

Leur
soin à fa-
re les
provi-
sions né-
cessaires
au sieur
della
Vallé.

Il reçoit
ordre du
Roi de se
rendre à
Escres.

m'accompagner, & me servir de guide. Qu'il n'étoit point nécessaire de porter de bagage, parce que nous n'y ferions pas de séjour, & que nous retournerions incontinent à *Ferhabad*; que le Roi étoit sur le point d'en partir, & qu'ainsi je n'y aurois besoin d'aucune chose. Conformément donc à cet ordre, je me mis sur la route de *Ferhabad*, le matin du 2. de Mai, avec trois de mes domestiques à cheval, & celui du Vizir, laissant les femmes, & le reste de mon train à *Ferhabad*.

Il se met
en che-
min.

L'on va de *Ferhabad* en *Escref*, toujours vers l'Orient, par un país fort uni; & parce que les bouës avoient déjà commencé à se sécher, nous en trouvâmes le chemin fort agréable. Les campagnes, que nous traversâmes, sont très-fertiles, très-bien cultivées; & particulièrement aux environs de *Ferhabad*, par un nombre infini de Chrétiens Géorgiens & Arméniens, que le Roi y a fait conduire.

J'y vis, avec beaucoup de plaisir & de satisfaction, diverses herbes de nos quartiers, que j'avois cherchées ailleurs il y a long-tems, & desirées inutilement; comme de la chicorée en quantité, des chardons étoilez, & bourrache sauvage, mais avec une fleur fort différente des nôtres; parce qu'elle n'a seulement qu'un cercle blanc, sans ces petites taches noires au milieu: elle n'est pas même unie aux feuilles à l'envers comme les nôtres; mais à l'endroit, de même que les autres fleurs, enchassée dans sa tige, avec un tuyau un peu long, & gros à proportion, en forme d'une petite clochette. Elle est bleuë, &
de

de même goût que les nôtres; la plante aussi n'est point différente, ni quant à la couleur, ni quant aux feuilles. Sur le chemin, je donnai la connoissance de ces plantes à plusieurs, & particulièrement de la chicorée, aux habitans du lieu, qui ne la connoissent pas, & qui négligeoient de la cueillir. Après avoir fait une lieue de chemin, & peut-être un peu davantage, nous guéâmes un fleuve, un peu plus large que celui de Ferhabad, & qui coule dans la mer Caspienne. Ils l'appellent *Cinon*.

Sur le haut du jour, nous demeurâmes l'espace de deux heures dans un bourg, qui appartient aux Turcomans, & qui s'appelle *Ciarman*. Il est situé sur un autre petit fleuve, qui a beaucoup de rapport à la Marane de Rome. Selon la coutume, nous y fumes régalez par les principaux du lieu. Mais parce qu'en arrivant, je m'étois rassasié d'une belle & grande jonchée, je ne mangeai presque rien de ce qu'on nous avoit préparé. Etans remontez à cheval, nous marchâmes jusqu'à cinq ou six heures du soir, & trouvâmes par tout plusieurs bourgs & villages habitez, en partie par ceux de la Province de Mazanderan, en partie aussi par les Turcomans.

Enfin nous arrivâmes en Escref, qui n'est éloignée de la mer que de deux lieues, ou peu s'en faut. Elle est située sur l'extrémité d'une très-belle pleine, au pié de certaines petites montagnes, qui la couvrent, du côté du Midi. C'est un lieu découvert, que l'on commence à présent à bâtir. On n'y voit rien encor, que le Palais du Roi, qui n'est pas même achevé, avec ses jardins,

Le fleur della Vallé est bien reconnu par tout.

Situation & description de la ville d'Escres.

dins, & une grande ruë de Bazar, avec plusieurs autres maisons, que l'on y a fabriquées indifféramment, & sans ordre, deçà & delà, parmi des arbres, & dans une fort belle esplanade. Ce lieu-là néanmoins est rempli d'habitans que le Roi y a fait conduire, & très-fréquenté, principalement lorsqu'il y demeure : & afin de le peupler promptement, d'y élever des édifices, de le porter à sa perfection, même aussi parce qu'il est très-propre pour la chasse, & pour toute autre sorte de divertissement ; chaque fois qu'il hiverne dans *Ferhabad*, il a acoustumé d'y passer la plus grande partie de l'hiver.

Les eaux y sont en grande abondance, & fort excellentes.

Il y a en cet endroit grande abondance de sources & de ruisseaux, dont l'eau est très-excellente. On y voit aussi grande quantité de beaux arbres, & fort hauts, parmi lesquels, les maisons que l'on y a bâties, sont tellement éloignées les unes des autres, & couvertes des branches de ces mêmes arbres, qu'on ne les voit presque pas. C'est pourquoi, j'ai remarqué dans mon Journal, que je doutois si *Escresf*, étoit une ville semée & répandue dans un bois, ou une forêt, habitée à la façon d'une ville. D'abord que nous y fumes arrivés, l'homme du Visir, qui m'avoit accompagné, prit le devant, & alla incontinent en donner avis au Gouverneur, lequel, sans perdre de tems, monta à cheval, vint au-devant de moi, avec quantité de gens de pié, & m'ayant donné la droite, qui est chez les Persans, de même que parmi nous, le côté le plus honorable, contre la coutume des Turcs, il me conduisit dans un logis

Le Gouverneur d'*Escresf* va au-devant du sieur della Vallé,

gis des meilleurs du lieu, qui m'étoit destiné depuis quelques jours.

Ce logis a une grande cour, mais toute ombragée, & tellement couverte des branches des arbres, qui y font en confusion, que le soleil n'y pénètre presque jamais, ou fort peu. Au milieu de la cour, où les arbres font le plus d'ombre, on a bâti une petite chambre, ou pour mieux dire une galerie; parce qu'elle est ouverte tout à l'entour, élevée de terre de la hauteur d'un homme, ou pour se rendre il y a plusieurs degrez, & n'est seulement couverte par-dessus que de son toit. On a acouëtumé en cet endroit de donner audience pendant l'été, & d'y dormir aussi, à cause de la fraîcheur. A cette imitation, plusieurs en ont fait bâtir de semblables pour le même usage, & qu'ils appellent *Balachané*; c'est-à-dire, maison haute, à cause qu'elles sont élevées.

Cette forme de réduit, qui est ainsi ouvert, de tous côtez, ne vous doit point sembler étrange; parce que l'air, ou bien le serain, n'est pas dangereux en ce quartier, & même par-tout l'Orient, au moins depuis la Mer Méditerranée jusqu'ici, & en plusieurs Iles de l'Archipe, qui sont au Couchant, comme j'ai vû à Schio, & ailleurs. Cette pratique est si commune, qu'on deviendroit malade, si on dormoit l'été dans les chambres fermées; & ceux qui ont soin de leur santé, en ces quartiers, dorment ordinairement, ou sur les planchers, & dans les cours au serain, ou au moins dans les chambres, dont les fenêtres & les portes sont toujours ouvertes. J'a-

Les Le-
vancins
dorment
ordinaï-
rement
en des
lieux dé-
cou-
verts.

voué que dans l'Archipel, en Alep, & en d'autres endroits, proche la Mer Méditerranée, ils dorment, à la vérité, sur des planchers; mais en des lits couverts, ou de nates de jonc, ou de choses semblables, en forme de pavillons, à la différence de ces pais plus orientez, où sans autre précaution, il faut demeurer ou dormir à l'air, la tête découverte.

Le Roi
est aver-
ti de
l'arrivée
du fleur
della
Vallé.

Le Vizir donc me fit asseoir dans le *Balachané*, où, en même situation que moi, nous demeurâmes quelques momens en conversation. Il alla ensuite trouver le Roi, pour lui donner avis de mon arrivée; d'où étant de retour, quelque-tems après, il m'assura que le Roi, qui étoit dans le Haram, lui avoit envoié dire pour réponse, *Safa ghieldi, chose ghieldi*, qu'il soit le bien venu; & que le lendemain il me donneroit audience. Le Vizir demeura à souper avec moi. Tout ce que nous y mangeâmes, & ce que l'on me servit depuis, à tous mes repas, me fut apporté fort proprement, & bien apprêté, de chez lui. Il demeura encor long-tems après souper avec moi, pendant lequel il me raconta plusieurs nouvelles; & enfin se retira fort tard, avec assurance, après avoir commandé à quelques-uns des siens de se tenir auprès de moi pour me rendre service, que dès le matin il me viendrait prendre en mon logis, & qu'il me présenteroit au Roi.

Selon leur coûtume, ils me préparèrent un lit dans le *Balachané*, sans linceuls, avec un matelas, des oreillers de soie, & une couverture semblable, qui étoit doublée en dedans, au lieu de linceul de *Cit Indiano*,

diano, qui est une toile de coton très-fine, peinte de mille couleurs. Le défaut de linceuls ne vous doit point surprendre; parce que dans l'Orient, ils dorment toujours avec une chemise & des caleçons, ou hauts-de-chausses, longs jusqu'aux piés; & de cette façon les draps ou linceuls ne sont pas fort nécessaires. Néanmoins plusieurs s'en servent à la maison; mais de toile de coton, peintes de différentes couleurs.

Le lendemain, qui étoit le jeudi, que l'Eglise consacre à la Sainte Croix, & qui m'a toujours été très-favorable, comme dévot que je suis à cette fête, le Vizir se rendit en mon logis, où il me trouva déjà habillé, & que je l'atendois. Mais parce qu'il étoit encor trop matin, il y demeura jusqu'au tems que l'on pouvoit espérer d'être admis à l'audience. Desorte qu'après un peu de conversation, nous montâmes à cheval, & allâmes de compagnie vers le Palais, duquel la principale porte fait face à une belle & longue, où étans arrivez, nous descendîmes de cheval. Nous n'entrâmes pas néanmoins dans un grand pré qui y est; mais nous allâmes par-dehors, à main droite, toujours en montant en une grande place, qui joint le Palais d'un côté, par laquelle on se rend à la porte d'un jardin, & dans laquelle personne ne peut jamais espérer d'entrer qu'à pié.

Je trouvai là une quantité de Géorgiens, hommes & femmes; & leur aiant demandé ce qu'ils y faisoient, & pourquoi ils s'y étoient assemblez; ils me répondirent qu'ils atendoient le Roi, qu'ils lui desiroient parler, pour se faire Mahométans; & comme

ser-

ferviteurs du Roi, parce qu'ils en portent le nom, *Sciach Seven*, lui engager volontairement leur ancienne foi Chrétienne, qu'ils abandonnent de la sorte pour un malheureux intérêt, dans l'espérance de toucher quelque argent, & quelque autre récompense. A leur occasion, le Vizir me dit que la liberté de conscience étoit dans le Roïaume, & qu'il est fort indifférent au Roi, que ses sujets soient plutôt d'une religion particulière, que d'une autre; qu'il affecte d'en avoir de toute sorte, & qu'il les aime tous également. Toutes les Religions sont bonnes, dans le sentiment de plusieurs Mahométans; savoir, la nôtre, celle des Juifs, & la leur. Mais ceux-ci, ajouta-t'il, lui viennent toujours rompre la tête, pour se faire Mahométans. Comme s'il eût voulu dire, que le Roi se repentoit d'avoir été si libéral, dès le commencement, envers ceux qui renioient, puisqu'il n'en a jamais tant admis, qu'il s'en présente chaque jour, pour de l'argent, au préjudice de son épargne. Je ne puis pas vous assurer, si ce que le Vizir me débitoit étoit vrai, ou s'il ne le disoit pas par rodomontade, & pour en tirer vanité, ou s'il ne me faisoit pas voir exprès tous ces renégats. Mais quoiqu'il en soit, je ne lui en témoignai rien, & ne lui répondis aucune chose.

Le Roi de Perse n'affecte aucune Religion.

Il y a des corps-de-garde devant son Palais.

Au bout de la place, proche le Palais, il y a un bel arbre, fort haut, où paroît le premier corps-de-garde des soldats de la porte. Le Vizir me fit demeurer en cet endroit, à l'ombre de cet arbre; & cependant, il entra seul dans le jardin, pour en don-

donner avis, & prendre les ordres nécessaires. Après un long espace de tems, il me vint dire, que le Roi lui avoit commandé de me conduire dans le *Dicanchanè* du jardin, ou les Principaux de sa Cour l'atendoient. Nous entrâmes donc, & après la première porte, je trouvai une petite cour, qui servoit de cuisine, selon moi, ou de dépense; parce que j'y vis beaucoup de nége qu'on avoit préparée, & plusieurs plats couverts, qui étoient remplis de quelques mets délicieux. J'y vis aussi, si je ne me trompe, de certains grands alambics de verre; mais je ne sai pourquoi ils y étoient. Aiant traversé cette petite cour, nous passâmes la seconde porte, qui est accompagnée d'un porche couvert; mais petit, où il y a encore un autre corps-de-garde. C'est-là que le jardin commence immédiatement; il est de forme quarée, médiocrement grand; & à le voir, on juge facilement qu'il n'y a pas long-tems qu'on l'a planté. Il est situé derrière le Palais, sur l'extrémité de la plaine, au pié des montagnes, qui sont chargez d'arbres, & sur lesquelles le Roi a déjà commencé à bâtir quelques réduits, & quelques galeries, qui seront de la dépendance du jardin, & qui en feront partie.

Au milieu du quaré, dont le fond est uni, & fort égal, on a fabriqué le *Dicanchanè*; c'est-à-dire, une galerie, trois fois aussi longue que large, toute ouverte par le devant, & de laquelle le derrière, & les côtez, sont fermez de murailles, à l'exception de quelques grandes croisées qu'on a laissées, & qui sont de niveau au plancher, selon

selon leur coutume. Cette galerie est élevée de terre de deux degrez seulement, le devant de laquelle, qui est ouvert, sur l'une de ses longueurs, est tourné vers le Septentrion, de même que vers la porte de l'entrée, d'où l'on va au *Dicanchané*, par une allée assez large, & toute pavée de pierres, au milieu de laquelle coule un petit ruisseau, qui naît d'un vivier, que l'on a fabriqué vis-à-vis le *Dicanchané*.

Séances
des Prin-
cipaux
du
Roi-
aume, dans
le *Dican-
chané*,
où le
sieur de
la Vallé
fut reçu.

La même allée continuë derrière le *Dicanchané*, jusqu'aux montagnes, & au haut du jardin; & au milieu de la muraille, qui se ferme par derrière, & qui envisage le Midi, il y a une porte, par laquelle le chemin de devant se communique avec celui de derrière. De fort beaux tapis couvroient le plancher du *Dicanchané*, sur lesquels plusieurs des Principaux de la Cour, qui se rencontrèrent ici étoient assis. Le Chan d'*Esterabad*, qui s'appelle *Féridun Chan*, tenoit le premier rang au fonds du *Dicanchané*, à la droite de la muraille qui regarde le Midi. Le *Corcibasci*; c'est-à-dire, le Capitaine général de la milice des *Corci*, qui est la plus noble, comme je vous dirai ailleurs, étoit assis à ses côtez. Ce Gentilhomme, qui est gendre du Roi, se nomme *Isa chan Beig*. *Isa*, signifie *Jesus*, & c'est son nom propre, avec celui de Chan; parce que dans la Perse, de même qu'à Naples, plusieurs ont accoutumé de porter deux noms; & la parole *Beig*, est la qualité, qui signifie Monsieur, comme parmi nous; mais elle se met après le nom.

Muharrabchan, étoit assis au-dessous de ces deux-là, toujours au même rang &

& il avoit à ces côtez un autre Chan, qui s'appelle *Delli Muhammed*. *Muhammed* est le nom propre; & *Delli*, qui signifie foû, lui a été donné pour surnom, à cause qu'il est fort plaisant, & qu'il se plaît à rail-
ler. Un Sultan, qui est aussi vassal du Roi, dont je ne sai pas le nom, & qui étoit nouvellement arrivé des frontières de l'Inde, où il est Gouverneur, le suivoit immédiatement; & à ses côtez, il avoit quatre hommes, qui étoient sans doute les principaux de ces païs-là.

De l'autre côté, vis-à-vis ces Messieurs, où le *Dicanchanè* est ouvert & tourné au Septentrion, avec une petite balustrade, en forme de parapet, pour apuier ceux de dedans qui y sont assis, tournant néanmoins les épaules à ceux qui entrent, & le visage à ceux qui sont assis à l'opposite, *Sarî chogia Vizir*, qui est l'un des principaux Ministres, des plus estimez du Roïaume, & des autres avec lui, que je n'ai pas connus, avoient pris place à la gauche de la porte, vers l'Orient, qui étoit le plus noble côté du *Dicanchanè*. A la droite de la même porte, vers l'Occident, étoit *Effen-diar Beig*, que le Roi chérit sur tous les autres, avec deux autres de sa compagnie, qui me sont inconnus. Enfin, à l'extrémité du *Dicanchanè*, quelques Musiciens, avec leurs instrumens à la main, comme violons, cimbales, luts, & autres; mais de forme fort différente des nôtres, occupoient le côté de la muraille, qui envisage le Couchant, au pié de laquelle ils étoient tous assis; & par-là, j'ai remarqué que ce côté étoit inférieur aux autres. Quelqu'uns

Selon la coutume de Perse, la qualité se met après le surnom.

Les Persans ont diverses sortes d'instrumens.

de ces instrumens sont montez, non-seulement de cordes à boïau, comme les nôtres, mais de quelqu'autres encor plus déliées, qui sont de soïe retorce, & qui rendent un son assez agréable; j'en porterai avec moi, pour les faire voir en Italie.

Le fleur
della
Vallé est
regu
dans la
salle de
l'audien-
ce, avec
beau-
coup de
civilité.

Dès que je fus arrivé, au lieu que le Vizir de Mazanderan demeura debout à la porte, parce que les Officiers, les plus familiers du Roi, ordinairement n'ont pas de séance en ces audiences, & qu'ils se tiennent debout auprès de lui, en état de le servir, ils me firent prendre la première place, entre le Chan d'Estéradad, & Corci-basçi, & me rangèrent au milieu de cette partie intérieure du *Dicanchanè*, vers le Midi, qui fait face à la porte, par où on entre. Tous les autres, demeurans assis aux mêmes endroits, qui leur avoient été assignez dès le commencement. Mais afin de vous faire mieux concevoir la disposition du lieu, & l'ordre de nos séances, vous en trouverez ici une esquisse, que j'ai faite à la plume, le mieux qu'il m'a été possible, sans compas & sans règle. Je n'y ai pas observé exactement les proportions; comme, par exemple, l'allée doit être toute d'une longueur, & choses semblables; mais sans en faire un plan régulier, je l'ai craïonné comme j'ai pû, conformément à la grandeur de mon papier, seulement pour vous en communiquer quelque lumière.

Descrip-
tion du
banquet
qu'on lui
fit en
cette sa-
le,

Après avoir été quelque-tems assis de la sorte en conversation, on nous servit à dîner, dans l'ordre que je vous le marquerai. Ce que l'on nous avoit préparé, entra par la porte du jardin, & sortoit, je croi, de cet-

cette petite cour, que je vous ai déjà spécifiée. Les plats étoient portez par autant de personnes, qui suivoient l'un après l'autre le Maître-d'Hôtel; & ceux qui les portoient étoient tous jeunes hommes, sans barbe, mais grands, de dix-huit à vingt ans, ou environ, qui tiennent rang de Pages du Roi, destinez à cet emploi particulier, & tous vêtus à la mode du pais de Mazandéran; savoir, les chausses tirées, & longues comme celles du Pantalon des Comédiés; & un hoqueton; ou, comme vous le voudrez appeller, fort court, jusqu'à la moitié des cuisses, ajusté sur le corps, avec un lè d'étoffe en forme de basques, qui flote à la négligence, de la ceinture en bas, par-dessus les chausses, qui sert en même-tems de juste-au-corps, & de casaque. De plus, ils ne portent point de turban; mais un petit bonnet de peau, & de drap, de forme pointuë par le haut, large par le bas; & par bizarrerie, selon la nouvelle mode que le Roi a inventée, ils le portent à l'envers. Je veux dire qu'ils portent la peau par dehors, qui dévroit être dedans, & qu'ils retrouffent par en bas, pour montrer le côté de l'étoffe, qui dévroit être celui de la peau.

Les habits de ceux qui ser-voient,

Ces petits bonnets, qui s'appellent, dans la Perse, *Bork*, sont fort communs ici; & ce sont ceux-là mêmes, comme je l'ai déjà remarqué, en quelqu'autre endroit de cette lettre, que l'on porte dans la chambre, au lieu de turban, pour une plus grande commodité. Et quoique hors du logis, les personnes de condition ne le portent pas; les serviteurs néanmoins, & les Pages s'en ser-

ser-

servent ordinairement. Les Pages ne portoient pas de livrées; parce qu'elles ne font pas en usage en ces quartiers; mais chacun d'eux étoit vêtu de différentes couleurs, & de diverses sortes d'étoffes, dont les unes étoient enrichies d'or, & les autres d'argent; portans presque tous le *Bork* d'une autre couleur, que les chausses; & les chausses différentes aussi du juste-au-corps, ou de la casaque.

Presque
tous les
plats
étoient
d'or
massif.

Les plats qu'ils portoient, étoient tous de la grandeur de nos bassins, & tous couverts; non pas d'un autre plat, selon notre coutume; mais d'un couvercle fait exprès, rond & élevé, en forme de voute, ou d'un clocher; parce qu'il les faut de la sorte, pour couvrir les pyramides de *Pilao*, & les autres viandes, que l'on a accoutumé de servir dans des plats. Les plats étoient en partie d'argent; mais la plus grande partie étoit d'or massif; & pour un plus grand ornement, on les avoit entremêlez les uns parmi les autres. Ces plats étant portez, comme je vous ai dit, processionnellement par autant de Pages, le long de cette allée que nous avions en perspective, brilloient tellement sous les rayons du soleil, qui les batoient à plomb, que, selon moi, on ne pouvoit rien voir de plus beau; ni de plus éclatant.

Cérémonie
du
Maître-
d'Hôtel.

Le Maître-d'Hôtel étant arrivé au *Dicanchané*, il s'agenouilla devant nous, étendit en même-tems devant moi, & les deux autres que j'avois à mes côtez, *Feridunchan* & *Corci-basci*, une nape, qui étoit médiocrement grande, & de forme octogône, mais toute de brocard d'or, fort riche

riche & fort précieuse, bordée tout à l'en-
 tour de pistagnes d'or, de différentes fa-
 çons, & de différentes couleurs. Il ne se
 servit sur cette nape que des plats d'or,
 dont elle fut entièrement couverte, & tous
 remplis de mets diférens, qui étoient vé-
 ritablement dignes de la table d'un Roi,
 quoiqu'affaisonnez à la mode du país. Ou-
 tre ces plats, il disposa à côté de chacun de
 nous une grande écuelle, de la capacité de
 nos petites terrines, qu'il avoit remplis de
 suc's aigres, extraits de diverses choses,
 que l'on prend par gorgée, de tems en
 tems, pendant le repas, pour aider peut-
 être à la digestion, ou pour irriter davan-
 tage l'apetit. Pour cet éfet, sur chaque
 écuelle, qui étoit aussi toute d'or, ou d'ar-
 gent, il eut soin de mettre une cueillier de
 bois fort profonde; parce que l'on s'en sert
 plutôt pour boire, que pour manger, &
 dont le manche est fort long, selon la cou-
 tume du país. Ces cueilliers sont de bois
 de senteur, & toujours neuves; parce qu'el-
 les ne servent qu'une fois. On n'en met
 point sur la table que de cette façon-là :
 l'on n'y voit ni couteaux, ni fourchettes;
 mais un chacun s'y sert de ses propres
 mains : le Roi même ne s'en dispense pas.
 Le seul Maître d'Hôtel, qui fait aussi la
 charge d'Ecuier tranchant, partage quel-
 quefois les viandes qu'on lui demande,
 sans couteaux, ni sans fourchettes; mais
 seulement avec une grande cueillier toute
 d'or, destinée à cet usage, qu'il tient tou-
 jours à la main, & dont la forme est pres-
 que quarée.

On ne
 sert ni
 cou-
 teaux,
 ni four-
 chettes
 sur la ta-
 ble.

On ne met jamais de serviette sur la ta-
 ble;

ble; si bien que l'on mange sans cette commodité. Mais si quelquefois on a besoin de s'essuyer les mains; ils se servent, en cette occasion du mouchoir, qu'ils portent toujours à leur ceinture. Ce mouchoir est de toile fine des Indes de plusieurs couleurs, ou tissué d'or & de soie. Mais ordinairement ils ne s'essuient jamais les mains pendant le repas, parce qu'ils seroient toujours obligez de les salir une autrefois, seulement sur la fin, on attend qu'on apporte de l'eau pour les laver; cependant ils ont les mains en l'air pour conserver leurs habits.

L'ordre que l'on observe dans la Perse, pour servir à table.

Lorsque l'on sert sur table, tous les Pages ne viennent pas à la foule mettre leurs plats entre les mains du Maître-d'Hôtel mais ils se mêtent en haie, depuis le *Dicanchané*, jusqu'au milieu de l'allée, & plus, d'où ils se donnent les plats de main en main; & par ce moien, sans sortir du lieu où ils sont posez, ils les font aller promptement où ils veulent. Nôtre table fut couverte de cette façon, & toutes les autres ensuite; parce qu'incontinent après que l'on eût étendu, devant nous trois, la nappe octogône; un autre Maître-d'Hôtel en étendit une longue, de forme ordinaire, qui étoit aussi de brocard, devant ces autres Chans, le Sultan, & ceux de son pais, qui étoient de sa compagnie, qui s'y étoient rendus des frontières de l'Inde; & qui se présentoient ce jour-là, pour la première fois à l'audience, tous lesquels étoient assis à main gauche au-dessous de nous. D'autres semblables napes furent aussi étendues; une devant *Suru chogia*; & les autres, qui étoient assis auprès de lui; une
au-

autre devant *Effendiar Beig*, & ses compagnons, & une à part, devant les Musiciens. Elles furent toutes servies en même-tems, chacun demeurant à la place, qu'il avoit occupée dès le commencement.

Les Maîtres - d'Hôtel paroissoient toujours à genoux devant la table; & celui de la nôtre, étoit vis-à-vis de moi, qui avois pris place au milieu, & me servoit toujours le premier. On ne porta qu'un service sur table, qu'ils chargèrent en même-tems de toutes les viandes qu'ils avoient préparées, & toutes chaudes, sans quoi que ce soit de froid; non pas même de fruit, ni chose semblable.

Les
Maîtres-
d'hôtel
servent à
genoux.

Quoique le dîner ne durât pas long-tems, néanmoins on presenta par deux fois à boire à toute la compagnie, selon le rang que l'on tenoit. L'Eschanson commençant à chaque table, depuis le premier jusqu'au dernier, de cette façon. Un Page, sans sous-coupe, & sans autre cérémonie, puisque le Roi même n'est pas servi autrement, presentoit à celui qui devoit boire, une tasse d'or toute unie, sans anses, & sans pié, petite, & qui ne contient pas beaucoup, mais fort pesante; & dans laquelle, pendant que celui qui l'avoit reçüe, la tenoit, l'Eschanson versoit du vin pur, d'une grande carafe d'or, qu'il tenoit à la main; parce qu'en ces occasions l'eau est interdite. La forme de la carafe est semblable à celles de verre, dont on se sert à Naples pour mesurer le vin; mais si grande, qu'elle en tiendra cinq ou six de même; elle est haute aussi à proportion, avec un goulet fort long.

On me fit l'honneur de me presenter du
vin

vin tout le premier ; mais la première fois je m'en excusai , sur ce que je n'en buvois pas ; ainsi je ne pris pas la tasse. Les autres n'eurent pas de peine à s'y résoudre : & après avoir bû , ils me dirent qu'ils s'étonnoient fort , de ce que , comme Européen & Chrétien que j'étois , je ne buvois pas de vin : parce qu'en ces quartiers on est persuadé que les Européens en boivent ; & que , comme Chrétien , j'y étois presque obligé , dans le sentiment des Orientaux , qui croient qu'un Chrétien ne s'en peut pas dispenser , & que de boire du vin , & manger de la chair de pourceau , soit de l'essence de la religion Chrétienne , & une preuve incontestable de la profession que l'on en fait. De manière que les Persans , auxquels la Loi de Mahomet , dont ils font profession , interdit l'usage du vin , avoient honte d'en boire en ma présence , parce qu'ils savoient que je n'en faisois pas ordinaire ; quoique j'en eusse la liberté. Par cette raison , la seconde fois qu'on me presenta du vin , ils m'importunèrent tellement d'en goûter , jusqu'à me dire & me protester plusieurs fois , que le Roi le desiroit ainsi , que je ne pûs me dispenser de leur donner en cette occasion des marques de ma complaisance , sachant fort bien que peu de tems après j'aurois été obligé d'en boire avec le Roi : lequel , quoiqu'il n'y force personne , ne prend pas plaisir qu'on s'en défende en sa présence , pour quelque raison que ce soit ; parce qu'il croit que tels gens ne le font que par grimace , par hypocrisie , & pour lui reprocher tacitement la transgression de sa loi. Au contraire , rien

Sentiment des Persans , touchant la religion Chrétienne.

Le Roi de Perse n'est pas fort scrupuleux dans la sienne.

ne le satisfait davantage, que quand un chacun en boit dans les festins, qu'on prépare de sa part, à ceux auxquels il donne audience; pour avoir de-là occasion de favoriser, & d'obliger ses hôtes, comme je vous dirai plus bas.

A la fin le Maître-d'Hôtel voyant qu'on ne mangeoit plus, desservit; il nous donna à laver, à tous en particulier, dans de petits vases d'or, en forme de terrines, avec de petits cruchons de même matière. Cérémonie qui ne s'étoit point faite en se méchant à table. L'eau est chaude, afin peut-être de se nétoier mieux les mains; & puis chacun s'essuia avec son mouchoir particulier, que l'on porte ordinairement à la ceinture, comme je vous l'ai marqué ci-dessus. Après le dîné, nous demeurâmes le reste du jour en conversation, dans la même situation que nous avions prise dès le commencement. Il est bien vrai que celui qui s'enuoioit d'être assis, ou qui se plaignoit que les jambes lui faisoient mal, se pouvoit lever de sa place quand il vouloit, & sans saluer personne, ni faire d'autres cérémonies envers qui que ce soit. Parce que la coutume permet d'en user de la sorte, de sortir hors de la sale, pour lâcher de l'eau, si la nécessité l'exige. En effet, il y a un lieu dans le jardin que l'on a fait exprès, ou pour se promener, & faire ce que l'on veut, & puis de reprendre sa place, sans autre cérémonie. Pour moi, qui ne m'étois jamais trouvé en de pareilles assemblées, n'en sachant pas encor bien les coutumes, je n'en levai jamais, & demurai toujours assis, sans changer de place, dans une mo-

Belle
liberté
aux festins des
Persans.

dération, & une patience extraordinaire. Parce qu'assurément, ce ne fut pas une petite pénitence pour moi, d'avoir eu si longtemps les jambes croisées sur ces tapis de pié.

Cependant les Musiciens chantoient & jouoient incessamment; mais à si petit bruit, qu'à peine on les pouvoit atendre. Desorte que cette façon de chanter, & de jouer, ne nous empêchoit pas de passer le tems agréablement, & de nous entretenir d'une infinité de choses différentes. Pendant la conversation, la tasse, qu'on remplissoit de vin, alloit toujours en cadence, & changeoit de main, de tems en tems, chacun lui rendant hommage, selon son rang, de la même façon qu'on s'en étoit aquisé pendant le dîner. Et quoique la quantité de vin que l'on bûvoit chaque fois fut fort médiocre; parce que la coupe est très-petite, plate, & qui tient peu. Néanmoins considérant le nombre infini de tours qu'elle fit autour de la salle, & le tems que dura ce divertissement, il s'y fait un épanchement de vin très-notable, capable assurément de terrasser le plus résolu d'entre tous les bûveurs; & d'autant plus facilement, que l'on ne mangeoit point. Mais les Persans, qui ont acoutumé de se trouver à ces insignes & solemnelles débauches, boivent toujours très-volontiers, sans que la tête leur fasse jamais de mal.

Les Persans ont cela de bon, & de loüable sur nos peuples Septentrionaux, qui sont adonnez au vin, qu'ils ne contraignent jamais personne de boire. Quoique la coupe fasse toujours la ronde, & qu'on le pre-

Les Persans demeurent longtemps à table.

septe à chacun; celui néanmoins qui n'en veut pas, la fait passer, sans que pour cela on le puisse taxer d'incivilité. J'en usai librement de cette façon; parce que depuis cette seule & unique fois que j'en bûs pendant le dîner; je n'en voulus plus goûter; disant que par complaisance, & à leur considération, j'avois violé un jeûne que j'observois depuis tant d'années.

Ils ne firent personne à boire.

Il faut que je vous dise que dans la conversation que nous eûmes tous ensemble, ils me demandèrent entr'autres choses, combien de tems vivoient les hommes de notre país; & leur aiant répondu que nos vieillards étoient de soixante; & soixantedixans; quelques uns, des plus considérables de la compagnie, s'en étonnèrent fort; assurant qu'ils avoient entendu de ceux qui se servent de caractères latins, que dans le *Franchistan*; c'est-à-dire, en Europe, ou en quelques-unes de nos contrées de l'Europe (parce qu'ils les comprennent toutes sous le nom de *Franchistan*) il se trouvoit des gens de mille & de deux milles ans. Ils conclurent enfin, qu'il ne falloit ajoûter foi qu'à très-peu de ceux qui viennent de país si éloignez; parce que fort souvent ceux qui les ont parcourus en débitent mille extravagances, & mille rêveries, qui s'écartent infiniment du vrai-semblable.

Ils s'intéressèrent de plusieurs choses, dans la conversation qu'ils eurent avec le sieur della Vallé.

Ils me demandèrent aussi, s'il étoit vrai qu'un certain homme, qui s'étoit trouvé dans les guerres contre *Ali*, gendre de *Mahomet*, il y a environ neuf cens ans, & qui y avoit reçu un coup d'estramaçon sur la tête par cet *Ali* même, fut encor vivant dans le *Franchistan*. A cela, je répondis

seulement avec un souris, d'où ces Messieurs aians jugé que ce discours étoit fabuleux, ils commencèrent aussi à s'en divertir avec moi. Mais j'eus bien sujet de rire davantage, lorsque le *Corci-basçi* & *Feridün-Chan*, mes plus proches voisins, se raillant de la fausseté de cette nouvelle, ils se dirent l'un à l'autre, par forme d'interrogation, comme une chose surprenante & extraordinaire; seroit-il possible qu'un homme, qui auroit été blessé de *Marzoza Ali*, n'en fut pas mort sur le champ? Se persuadant que par cette seule raison on pouvoit facilement prouver la fausseté de cette histoire. *Marzoza*, est une qualité qu'ils donnent à *Ali*; & je croi que c'est une épithète de sainteté, ou chose semblable; mais jusqu'à présent je n'ai trouvé personne qui ait pû m'en donner la véritable signification.

Réflexion du sieur de la Vallée.

J'ai bien voulu vous faire tout ce discours, quoique sans fondement; afin de vous faire connoître la qualité de ceux qui régnerent aujourd'hui, & ce qui est de plus important, qui gouvernent une bonne partie du monde. D'où, selon moi, l'on peut tirer une conclusion constante & véritable, que Dieu seul le conduit, & le gouverne; & non pas les hommes, comme se le persuadent les libertins & les fous. Que cette divine Providence disposant les choses, comme elle lui plaît, fait, par le concours des causes secondes, que les Empires subsistent & se maintiennent d'eux-mêmes, quand elle les veut conserver; & qu'ils tombent aussi très-facilement en décadence, lorsqu'elle en a ordonné de la sorte.

forte, sans que la prudence humaine y puisse apporter de remède, ni contribuer à leur ruine contre la volonté de Dieu.

Il étoit déjà tard, lorsque le Roi, accompagné seulement d'une troupe de ses Officiers, qu'il chérit davantage, qui sont tous des plus estimez de la Cour, comme *Agamir*, Secrétaire d'Etat, *Isuf Aga*, Chef des Eunuques; & autres semblables, entra par la même porte du jardin, qui nous étoit opposée; d'où les viandes, que le Maître-d'Hôtel nous avoit servies le matin, étoient sorties. Il avoit, comme tous les autres, une veste de toile fine, de couleur verd-gai, lacée sur la poitrine; parce qu'encor qu'ils aient accoutumé de lacer leurs vêtemens sur le côté, quelquefois néanmoins ils les lacent sur l'estomach, avec des lacets orangés. Ses bas de chausses étoient d'étofes violette. Les souliers de *Zigri* orangés, & portoit un turban rouge, raïé d'argent. La ceinture, étoit de diverses couleurs, de même que celle qu'il portoit par-dessus, & son épée avoit un fourreau de *Zigri* noir, dont la poignée étoit d'os; mais je croi que c'étoit plutôt une dent de poisson.

Le Roi marchoit fièrement sous cette peinture, la main gauche sur la garde de son épée, dont la pointe sembloit menacer un peu le Ciel, avec le trenchant de dessous, retourné par-dessus, selon la coutume du païs; & en cette posture, il portoit la mine d'un homme qui seroit à craindre. J'avois oublié de vous dire que par caprice il portoit le turban, & qu'il le porte toujours autrement que les autres; c'est-à-di-

Comme
il étoit
vêtu,
lorsque
le sieur
della
Vallé le
vit la
première
fois.

re, que ce qui devoit être derrière, il le portoit devant, & à son exclusion, personne n'ose le porter de la sorte dans la Perse. Tellement que si d'autres, de quelque condition qu'ils fussent, avoient la témérité de s'en servir de cette façon; ceux qui le verroient, auroient toujours, de droit, le pouvoir de leur ôter & de l'emporter.

Com-
ment on
le reçoit
dans la
salle de
l'audien-
ce.

Nous n'eûmes pas plutôt aperçu le Roi de loin, qu'incontinent nous nous levâmes tous sur nos piés. Mais sans quitter nos places, nous demeurâmes au même endroit, où premièrement nous nous étions assis dans *Dicanchané*, en l'atendant. Le Roi cependant venoit à nous, marchant gravement, à pas contez, tout seul, à la tête de ceux qui le suivoient, selon la coûtume, soit qu'il aille à pié ou à cheval, contre la pratique de nos Princes, qui se font toujours précéder de leurs Officiers, & de leurs Gentilshommes. Pour moi, je n'eus de pensées alors que pour les atacher sur ce nouvel objet, & le considérer atentivement, depuis les piés jusqu'à la tête, afin de vous en faire un portrait, le plus conforme à l'original qu'il me sera possible.

Le por-
trait du
Roi de
Perse.

Le Roi est de taille médiocre comme moi, & peut-être plus petit. Il ne paroît pas maigre; mais délicat. Il a le corps délié; mais nerveux & robuste. C'est pour c'est que je lui ai donné de grand *Piccini-
no*: & je l'appelle grand; parce qu'en effet il est grand Roi; qu'il a infiniment de l'esprit, & qu'il est extrêmement vaillant & généreux. Et pour faire la différence qu'il y a entre lui & *Piccini-
no*, Capitaine si fameux, & si renommé en Italie,

au

au nom duquel je fais allusion ; je l'appelle aussi *Piccinino* ; parce qu'effectivement il est fort petit de sa personne.

Il a le corps bien fait, & proportionné à sa taille, dispos ; le porte très-bien, & de bonne grace, quoiqu'il soit déjà sur l'âge ; parce que lui-même il avoit ingénument l'année passée au Résident d'Angleterre, qui vivoit alors, & qui me fit part de cette confiance, qu'il avoit quarante-huit ans ; desorte qu'à présent il en a quarante-neuf. Toutes ses actions, & tous ses mouvemens sont animez d'une grande vivacité, soit qu'il marche, soit qu'il parle, ou qu'il regarde. Ainsi il ne demeure pas long-tems en même endroit ; néanmoins, avec cette inquiétude & cette bizarrerie naturelle, il accompagne ses actions, de je ne sais quel sérieux, & gravité, qui marque assez en lui la Majesté Royale, dont il est revêtu. Il a les traits du visage plus beaux que laids ; au moins, on peut dire qu'il est vénérable. Mais il est fort brun, pour le moins autant que le sieur Colletta, & peut-être davantage, soit qu'il ait emprunté ce coloris de la nature, ou que les ardeurs continuelles du soleil, auxquelles il s'expose très-souvent, sans précaution, le lui aient communiqué. En ces quartiers, elles sont si véhémentes, & agissent avec tant de violence, que je suis persuadé qu'on ne me reconnoitra jamais, ni à la couleur, ni aux autres traits du visage. Il a toujours les mains teintes d'une couleur fort obscure, faite avec l'alcaña ; parce qu'en ce pays, les hommes & les femmes les portent de la sorte par galanterie.

L'âge
qu'il
avoit
lorsque
le sieur
della
Valle.
le vic.

Il a le nez aquilin, les moustaches noires de même que les sourcils, supposé qu'il ne les teigne pas; le reste du visage, & du menton, est tout rasé à l'ordinaire. Les moustaches sont aussi fort longues & pendantes; & ce que j'y trouve de curieux, c'est qu'ils la portent de la sorte, presque par un principe de religion, disans que les moustaches relevées, comme nous les portons, témoignent de la superbe, & en quelque façon, vouloir combattre contre le Ciel. Il a les yeux vifs, étincelants, rians, & dans lesquels, comme dans tout le reste de sa personne, on découvre une grandeur d'esprit, dont il surpasse tous les Princes de son Roïaume.

Son vaf-
sals

Le Roi étant parvenu jusqu'auprès du *Dicanchané*; ce Sultan, duquel je vous ai parlé ci-dessus, qui étoit assis avec nous, & qui étoit venu (soit que le Roi l'eût mandé, ou non, ou que ses affaires particulières l'y eussent engagé) des païs, dont il est Gouverneur, sur les frontières de l'*Inde*, & de *Giagara* vers *Candahar*, ville que l'Epitôme de Ferrari nomme en Latin *Orthospa*, capitale de *Paropamisse*, sortit du *Dicanchané*, avec ces quatre ou cinq hommes principaux de ces contrées, qui étoient de sa compagnie, alla au-devant du Roi, & lui baisa le pié. Parce que tous ces vassaux, soit Sultans ou Chans, & de quelque autre qualité qu'ils soient, lui baisent les piés; mais ils ne font pas cette cérémonie toutes les fois qu'ils le voient & qu'ils lui parlent; ils y sont seulement obligez, lorsqu'ils se présentent à lui de quelque païs éloigné, & qu'ils prennent congé de lui, pour

pour se retirer en leurs gouvernemens.

Le Roi demeura en attendant le Sultan, auquel, après que ledit Sultan se fut approché de lui, & qu'il se fut mis à deux genoux, comme ils ont accoutumé de faire, le Roi avança son pié droit, afin qu'il le baisât; & le Sultan, après l'avoir baisé, & touché avec le front, qui est aussi une marque de respect, & une action, dont les Levantins accompagnent toujours le baiser dans toutes les occasions, se retira derrière le Roi, pour donner lieu à ses compagnons d'en faire autant.

Un Sultan fort de la sale, pour aller au-devant de lui.

Après qu'un chacun d'eux eut rendu ce devoir en particulier au Roi, le Sultan recommença tout de nouveau la même cérémonie, & le baisa derechef, comme firent ceux de sa compagnie, jusqu'à trois fois; le Roi cependant les reçût fort humainement, avec un visage riant, & des paroles très-obligeantes, que je n'entendis pas.

Cette sorte d'adoration, qu'ils réitérent autant de fois qu'ils tournent autour du Roi, est mystérieuse; principalement les trois tours, dont ils cernent le Roi successivement; parce qu'ils signifient que celui qui les fait, se rend caution de tout la malheur qui pourroit arriver au Roi. Cérémonie qui marque une grande affection, un profond respect, un zèle extraordinaire, qui se pratique seulement envers les Princes, ou envers les personnes que l'on aime passionnément; & en particulier, ils ont accoutumé aussi de passer simplement la main autour de la tête de celui qu'ils veulent honorer; & de dire cepend-

Le Roi lui donna son pié à baiser.

dant, que tout le mal, dont tu es menacé, & que toutes les peines que tu souffre; me puissent arriver. Ils se persuadent que cette action a son effet, & qu'elle ait la vertu de faire heureusement succéder les choses; desorte qu'en quelque sujet qu'elle se rencontre, on la considère toujours pour une preuve invincible d'une parfaite amitié.

Superstition des Persans.

Cette cérémonie étant achevée, le Sultan, avec ceux qui l'accompagnoient, retourna dans le *Dicanchané*, & reprit la place qu'il occupoit auparavant. Le Roi y entra aussi, après avoir quitte, comme les autres, ses souliers sur les degrez du *Dicanchané*.

A ce propos, je vous dirai que la coutume qui subsiste chez les Orientaux, de se déchauffer, n'est pas seulement une preuve du respect qu'ils ont pour le lieu où ils entrent, comme quelques-uns se le sont persuadez, à cause qu'elle se pratique dans les Eglises, dans les chambres des Grands, & en d'autres lieux semblables; mais encor de leur propreté. Parce qu'en effet, ils s'en donnent la peine, afin de ne rien salir, & pour leur commodité particulière; vû que les souliers sont ferrez, avec des talons fort hauts; & tels enfin, qu'outre qu'ils seroient incommodez étans assis; c'est qu'on ne pourroit pas s'asseoir proprement ni facilement à leur mode, si l'on étoit chauffé. Par cette raison, ils quittent leurs souliers, & demeurent toujours en cet état dans les chambres, & par-tout ailleurs, où les planchers sont couverts de tapis, & ne s'en servent seulement que quand

quand ils sont obligez de marcher dans les ruës, & où la nécessité, & leurs affaires les appellent quelquefois aux extrémitéz de la ville.

Leurs souliers sont faits d'une certaine façon, qu'encor qu'ils serrent le pié beaucoup mieux que nos pantouffles; parce qu'ils l'embrassent également avec le talon, néanmoins n'étans point liez, on les quite très-facilement, sans s'asseoir, & sans l'aide de qui que ce soit, d'un seul petit éfort que l'on fait étant de debout, d'un pié sur l'autre.

Le fleur
della
Vallé
quite sa
place
pour al-
ler saluer
le Roi.

Le Roi étant entré dans le *Dicanchané*, mes voisins me firent signe; alors je sortis de ma place pour aller vers lui, accompagné de *Corci-basci*, qui se rencontra à ma gauche, & qui me joignit de ce même côté, mettant sa main sous mon bras, où il s'unit à l'épaule, comme pour m'appuyer. Cette cérémonie, qui est fort ordinaire dans l'Orient, se pratique, par honneur, avec les Grands; où vous remarquerez que tant plus la personne est relevée en dignité, d'autant plus aussi est noble celle qui la conduit. De manière que si, par exemple, quelqu'une de ma condition me venoit rendre visite en ma maison, mon Secrétaire, où l'Intendant, iroit au-devant de lui proche la porte; & de-là jusqu'à la chambre, où l'on se doit asseoir, il lui donneroit la main & le soutiendrait de cette façon. A Rome, ce seroit le Maître de la chambre qui prendroit cette commission. Si un plus grand que moi venoit, comme un Cardinal, un grand Seigneur, ou quelque autre semblable, ce seroit un de mes

Civilité qui se pratique en la Perse, parens, qui feroit cette civilité. Et si encor un plus grand se rendoit en mon logis, comme le Prince, ou le Roi, alors je serois obligé de les aller recevoir. Ainsi l'on en use diversement, selon la condition des personnes, à qui l'on a affaire, & selon que celui qui les reçoit leur veut faire de l'honneur.

Le Roi me voïant venir, n'avança pas davantage, & m'étant aproché de lui, je lui fis, selon nôtre coûtume, une profonde révérence, mettant le genoüil droit seulement en terre; & m'inclinai pour lui baiser, non pas le pié; parce que je ne dois cét honneur qu'au Pape seulement; mais le bas de la veste, comme je l'aurois fait, s'il me l'eût permis. Mais le Roi me presenta incontinent sa main droite, l'avançant beaucoup, & faisant son possible pour empêcher une plus profonde inclination. Si bien qu'ayant reçu cette faveur, je la baisai, & la touchai avec le front. M'étant relevé ensuite, pendant que je me retirois par derrière, pour me rendre à ma place, toujours acompagné, de la même façon, par *Corci-basçi*, le Roi demanda à ces Seigneurs, si je savois la langue; ils lui répondirent que je l'entendois fort bien; parce que tout le long du jour je m'étois entretenu en Turc avec eux; desorte que s'étant retourné vers moi, avec un visage riant, il me dit seulement, comme ils ont acoutumé en langue turque aussi, *Chose ghieldi, Safa ghieldi*; c'est-à-dire, *bien venu, bien venu*; & en les prononçant, il alla prendre sa place vers la partie antérieure du *Dicanchané*, à main gauche en entrant,

Faveur que le sieur de la Vallé reçut du Roi en l'abordant.

étant, au même endroit où *Sarù Chogia* étoit auparavant. Le Roi y étant assis tout seul, *Sarù Chogia* se mit vis-à-vis de lui; & en même-tems nous reprîmes nôtre situation ordinaire, & les mêmes places que nous avions dès le commencement. Presque tous les Officiers de considération, qui l'avoient acompagné, demeurans debout auprès de sa personne; hors le *Dicanchané*, avec quelqu'autres, de ceux qui avoient pris place auparavant avec nous. Mais afin que vous en soiez mieux instruit, vous trouverez ici un autre plan du *Dicanchané* que j'ai dessiné, avec la séance de ceux qui s'y trouvèrent depuis l'arrivée du Roi.

Le Roi s'agenouïlla d'abord, & s'assit sur ses piés, qui est la façon la plus humble, & la plus respectueuse; mais qui fatigue incontinent. Desorte qu'après avoir demeuré fort peu de tems en cette situation, il en reprit une autre, qu'ils appellent commode, & qui est fort conforme à celles de nos tailleurs sur leurs établies, avec les jambes croisées. A son imitation, après qu'il se fut posté de la sorte, nous croisâmes les jambes comme lui. Alors il ôta son turban, & le mit sur le plancher auprès de lui: & demeura depuis toujours nû tête de cette façon, quoi qu'il fût nuit, sans craindre le serain; & en quelqu'endroit qu'il soit assis, ou en particulier, ou en conversation, il est toujours de cette façon-là. Mais je ne m'en étonne pas, parce qu'en mon logis, je me comporte ordinairement de la même sorte.

Aucun de nous autres n'ôta son turban, à cause que devant des personnes de plus

Le Roi
de Perse
n'est pas
homme
de cérémonie.

haut.

Il demeura
seul nu
tête,
dans la
salle de
l'au-
dience.

Plai-
sant ac-
cident.

haute condition, & même devant des égaux, & des étrangers, ce seroit une incivilité. Il commanda ensuite qu'on apportât du vin, & en même-tems comme *Esfendiar Beig* étoit de bout, hors le *Dicanchané*, il en presenta au Roi, qu'il versa d'une carafe de verre, qui en étoit remplie, dans une petite coupe d'or que le Roi tenoit d'une main. Mais avant qu'il lui en donnât, il l'alla quérir avec tant de précipitation, qu'il se laissa cheoir dans un petit réservoir plein d'eau, qui est au pié des degrez du *Dicanchané*, dont la compagnie ne put pas se dispenser de rire tout de bon; parce que c'est un gros homme plein, & fort gras. Outre cela, lorsqu'il presenta du vin au Roi; pour l'avoir fait avec trop d'empressement, il donna si rudement de la carafe contre une solive, de celles qui régnerent sur le devant du *Dicanchané*, aux deux côtez de la porte, qui y font un Parapet, un peu élevé de terre en forme de balustrade, pour y apuier le dos & les bras, que la carafe s'étant rompuë de ce coup-là, tout le vin se répandit en presence du Roi. Mais, comme vous pouvez croire, ce second accident ne put pas se passer sans aprêter beaucoup à rire à ceux qui en furent témoins. La compagnie néanmoins tira bonne augure de l'un & de l'autre. Toutes ces circonstances ne sont pas fort considérables; mais je les raporte; parce que comme je vous ai dit une autrefois, on peut juger facilement, par la description que j'en fais, de la façon simple, & ordinaire que l'on traite & que l'on sert ce Roi.

Après que le Roi eut bû, les Pages,
par-

parce qu'il y en a toujours deux ou trois au plus, qui demeurent de bout dans le *Dicanchané*, pour servir, commencèrent à nous présenter à boire, par ordre, l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier, comme les autres fois. Nous avions cet avantage sur le Roi, que non-seulement nôtre coupe, mais encor la carafe étoit d'or, à la différence de celle du Roi qui fut toujours de verre. La tasse étant parvenue jusqu'à moi, le Roi s'aperçût que je ne la prenois pas promptement comme les autres; & s'imaginant bien ce qui en étoit, il dit; *peut-être qu'il ne boit pas de vin.* Je lui répondis, que véritablement je n'en avois pas bû depuis plusieurs années; mais que ces Messieurs m'avoient assuré que Sa Majesté souhaitoit qu'on en bût; & que pour me conformer à sa volonté, & donner des preuves de mes obéissances j'en bûvois, comme j'entreprendrois volontiers pour son service des choses de plus grande conséquence que celle-là. Avec ce petit compliment, & une petite inclination, selon leur coûtume, je vidai ma tasse, qui fut la seconde fois de ce jour-là. Mais je vous avoué qu'elle étoit petite, & qu'elle tenoit fort peu; outre que le vin, quoiqu'il fut pur, n'étoit pas fort violent, ni des plus excellens.

Cependant plusieurs gens qui venoient l'un après l'autre par cette allée, selon la coûtume de ce Roïaume, qui portoient le présent que faisoit au Roi ce Sultan, qui s'étoit rendu en cette cour, des frontières de l'Inde, comme je vous ai dit ci-dessus, & qui avoit baïsé le pié du Roi, avec ceux

On présente du vin au sieur de la Vallé en présence du Roi.

On ne se présente jamais devant le Roi, sans lui faire quelque présent.

de

de sa compagnie. Parce que jamais personne se presente devant le Roi, soit vassal, ou non, jusqu'aux Ambassadeurs même des Princes étrangers, sans lui porter de grands presens.

*De vit.
Apol. lib.
II. cap.
52.*

La coutume en est très-ancienne parmi eux; puisque Philostrate remarque que les Rois des Médes, dès le tems d'Apollonius, n'étoient jamais visitez sans recevoir des presens. Les Rois reçoivent aussi & exigent ces presens par vanité, dans ce sentiment fort contraire à nos maximes, que la grandeur & la magnificence du Prince consiste à recevoir beaucoup de tous ses sujets, & être régalez pour ainsi dire, & reconnus au moins avec des presens, puisqu'ils ne paient pas de tribut, & non pas à donner largement, & avec profusion, comme en Europe.

Je ne m'étonne pas que cette opinion se soit si bien établie en ces quartiers, la barbarie de laquelle ne fut pas inconnue à ce brave Prince Alexandre le grand. Parce qu'il me souvient, qu'avant même que la lumière de la foi eût dessillé les yeux à nos Romains, & qu'elle leur eût fait connoître la perfection des actions héroïques, & des véritables vertus, ils se comportoient de la sorte, & observoient un certain tems pour cela. Enfin c'est aujourd'hui le sentiment des Levantins; ils desirerent avec tant de passion qu'on leur fasse des presens, qu'ils en tirent vanité dans les audiences publiques. Le Roi même, lorsqu'il doit donner audience à quelqu'étranger, pour lui faire parade de ses richesses, différera & refusera les presens qu'on lui aura apor-
tez

tez en divers tems pour les recevoir, & se les faire venir en un même jour, en présence de ces étrangers, afin qu'ils en soient spectateurs.

Je me suis laissé dire une autre chose, qui est fort ridicule, si elle est véritable; mais je la tiens de personnes de probité & qui la peuvent savoir; que très-souvent, en semblables occasions, le Roi fait tirer plusieurs pièces de sa garde-robe, & les joint aux véritables présens, qu'on lui porte en cérémonie, pour en faire connoître d'autant plus l'importance, & l'abondance aux étrangers. Voïez, je vous prie, combien ce peuple est curieux de ces ostentations publiques, & de ces vaines & inutiles apparences. Mais pour obliger un chacun à faire de grands présens, ils se servent de cet artifice, qu'ils ne font pas bonne mine, principalement aux vassaux, lorsqu'ils paroissent sans en avoir de conséquence. De Prince à Prince, ils conviennent ensemble, s'ils sont égaux, tu enverras telle chose, & moi je te ferai un tel present. S'ils sont inférieurs, on veut recevoir sans rien donner, ou beaucoup moins. Et s'ils sont plus puissans, comme il est arrivé souvent que le Turc a eu l'avantage sur ceux-ci, alors il faut leur donner, & prendre patience. Je croi même qu'il n'y a point d'autre prétexte de la guerre d'aujourd'hui, & que les Turcs ne l'ont déclarée, que parce que le Roi Abbas a négligé de s'aquiter depuis long-tems de cent cinquante ou de deux cens charges de soie, qu'il devoit de present chaque année. Et quoique le Roi dépense beaucoup plus

Motif
de guer
re con
tre le
Roi de
Perse
& le
Grande
Sci-
gneur.

plus en cette guerre, qu'il ne feroit s'il en-voioit le present dont il est convenu; néanmoins, par honneur, il se contente jusqu'à cette heure de faire la guerre, pour avoir sujet de ne le pas envoier; puisque les Turcs, qu'il a sollicité de faire la paix, ne l'ont jamais voulu acorder, à moins de se conserver la possession de ce droit annuel, ou de restitution des terres qu'il a usurpées sur eux.

Nonobstant ces coutumes, dont j'ai prétendu cause d'ignorance, je me suis donné l'honneur de saluer le Roi & de lui parler, sans avoir de present à lui faire. Mais je ne fai s'ils ont approuvé mon procédé. Car quoique par civilité, ils n'en aient rien témoigné en public, je ne puis croire néanmoins que dans le particulier ils ne s'en soient entretenus, & que dans cette occasion ils ne m'aient taxé de superbe, & de vanité. Quoiqu'il en soit, je ne m'en repentirai jamais, à cause de l'honneur que je dois à ma patrie & à ma nation, qui ne me permet pas de reconnoître sur la terre d'autre Prince que le *Pape*, qui est le *Vicaire de Jesus-Christ*, quand même il seroit Empereur des Romains, à moins qu'il ne fut obéissant au *Pape*.

Mais afin de ne me pas écarter davantage, vous saurez que le Roi ne diféra la cérémonie du present que le Sultan lui faisoit, & la première audience, au jour qu'il me la devoit donner, que pour m'obliger davantage, & que j'en fusse spectateur; & dans le tems que je vous ai marqué ci-dessus, selon la coutume, le present fut porté en procession; ceux qui en étoient char-

Beau
fenti-
ment
du fleur
della
Vallé.

gez

gez entroient par la porte du jardin, & venoient les uns après les autres d'un côté de l'allée, jusqu'à un terme prescrit où le Roi les pouvoit voir, d'où retournant sans s'arrêter, par l'autre côté, au-delà du ruisseau qui y coule par le milieu, ils se retiroient au lieu destiné à cette cérémonie.

Ceux qui portent le présent, sont ordinairement de pauvres gens de la ville, que l'on destine à cet emploi, de la part du Roi. Parce que pour chaque présent ordinaire, il en faut plusieurs, autant qu'il y a de choses différentes, à cause que chaque particulier n'en porte qu'une dans la main, ou pour mieux dire sur toutes les deux mains étenduës; quoiqu'elle fut petite, comme du drap, de la toile, ou chose semblable. Le présent consistoit principalement en une quantité de faulcons, & d'autres oiseaux de proie; on y voïoit aussi plusieurs turbans, & des toiles fines des Indes; quelques faisceaux de flèches pour la chasse, avec des pointes fort longues & fort larges; plusieurs masses de plumes d'un certain oiseau qu'ils estiment fort, pour garnir les flèches; un cheval de selle, & je ne sai combien d'autres choses.

Pendant que tout cela passoit, en la présence du Roi, il s'entretenoit avec quelques Seigneurs qui étoient auprès de lui, sans jeter seulement la vûë sur cette diversité d'étoffes & de toiles, dont on lui faisoit présent. Il est vrai que, selon sa coutume, il ne s'y arrêtoit que fort peu. Il voulut voir seulement les oiseaux, les examiner de près, & aiant pris un gan, il les mit tous, les uns après les autres, sur le poing,

En quoy
consis-
tent les
présens
que l'on
fait au
Roi de
Perse.

poing, s'informant exactement du Sultan, de quel país ils étoient, quelle chasse ils faisoient, & de plusieurs autres circonstances. Il prit aussi quelques flèches, qu'il fit tourner plusieurs fois sur la main, pour voir si elles étoient droites, & après s'en être entretenu quelque-tems, il en retint quelques-unes sur le tapis auprès de lui. Ordinairement il affecte de ne pas regarder les pierres précieuses, les vases d'or & d'argent, les étofes, & les autres choses de conséquence, pour témoigner qu'il ne les estime point, quoique secrètement il n'y ait point de present qui lui plaise davantage. Mais pour ce qui est des choses qui concernent la chasse, ou la guerre, encor qu'elles lui soient très-indifférentes, il veut faire croire néanmoins qu'il les chérit souverainement, afin de persuader qu'elles sont conformes à son génie, & à ses inclinations. C'est pourquoi les vassaux, qui connoissent son humeur vaine & avare, tâchent de s'y conformer, de lui plaire en public & en particulier, & ne manquent jamais, dans les presens qu'ils lui font, de plusieurs choses très-exquises, & de grand prix, d'y en ajouter quantité d'autres fort communes, & de très-peu de valeur.

On lui
donne
avis de
l'arrivée
de l'Am-
bassa-
deur
d'Espa-
gne dans
Hispa-
han.

Le Roi, après avoir reçu cet hommage, employa le reste du jour dans l'expédition de plusieurs affaires; il régla plusieurs choses, donna diverses commissions, & écrivit plusieurs lettres; il en reçût aussi quantité d'autres, que l'*Agamir* lisoit publiquement, & si hautement, qu'un chacun de nous l'entendoit facilement. Entr'autres
il

il en lût une de *Tocta-Beig*, qui étoit autrefois mon *Mehimandar*, & à présent *Daroga*, ou Gouverneur d'*Hispahan*, lequel informoit le Roi de l'arrivée de l'Ambassadeur d'*Espagne*, que l'on atendoit depuis si long-tems, & qui avoit entrepris ce voiage il y a quelques années; mais qui avoit fait long séjour, par la route de *l'Inde*, & d'*Ormus*. Je croi vous avoir écrit autrefois, dans mes précédentes, qu'il arriveroit bientôt, & qu'on l'atendoit avec impatience.

Le Roi parla au courier même, qui avoit expressément apporté cette lettre; parce que l'on a toujours acoustumé de lui présenter les couriers qui viennent avec des lettres, & lui demanda en quel endroit on avoit logé l'Ambassadeur. Il lui répondit, que c'étoit en la maison de *Mulla Gelal*; celle-là même dans laquelle j'avois demeuré à *Hispahan*; & le Roi dit alors, qu'il l'avoit achetée exprès pour ses hôtes. Il s'informa aussi de moi, si cet Ambassadeur étoit de condition comme on disoit: je lui répondis qu'oiii; & que je savois fort bien, quoique sa personne ne me fut pas connue, que sa famille étoit des plus nobles d'*Espagne*. Il me demanda encor, s'il étoit *Espagnol*; c'est-à-dire, du Royaume de *Castille*, ou *Portugais*. Je lui répondis, que j'avois entendu dire, qu'il étoit allié dans l'un & dans l'autre Royaume; mais qu'il étoit *Espagnol* d'inclination & de profession.

De cette manière, le Roi expédioit toujours des affaires, en parlant aux uns & aux autres: la tasse cependant faisoit toujours

Le Roi
s'en in-
forme &
consulte
le sieur
della
Valle

la ronde, l'on y bût une infinité de fois, tant le Roi que les autres. Mais pour moi, qui veillois incessamment sur les déportemens du Roi; le voiant en conversation, & qu'il n'y prenoit pas garde de si près, je la faisois toujours passer, sans vouloir boire; parce qu'assurément si j'en eusse goûté, il m'auroit été impossible d'y résister. Comme la nuit nous surprit en cet exercice, ils aporèrent des lumières, que je ne puis mieux comparer qu'à de grands fanaux, ou, comme vous voudrez les appeler, tout de fer & de forme ronde, de même que ceux que l'on voit à côté des fenêtres de certaines maisons anciennes de Rome. Ils métenent dans ces fanaux des chiffons avec de la graisse, qui brûlent incontinent, & qui rendent de la lumière beaucoup plus grande que celles de nos torches.

Fanaux,
dont le
servent
les Per-
sans.

Les Persans entent ordinairement ces fanaux sur des bâtons, qu'ils portent de côté & d'autre, comme des torches. Mais il n'y a que les personnes de condition qui aient la liberté de s'en servir, principalement pendant la nuit, dans les ruës, & dans les voïages qu'ils font: & en quelque endroit que l'on en voie trois ou quatre, c'est un témoignage infailible que le Roi y est, ou, tout au moins, son *Haram*. Ils en mirent donc quatre de cette façon là, à l'air, hors le *Dicanchané*, qu'ils plantèrent en terre sur la longueur de toute la façade; & dans le milieu du *Dicanchané*, ils disposèrent un rang de lumières, & des chandeliers d'or ou d'argent mêlez ensemble, avec une chandelle de cire, & une lampe de graisse, comme je l'ai remarqué ci-dessus.

Les

Les Ecuïers parurent derechef, avec tous ces feux, & étendirent, devant tous tant que nous étions, des napes fort longues & toutes semblables, comme celles des réfectoires des Religieux. Elles étoient aussi de brocard, mais de soïe, ouvragées, & fort différentes de celles qu'on nous avoit servies auparavant. Ils rangèrent sur ces napes, dans une égale distance, pour deux hommes, parce que nous étions tous assis d'un même côté, vers la muraille, comme dans le commencement, un vase d'une forme jolie & galante. Il étoit rond & couvert, avec un trou fort large sur le haut, qui sert pour recevoir les plûres, les écorces, & les autres immondices qui restent après le repas, que l'on ne laisse jamais sur la table; ce qui sert au défaut d'assiettes, dont les Persans ne se servent jamais en leur repas; ces sortes de vases ne sont pas mal inventez, pour une plus grande propreté.

Les Persans ne se servent point d'assiettes en leurs repas

De l'autre côté, qui nous étoit opposé, ils disposèrent vis-à-vis chaque vase, pour l'ornement seulement, une grande & haute carafe, qui étoit toute d'or, de même que le vase. Ces carafes néanmoins ne sont pas remplies de vin; & on ne s'en sert pas pour boire; mais elles demeurent immobiles sur la table pour l'ornement, comme je vous ai dit; & même je croi, pour empêcher par leur pesanteur, que la nape ne change de situation. Ce repas là ne fut pas un souper; mais seulement un régal, afin de ne pas s'ennuier à table, & de passer agréablement le tems à boire; parce qu'en ces quartiers, sans abondance de vin, on n'entend point parler de conversation. Ce

fut

¶ Ils ne demeurent jamais en conversation, sans régai.

Régai, ou quel se trouve fleur de la Vallé avec le Roi.

fut par cette raison que la table fut seulement servie de choses qui excitent à boire, dont ils mangeoient quelque peu, de tems en tems, après avoir bû, pour empêcher que les fumées du vin ne montassent à la tête; & je vous assure, par ma propre expérience, qu'il n'est rien de meilleur, ni de plus souverain.

On servit donc sur table un seul & unique rang de grands plats comme des bassins, mais découverts, que l'on avoit entremêlez; l'un étoit rempli de prunes vertes, un autre de pistaches; un autre de chiches salées; un autre de certaines choses noires, qui trempoient dans leau; mais je ne sai ce que c'étoit: de loin néanmoins elles me semblerent des séches rôties aussi & salées, de même que les pois chiches. Enfin il y en avoit encore un autre, rempli d'une certaine, je ne puis dire si c'est herbe, ou racine, blanche & tendre, qui a beaucoup de rapport à nos cardons. Mais le goût en est extrêmement aigre. Ils en mangent néanmoins, parce qu'ils disent que les choses acides sont excellentes, pour empêcher que les vapeurs violentes du vin ne montent au cerveau, & ne l'offensent.

Il y avoit grande quantité de plats, de vases, de carafes, parce que les tables étoient fort longues. En éfet, il y en avoit tout à l'entour du *Dicanchané*; tous les plats néanmoins étoient d'or, à l'exception de quelques-uns d'argent; mais peu, que l'on avoit entremêlez exprès. On ne mit ni nape, ni vase, ni aucune carafe d'or devant le Roi; mais seulement quatre ou cinq plats sur les tapis mêmes, dont l'un étoit rempli

de

de-nège, & les autres, des choses que je vous ai spécifiées. On buvoit toujours à la glace, & bien souvent il se versoit le vin lui-même dans une coupe d'or à la vérité; mais avec des carafes toutes de verre, qu'il estimoit assez pour en garder toujours quelques-unes auprès de lui.

Cette petite débauche continua de la sorte, jusqu'à une heure de nuit & davantage, la tasse d'or faisant toujours son tour, & recevant les hommages de ses adorateurs. Je vous avoué pourtant qu'elle ne faisoit aucun séjour entre mes mains, & que je la remétois incontinent entre celles de mon voisin, sans y goûter jamais. Le Roi cependant s'entretenoit indifféremment avec les uns & les autres; tantôt avec ceux du banquet, tantôt aussi avec ses Officiers, qui se tenoient de bout auprès de lui, hors le *Dicanchané*; & avec tous également, il railloit, il rioit, & parloit toujours fort familièrement; mais de si bonne grace, & avec tant de réserve, que ses jeux & ses divertissemens, qui se faisoient alors, & qu'il commandoit à tous les autres, étoient toujours accompagnés d'une certaine majesté, & gravité royale, qui lui est naturelle.

Xénophon remarque qu'anciennement le grand Cyrus en usoit de la sorte dans la Perse, & qu'il se plaisoit à converser familièrement dans les festins, & à dire le mot pour rire. Et ailleurs même, & en divers tems, plusieurs grands Princes, & des plus généreux, ne s'en sont pas dispensés, au rapport de Diodore Sicilien, quand il parle de Philipès de Macédoine, & d'Agatocle.

Le Roi de Perse parle familièrement à tout le monde.

Cyropæd.
lib. 8.
Lib. 16.
L. b. 10.

Tiran de Siracuse. Au bout de quelques-tems, le Roi apella ce *Delli Muhammed Chan*, qui étoit assis au-dessous de nous, comme je vous l'ai déjà marqué, & qui est Gouverneur de *Ghengé*, & de quelques autres Provinces circonvoisines. Comme il est fort gai dans la conversation, & fort divertissant, le Roi prend plaisir de s'entretenir avec lui. Il lui dit donc qu'il vint s'asseoir auprès de lui, pour se divertir un peu, & que s'il n'étoit pas dans cette résolution, il iroit lui-même le trouver. Les autres conviez voïans que le Roi desiroit s'entretenir plus familièrement; parce que peut-être ils ont acouûtumé d'en user ordinairement de la sorte, se retirèrent tous à petit bruit l'un après l'autre, selon leur coûtume, sans cérémonie, & sans prendre congé de personne, à la mode de la cour, comme au Palais, dans les lieux où l'on fait sa cour, de même qu'à Rome & à Naples dans les Académies; c'est-à-dire, dans ces lieux où il y a toujours bonne compagnie, & où il est permis à chacun de se rendre pour jouer, & pour passer agréablement le tems.

La liberté est belle dans leurs assemblées.

Pour moi, qui étois nouveau dans ces assemblées, je ne savois pas si ces Messieurs sortoient du *Dicanchané*, pour s'en aller chez eux, ou pour revenir, comme ils avoient fait plusieurs fois le long du jour; parce qu'encor que le Roi y soit, on a toujours la liberté de sortir & d'entrer quand on veut. Cependant, quand je m'aperçus qu'ils s'en alloient tous, de peur de demeurer seul à la table, je sortis aussi après eux, dans la résolution de faire ce que les autres faisoient.

Mais

Mais je ne fus pas plutôt dehors, que comme j'étois encor sur les degrez du *Dicanchané*, & que j'atendois un valet, qui me donnât mes fouliers; parce que dans cette grande foule de peuple, il est presque impossible qu'on ne les perde, ou qu'on ne les change. L'*Agamir*, d'un côté, & le Visir de *Mazanderan* de l'autre, m'appelèrent tous deux, pour me donner avis que le Roi me demandoit, & qu'il me vouloit parler.

Le Roi
fait ap-
peler le
sieur del-
la Vallé.

Je me rendis incontinent à cét ordre, & retournai sur mes pas dans le *Dicanchané*. Y étant entré, je m'agenouillai, pour m'asseoir vis-à-vis le Roi; parce qu'en ces quartiers c'est le lieu le plus honorable, mais à quelque distance, & presque au même endroit où étoit le *Delli Muhammed Chan*. Aussi-tôt que le Roi m'eut aperçû, il me dit qu'il vouloit conférer particulièrement avec moi. En même-tems il me commanda de m'aprocher, & de prendre place auprès de lui, me faisant signe de la main, à son côté droit. Ensorte que par obéissance, & sans autre cérémonie, je m'y assis. Vous remarquerez ici, que comme il n'y avoit personne dans le *Dicanchané*, que le Roi, *Delli Chan*, les Musiciens & moi, & que tous les Officiers du Roi étoient debout à sa porte, d'où ils ne s'écartent jamais, les Musiciens continuèrent aussi, comme ils avoient commencé. Je veux dire, qu'ils chantèrent, & jouèrent alternativement de leurs instrumens; tantôt les uns, & tantôt les autres; mais si bas, que leur Musique n'empêcha jamais nôtre conversation. De cette Musique douce, que le Roi



Le Roi
de l'erte
est mé-
lan-
colique.

chérit de la sorte, & qui me plaît aussi beaucoup, je conclus que le Roi, de même que nous autres, est beaucoup mélancolique. Mais avant que de passer à d'autres curiositez, je veux destiner encor une fois, qui sera la dernière, le *Dicancharé* sur ce papier, que je vous envoie aussi, afin que vous soyez plus parfaitement informé de nos séances, & du rang que nous tenions en cette dernière assemblée.

Sa curiosité
touchant
le motif
du sieur
de la
Vallé.

Le Roi m'ayant fait asseoir de cette façon, me demanda en langue turque, dont il se servoit lorsqu'il parloit avec moi, comment j'étois venu en ces quartiers. Je lui dis que sa haute réputation, & le bruit de ses belles & généreuses actions, m'y avoient puissamment engagé; & que comme grand Roi qu'il étoit, il méritoit que tous les Gentilshommes du monde lui vinssent rendre hommage, & lui offrir leurs services. Il s'informa aussi d'où je venois; quel chemin j'avois tenu. Pour satisfaire sa curiosité, je lui racontai alors fort succinctement tout mon voyage. Il me parla ensuite de *Rome*, qu'il appelle de même que les Turcs, & je ne sai pourquoi, *Chizilalma*; c'est-à-dire, pomme rouge. Entre plusieurs questions qu'il me fit, touchant le Pape; il me demanda premièrement, par compliment, s'il se portoit bien, & quel âge il avoit; comment on procédoit à son élection. Il m'interrogea ensuite sur les Cardinaux; sur leur création, & sur plusieurs autres particularitez de cet état. Je l'informai de tout, assez succinctement, & le mieux qu'il me fut possible. Après que j'avois achevé de parler, il répétoit, selon sa

côu-

coûtume, en sa langue naturelle à ceux qui étoient autour de lui, tout ce que j'avois répondu, & leur demandoit; avez-vous entendu ce qu'il a dit? Il a dit telle & telle chose, & leur en spécifioit toutes les circonstances, me servant ainsi de truchement envers les autres, & s'entretenant alternativement avec moi, avec *Delli*, & avec eux.

Sa complaisance envers les sujets.

Une fois entr'autres, que je lui parlois de je ne sai quoi, il ne m'entendit pas bien; parce que la Langue Turque, dont je me sers, est Turque *O-thmanli*, comme ils disent dans la Perse, ou bien de *Constantinople*, fort différente dans ses expressions de la Turque, que l'on parle ici, qui a beaucoup plus de rapport à la Langue originaire des Tartares & Scithes. Desorte qu'il me demanda, si j'avois un truchement, afin qu'il prit mieux ma pensée. Je lui dis que j'en avois un; & en même-tems je l'appelai, parce qu'il n'étoit pas éloigné, & peut-être à la porte du *Dicanhané*. Mais le Roi qui n'attend jamais, qu'avec des impatiences extrêmes, l'appella aussi plusieurs fois de toutes ses forces, par ce nom de *Jacob*, que portoit ce truchement, avec beaucoup de soin & d'empressement.

Son impatience.

Le truchement étant venu, le Roi s'informa de lui fort particulièrement, qui il étoit; de quel país, & aiant répondu qu'il étoit Arménien, du país d'*Alingia*, le Roi lui dit qu'il étoit Franc. Parce qu'en cette Province, qui est proche de *Narchivan*, il y a plusieurs bourgs & villages de Chrétiens Arméniens, qu'ils appellent *Francs* comme nous, à cause qu'ils se sont déclara-

rez Catholiques depuis quelques centaines d'années, & qu'ils oficient selon l'Eglise Latine, quoiqu'en Langue Arménienne, sous la conduite des Peres Dominicains, qui ont divers Convents en ces contrées. Le truchement lui repliqua, qu'il n'étoit pas *Franc*; mais *Arménien*; de manière que le Roi lui demanda, de quel Bourg il étoit; & lui en ayant particularisé le nom, le Roi lui dit qu'il avoit raison; qu'ils y étoient tous Arméniens, & qu'il n'y avoit aucun *Franc*; où vous remarquerez que le Roi n'ignore rien, jusqu'aux moindres circonstances, de ce qui se passe dans son Roïaume, quoiqu'il soit fort étendu.

Il lui demanda aussi en quel endroit il avoit appris nôtre langue, & s'il avoit parcouru nôtre païs; il lui dit que non, & qu'il s'en étoit fait instruire dans *Hispahan*, où il demeuroit au service des Peres Francs, & particulièrement du Pere Jean. C'est ainsi qu'on appelle ce Pere; & sous ce simple nom, toute la Perse connoît le Pere Jean Thadée de S. Elisée, Vicaire Général des Carmes-Déchauffez. Mon truchement ajouta, qu'il l'avoit servi fort long-tems; & principalement dans le voïage de *Moscovie*; lorsque Sa Majesté l'envoia en ce païs pour y traiter de quelques affaires particulières, dont il se souvint fort bien.

Il s'in-
forme
au truchement, de toutes les choses qui concernent le sieur della Vallé.

Le Roi s'informa encor de mon truchement, si j'étois Prêtre; parce que je croi qu'il n'avoit jamais vû personne de Rome à sa Cour qui ne fût Prêtre, ou Religieux. Et quoique je fusse marié, cela n'empêchoit pas qu'il ne me fit cette question; vû que dans

dans le Levant tous les Prêtres, que nous appellons séculiers; c'est-à-dire, qui ne sont pas religieux, ont leur femme légitime. Le truchement répondit, que j'en'étois pas Prêtre, & que parmi nous les Prêtres ne sont pas mariez; mais que j'avois une femme, & que je faisois profession de porter les armes. Je lui confirmai moi-même cette vérité, après qu'il se fut aussi informé de moi, si j'étois *Spahi*; c'est-à-dire, si je commandois des troupes d'Infanterie ou de Cavalerie. Il demanda encor au truchement, en quel endroit je m'étois marié. Il répondit que ce fut dans Baghdad. Il s'informa d'où ma femme étoit; & comme j'entendois tout parfaitement, je répondis qu'elle étoit Chrétienne, native de *Mardin*.

Il me demanda ensuite de quel *Taifa* elle étoit; c'est-à-dire, de quelle nation, de quelle famille, ou de quelle race; parce que je ne sai pas la véritable signification de cette parole *Taifa*. Mais au moins je croi que je ne m'en'écarte pas fort, & qu'elle ne peut signifier que quelque chose de semblable. Je lui répondis qu'elle parloit *Arabe*, & qu'elle étoit *Affirienne* de nation. Il me repliqua, comme personne fort informée qu'elle est, que parmi les *Siriens*, il y a des Chrétiens Arabes de plusieurs sortes, & voulut savoir de laquelle elle étoit. Je lui dis alors qu'elle étoit *Chaldéenne*; & je dis *Chaldéenne*, non pas tant à cause de son païs, qui est proprement la *Mésopotamie*, que parce que c'est ainsi que s'appellent les Catholiques en ces quartiers; c'est-à-dire, ceux qui s'y trouvent de

Et particulièrement de *Madame Maani*, de son païs, de sa religion, &c.

l'obéissance du Pape, à la différence des schismatiques *Nestoriens*, *Jacobites*, & autres semblables *Siriens*, qui portent le nom de l'auteur de leur secte, & non pas de la patrie, quoiqu'ils soient tous Siriens. Et quoique Madame Maani tirât son origine de ceux qui s'appellent Nestoriens, qu'elle fût de la communion des Chaldéens, sans pourtant avoir suivi leurs opinions, ou au moins sans y avoir vécu que par ignorance, faute d'avoir reçu en son pays toutes les instructions nécessaires sur ce sujet, néanmoins à présent, par la grace de Dieu, elle est non-seulement Catholique, mais encor

Zèle de
Madame
Maani
pour la
religion
Catholi-
que.

Pour-
quoi le
sieur de
la Vallé
ne dit pas
qu'elle
soit Nes-
torien-
ne.

soûmise à l'Eglise Romaine; & que même elle a tant fait par ses soins, que toute sa famille l'a voulu imiter dans sa conversion, & dans l'obéissance qu'elle a voüée à l'Eglise Romaine, avec grande espérance d'en gagner plusieurs autres, par le moien de ses parens & amis, j'ai voulu l'appeller Assirienne & Chaldéenne, du nom ancien & particulier de son pays, & non pas de celui de Nestorius, contre lequel la sainte Eglise a fulminé anathême, & que ceux de son pays portoient par ignorance, comme le nom de la nation.

Le Roi raconta alors à ceux qui l'environnoient, comment le Pape étoit le Chef des Chrétiens, & le Vicaire de *Jesus-Christ*, ou du *Messie*; qu'ils nomment *Isa el Messih*, & qu'ils ont en très-grande vénération. Mais il ajouta, que plusieurs Chrétiens n'obéissoient pas au Pape, & qu'ils étoient fort différens entr'eux: le monde se trouvant rempli, à ce qu'il disoit, de soixante & douze sortes de Chrétiens; curiosité pourtant qui
lui

lui est je croi particulière. Il leur détailla encor les différences des religions, en ce qui n'est point de l'essence de la foi, comme les jeûnes, les cérémonies, & autres circonstances de quelques nations de sa dépendance, dont il étoit parfaitement instruit. Il avança aussi, que leur *Ali* étoit en réputation de sainteté parmi nous, & que c'étoit le même que celui que les Espagnols nomment en leur langue *San Jago*, qu'ils prononcent de la sorte par corruption; & le même encor que celui que d'autres Chrétiens révèrent sous le nom de S. Georges; & que l'épée que les Chevaliers de S. Jacques d'Espagne portent au col, & sur la cape, representoit l'épée toujours victorieuse d'*Ali*, qu'ils dépeignoient avec deux pointes. Parce que d'un seul coup, il portoit en deux endroits; & il ne faut pas douter qu'ils ne l'estiment beaucoup; que ceux qui le nomment S. Georges, le présentent aussi armé d'une épée, d'une lance, & soutiennent qu'il fut bon soldat, & grand-Capitaine.

Pour la défense de la vérité, je dis que les surnommez étoient trois personnes, fort différentes les unes des autres. Que S. Jacques ne pouvoit pas être S. Georges; parce que le premier avoit été l'un des douze Apôtres du Christ; & je lui racontai succinctement ce que c'étoit que cette épée, ou cette croix que les Chevaliers Espagnols portoit sous son nom. Que l'autre avoit souffert le martyre long-tems après; qu'ils avoient été tous deux Chrétiens, & qu'ils vivoient bien auparavant *Ali*, & *Muhammed*, desquels nous ne fai-

Equivoques
supersticieuses
des Persanes

sons aucune mention dans nos Calendriers. Mais le Roi, dont l'esprit étoit préoccupé, ou de plusieurs fausses histoires, ou du rapport des unes aux autres, soutenoit, en dépit du monde, qu'un seul étoit en vénération par tout sous ces trois noms différens; & qu'il le savoit fort bien.

Le Roi
s'y inter-
resse
beau-
coup.

Il se retourna vers mon truchement, & lui demanda, si les Arméniens révéroient S. Georges; & comme ils l'apelloient en leur idiôme. Mais le pauvre garçon, comme tous les Arméniens, idiots & ignorants, à cause du rapport des noms & des professions, confondoit S. Georges avec S. Serge, que les Arméniens nomment *Sarp Sarkis*, & qu'ils ont en très-grande vénération, dont les uns disent qu'il a porté les armes, & les autres, qu'il a été compagnon de S. Georges. Et après avoir fait la même question à quelques-uns de ses Eunuques *Georgiens*, & *Circassiens* d'origine, dont il étoit environné, qui lui répondirent, particulièrement *Isuf Aga*, Capitaine des Eunuques, Circassien de nation, qu'ils l'avoient tous en singulière vénération & qu'ils y étoient très-dévots, il commença à faire plusieurs exclamations, avec quelques prières envers son sourd, & faux *Mortuzal Ali*, tournant les yeux dans la tête, par un transport de dévotion extraordinaire. Et regardant le Ciel, selon la coutume, en vûe de laquelle, plusieurs ont crû, mais sans autre fondement, qu'il étoit possédé; il dit que tout le monde, enfin jusqu'aux Circassiens mêmes, y sont ignorants; qui vivent sans livres, & sans aucune instruction des principes de
reli-

religion, rendoient en faveur d'*Ali* un témoignage invincible de l'honneur qu'ils lui portoient.

Je ne sai pas qui a persuadé au Roi, qu'*Ali* fût le même que S. Jâques & S. Georges; mais il croit sérieusement cette impertinence, ou bien il se peut faire peut-être qu'il ne la croit pas, & qu'il ne la debite que pour en établir la créance, & y engager ses sujets. Quoiqu'il en soit, les courtisans, qui sont presque tous Chrétiens, ou Géorgiens d'origine; & pour l'ordinaire, ou Circassiens ou Arméniens, autant par ignorance que par flâterie, la lui confirment autant qu'ils peuvent, depuis qu'ils ont embrassé la loi de Mahomet. En cette occasion je me servis de toutes mes lumières pour apuier la vérité, mais je ne fis aucun progrès. Desorte que le voyant arrêté dans ce sentiment, je ne voulus pas m'engager à le combattre davantage, parce que c'est parler inutilement, que de conférer avec des gens, qui n'ont aucune connoissance de l'histoire, ni de la chronologie; qui n'entendent pas la cosmographie, ni la différente situation des lieux, & qui enfin portent leurs opinions infiniment au-dessus de celles des autres, sans y vouloir faire d'autre réflexion.

Nous entrâmes ensuite en conversation, & il me demanda, si l'Ambassadeur d'Espagne, qui venoit à sa Cour, étoit homme d'honneur & d'intégrité. Mais je vous assure que si cette demande m'eût été faite par un Prince Chrétien, je n'aurois pas manqué de lui répondre fort à propos, qu'un Gentilhomme comme lui ne pou-

Prudence
ce du
sieur de
la Vallée

Beaux
sentimens
du
Roi de
Perse

voit pas être autrement. Mais parmi des Mahométans, où il n'y a point de véritable noblesse & qui ont toujours ignoré notre façon de parler, obligeante & cavalière, j'étois assuré, sur l'expérience que j'ai de leurs coutumes, qu'une semblable réponse feroit sur leurs esprits de très mauvaises impressions, qui m'auroient peut-être persuadé de la nécessité de parler par tout modestement, & avec civilité. De manière que pour me conserver les bonnes graces de ce Roi, à qui tout le monde est suspect, & ne me pas engager dans les affaires d'autrui, qui ne me concernent point, je fis mieux de dire, comme je dis franchement, & dans la vérité, que je n'avois jamais eu de commerce avec lui, & que même je ne croïois pas l'avoir vû.

Il me demanda aussi, pourquoi le Roi d'Espagne ne faisoit pas la guerre au Turc; je répondis, que l'on faisoit tout ce qui se pouvoit; que l'on couroit incessamment les mers; que l'on se rendoit maître tous les ans de quantité de vaisseaux; que l'on sacageoit des bourgs & des places d'importance; que l'on enlevoit quantité d'esclaves, avec tout le butin qui se rencontroit; que l'on traversoit toutes les entreprises que les Turcs faisoient sur la mer, chose qu'ils n'osoient entreprendre en nos quartiers; que souvent on leur donnoit une telle épouvente, que leur armée ne paroïsoit pas volontiers à la vue de la nôtre; & qu'enfin on ne pouvoit pas faire davantage, ni sur la mer ni sur la terre. Le Roi dit, que tout cela étoit peu de chose, & nullement avantageux. Mais qu'il falloit prendre

dre *Cypre*, recouvrer la *Terre - Sainte*, avancer toujours dans le pais ennemi, se le conserver, comme il faisoit; & que s'il étoit Roi d'Espagne, il voudroit, ou mourir, ou reprendre la ville de *Jérusalem*.

Je répondis à cela, que l'on ne pouvoit rien entreprendre au - delà des mers, avec une force ordinaire & médiocre, à cause des peines & des fatigues qui accompagnent ordinairement les longues navigations; du peu d'espérance qu'il y a de recevoir du secours dans un pais si éloigné du Couchant, de la multitude des ennemis, avec lesquels il faut contester chez eux, la possession de leur domaine, & de plusieurs autres raisons de cette importance, que je lui débitai avec assez de succès. Outre cela qu'il n'étoit pas facile au Roi d'Espagne de mettre sur pied des troupes si nombreuses, qu'une semblable entreprise exigeoit; parce qu'encor qu'il fût fort puissant, & que son Roïaume fût de grande étendue, que ses États néanmoins n'étoient pas unis; mais séparés en plusieurs Provinces, très - éloignées les unes des autres, & environnées des ennemis, avec lesquels ils se trouvoient quelquefois fort ocupez, pour s'oposer à leur violence, empêcher leur progrès; & qu'il n'auroit jamais pû sans danger lever des troupes dans ses États, pour les conduire dans des contrées si reculées; d'autant plus qu'on n'en usoit pas en nos quartiers, comme dans l'Orient, où le Roi est le maître absolu de tout ce qui lui est soumis, & où tous ses sujets sont à sa solde, & vivent à ses dépens. Ce sont par conséquent autant de

Le fleur
della
Vallè sa-
s fait le
Roi par
ses ré-
ponses.

sol-

soldats qui ne se peuvent dispenser de le
 servir, & qui se métent sous les armes au
 moindre signal qu'on leur donne, & qui
 se rendent aveuglément où les intérêts de
 leur Prince les appellent. Que les Rois par-
 mi nous avoient de grands domaines, qui
 leur appartenoient en propre; mais que leurs
 vassaux possédoient paisiblement, sans
 contestation de leur part, une grande par-
 tie des terres de leur Empire; & qu'ainsi
 étans indépendans, on ne pouvoit les con-
 traindre de porter les armes, à moins qu'ils
 ne fussent à la solde du Prince, ou qu'ils ne
 s'y fussent volontairement engagez pour
 leur satisfaction particulière. Que parmi
 nous, ces sortes de gens là faisoient la moi-
 ndre partie; & qu'ainsi il n'étoit pas fort
 facile en nos quartiers de mettre sur pié ces
 armées nombreuses, qui sont absolument
 nécessaires pour les entreprises de cette im-
 portance en des païs si reculez, & au-delà
 des mers. Outre qu'il seroit presque impossi-
 ble qu'un corps d'armée, composé de tant de
 milliers d'hommes, qu'une semblable oca-
 sion exigeoit, fit commodément un si grand
 trajet, à cause du peu de soldats que porte
 chaque vaisseau, & qu'il ne s'y en trouveroit
 jamais assez pour faciliter un passage de cet-
 te étendue sur la mer à des troupes si nom-
 breuses, sans lesquelles il seroit inutile de
 vouloir combattre le Turc sur ses terres, &
 principalement dans l'Asie, où il est pres-
 que invincible. Cette réponse ne déplût pas
 au Roi, & en même-tems, selon sa cou-
 tume, il la debita à ceux qui l'environ-
 noient.

Sa curiosité le porta encor à me deman-
 der

der comment s'apelloient les ennemis, qui avoisinent davantage le Roi d'Espagne; & avant que je parlasse, il me nomma lui-même les Luthériens. Je lui dis qu'il en étoit parfaitement informé, & que l'Espagne & la Flandre, tant sur mer que sur terre, avoient les Luthériens, & quelques autres pour voisins, qui lui étoient suspects; que l'Espagne étoit bornée par les Mores de l'Afrique. Mais il voulut savoir qui ils étoient, & avec qui ils avoient intelligence; que de tous côtez les Turcs & les Mores occupoient les frontières des Etats d'Italie; & qu'enfin les deux Indes étoient environnées de mille autres sortes d'ennemis, dont né-

Le Roi de Perse n'ignore rien de ce qui se passe dans les autres Roiaumes.

moins le Roi dit qu'il ne falloit pas se mettre en peine; parce que les Indiens noirs, comme il les nommoit, ne savoient pas faire la guerre. En effet, il avoit raison, principalement à l'égard des Orientaux, à cause qu'ils font scrupule de tuer, non pas des hommes, mais même des poux, des puces, & autres insectes. Voilà pourquoi il fut très-facile aux Portugais de faire ce grand progrès que nous lisons dans les histoires.

Le Roi ajoûta qu'il ne falloit pas épargner l'argent; mais en distribuer avec profusion, pour les intérêts de la guerre & de la foi; & pour bien faire, le Roi d'Espagne devoit unir toutes ses forces, & s'en servir, tantôt contre un ennemi, & tantôt contre l'autre; & peu à peu se défaire entièrement des uns après les autres; exterminant premièrement les plus proches, & les domestiques, pour ainsi dire; parce que c'étoit choquer la raison, que de vouloir fonder sur des ennemis éloignez, sans avoir pre-

premièrement donné la loi aux domestiques, & sans avoir assuré son pais; & que dans la Perse, qui est aussi environnée d'une infinité d'ennemis différens, il s'étoit comporté de la sorte.

Je lui répondis qu'une semblable entreprise n'étoit pas impossible dans la Perse, parce que le pais étoit uni, & ramassé ensemble; & que se tenant au milieu, avec une puissante armée, il pouvoit facilement aller où il desiroit, tenir ses voisins en haleine, & se rendre redoutable parmi eux. Mais que le Roi d'Espagne ne jouissoit pas de cet avantage en son Roïaume; parce que comme j'avois dit, ses Etats étoient tous desunis, éloignez les uns des autres, & que l'on ne pouvoit pas espérer de passer, ou de conduire des forces de l'un dans l'autre, sans traverser des terres ennemies, ou au moins il y a peu de sûreté.

Le Roi dit alors, qu'il ne vouloit pas en demeurer-là, & que ces raisons n'étoient pas suffisantes pour empêcher de faire la guerre. Mais qu'il falloit que le Roi fût soldat, & qu'il parût lui-même à la tête de ses troupes. Que de cette façon il n'étoit point de difficulté qu'on ne surmontât facilement, & qu'ainsi toutes les choses avoient un succès favorable. Qu'un Roi ne devoit pas s'en rapporter entièrement aux Vizirs, ou aux Ministres, & que le Prince qui leur abandonne la conduite de son Roïaume étoit malheureux. Parce qu'ordinairement de semblables gens sont intéressés, n'ont d'autres pensées que d'aquérir de grands biens, de devenir puissans, & de jouir paisiblement des douceurs de la vie, sans se

Belle
politi-
que du
Roi de
Perse,
qui de-
vrait ser-
vir de le-
çon à
tous les
souve-
rains.

met-

mettre fort en peine d'avancer les affaires de leurs maîtres. Et par cette raison, qu'il en falloit user comme il faisoit; qu'il païoit de sa personne; & qu'il vouloit, ou perdre la vie, ou vaincre ses ennemis, & les soumettre à ses loix.

Je ne sai comment il s'engagea à me parler du *Gurgistan*, comme on l'appelle ici; c'est-à-dire, de la *Géorgie*, & de *Teimuraz Chan*, l'un des Princes de ce pais, que le Roi *Abbas* avoit chassé de ses Etats. Il le persécutoit extrêmement, comme tout le monde fait, au sujet d'une Dame, que *Teimuraz Chan* avoit épousée en secondes noces, après la mort de sa première femme, & qui est sœur d'un autre Prince Géorgien, nommé *Luasarb*, & d'une autre Demoiselle, que le Roi *Abbas* a reçu depuis peu dans son *Haram*, & qui tient rang parmi celles qu'il estime davantage.

Le Roi donc prétend que cette Dame en question lui appartient; & comme je croi, il feint, par le témoignage qu'il suppose de sa part, soit par lettres, ou choses semblables, qu'elle veut avoir l'honneur de porter, de même que les autres, la qualité de sa femme légitime; à quoi il est certain, que non-seulement il ne s'oposoit pas, mais qu'il le desiroit même par maxime d'Etat; quoiqu'à présent il n'y ait pas d'apparence que l'amour fasse de si fortes impressions sur son ame, qu'il en soit tourmenté, comme il dit; & qu'elle-même soit si peu raisonnable que d'aimer plutôt le Roi *Abbas*, qui est déjà sur l'âge, & qui a tant d'autres femmes, que *Teimuraz Chan*, qui est encore jeune Prince Chrétien, de même nais-

san-

fance qu'elle, & avec qui elle auroit été, comme elle est, sa légitime & unique femme & souveraine dans ses Etats.

Ce Prince se défend contre lui, & lui refuse généralement ce qu'il lui demande.

Enfin *Teimuraz*, qui étoit auparavant grand ami du Persan, épousa cette Dame contre la volonté du Roi. Mais peu de tems après, le Roi *Abbas* lui aiant témoigné qu'il la desiroit avoir, non-seulement il la lui refusa, sur ce que la loi & l'honneur du Christianisme lui recommandoit d'en user de la sorte; mais même le Roi en étant venu aux menaces, il l'a défenduë généreusement, & se la conserve par la force des armes. Il est bien vrai qu'il a perdu ses Etats, que le Roi *Abbas* les a entièrement ruinez, & qu'il a réduit, comme j'ai dit ailleurs, une grande partie de ses sujets en divers endroits de la Perse dans une misérable captivité, telle que l'on peut se persuader à l'égard d'un peuple Chrétien, que l'on contraint d'abandonner son propre pais, pour vivre sur des terres ennemies & étrangères, sous le joug & la tyrannie insupportable des infidèles.

Ce Prince est obligé de se retirer chez d'autres souverains, pour éviter la violence du Roi de Perse.

Néanmoins depuis ce desordre, & ces violences extrêmes, *Teimuraz* se maintient toujours; tantôt se retirant sur les terres de la dépendance des Turcs, qui ne lui refusent pas le secours nécessaire, & quelquefois aussi furtivement dans les Etats de son beau-frère; parce que le Roi de Perse s'en étoit mis en possession, par la démission volontaire de ce même beau-frère, qu'il tient à présent dans des pais éloignez, presque comme prisonnier, ou au moins sans toute la liberté qu'il desireroit. Ces Etats ont été afranchis du pillage & de la

vio-

viole
reme
re en
qui
vent
rage
que
plus
pas é
sujet
cour
gue.
conf
conf
tes d
M
être
brûl
rient
en sa
tion
adre
la n
du c
des a
pré
afin
il n'y
te.
for
crits
ges
lorse
ôtage
enfan
dans
étoit

violence des gens de guerre ; mais ordinairement , & avec plus de sûreté , il demeure en ceux des autres Princes Géorgiens , qui sont tous ces parens & amis , & qui vivent en des païs , dont la situation est avantageuse , & de très-difficile accès , de même que l'étoit celui de *Teimuraz* , s'il eût été plus soigneux de le garder ; & qu'il n'eût pas été trahi de la plus grande partie de ses sujets. Quoiqu'il en soit , ce sont des discours , dont la discussion seroit trop longue. Et quoi que je n'ignore pas les circonstances de toutes ces histoires , il est constant que je ne les puis pas spécifier toutes dans une seule lettre.

Mais enfin , encor que le Roi témoigne être passionnément amoureux ; qu'il se brûle les bras , selon la coutûme de l'Orient , qu'il fasse voir les lettres de la Dame en sa faveur , où elle lui témoigne de l'affection , & qu'il se serve d'autres semblables adresses. Cependant , selon moi , tout cela n'est que grimace , tant de sa part , que du côté de la Dame. Et je croi que ce sont des artifices seulement pour autoriser ses prétentions , de faire la guerre en ces païs , afin de s'en rendre le maître. Car en effet , il n'y avoit aucune occasion de faire la guerre. Parce que *Teimuraz* , étoit ami , & fort soumis aux ordres qui lui étoient prescrits , comme on le peut voir par les otages qu'il donna à ce Roi pour l'apaiser , lorsqu'il étoit le plus irrité contre lui. Ces otages étoient sa mere , & de deux de ses enfans , qui sont maintenant prisonniers dans *Sciraz*. Les enfans mêmes , qui étoient alors fort jeunes , furent contraints d'em-

356 VOYAGES DE
d'embrasser la loi de Mahomet; & s'il est
vrai ce que l'on en dit, il les fit tailler, afin
d'éteindre en leurs personnes les légitimes
Successeurs de ces États.

Il falloit donc, afin de pousser plus loin
ces secretes inimitiez, publier quelqu'au-
tre prétexte, & se servir d'une autre oca-
sion. Et quel sujet plus avantageux pour-
roit-on trouver envers un Prince Chré-
tien, que de lui demander sa femme, qu'il
n'auroit jamais donnée sans perdre aupara-
vant & ses biens & sa vie? Mais comme
il n'est rien de plus impertinent, ni qui
choque davantage la raison, que de vou-
loir enlever & posséder les femmes d'au-
trui, il falloit supposer nécessairement, pour
déguiser ces extravagances, que c'étoit elle
qui le recherchoit, & qu'elle le préve-
noit même dans tous ces témoignages d'a-
mitié, dont il faisoit vanité, soutenant
encor, pour apuier sa cause, & la rendre
plus légitime, que cette Dame avoit été
promise auparavant au Roi de Perse. Quoi
qu'il en soit,

Cette femme causa ce tragique malheur.
au moins on le dit de la sorte.

Ce Prin-
ce re-
nouvelle
la guer-
re con-
tre le
Turc.

Ce qui fait maintenant à mon sujet, est
que le *Teimuraz Chan* renouvelle aujour-
d'hui la guerre, & qu'il s'est uni aux Turcs
contre le Persan. Les Turcs lui ont don-
né une grosse armée, composée de Tartar-
es, avec lesquels, & ses troupes particu-
lières; savoir, avec la plus grande partie
de la noblesse Géorgienne, qui s'est à
présent engagée d'honneur dans ses inté-
rêts, & qui s'est déclarée pour lui; outre
plusieurs autres, qui l'ont toujours accom-
pa-

pagné, avec beaucoup de zèle & de fidélité, pendant toutes ses disgraces & son exil, conduisant même leurs femmes à cheval, armées de toutes pièces, lesquelles, de même que leurs maris, donnèrent dans l'occasion de belles marques de leur valeur, pour la défense de ce Prince. C'est donc avec ces troupes de Tartares, & avec toute cette force que je vous ai spécifiée, qu'il espère de se rétablir dans ses Etats, & faire de ce côté-là tout ce qui lui sera possible. Pendant que d'un autre côté *le Serdar*, ou Général des Turcs, à la tête de trois cens mille hommes, tant Turcs que Tartares, amusera le Roi de Perse avec toutes ces forces.

Le Roi donc étant tombé sur cette matière, & discourant de toutes ces choses, & de *Teimuraz*; il dit, bon, tout va bien. Quel avantage peut tirer *Teimuraz* du secours des Tartares, qui font *Ter, Ter* avec leurs flèches? Alors faisant une certaine grimace, & d'un certain ton de voix, comme par mépris, & en se moquant d'eux, il ajouta, qu'ils viennent, qu'ils viennent seulement, je ferai, je dirai. En même-tems il mit la main droite sur son épée, & fit une grande démarche, à la façon du Capitan Matamore des Comédies. Après quoi il se repentit d'en avoir tant dit, craignant peut-être que les effets ne correspondroient pas à ses intentions. Si bien que,

BEAUX
senti-
mens du
Roi de
Perse.

levant les yeux au Ciel, il commença à dire; non, non, j'ai manqué, il ne faut pas parler de la sorte, *Tòba, Tòba*. Paroles, dont ils se servent, pour exprimer un regret qu'ils ont d'avoir fait quelque chose,

&

& assurer qu'ils s'aquiteront de leurs promesses, comme si nous disions en nôtre langue, Dieu m'en préserve, ou jamais plus. Mais proprement elle signifie repentir. Il disoit donc *Toba, Toba*; je ne ferai rien que ce qu'il plaira à Dieu. C'est Dieu seul qui dispose de toutes choses, & il ne se passera rien contre la volonté de Dieu. Après cela il commença à parler de guerre, de combats, & de la façon qu'il se faut comporter contre les ennemis. Et sur ce qu'un de ces Courtisans avoit avancé je ne sai quoi, de la façon que les cavaliers atentoient sur la vie les uns des autres avec leurs lances, il improuva leur conduite, & cette façon de combattre; & par forme d'instruction, tant à moi qu'à ceux qui l'accompagnoient, il nous donna quelques avis sur ce sujet.

Il donne quel-
qu'avis
touchant la
façon de
combattre.

Le premier fut, qu'il ne faut jamais attaquer directement le cavalier. Parce que comme il est toujours sur la défensive, on ne le peut surprendre que difficilement, outre qu'on n'en peut pas tirer grand avantage. Mais qu'il vaut mieux donner toujours sur le cheval, parce qu'on ne le peut guères manquer. De manière que l'aïant abattu, le cavalier est aussi démonté; & par ce moïen, d'une seule atteinte, on porte deux coups mortels.

Le second, que l'on ne doit jamais blesser le cheval à la tête; parce qu'elle est dure, & que le coup qu'on lui porteroit ne seroit pas dangereux; mais toujours au cou, qui est une partie plus tendre, & plus étendue; & il est constant que quand le cheval est blessé en cet endroit, il lui est impossible de soutenir la pesanteur de sa tête;

tête; ainsi il faut nécessairement qu'il s'abate.

Le troisième, que quand l'ennemi que l'on a combattu est par terre, il ne faut pas si-tôt descendre de cheval, pour l'aller achever, & lui porter le coup de la mort; c'est-à-dire, pour lui couper la tête, que l'on remporte, selon la coutume du pais, comme une preuve incontestable de la victoire, & de la générosité que l'on a donnée dans le combat, ou pour piller & emporter les dépouilles; parce que le sort des armes est journalier; que de grands dangers peuvent naître en ce moment, & qu'il se trouvera que celui qu'on aura terrassé, sera encor plein de vie, sans aucun coup mortel, plus fort & plus puissant, peut-être, que celui qui l'aura démonté; & qu'étans tous deux à pié, le vaincu prendra courage, se vengera de ses disgraces sur le victorieux, & lui donnera peut-être la mort, dont auparavant il étoit menacé. En cette occasion, il faut premièrement, sans mettre pié à terre, porter un coup de lance au vaincu, & descendre de cheval, après l'avoir blessé à mort, pour lui couper la tête, si le tems le permet, & butiner sur lui ce qui lui appartient.

Ils ne
font pas
à negli-
ger.

Le quatrième, & le dernier, fut, que la lance, qui est en ce pais, pôle & unie comme des javelots, dont se servent les Mores, sans aucune poignée, non pas si longue néanmoins, mais de la mesure de nos lances, & peut-être plus courte, ne doit pas être mise en arrêt, l'avancant en dehors de toute sa longueur; parce que de cette façon, l'ennemi s'approchant, on ne
peut

peut porter de coup d'importance; mais qu'il faut étendre les bras en arrière, & tenir alors la lance en arrêt, afin de la pousser en avant, & de porter un coup, auquel on ne puisse parer. Le Roi, selon moi, parloit avec beaucoup de jugement & de connoissance; & il ne faut pas que nos cavaliers, qui ont acoûtumé de porter leurs lances autrement, y trouvent à redire: parce que celles, dont se servent les Persans, & qui sont fort différentes des nôtres, doivent être aussi maniées d'une autre façon.

Ceux qui environnoient le Roi, reçurent ces avis, avec beaucoup d'applaudissement & de complaisance, les aprouvèrent & les estimèrent infiniment; de manière, que pour ne me pas écarter des sentimens des autres, & leur faire connoître ce que j'en pensois, je dis que de tous les arts, & de toutes les sciences, il n'y avoit que les Maîtres qui en pussent donner de véritables leçons; & que le Roi Abbas s'étoit aquis de grandes expériences à la guerre, depuis si long-tems qu'il la faisoit, avec tant de succès. Le Roi se mit à rire; & avec quelque sorte de joie, accompagnée de modestie, il dit, que ce qu'il avoit fait en ces occasions n'étoit pas fort considérable. Je lui répondis, que les autres en jugeoient autrement, & que tout le monde en parloit avec éloge. Et sur cette façon de combattre le cheval plutôt que le cavalier, qu'il répéta plusieurs fois avec beaucoup d'énergie, je lui dis, que nous autres Européens en aprochions fort; que nous étions dans les mêmes pratiques; & que
pour

Son
adresse.

pour cét éfet nous nous servions de piques, quoique nous fussions à pié, pour réprimer seulement & tuer les chevaux.

Alors je pris occasion de discourir en peu de mots de notre façon de combattre, & de la disposition de nos armées; parce que je connus que le Roi souhaitoit que je l'en informasse; comment l'infanterie en étoit le nerf, & pourquoi; comment nous nous en servions, avec des piques & des mousquets, lui montrant l'ordonnance des piques, avec de certaines flèches, qui étoient à terre auprès de lui; comment nous dispositions de la cavalerie, pour garnir les flancs des escadrons, & pour battre la campagne: de quelle façon nous nous servions de l'artillerie, & comment nous la conduisions; & plusieurs autres choses, dont le détail lui étoit très-agréable, & lesquelles il aprouva fort, les répétant lui-même, selon sa coûtume, plus distinctement à ceux qui l'environnoient: mais principalement les mousquets, qui portent si loin, & de si grosses balles, pour lesquels le Roi témoigne une passion extraordinaire depuis long-tems, sans que pour cela il l'ait pû satisfaire jusqu'à présent, non plus que les Turcs, quoiqu'ils aient des arquebuses bien plus grosses, que celles dont nous nous servons ordinairement.

Il instruit le Roi de notre façon de combattre.

A ce sujet, je lui parlai quelque peu de l'ordre qui s'observe parmi les soldats, que nous apellons milice. Chose pourtant qui est inconnuë dans l'Orient, où, excepté les soldats qui sont à la solde, le reste du peuple, non-seulement ne se sert jamais des armes, mais même en ignore entièrement

ment l'usage, & ne fait pas ce que c'est. Je lui dis, qu'à un coup de cloche, plusieurs milliers d'hommes se rendoient incontinent sous les armes, où nous desirions, & où le besoin l'exigeoit; & des gens bien armez, qui avoient fait déjà plusieurs campagnes, & qui s'étoient aquis une grande réputation dans les armées. Comment nous gardions les mers, par le moïen de certaines tours, & des citadelles que nous y élevions; & comment de l'une à l'autre on se donne des avis en peu de tems, de ce qui se passe en des pais fort éloignez; & de plusieurs autres choses, qui lui agréerent beaucoup, & dont il faisoit part à ceux qui étoient auprès de lui, le plus distinctement qu'il lui étoit possible, & dans leur idiôme, afin qu'ils l'entendissent mieux.

Il me demanda ensuite, pourquoi le Roi d'Espagne ne fermoit pas aux Turcs l'entrée de la mer rouge, comme il l'autoit pû faire très-facilement, par le moïen de son armée navale, qu'il avoit aux Indes Orientales; parce que de cette façon le Caire & l'Egipte périroient de faim & de misères, & se verroient dans peu réduits à la der-

Le sieur de la Vallée commença à parler d'affaires d'Etat au Roi de Perse

nière extrémité? Je lui répondis seulement, que les Souverains savent mieux leurs affaires que personne du monde; & puisque le Roi d'Espagne ne le faisoit pas, il falloit croire qu'il avoit des raisons très-pertinentes qui l'en dispensoient. Je pris de-là occasion de lui découvrir la pensée, que je conservois depuis si long-tems, touchant l'union & l'acommodement des Cosaques. Et je lui dis, *Sire*, puisqu'on ne ferme pas la mer rouge aux Turcs; qu'il plaise à Vô-

tre

tre Majesté de commander qu'on leur interdise la mer noire. Parce que c'est une chose que l'on peut exécuter très-facilement, d'où la perte & la ruine de Constantinople seroit inévitable. Puisque cette mer lui fournit les grains, les bleds, les beurres, les cuirs; tout le bois, qui leur est nécessaire pour brûler, pour fabriquer leurs maisons, leurs vaisseaux, & mille autres semblables provisions.

Le Roi me demanda fort soigneusement, comment cela se pouvoit faire. Je lui dis qu'il n'y avoit rien de plus facile, & qu'il y réussiroit, s'il engageoit seulement les Cosaques de la mer noire à son service, sur laquelle ils donnoient la chasse aux Turcs, avec tous les avantages dont on avoit entretenu Sa Majesté. Que si elle leur donnoit quelque secours par terre, où la mer approche davantage de ses Etats, & qu'elle leur assurât une retraite de ce côté-là, ce qui étoit très-facile, en fortifiant quelque port, s'il y en avoit, ou quelque embouchûre des rivières qui y sont en quantité, ils deviendroient d'autant plus puissans. Que sous une si belle protection, ils feroient des progrès très-considérables, & courroient de telle sorte les rivières de *Trebisonde*, & de toute cette côte, qu'ils se rendroient facilement les maîtres sur cette mer, pour obliger les Turcs à n'y paroître jamais qu'à leur confusion. Parce que la mer noire n'est pas de grande étendue, & que le premier qui y auroit aquis quelque réputation, comme les Cosaques avoient déjà commencé, y commanderoit absolument, & feroit la loi à tous les autres.

Il entretient des Cosaques, avec beaucoup de jugement.

Q 2 Je

Il le por-
te à faire
amitié
avec les
Cofa-
ques.

Je lui dis de plus, que les preuves en étoient très-évidentes, par les entreprises qu'ils avoient déjà faites les années passées. Comme l'ocasion se presentoit alors de lui tenir ce grand discours, que je m'étois proposé de lui faire il y a si long-tems; je lui exposai fort distinctement, tout ce dont je pus m'aviser, pour porter mes desseins à leur perfection, & toutes les choses que je vous ai spécifiées ci-dessus, dont le recit seroit à present ennuyeux & superflu. J'ajoutai enfin, qu'il étoit desormais tems de pousser sérieusement cette affaire, puisque tout sembloit y contribuer, & que les Cosaques mêmes s'étoient offerts de si bonne grace, sans être sollicités, de servir Sa Majesté en cette occasion, & qu'ils avoient député quelques-uns d'entr'eux, comme elle savoit fort bien, après la parole qu'un de la compagnie lui en porta, au nom de tous, dans *Ferhabad*, où il eut l'honneur de lui faire la révérence. Cependant qu'il étoit très-nécessaire que Sa Majesté s'appliquât tout de bon à faire réussir cette affaire, si importante & si avantageuse. Qu'elle carressât, & qu'elle reçût bien ces députés; & qu'enfin il y falloit mettre ordre le plutôt qu'il lui seroit possible, & ne pas négliger une si belle & favorable occasion, dont elle étoit redevable à la Providence qui la lui presentoit.

Le Roi me donna audience fort attentivement, sans m'interrompre jamais; & après avoir achevé de parler, il me répondit seulement, avec un témoignage d'une extrême passion, qu'il l'auroit fait, si Dieu l'avoit permis. Que Dieu cependant étoit le

le maître absolu de toutes choses, & que c'étoit à lui à qui il falloit avoir recours, & de qui nous devons espérer ce qui nous est nécessaire. Et conclut, invoquant plusieurs fois le nom de Dieu *Allah, Allah*, & réitérant souvent ces paroles Arabes, fort usitées dans l'Orient, pour marquer la passion & l'espérance de faire quelque chose; savoir, *In scia'llah, in scia'llah*, lesquelles ont beaucoup de rapport à celles que nous disons souvent, s'il plaît à Dieu, & qui signifie proprement, si Dieu l'a voulu. Mais ce n'est pas une merveille, que les Arabes parlans de la volonté de Dieu, ou présente, ou future, se servent du tems passé; parce que, conformément à ma pensée, tout ce que Dieu veut, ou voudra éternellement, est arrêté de toute éternité dans sa divine idée.

Tous ses entretiens que j'eus avec le Roi ne se terminèrent pas sans avoir été plusieurs fois humectez de la liqueur bachique, dont nous bûvions à discrétion de tems en tems, les uns après les autres. Le Roi même ne s'en dispense pas en de semblables conversations. Mais je croi que ce n'est pas tant pour se conformer aux coutumes du país, qui ne permettent pas d'en user autrement, que pour mieux connoître la portée des esprits de ceux qu'il invite à ces petites débauches, & pénétrer de telle sorte le fond de leurs ames, par ces coups de vin, sans nombre, qu'ils ne lui déguisent aucunement les sentimens de leurs cœurs. De même qu'Agatocle faisoit autrefois dans la Sicile, au rapport de Diodore.

C'est pour mieux connoître les sujets, qu'il les incite de boire avec lui.

Q ; Pour

Liv. 2.

Pour moi qui ne suis pas acoûtumé à boire de vin, & qui en ai tant bû sans eau dès la première fois, je m'étonne fort de ne m'être pas enivré, & de n'avoir point fait, ou dit quelque extravagance. Mais, peut-être que Dieu, qui connoissoit la nécessité où j'étois de faire ces excès, m'a fortifié en ces occasions, & n'a pas permis que j'y aie succombé.

La première fois, le Roi remplit lui-même une petite tasse d'or, d'un certain vin blanc comme de l'eau, qu'il tenoit auprès de lui dans une carafe de verre. Pendant qu'il remplissoit la petite tasse, & qu'ensuite il y mêloit de la nége, qu'il avoit devant lui, il disoit incessamment; ce vin est foible extrêmement. Mais je crus que c'étoit par raillerie; parce que j'en avois vû autrefois de semblable à la table des Religieux de S. Martin de Naples, qui étoit très-violent. C'est pourquoi je pris la liberté de lui dire, que peut-être celui-là surpassoit tous les autres en bonté & en force. Mais il me repliqua; non, je vous assure, il n'a pas de force. En disant cela, au moment que je croyois qu'il aloit boire, il me presenta la tasse, dont je fus fort surpris, & je la reçus néanmoins avec respect, disant que je bûvois par obéissance; mais que c'étoit pour moi une chose fort extraordinaire. Après avoir bû, le Roi me donna un peu de cette herbe blanche & aigre pour manger, afin de réprimer, & d'abaisser les fumées du vin. Il presenta aussi de ce même vin, & de la même façon, emplissant lui-même la tasse, & y mêlant aussi de la nége, à *Delli Muhammed Chan*, en lui disant mille railleries;

Il vit
fort fa-
milière-
ment a-
vec eux.

& après que le Chan eut vidé la tasse, le Roi se donna à boire lui-même de ce qui restoit dans la carafe. Parce que dès le commencement on n'y avoit mis que très-peu de vin. Strabon assure que se servir soi-même, & de servir aussi les autres de cette même façon-là, est de coutume très-ancienne chez les Arabes, & que leurs Rois n'en usoient pas autrement. Desorte qu'il ne faut trouver cela étrange, si le Roi Abbas, qui fait vanité de descendre originaiement des Arabes, en ait conservé cette coutume, & s'il se comporte de cette façon envers ses confidens, & ceux qu'il veut régaler.

Après très-peu de tems, & plusieurs autres entretiens, le Roi me presenta d'une autre sorte de vin, de couleur ordinaire, & qui étoit de *Sciraz*, qu'il estime sur tous les autres, & duquel il boit ordinairement. Je vous avoué qu'il est un peu plus fort que le blanc, que j'avois bû auparavant, qui étoit véritablement délicat, comme il disoit; mais fort petit néanmoins, & moins puissant que celui qu'on nous avoit servi le long du jour pendant le dîné, avant que le Roi fut entré dans le *Dicanhané*. Lorsqu'il me presenta cette seconde tasse; je lui dis, Sire, il faut donc que je m'enivre dès la première fois que je bois du vin? Il me répondit, en riant, qu'il n'importoit pas, encor qu'il y parût un peu. De manière que je bûs derechef, de même que les deux autres, dans l'ordre que nous l'avions pratiqué auparavant.

Nous demeurâmes encor quelque-tems après en conversation; & comme sur la

Il com-
traint les
sieur
della
Vallé à
boire
d'autant

fin nous parlions des Cosaques, le Roi commença à railler avec le *Delli Muhammed Chan*; & entr'autres choses, le Roi me disoit que ce Chan étoit *Delli*; c'est-à-dire, insensé. Et s'informant de moi, que signifioit cette parole en nôtre langue; je lui répondis, que *Matto* correspondoit à *Delli*. Incontinent il répéta plusieurs fois *Matto, Matto*; & choses semblables. Après ces railleries, le *Chan Matto* dit au Roi, qu'il lui donnât à boire encor une fois, parce qu'il étoit tard, & qu'il s'en vouloit aller. Le Roi lui en donna; & pendant qu'il emplissoit la tasse, il lui dit en riant; iras-tu rendre service à cette personne? parlant d'une Dame de son *Havam*, qu'il lui avoit donnée en mariage, comme il a acoutumé de faire envers plusieurs grands de son Roïaume, de celles qui lui sont superflus. Le *Chan* lui répondit qu'ouï, & qu'il n'y manqueroit pas; qu'elle n'avoit pas sujet de se plaindre de lui, après les bon services qu'il lui rendoit. Parce qu'en éfet, c'est de cette façon-là qu'il en faut user envers les femmes que l'on reçoit des mains du Roi. Il lui demanda aussi en riant; comment il passoit le tems avec elle; il répondit, qu'il le passoit le plus agréablement qu'il lui étoit possible.

Com-
plaisan-
ce du
Roi de
Perse,

Incontinent après que le Chan eut bû, le Roi rinça la tasse avec le même vin; parce qu'alors il n'y avoit point d'eau auprès de lui, & le jeta hors le *Dicanchané*, du côté où j'étois apuié. La tasse étant lavée de la sorte, il la remplit derechef, & selon sa coûtume, il y mit de la nége, qu'il ra-
tiffa

tiffa avec un couteau; & après avoir un peu remué le vin, afin que la nége se fondit plutôt, à la fin il me le presenta, & par complaisance je fus contraint de boire encor cette fois-là. Mais je n'eus pas plutôt vidé la tasse, qu'il la reprit pour en faire autant que moi, après l'avoir rincée & remplie dans les mêmes circonstances.

Alors *Delli Chan*, qui étoit fort instruit de toutes ces coutumes, & qui n'ignoroit pas que l'heure obligeoit à la retraite, se leva, s'en alla sans dire mot, & sans faire de civilité à personne; mais à si petit bruit, qu'encor que je parlasse au Roi, je ne m'en aperçus jamais; desorte que je ne reconnus que quelque-tems après qu'il s'étoit retiré. Mais n'étant pas informé de la coutume, & voyant que le Roi ne se levoit pas, je crus aussi que je ne devois pas me lever. Le Roi cependant, peu de tems après dit franchement; or fus, il est inutile de demeurer ici davantage, & fit signe qu'on se levât. Vous devez croire que je ne me le fis pas dire deux fois. Aussitôt le Roi aiant remis son turban sur sa tête; parce que jusqu'alors, quoiqu'il fût exposé au sercin, il avoit toujours été découvert, alla s'appuyer contre un piller du *Dicaxchané*, de ceux qui en soutiennent le toit, qui n'étoit pas encor achevé, ni dans les ajustemens convenables. Les Musiciens néanmoins s'étans approchez fort près de lui, continuèrent toujours leurs airs, qu'ils chantoient fort doucement, & auxquels le Roi sembloit être extraordinairement attentif; mais dans la posture d'un homme très-mélancolique.

Le fleur
della
Vallée
fort de
l'audien-
ce.

Le Vizir de Mazanderan, qui étoit debout comme les autres sur les degrez du *Dicanchané*, me fit signe alors de sortir; & en même-tems, sans dire mot, & sans prendre congé de personne, me contentant seulement, en passant devant le Roi, de lui faire une petite révérence, dont même les Courtisans se dispensent, je me retirai & en sortis à petit bruit. Le Vizir m'ayant donné de ses gens pour m'accompagner, je m'en retournai en mon logis, sans être obligé de me rendre davantage au Palais, pour y faire ma Cour, ni d'autres civilités. C'est ainsi, à ce que l'on m'a dit, que le Roi en use ordinairement, & qu'il demeure seul à entendre chanter, autant de tems que les airs lui plaisent, & très-souvent, sans parler jamais. Et puis, quand il s'en souvient, il se retire dans l'*Haram* de ses femmes, sous la tyrannie de sa mélancolie naturelle, qui le persécute incessamment, & qui ne fait pas moins d'impression sur son esprit, que celle que lui inspirent par accident, & avec beaucoup de fondement, plusieurs autres affaires de la dernière importance.

Sujet de
la mé-
lancolie
du Roi
de Per-
se.

Entr'autres, on peut dire que la douleur qu'il conserve incessamment du meurtre qu'ils commirent il y a quelques années, sous prétexte de rébellion, en la personne de *Sofi mirza*, son fils aîné, homme fait, & Prince qui prométoit beaucoup, n'est pas un des moindres sujets de sa mauvaise humeur. Parce que depuis qu'il a peut-être connu que cette mort leur avoit été désavantageuse, comme bon pere, il en est tellement affligé, que chaque jour il l'a pleuré très-amèrement. Il a expressément

défen-

défendu que personne ne parlât jamais, n'écrivit, ni ne chantât, ou composât des vers, selon la coûtume ordinaire du païs, sur le sort malheureux de *Sofi Mirza*, de peur qu'en les lisant, ou les entendant reciter, sa douleur ne se renouvelle. On lui cache même dans l'*Haram* les enfans du défunt, qui demeurèrent orphelins dès leur bas âge; parce qu'autant de fois qu'il les voit, il ne peut s'empêcher de fondre en larmes. Je pourrois raconter plusieurs autres choses de ce tragique & lamentable accident, parce que je les sai toutes. Comment, par exemple, & pourquoi elle se fit; combien elle est à présent sensible au Roi; & combien la principale femme du Prince défunt, qui est aussi du sang Roïal, en est affligée. En cette funeste conjoncture elle se presenta devant le Roi, non-seulement envelopée de vêtemens noirs; mais dépoüillée, & presque nuë, selon leur coûtume, pour marquer leur douleur, & dont la peau étoit teinte de noir, depuis la tête jusqu'aux piés; & toute échevelée qu'elle étoit, & couverte de sang, qui couloit de son visage, qu'elle déchiroit incessamment, avec des hurlemens, & des cris dignes de compassion, injuriant même le Roi. Elle fit alors, comme elle fait encore tous les jours, des actions d'une folle & d'une desespérée.

C'est presque de cette même façon que se comporte aussi une Princesse, qui étoit Tendresse
se d'une
sœur en
vers son
frère. sœur de mere de ce Prince. Cette pauvre Dame pleure incessamment, sans se pouvoir consoler. Souvent, pour satisfaire, & entretenir davantage sa mélancolie; elle

fait venir quelques femmes musiciennes, & veut qu'en sa presence elles jouient & chantent des airs languissans & qui excitent de la tristesse, au son desquels, & de cette lamentable musique, elle prend plaisir de noier ses douleurs dans l'abondance de ses larmes, qu'elle verse incessamment. Mais lorsque le Roi lui va quelquefois rendre visite, elle s'afranchit, autant qu'elle peut, de cette mauvaise humeur, pour ne le pas affliger, en quoi sans doute elle se fait beaucoup de violence. Néanmoins je passe sous silence toutes ces choses, & plusieurs autres de cette nature, qui méritent assurément que l'on y compatisse & qu'on les décrive en vers; & en vûë desquelles la Maison Royale paroît dans une grande consternation; cela a été cause que plusieurs, qui n'en ont aucune connoissance, sont persuadés que le Roi est quelquefois maniaque, ou qu'il a perdu l'esprit, après les étranges & différens états de sa mélancolie. Je n'en parlerai donc pas, tant à cause que toutes ces choses se sont passées avant que j'arrivasse en ces quartiers, & que la résolution que j'ai prise de remarquer de jour en jour ce que je vois, ne me permet pas que je m'en écartere, pour vous les reciter, que parce que je ne prends pas plaisir de remplir mes écrits, qui ont toujours fourni des matières fort agréables & fort divertissantes, à de semblables recits funestes & tragiques. Je remarquerai donc seulement qu'en particulier le Roi est très-mélancolique, pour les raisons que je vous ai avancées ci-dessus; & d'autres affaires d'importance, & fâcheuses, de guerre & de choses semblables; qu'on

Le Roi
con-
traint
son hu-
meur à
sant qu'il
peut.

quoiqu'en public il donne des preuves du contraire, & qu'il feigne adroitement être de belle humeur par maxime d'Etat : il est certain néanmoins,

Qu'il étouffe en son cœur une douleur Aeneid. 3.
Virgil.
profonde.

Souvent même il ne peut pas si bien déguiser, qu'il n'en donne quelquefois des marques très-sensibles. Lorsqu'il se retire dans l'*Haram*, parmi ses femmes; s'il est de mauvaise humeur, aucune ne lui parle, & ne va au-devant de lui; excepté la principale femme, qui est Géorgienne de nation, & Chrétienne de Religion, laquelle, comme elle peut beaucoup sur son esprit, le console peu à peu, & le rétablit dans un état plus supportable & plus tranquille. Mais pour peu qu'il témoigne être enjoué, elles se rendent toutes auprès de lui, demeurent en conversation, raillent & se divertissent toutes avec lui, jouant, chantant, mangeant, & bûvant ensemble. De cette façon il prend un singulier plaisir parmi toutes ces femmes, dont le nombre est presque infini; mais toutes jeunes, de bonne mine, & presque toutes Géorgiennes, ou Circassiennes, & Chrétiennes d'origine, auxquelles il debite mille galanteries pour vaincre sa mauvaise humeur. Alors c'est à qui le piquera d'un côté, & à qui le tirera de l'autre : quelquefois même elles le prennent en l'air; l'une par les jambes, l'autre par les bras; l'autre par la tête, & lui font faire de la sorte quelques tours de sale; puis ensuite elles le bernent, le font sauter sur des tapis de pié, au bruit de quelques injures obligeantes qu'il leur dit,

Rien ne
le peut
divertir,
que les
femmes
de son
Haram.

Elles
sont fort
enjouées.

com-

comme de petites insolentes, de friponnes, de folles; & choses semblables; riant toujours, jusqu'à éclater. Il n'y a point de divertissement qui lui plaise davantage que celui-là.

Mais afin que vous ne croiez pas que le Roi en use trop licentieusement avec ses femmes, je vous donne avis que dans l'Orient, & principalement selon l'idiôme Turc, dont on se sert ordinairement, de même que de celui de Géorgie, dans l'*Haram* du Roi, celui de Perse n'étant presque plus en usage; parce qu'il y a très-peu de Dames Persanes, & qu'elles sont presque toutes Géorgiennes, que la principale Reine y a introduites pour son intérêt particulier, & pour des raisons d'Etat; que la parole *Caphé*, qui signifie une fille abandonnée, selon le dialecte Turc, que tout le monde parle ordinairement, encor que quand on la prononce en colère, elle soit injurieuse, néanmoins quand on s'en sert en riant envers des Dames que l'on estime & que l'on aime, elle passe pour une galanterie & un jeu d'esprit; comme à Naples, la parole, *Cornuto*. C'est pourquoi encor qu'on la prononce en colère, on ne s'en tient pas néanmoins fort offensé, comme sans doute on le feroit en nos quartiers. Les maris mêmes, sans excepter les hommes de condition, lorsqu'ils ont quelque petit démêlé avec leur propre femme, ils leur diront bien souvent de semblables paroles, sans que pour cela elles s'en mettent fort en peine, & qu'elles en aient du ressentiment.

Le Roi se plaît donc dans ces divertissements

Elles ne se piquent pas de quelques injures qu'on leur dit.

mens que je vous ai raportez, & ne s'y engage que pour vaincre & surmonter la mélancolie qui lui ronge l'esprit, & pour en adoucir l'excès par ce moïen. La coûtume qu'ils ont de n'aller jamais en aucun lieu, non pas même à la guerre, sans leurs femmes, se conserve plus pour ce sujet, à ce que je croi; c'est-à-dire, pour jouir tousjours d'une conversation qui plaise, & qui puisse charmer l'ennui, dont l'esprit est quelquefois acablé, que par un desir insatiable de les posséder brutalement, comme le peuplé, & ceux qui en sont mal informez se le persuadent. Mais comme la fortune & le bonheur de ces femmes dépend de l'adresse dont elles se servent pour lui plaire, elles s'éforcent à l'envi, sans néanmoins qu'on s'aperçoive d'aucune jalousie entr'elles, parce que leur politique le veut ainsi, à qui le divertira le mieux & le plus agréablement, & à qui le satisfera davantage. Je vous ai déjà informé des divertissemens du Roi de Perse; comment il passe le tems, & comment s'est passée cette longue audience, qu'il me donna la première fois, le jour de Sainte Croix, avec toutes les faveurs & tout l'honneur que je pouvois desirer. A present je continuerai mes relations ordinaires, & vous entretiendrai de tout le reste, que je jugerai digne de votre curiosité.

Le Roi partit d'*Escref*, le samedi cinquième de Mai, & s'en alla vers *Ferhabad*, non pas par le droit chemin; mais par des routes un peu détournées, pour avoir le plaisir de la chasse, selon sa coûtume. Il alloit à cheval, de même que ses femmes, dont

Pour-
quoi les
Persans
menent
leurs
femmes
à l'ar-
mée.

dont il étoit seulement acompagné , pour donner le loisir aux chevaux de bagage, & à d'autres gens, de prendre le devant à leur aise & sans confusion; parce qu'en même-tems que le Roi part, un chacun se met en chemin. Pour moi je ne partis pas ce jour-là, à cause que le Roi avoit commandé qu'après son départ, & quand il n'y auroit plus personne dans le Palais, on me montrât tous les apartemens & les jardins qu'il avoit commencé à bâtir en cet endroit. Ce qui fut exécuté ponctuellement, dès le soir même, par le *Vizir de Mazanderan*, qui m'y conduisit sur le tard.

On fait voir au fleur de la Vallé tous les apartemens du Palais du Roi.

Nous entrâmes par la grande & principale porte du Palais, qui aboutit à une belle & longue avenue, égale, fort large, & qui n'est ornée à present, sur les côtez, que de simples haïes & de jardins. Mais le Vizir me dit qu'elle étoit destinée pour en faire un *Bazar*; c'est-à-dire, une rue qui seroit voutée, selon leur coûtume, sur les côtez de laquelle on bâtiroit des boutiques, que divers marchands occuperoient. En chemin il me montra d'autres endroits, que l'on destinoit pour y construire des *Carvanserai*, des places, des bains, & autres bâtimens; que l'on commenceroit dans peu, afin d'y loger le peuple, que le Roi y faisoit conduire de divers endroits, pour habiter la ville.

Description de ce Palais.

Au-delà de la porte, où il est permis d'entrer seulement à pié, il y a un fort beau pré, & de grande étendue, où s'entretiennent ceux qui leur font la cour, ou qui desirent de voir le Roi, & de lui parler. Parce que le Roi ne donne jamais d'au-

dica

diens
son l
à pié
que
qui n
desti
trant
qui c
re,
a fou
un b
vice
au R
on a
pour
nes
Ils
je tr
fleur
tité
men
com
père
ve,
les a
men
font
don
m'ir
qu'
sem
rens
L
dref
com
par
vées

dience dans les sales, ou les chambres de son Palais; mais toujours, ou dans les cours, à pié; ou à cheval, dans les places publiques, contre la pratique de nos Princes, qui n'en donnent jamais que dans une sale destinée à cet éfet. A main gauche, en entrant dans le pré, il y a une belle colline, qui doit son élévation, en partie à la nature, en partie aussi aux pierres que l'art y a fourni, au pié de laquelle on a construit un bain, qui est toujours occupé pour le service de la ville, duquel le revenu appartient au Roi. Sur le sommet de cette colline, on a fait un jardin secret & particulier pour les Dames, que l'on a fermé de bonnes murailles, flanquées de quelques tours.

Ils me conduisirent dans ce jardin, que je trouvai fort spacieux & uni, rempli de fleurs, d'herbes odoriférentes, & de quantité de fruits différens; mais particulièrement d'oranges, & de limons. Parce que, comme l'air de cette contrée est fort tempéré, par l'abondance d'eau qui s'y trouve, & qui coule des montagnes voisines, les arbres & les plantes y viennent facilement. Je n'y vis point d'espaliers, ni de fontaines, ni d'autres pareilles galanteries, dont nous ornons les nôtres. Je ne croi pas même qu'il s'en trouve dans l'Orient, soit qu'ils ne les sachent pas faire, ou que de semblables ornemens leur soient indifférens.

L'eau coule par terre, en petits ruisseaux dressés à la ligne; non pas sur les côtez, comme dans les allées de nos jardins, mais par le milieu; & les allées sont toutes pavées de pierres. Au milieu du jardin, où les

Son
jardin,

les quatre principales alées, qui le divisent en croix, se vont rendre comme à leur centre, ils ont bâti une maison, dont la figure est octogône. Ce réduit est ferré à la vérité; mais fort exhaussé, & a plusieurs étages. Les chambres y sont bien pientes, & bien dorées; mais fort petites, selon leur coutume, seulement pour y dormir & s'y asscoir. Tout cet appartement est destiné pour les femmes, où de tous les hommes, il n'est jamais permis d'entrer qu'au Roi seulement, & à quelques Eunuques, qui les servent.

Les-
cham-
bres en
sont fort
belles.

Etans sortis du jardin des femmes, & de cette maison, par le même degré, nous allâmes voir celle du Roi, qui est située vis-à-vis la colline, au-delà du pré, à main gauche en entrant. L'on y entre d'abord par un petit jardin, & dans une avenue qui conduit au grand jardin, au milieu duquel le *Disanchané* est bâti, où le Roi me donna audience; on voit une grande porte, sur le haut de laquelle il y a une fontaine, qui pousse son eau jusqu'au toit de cette maison, d'où elle se répand dans plusieurs chambres & balcons en petites fontaines, ou plutôt en forme de jets-d'eau, qui sortent de terre.

Cette maison, de même que l'autre, est fort petite; & le nombre des chambres, qui ont plusieurs étages, y est presque infini. Mais elles sont toutes très-étroites, quoique bien peintes, dorées & enrichies de mignatures exquises, qui ont coûté infiniment, de la même façon que celles de la maison que l'on voit à *Hispanhan*, au-dessus de la porte du Palais, dont je vous ai

en-

entretenu une autrefois. Toutes les mai- Tous les
sons, & toutes les chambres du Roi de Palais du
Perse, sont d'une même manière, & ne di- Roi ont
ferent qu'en ce qu'elles sont plus ou moins beau-
grandes les unes que les autres. On y voit coup de
plusieurs balcons de tous côtez, qui sont rapors
fermez de jaloufies, acompagnées de grands
rideaux.

Les chambres ont presque toutes plu-
sieurs portes de chaque côté, au milieu
des façades. Il y en a une entr'autres,
qui a sur chacun de ses quatre côtez deux
grands miroirs en forme de fenêtrés; un
au-deça, & l'autre au-delà des portes ou
des fenêtrés, que l'on a faites sur ces façade-
des. Ces glaces, au nombre de huit, re-
présentent de chaque côté une fois autant
de chambres de la même forme, & trom-
pent par ce moïen fort agréablement la
vûë. Les planchers de plusieurs chambres,
des plus éloignées & des plus secrettes, Comment les
qu'ils appellent *Chaluet Chané*; c'est-à-dire, cham-
maison de retraite, de même que de tous bres en
les balcons, sont chargez de matelas de sont dis-
brocard fort riche, afin d'y être plus à son posées.
aise & plus délicatement. Parce que, se-
lon la coûtume du païs, l'on se met toujors
à terre, ou bien, pour une plus grande com-
modité, on a la liberté de se coucher,
principalement dans les lieux qui sont des-
tinéz, ou au sommeil, ou à la conversa-
tion avec les Dames, lesquelles se rendent
aussi en cette maison quand le Roi le desi-
re, & qu'il les y appelle. Dans les autres
chambres, dont les planchers ne sont pas
couverts de matelats, on y étend de très-
riches tapis, lorsque le Roi y est.

Je trouvai en cette maison, qui n'est pas encor achevée, plusieurs Peintres qui travailloient, & j'eus la curiosité de voir de leurs ouvrages, qui ne sont que des compartimens divisez par petits carez. Mais, entr'autres choses, ils me montrèrent en un certain endroit le portrait du Roi, qu'ils ont représenté au milieu d'une troupe de Demoiselles, qui chantent & qui touchent quelques instrumens. Et cette figure ressemble autant au Roi, que j'ai de rapport à mon compère André Pulice. En un autre endroit, ils me montrèrent le portrait de la mere de *Teimuraz Chan*, lors qu'elle se vint jeter aux piés du Roi toute éplorée, pour le supplier de conserver son pais, & de ne le pas ruiner. Le Vizir me dit, que dans le commencement il eut cette Dame en garde l'espace de six mois, de la part du Roi. Mais en éfet, tous leurs tableaux, quoique les belles & riches couleurs n'y aient pas été épargnées, ne sont d'aucune conséquence, & ne valent rien absolument; parce qu'il n'y a point de dessein. Ceux qui les font n'y entendent rien, & ne sont pas fort habiles gens.

Les
peintres
n'y sont
pas fort
habiles
gens.

Après avoir vû tout ce qu'il y avoit de curieux en ce Palais, nous en sortîmes, & sur le champ, quoiqu'il fut déjà nuit, le Vizir monta à cheval pour aller joindre le Roi; mais je retournai en mon logis, & je passai encor toute cette nuit en Escrif. Le lendemain au matin, qui étoit le Dimanche, & le sixième de Mai, je partis sur le haut du jour, pour me rendre à *Ferhabad*, par un autre chemin, mais fort peu éloigné de celui que j'avois tenu en venant.

A

A l'heure de dîner, je demeurai dans un village pour y prendre un peu de repos. Vous remarquerez qu'il y en a plusieurs sur cette route; & que par tout, pour se garantir de la chaleur, qui se fait un peu sentir en ces campagnes, ils élevent des maisons, ou *Balachané*, sur des poutres, le plus haut qu'ils peuvent. Elles ne sont point fermées de murailles, ni de planches, ni de quelqu'autre matière solide que ce soit, mais seulement de certaines nates, qui sont faites de roseaux fort déliez, dont ils couvrent & environnent le *Balachané*, lors qu'ils veulent se défendre de la chaleur, ou de la pluie. Il n'est rien de mieux que ces sortes de nates, pour résister à de semblables impressions. Mais lorsque le soleil ne paroît pas; & qu'ils veulent jouir de la fraîcheur, ils les levent, & après les avoir roulées, ils les attachent au-dessous du toit, qui est aussi couvert de ces mêmes roseaux. De cette façon ils se donnent de l'air, ou d'un côté seulement, ou tout à l'entour du *Balachané*, comme ils le veulent; & alors le vent, qui régné agréablement, porte une fraîcheur incomparable.

Les Persans se font des maisons de nates contre la chaleur.

On ne se sert de montée, ni de celles que nous apellons escalier à vis, pour se rendre dans ces *Balachané*; mais seulement d'une poutre, un peu penchante, à laquelle on fait de certains entailles, d'espace en espace, pour y mettre les piés; ce qu'ils font peut-être, ou pour se défendre des insultes des animaux, & des gens qui leur voudroient mal, parce que ces maisons sont bâties en pleine campagne; ou bien peut-être à cause qu'ils se persuadent que cela doit suffire de la sorte.

Ils n'y font pas d'escaliers pour monter.]

Ils

Le fleur
della
Vallé y
fut ré-
galé.

Ils me donnèrent à diné dans l'un de ces *Balachané*, sous lesquels le terrain est découvert, & où il n'y a rien que les poutres aux quatre coins qui le soutiennent en l'air, & me régalerent de plusieurs sortes de mets, que quelques hommes du village m'aportèrent. Après y avoir reposé & dormi, à la fraîcheur de ce zépher agréable qui souffloit d'enhaut, je remontai à cheval, & guéyai le fleuve *Cinon* en un autre endroit que la première fois. Enfin je me rendis sur le soir dans mon logis de Ferhabad, & de si bonne heure, que j'eus encor le loisir d'écrire une lettre en Italie par un Arménien, qui étoit sur le point de partir pour *Hispahan*, & de passer de-là en nos quartiers. Je me servis donc de cette occasion pour la faire tenir à Rome au sieur *Claudio Decio*, & j'y joignis le chapitre, dont je vous ai fait mention en quelqu'autre endroit de cette lettre. Je vous avouë, que conformément aux Prophètes qui prédisent les choses futures, j'en avançai quelques-unes en cette relation, comme si elles eussent été passées; savoir, de la chasse, des combats & des victoires. Mais non pas sans sujet, puisque je parlois des deux premières avec certitude, & de la dernière avec beaucoup d'espérance qu'elles arriveroient dans le tems, que quand on-en liroit à Rome la description que j'en ferois en cette lettre, elles se seroient déjà passées. Je n'envoiai donc point cette lettre par cet homme, quoique je l'eusse presque toute écrite; parce que je ne la voulus pas hazarder sur une route si inconnüe, entre les mains d'une personne, de la fidélité de laquelle

le je
De
bad fa
que d
firé.
soler
porte
ligieu
font p
habit
except
la tet
un ch
nable
d'hip
pires
na au
tous
qu'ils
estima
avoir
tateu
son a
moin
le pro
passé
me,
confi
des p
quela
tionis
enter
de no
Ali,
Sof e
c'est
Ce

Je ne n'étois pas entièrement persuadé.

Depuis ce tems je demeurai dans Ferhabad sans occupation, où je n'ai rien observé que deux choses qui méritent vôtre curiosité. La première est l'aumône générale & solennelle, que l'on fait tous les jours à la porte du Roi aux *Sophis*, qui se disent Religieux de la secte Persienne. Ces gens-là font profession de pauvreté, quoique leur habit ne soit différent de celui des autres, excepté qu'ils portent toujours le *Tag* sur la tête. Ils vivent en communauté sous un chef, avec toutes les apparences imaginables de sainteté, ou pour mieux dire d'hipocrisie; mais en particulier ils sont plus pires que les autres. Le Roi Abbas même n'a aucune confiance en eux; & les tient tous pour des fripons, & des infames, tels qu'ils sont. Quoiqu'il en soit, le peuple les estime infiniment; & le Roi témoigne n'en avoir pas moins; parce qu'ils sont les sectateurs & les imitateurs de ce *Sciah Sofi* son aieul, qui fut leur instituteur, ou au moins restaurateur, s'il n'est pas l'auteur & le propagateur de la secte Persane; & qui passe chez eux, & dans l'esprit du Roi même, pour l'un des plus grands & des plus considérables de leur secte. Le Roi en donne des preuves assez authentiques, lorsque dans quelques-unes de ses prières & exclamations, qu'il fait souvent, comme je l'ai entendu plusieurs fois, après avoir invoqué le nom de Dieu; & après Dieu, Mahomet & Ali, il implore toujours le secours de *Sciah Sofi* en ces termes. *Dinum Iman Sciah Sofi*; c'est-à-dire, *Sciah Sofi*, Pontif de ma loi.

Religieux Persans, qui font vœu de pauvreté.

Ces *Sophis* se sont si bien établis dans l'Etat,

Les So-
phis l'a-
compa-
gnent
par tout
où il va.

l'Etat, qu'il y en a toujours deux ou trois cens qui accompagnent le Roi en quelque endroit qu'il aille; & tous les soirs on leur porte à souper de la cuisine du Roi. Ils ne mangent que publiquement, ou dans la premiere cour, ou en quelque beau réfectoire que l'on a dressé exprès. Plusieurs, par curiosité, les vont voir manger, & quelquefois même ils font part du *Pilao* qu'on leur a servi, à ceux qui les environnent, & ne font point difficulté d'en prendre à pleines mains, & de le mettre entre les mains de ceux qui le reçoivent. Ces bonnes gens en font état, & le mangent comme quelque chose de précieux & de sacré. Ce qui me surprend davantage, c'est que j'ai vu des Gentilshommes de condition, & de bonne mine, en recevoir de cette façon. Mais rien ne m'a semblé plus plaisant que de voir des gens, & qui ont de la naissance, se rendre quelquefois aux piés de ces hypocrites, sous prétexte d'une dévotion extraordinaire, pour y avouer qu'ils sont grands pécheurs, & se prosterner la bouche contre terre devant le chef des Sofis. En cette posture ils le prient de leur donner pénitence, & d'effacer leurs péchez. Alors celui-ci, sous une mine sévère, & une gravité affectée, donne, selon qu'il le juge à propos, sur les fesses du pénitent, cinq ou six coups d'un bâton qu'il a entre les mains; & par cette petite mortification, ces pauvres insensez, qui appellent cette action, *Astaaraf*; c'est-à-dire, confession, se persuadent que leurs péchez, quelques grands qu'ils soient, leur sont remis.

L'au-

L'autre chose, qui s'est présentée à ma curiosité, & que j'ai crû ne devoir pas négliger, est que ces jours passez le Roi aiant tiré trente femmes de son Haram, leur aiant donné à chacun un mari, comme il a souvent acoutumé de faire. J'apris, & je remarquai que le Roi congédie de cette manière chaque femme qu'il marie.

Le Roi de Perse marie les femmes de son Haram, après quelques années de service.

Il lui donne un chameau; pour lui faciliter le voiage qu'elle a à faire. Une *Chieccové*; c'est-à-dire, un brancard, couvert selon la coûtume du pais, pour aller plus commodément sur le chameau, se mettre dedans sur les côtez de cét animal, & pour charger sur l'autre côté un coffre rempli de toutes ses hardes; savoir, un lit, qui est toujours ici de soie, parmi les personnes de condition, ou de brocard; & par un lit, l'on entend seulement un matelats, un coussin, & une couverture; des habits & des toiles: de l'or, des joiaux, & tout ce qu'elle y possédoit. Parce que toutes, tant qu'elles sont, en ont plus ou moins, selon leur naissance, & le rang qu'elles tiennent dans l'Haram. Lorsque celle qui en sort y a vécu en quelque considération, toutes ses hardes, ou son équipage, sans lequel aucune ne s'en retire jamais, sera toujours estimé mille, ou deux milles sequins. Ce n'est pas peu de chose; parce que, comme vous savez, les femmes de l'Orient ne portent rien en mariage à leurs maris, que quelques galanteries, & quelques meubles de cette façon.

Enfin, Monsieur, voilà ce que j'ai pû vous mander de tout ce que j'ai fait, ou remarqué, ou vû. J'y ajoute seulement cet-

te nouvelle, que nous pensons sérieusement aux choses nécessaires pour l'heureux succès d'un nouveau voyage; parce que le Roi est sur le point de partir avec l'armée pour *Cazuin*, d'où ensuite il marchera incessamment vers les frontières de Turquie, & par tout ailleurs, où la nécessité & l'utilité de son Roïaume l'appelleront pour y faire la guerre. Nous sommes tous en parfaite santé Dieu merci; & je vous avoué que la joie que m'inspire l'ocasion qui se presente d'y signaler desormais mon courage, & que j'ai recherchée depuis si long-tems, l'augmente infiniment. Une seule chose me déplaît, de me voir sans être acompagné d'aucun de mes domestiques; & ce qui est de plus fâcheux, entre les mains de serviteurs, en partie brutaux, & mal adroits en partie aussi, ou sans amitié pour un maître; ou si peu raisonnables, qu'il est presqu'impossible de vivre avec eux sans perdre patience; desorte que la vie que je mène est très-importune, & incommode. Les Mahométans de ce país font assez bien, quand ils veulent; mais je ne m'en sers pas volontiers, pouvant avoir des domestiques Chrétiens; tant à cause de la Religion, que parce qu'ils ne sont ni si diligens, ni si soigneux envers nous autres, qu'envers ceux de leur secte; soit qu'ils fassent scrupule de nous servir, ou autrement. Il s'en trouve une infinité de Chrétiens; mais ils sont tous, ou fripons, qui ne sont capables de rendre aucun service; ou s'ils ont de l'esprit, plusieurs l'emploient fort mal.

Les Mahométans ne servent pas volontiers les Chrétiens.

Madame Maani se compose

Madame Maani, par un effet de sa bonne fortune, se trouve mieux de celles qui la ser-

servent; parce que les Siriennes de sa nation, ont pour elle quelque inclination, principalement celles qui connoissent sa famille depuis long tems; & que les autres, des autres nations Chrétiennes, sont assez bonnes filles, fort adroites & intelligentes. Elle a seulement sujet de se plaindre un peu sur les routes que nous traversons; parce qu'elle n'en peut pas tant avoir qu'il lui en faudroit; & dans Hispahan même, elle fut obligée, se voïant sur son départ, de s'en priver de plusieurs qui lui étoient fort utiles, & qui lui plaisoient beaucoup, en mariant les unes, & congédiant les autres; parce qu'elle ne les pouvoit pas mener à ce voïage. Mais moi, qui suis moins heureux, je n'ai pas sujet de me louer de mes domestiques. Et à présent j'ai perdu patience à ce point, que je ne me mets plus en peine, ni de crier, ni de les instruire; parce que j'ai connu, par ma propre expérience, que c'étoit perdre le tems & travailler inutilement.

te avec
beau-
coup de
douceur
envers
les sui-
vantes.

C'est une chose incroyable, & digne de compassion tout ensemble, de voir combien nos hardes dépérissent tous les jours entre leurs mains; soit qu'elles se perdent par leur négligence, ou qu'on les dérobe, faute de veiller sur ce qui se passe au logis. Pour vous persuader de ma simplicité, il me suffira de vous dire qu'autrefois je ne savois pas même discerner l'espèce de quelques petits animaux que mon cuisinier avoit aprêtez, & que l'on me servoit à table. Mais à présent, que j'ai fait quelques efforts sur mer, & que je me suis informé de plusieurs choses, j'ai même appris par nécessité

fité à faire moi-même la cuisine, aiant été contraint plusieurs fois, non-seulement d'enseigner aux cuisiniers, comme on pouvoit préparer plusieurs choses, & les déguiser en diverses façons; comme des boüillons à l'Italienne, & autres semblables bagatelles; mais encor d'aprêter moi-même des œufs à nôtre mode; parce que souvent il n'y en avoit point d'autres qui fussent les acommoder de la sorte. Quoique cet emploi soit infiniment au-dessous de moi, & que je le méprise sur tous les autres, néamoins il ne me déplaît pas; puisque le Roi Abbas s'y exerce quelquefois. Enfin ce sont des étets de la vie soldatesque & étrangère. Mais pour vous dire le vrai, je ne puis pas me rompre la tête davantage avec ces gros lourdaus qui sont sans esprit, en qui la raison est presque éteinte; & perdre le tems de la sorte, dans des ocupations si basses & indignes d'un homme d'honneur, lorsque je le pourrois employer plus utilement avec les Muses.

O Muses! ô Nimphes de la Mer de Toscane! ô belles & charmantes sœurs Antiniénne, Egla, & Patulcide! ô Mergiline! ô Euplée! où êtes-vous, & où vous ai-je laissées? Et puisque rien ne m'a séparé de vos charmes, qu'une noble passion de consacrer mon nom à l'immortalité; & qu'elle seule m'a fait surmonter tant de difficultez, pour me porter en des païs si reculés, & m'engager à changer ma petite barque en un cheval; les rames en lances; le trident pointu en cimeterre; les lignes à pêcher, les hameçons, les nasses, en arcs, en flèches, en carquois; les rets en étendars
char-

Le fleur
della
Vallé est
con-
traint de
faire la
cuisine.

cha
les
de
vo
étr
ses.
me
gne
cess
ma
j'ai
Né
Hi
nel
&
ai c
ten
con
jou
tue
ces
Be
Ne
mâ
ph
ter
ch
C
le
Pa
soi
Pa
jou
se
fer
per
fin

chargez de devises, & bien peints; & enfin les dangers de Neptune en colere, en ceux de Mars en furie; ne vous fachez pas, je vous prie, de mon éloignement, ni des étranges & différentes formes que j'ai prises. Le Ciel, qui le voit, le fait; les éléments ne l'ignorent pas, que quelqu'éloigné & armé que je sois, je vous révère incessamment, je vous invoque plus que jamais, & avec plus d'ardeur & de zèle que j'aie jamais fait. J'ateste ces Silvains, les Néréïdes Caspiennes, & les Hamadriades Hircaniennes, sur les Hécatombes solennelles, que j'ai souvent faites en vôtre nom, & les holocaustes abondantes que je vous ai offerts de saulmons vermeils, d'éturgeons tendres & délicats, & d'autres poissons inconnus sur nos côtes, ou sur les bords toujours verts, que mouille le fleuve impétueux & rapide *Tegginerud*, ou auprès de ces ondes salées, que (si ce que cét ancien Berger en dit est véritable) le grand Pere Neptune communique de si loin de la même urne, d'où les reçoivent les Nymphes de la Mer de Toscane, par-dessous terre, & par des routes secrettes & cachées.

Plat. in Phad. & indifanaz. Arcad. Prosa. 120.

On ne dira jamais, tant que je vivrai, que les divinitez de la Campanie, que la belle Parthénope, si j'en ai quelque jour le loisir, soit bannie de mon cœur. J'aurai toujours Parthénope dans l'esprit. Je parlerai toujours de Parthénope. Puisque mes yeux ne se peuvent satisfaire sur Parthénope; elle servira, même en dormant, d'objet à ma pensée sous de trompeuses apparences. Enfin je souhaite que Parthénope, avec ses

R ; Dieux

Dieux tutélaires, que je respecte & que j'honore, coresponde à mes vœux; & qu'elle m'aide, avec ses Muses, à acquérir cette réputation immortelle, que je solliciterai par toutes les voies d'honneur, en ces quartiers si éloignez d'elle; parce que je fai bien qu'elle a toujours acoûtumé de les avoir commodes & favorables. Et si jamais j'obtins l'éfet de mes desirs, & que sous une double couronne de laurier, je revoie un jour les aimables écueils de Polilipe; ou combien de couronnes je destineraï volontiers aux Muses, aux Nimphes, aux Dieux de la mer & de la terre, de cette chère contrée: ô combien je ferai tomber de victimes choisies; & sur combien d'Autels je ferai fumer de l'encens d'Arabie, & de précieuses odeurs du Levant. Je le promets de la sorte; & c'est de cette façon que le promet aussi ma Nimphe en ce quartier; & celle-là même qui m'a toujours acompagné dans mes voïages.

Aram,
signific
Mésopo-
tamie,
où Ma-
dame
Maani
Gioerida
a pris
naissan-
ce.

Gioerida, digne fille de la fameuse Naïade Aramée, & du Tigre, noble fleuve du Ciel, qui me fut donnée par la belle Messagère du jour, pour me récompenser des travaux que j'ai soufferts sur les routes que j'ai traversées, afin de me la rendre visible en son pais. Heureuses fatigues, travaux fortunez, puisqu'ils ont été si avantageusement, & si glorieusement récompensez. Pauvre idiot que je suis, je croïois qu'étant attiré par la réputation des beautez de l'Aurore, je pourrois, comme mortel, triompher d'une Déesse immortelle; mais si mon espérance a été vaine, & la pensée téméraire, ma passion néamoins n'a pas été

été fans quelqu'êfet. Je me suis donc porté à une entreprise de cette importance par un excès d'amour. Je me suis exposé à un voiage si rude & si difficile ; j'ai surmonté généreusement les disgrâces, & les difficultés des routes inconnuës ; j'ai méprisé les menaces, & les armes des cruels & barbares Géans, qui défendent l'abord de ces bienheureuses contrées, à ceux qui osent entreprendre d'y aller, par les combats réciproques qu'ils se livrent. J'y ai passé enfin & j'y suis arrivé. Mais il me seroit impossible de vous raconter jamais au vrai, ni les difficultés du chemin, ni les sanglantes batailles de ces invincibles, ni les ruses dont je me suis servi dans tous les dangers où je me suis trouvé. Qui pourroit ensuite debiter ce que j'ai vû dans le Palais de la Déesse ? Nombrier les brillantes pierres précieuses, les safirs, les escarboucles, les diamans, dont les murailles, les fondemens, & les solides colonnes sont faites, d'écrire les ivoires, les ébènes, & le sendal précieux des Indes qui fournissent de matière à ces toits élevez ; le pompeux & magnifique ornement de l'or qui s'y voit, des écarlates & des toiles très-fines ? Quoi, plus ? J'ai vû l'Aurore, sans nuage, & sans voile. Je l'ai vûë, de la même façon qu'elle a acôûtumé de paroître devant les immortels, couronnée de roses qui sont éternelles, de violetes, qui ne flétrissent jamais, & d'amaranthes toujous éclatantes. Je l'ai vûë, comme elle ouvroit les portes du Ciel, & répandant de sa propre main des perles liquides, contraindre le jour d'en sortir. J'ai entendu moi-même, de

Voiez la
15. let-
tre de la
première
re par-
tie.

mes propres oreilles, le bruit que font les rouës du chariot du Soleil qui commençoit sa course; mais la lumière en est si forte, que mes yeux n'en pûrent supporter l'éclat. Je débite peu de choses; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage. A la fin j'adressai mes prières à la Déesse; & dans une posture supliante & humiliée, je lui fis une ofrande, petite à la vérité; mais très-dévoté, de mes fatigues & de mes travaux, après lui avoir auparavant donné des marques de l'honneur que je lui porte, par les profondes & respectueuses soumissions, qui sont dûës à une si haute Majesté. O grande bonté des Dieux! ô piété plus qu'infinie! ô douceur incomparable. Cette souveraine Déesse, qui préside aux premiers rayons du matin, répondit en ces termes, & avec civilité, aux ardentés prières de son très-humble serviteur.

Perinto. Anagramme de Pietro N. nom de l'Auteur.

Sache Perinto que le fond de ton ame ne m'est pas inconnu; que je ne t'estime, ni ne t'admire, tout superbe & glorieux que tu sois; mais aussi que je ne méprise pas ni tes soumissions, ni ton abaissement. Les grands desseins, & les hautes entreprises ont toujours été funestes aux Latins: & des gens comme toi, qui descendent de la mere des Dieux, ne sont pas indignes des amours célestes. Ton affection, & tes empressements me sont très-agréables; j'approuve tes démarches & tes fatigues; & sois persuadé qu'une amitié de cette importance ne sera pas sans une récompense convenable & proportionnée, & qu'une si belle & si généreuse entreprise ne sera pas frustrée de la gloire qui lui est dûë & qu'elle a méritée.

tée. Tu fais que j'ai été favorable à tes voia-
ges; que pour te les faciliter, j'ai précipité les
heures de la nuit, & retardé celles du jour;
me levant chaque jour plus soigneuse que
de coûtume, de te faire naître le matin,
à mesure que tu avançois davantage vers
mon empire. Maintenant les destinées dé-
fendent ce que tu desires avec tant de pas-
sion; parce qu'un jour que j'étois en colé-
re de quelque injure que j'avois reçüe, je
jurai par les eaux du Stix; je jurai, je te l'a-
vouë, de ne me plus engager jamais d'ami-
tié avec aucun homme mortel, depuis que
Céphale, qui ne voulut pas violer la fidéli-
té qu'il avoit vouïée à sa Procris, méprisa
mes beautéz. Mais quoi? sache qu'encor
qu'il ne soit pas permis aux Dieux de fausser
un serment de cette conséquence; ton mal
néanmoins ne sera pas sans remede. Ces froi-
des rosées, que j'épanche de ma chevelure
sur ta tête; alors elle secoïia ses cheveux hu-
mides, & apuiant sa tête sur sa main droi-
te, faisant quelques tours sur un pié, de la
même façon que se comportent les fem-
mes Indiennes en leurs danses, avec leurs
cheveux flotans sur leurs épaules, elle m'a-
rosa tout de frimats; & en même tems,
je sentis, en tremblant & transi de froid,
que mon cœur se glaçoit; & cependant el-
le disoit, que ces divines & célestes hu-
miditez éteignent en toi les flâmes crimi-
nelles que tu as conçües pour moi. S'étant
ensuite tournée vers moi en souriant, avec
ce visage gai, qui rend le Ciel serain, me
prenant par la main, elle me conduisit, par
ses apartemens les plus secrets, dans un
jardin, où l'ombre des cédres élevez, &

Ovid.
Metamorph.
l. 7.

Descrip-
tion de
l'auteur.

des palmiers plus droits que des joncs, au milieu d'une infinité de différens roseaux odoriférans, qui embellissent les bords des ruisseaux, qui coulent incessamment parmi les senteurs des amômes, des nards & des panacées, parmi les costi salutaires & bienfaisans, & que les piquans cinnamômes, dans le sein des herbes môles, délicates, & d'une infinité de fleurs, dont l'odeur & les qualitez sont rares, mille & mille Nymphes, non moins gentilles, & belles, qu'honnêtes, & chez lesquelles toutes les vertus sont en leur trône, folâtent, & se divertissent. Et de toutes celles-là, elle apella *Gioerida*, qu'elle ne choisit pas assurément d'entre les moindres, & aiant approché la main de cette Nymphede la mienne, elle ajoûta; de toutes les Nymphes que je chéris, & que j'estime davantage, les Cieux de toute éternité t'ont destinée celle-ci. Enfin celle que la prudente & sage Fronuse te promet, s'il t'en souvient, sur le bord de *Sebetho*, est celle-là même que je te donne aujourd'hui, pour te refaire des travaux que tu as soufferts à ma considération, afin que vivant avec toi dans un chaste & perpétuel amour, jusqu'à la fin de tes jours, tu deviennes, s'il plaît au Ciel, pere fortuné d'une belle & fameuse lignée. Peu de tems après m'aïant présentée une bague, dans le chaton de laquelle on avoit enchassé une pierre précieuse étrangère, que les Levantins apellent *Elmon*, & les Arabes *Science*, elle me dit que je la prisse, & que j'en devois estimer la pierre; parce qu'elle avoit des vertus & des propriétés, très-particulières & très-

Voiez le
livre 7.
de l'Au-
teur, in-
titulé
Améni
Pescato-
ris

rare; mais entr'autres, qu'à quelque heure que ce fut que j'en touchasse la langue, la partie postérieure, & la plus élevée de la tête, je pourrois changer d'autant de formes humaines que je voudrois; que le visage, la taille, le port, & le parler se changeant en moi, quand & comment il me plairoit, j'irois inconnu lorsque je le desirerois, & avec toute la sûreté imaginable, parmi toute sorte de gens. Estime ce présent, me dit-elle, parce que son prix n'est pas commun; sache qu'il te sera très-utile & profitable, parmi les peuples barbares, & les nations étrangères que tu dois parcourir.

La belle Aurore me congédia avec ces paroles, qu'elle accompagna du riche présent de cette bague & de la Nimphe; & rempli de joie, & de contentement, je ne fus pas plutôt sorti de ses appartemens, que je connus, par ma propre expérience, la valeur de cette pierre miraculeuse. O prodige étonnant! mon visage se changea; & avec le visage, la voix, & la parole se changent aussi, tout autant de fois que je le desire, & de la façon que je le veux; & ce changement est si considérable, que les Scithes me prennent pour un Scithe; les Arabes pour un Arabe; les Persans pour un Persan; les Chaldéens pour un Chaldéen, & ainsi quelque autre que ce soit, en la forme duquel je desire me transformer. Ensuite de tout ceci, que puis-je dire de la Nimphe? ou soit que la beauté de son corps & de son esprit, qui n'est pas commune, ait fait impression sur mon ame, & captive tous mes sens, ou que ce fut un ouvrage de

Belle
fiction,

la Déesse, qui la voulu de la sorte; je ne l'ai pas plutôt vûë, que lui ai vouë tous mes amours. Plus je la possède, plus je desire de la posséder. Et enfin je l'estime à un point, que depuis ce moment j'ose dire, que la seule *Gioerida* a été l'unique objet de ma pensée, & la flâme de mon cœur. Mes Muses ne sont occupées que pour *Gioerida* seulement. Les Roïaumes, les mers, les fleuves, les forêts, & les montagnes, connoissent à present *Gioerida* par mes écrits. Ce sera par ce moïen que les siècles à venir admireront *Gioerida*; & si je vis encor quelque-tems, je ferai un jour à *Gioerida* une si belle couronne de fleurs incorruptibles, que j'espère de cueillir sur le Parnasse, qu'elle passera en beauté celle des étoiles d'Ariadne.

Que l'ingrate *Cliriane* vive contente, avec ce bouru qu'elle a choisi pour son amant plus fidèle. Qu'elle vive; & qu'elle vive, sans se souvenir jamais de moi, puisqu'elle en croit faire une action héroïque; car à present elle m'est fort indifférente. Que *Corinée*, toute chaste qu'elle est, conserve seulement aux piés du Mont Palatin les feux de la Déesse *Vesta*: il me suffit qu'elle ait pour moi des sentimens d'honneur; & qu'éloquente & sage, elle m'explique les beaux secrets des Livres des Sibilles. Que *Bélise* continuë ses assiduez envers *Diane*, puisqu'il ne s'est trouvé personne digne de ses beautez. Que *Corimaure* enfin soit indulgente; que *Clérine*, avec *Cipasse*, pardonne de bon cœur. Je ne les hais pas, & ne les ai pas mises en oubli; mais pour me conformer à mon sort, je serai fidèle

TOU-

Voiez la
8. lettre
de cette
seconde
parue.

tout
née
éter
M
born
emp
mon
fois
rage
en é
men
se in
rien
foi
l'Ec
con
un l
dan
spir
ten
pro
de,
avec
tem
J
pre
Ma
vo
mai
sag
pre
Ro
me
heu
con
jai
par

toute ma vie à celle que le Ciel m'a destinée, & avec laquelle il m'a uni d'un lien éternel & légitime.

Mais comment est-ce que j'ai passé les bornes que je m'étois proposées? Où m'a emporté *Apollon*? Je vous demande excuse, mon cher *Mario*, si j'extravague quelques fois? Puisqu'il n'est rien qui plaise davantage, que de s'évaporer & de jeter son feu en écrivant, quand on ne le peut autrement & de vive voix; & que c'est une chose importune & facheuse, après l'expérience que j'en ai, de n'avoir pas auprès de soi, je ne dis pas un homme savant dans l'écriture Sainte & profane, avec qui conférer des doutes qui se rencontrent, ni un homme consommé dans les histoires, dans l'antiquité, & dans les autres sciences spirituelles & délicates, avec qui s'entretenir, & en se divertissant faire quelques progrès; mais ce qui est de plus incommode, non pas seulement un pauvre Poëte, avec qui, par récréation, pouvoir dire de tems en tems quatre paroles agréables.

Jusqu'à présent j'ai écrit à *Ferhabad*, la première & la seconde semaine du mois de Mai dernier; & je croïois alors pouvoir envoyer de-là cette lettre avant que de partir; mais depuis, faute d'occasion, & d'un messager fidèle, & à cause de mon départ imprévu, qui suivit immédiatement celui du Roi, il m'a été impossible de l'envoyer comme je desirois; desorte que, jusqu'à cette heure, je l'ai gardée imparfaite de la sorte, comme elle l'étoit alors; & à présent que j'ai le loisir, & la commodité de l'envoyer par un Pere Augustin, qui est arrivé de
l'In-

Le *Pietro della Vallé* se plaint de n'avoir personne avec qui conférer.

398 VOYAGES DE
l'Inde, & qui va d'ici droit à Rome, j'y
ajouteraï, si le tems me le permet, les cir-
constances de toutes les choses qui me sont
arrivées depuis, jusqu'à cette heure.

Le Roi partit inopinément de *Ferhabad*
pour *Cazuin*, le 11. Mai, & plutôt qu'il
ne pensoit, sur quelques nouvelles qu'il
reçut de la Turquie, qui l'y engagèrent.
En même-tems que le Roi quitte un lieu;
parce qu'on ne le fait jamais assurément,
non pas même une heure auparavant; les
gens de guerre qui se trouvent auprès de
lui décampent aussi incontinent, & le sui-
vent, sur quelque route que ce soit qu'il
ait prise, sans savoir, ni s'informer du lieu
où il va. Ce départ imprévu, & cette
marche incertaine, ne sont pas néanmoins
incommodes à l'armée; parce qu'on est per-
suadé que les choses se passent ordinaire-
ment de la sorte; & dans cette incertitu-
de, un chacun est en état de partir à tou-
tes les heures du jour. Le Roi entreprit
donc ce voïage, non pas par le droit che-
min; mais en tournant un peu par la Pro-
vince de *Chilan*; & je croi que ce fut pour
y considérer quelque chose qu'il n'avoit
pas vû depuis long-tems, & pour faire
une grande chasse, que l'on préparoit de-
puis quelques années en un certain endroit
de ce pais. Mais parce que le Roi va ordi-
nairement seul avec ses femmes, & très-
peu de suite, on ne le voit jamais; desorte
que sans se mettre en peine du chemin qu'il
tenoit, l'armée prit une autre route, la
plus droite, & la plus commode, pour se
rendre à *Cazuin*, & qui est la même que
celle d'*Hispahán*, jusqu'à *Firuzcuh*.

Le Roi
de Perse
va ordi-
naire-
ment
seul avec
ses fem-
mes lors
qu'il fait
voïage.

L'on

L'on ne m'avoit rien dit de la chasse qu'on avoit préparée dans *Chilan*; parce que si j'en eusse été informé, vous devez croire, que je n'aurois pas manqué de m'y rendre, & de suivre le Roi, quelque incommodité qui s'y fût rencontrée. Mais le *Vizir de Mazanderan* m'ayant assuré que si je suivois le Roi, je souffrirois infiniment, & que je ne le verrois pas pour cela; parce qu'il alloit seul avec les femmes; je lui donnai les mains; & sur les avis qu'il me donna, que je ne devois pas négliger l'ocasion du reste de l'armée, qui marchoit par le droit chemin, je pris résolution de joindre ces troupes pour ma commodité, dans le dessein de demeurer dans *Firuzcuh* pour y attendre le Roi, supposé que j'y arrivasse devant lui; parce que l'on y avoit aussi préparé une grande chasse, où le Roi, qui favoit qu'elle y seroit parfaitement belle, desiroit que nous autres, qui étions ses hôtes, en fussions spectateurs, & que nous en eussions le divertissement.

Le lieu
della
Vallé
part
pour C
zuin

Le même jour que le Roi partit, il congédia premièrement ce *Cosaque*, qui s'appelloit *Etienne*, duquel je vous ai entretenu ci-dessus, & le renvoia vers ses compagnons, sous la conduite de certains domestiques de ce *Bagred Mirza*, qui l'avoient acompagné avec beaucoup de soin, & le régala en cette ocasion de plusieurs vestes de toile d'or, & de quelque somme d'argent très-considérable. Il se chargea d'une seule lettre, qu'il écrivoit à leur commandant, de laquelle j'ai pris la copie, & que je conserve parmi mes autres écrits. Elle contient, entr'autres choses, que cet homme

me ne savoit pas parler la langue du païs; c'est pourquoi il le prioit d'en envoyer d'autres, avec lesquels on pût traiter d'affaires; le Roi témoignant qu'il desiroit de faire amitié ensemble, & de s'entretenir avec eux de plusieurs matières d'Etat. Mais il envoia à *Bagred Mirza*, qui étoit son sujet, plusieurs autres lettres, avec quelques ordres qu'il lui prescrivoit concernant cette affaire; & , selon moi, il se comporta en cette occasion en grand politique, & avec beaucoup de prudence; parce qu'en éfet le Cosaque, qui se retiroit, non pas tant faute de capacité, que d'intelligence dans la langue, ne pouvoit pas négocier des affaires d'importance; vu principalement qu'il n'en avoit aucune commission spéciale & particulière. J'écrivis aussi une lettre, par ce même Etienne, aux soldats Cosaques ses compagnons, qui étoient restez à *Basciaciuc*, & les exhortai de venir à la Cour de Perse, afin de former quelque belle entreprise contre les Turcs; avec protestation, de ma part, de les servir auprès du Roi en ces quartiers; de leur donner tous mes soins, & de les apuier de tout le crédit que j'avois aquis.

Le sieur della Vallé lui donne quelques lettres pour ses compagnons.

Deux jours après que le Roi fut parti; parce que quand on va sur des routes connues & assurées, un chacun prend sa commodité; les uns devant, & les autres derrière, sans aucune sujétion; je me mis aussi en chemin, sur le soir du Dimanche 13. de Mai, marchant toujours de nuit, comme les autres, pour éviter la chaleur de la saison, qui commençoit déjà à faire d'étranges impressions. Je sai à present, par ma
pro-

propre expérience, qu'il n'y a rien de plus agréable que de marcher la nuit, en quelque-tems que ce soit de l'année, & se reposer le long du jour, toujours à l'ombre & au frais. Il n'y a rien qui contribuë davantage à la santé, sans que l'on doive craindre que le changement d'air y soit préjudiciable, & qu'il la puisse aucunement altérer. Je ne doute point qu'on ne s'en trouvât mieux, si l'on en usoit de la sorte en Italie, où pour un voiage que l'on entreprendra seulement de Naples à Rome en certains tems de l'année, il faut souvent perdre la vie. Et il ne suffit pas de dire, que l'air est peut-être meilleur ici, & que par cette raison on s'y porte mieux; parce que cela n'est point. Mais il est évident, que ces éfets diférens que nous attribuons au changement d'air, ne procèdent simplement que de l'extrême chaleur que nous éprouvons le long du jour au soleil. Et l'on dit ici, comme une vérité constante & vériditable, que si quelqu'un entreprenoit un voiage, & qu'il marchât le long du jour, au moins pendant les chaleurs de l'été, il en mourroit infailliblement, ou bien il en seroit malade à l'extrémité. C'est pour cela que comme ces gens-ci, qui sont dans un mouvement perpétuel; qui sont obligez de voyager en tout tems, & plus pendant l'été, lorsque le soleil fait de plus puissantes impressions; parce qu'alors on va à la guerre, se sont avisez, pour se défendre de leurs violences, de ne marcher que la nuit, contre nos usages, qui ne sont pas fondez sur ces belles expériences, dont ils sont en possession, & qui condamnent notre conduite

Dans les voïages que les Persans entreprennent, ils ne cheminent que la nuit.

foible & languissante, sur des précautions si justes & de si grande importance.

L'ordre
qu'ils
obser-
vent
dans
leur
marche.

L'ordre de leur marche est tel. A l'heure de complies, ou un peu plus tard, & de nuit même, quelquefois après souper, lorsqu'alors on ne tient pas table fort longtemps, l'*Haram*, les chariots de bagage, & ceux qui conduisent les chameaux, se mettent en chemin, & vont les premiers. Une heure après, ou quand il nous plaît, nous les suivions à cheval; doublant le pas, nous les devançons sur la route, & marchons incessamment, jusqu'à ce que le sommeil nous invite à la retraite, en quelque lieu écarté & commode, où sous des arbres, ou auprès de quelque ruisseau, qui coulera agréablement. Là, après avoir préparé le lit, dont je vous ai parlé ci-dessus & que l'on porte dans la valise pour le maître, & pour les serviteurs, leurs capes & leurs grosses couvertures, ou choses choses semblables, on dort tout béré, au moins ceux qui ne se veulent pas déchauffer, jusqu'à ce que le sommeil soit passé, que le bagage soit arrivé, & que le jour commence à paroître. Alors on remonte à cheval, & l'on marche de compagnie avec l'*Haram*, en attendant le lever du soleil, jusqu'à la première retraite, ou auprès de quelque Bourg, s'il y en a, dans les maisons duquel, les uns se reposent, & les autres pour l'ordinaire, dans la campagne, sous de petites tentes, que l'on dresse, & que l'on plie en peu de tems, ou bien auprès de quelque ruisseau, s'il n'y a point de Bourg, & où il se trouvera de l'herbe pour les animaux. Les femmes, & les serviteurs

viteu
déjà
avanc
est li
ma li
l'arm
femm
semb
qu'el
Chie
font
je ne
vent
leme
ont,
com
Ap
ce qu
on s'
Mai
me
rout
où b
de-l
tems
dant
tre s
tin,
mid
si l'
que
& c
ge l
plo
D'a
on
pou

viteurs qui acompagnent le bagage, ont déjà assez pris de repos pour leur faire avancer chemin, au pas des chameaux, qui est lent extrêmement. Mais, selon moi, ma litière est la chose la plus commode de l'armée pour cette sorte de marche. Les femmes du Roi même n'en ont point de semblable. En éfet, je les plains, parce qu'elles sont fort incommodées dans leur *Chiecevè*, ou petits brancards, comme sont tous ceux qui se font dans la Perse; & je ne conçois pas comment elles y peuvent, non pas dormir, mais demeurer seulement. Néanmoins l'habitude qu'elles en ont, leur fait surmonter la difficulté & l'incommodité qui s'y rencontre.

Les
brancards de
Perse ne
sont pas
commodes
des pour
voïager.

Après que l'on s'est campé le matin; parce que dans les lieux suspects & dangereux on s'arrête, & on marche de compagnie. Mais dans ces lieux, où il y a sûreté, comme sont ceux qui se rencontrent sur cette route, chacun va à sa fantaisie, & fait halte où bon lui semble; les uns deçà, les autres de-là. L'un dormira quelque espace de tems, & un autre tout le long du jour. Pendant ce tems-là, les serviteurs n'ont d'autre soin que d'apréter à manger pour le matin, que l'on sert ordinairement devant midi, si ce que l'on a préparé est cuit, ou si l'on a apétit; & pour le soir, toujours quelque autre chose que l'on sert fort tard, & que l'on mange pendant que l'on charge les animaux de bagage, à quoi on emploie ordinairement une bonne heure. D'ailleurs sur le chemin, durant la nuit, on ne manque point de divertissemens pour vaincre le sommeil; parce que vous
pou-

pouvez vous imaginer, lorsqu'une armée passe, le chemin est toujours rempli d'une infinité de gens: desorte que souvent on rencontre de ses amis, avec lesquels on s'entretient; & quand on ne feroit autre chose, que de demander à tous momens, à qui appartient ces chameaux? De qui est cet *Haram*? Le tems se passe si agréablement, qu'à peine on s'en peut apercevoir. Et de cette façon nous arrivâmes à *Firuzcuh*, en quatre ou cinq jours seulement; c'est-à-dire en peu de tems, en comparaison de l'autrefois; parce que les chemins étoient secs & bons, & sans toutes ces bouës que nous avons traversées auparavant.

On fait
civilité
au sieur
della
Vallé,

La premiere retraite que nous fîmes fut dans la ville de *Saru*, dans la maison de ceux-là mêmes qui nous avoient logez en allant, & qui nous atendoient, avec leur civilité ordinaire, dès qu'ils commencèrent à voir s'écarter l'armée; desorte qu'ils nous ouvrirent, incontinent qu'ils nous entendirent fraper à la porte, le matin devant le jour. Après en avoir passé deux autres, où nous nous étions arrêtez à l'autre voyage que nous fîmes; savoir, celle de la forêt, & celle de *Talara-Pestâ*, & marché deux lieuës, nous nous rendîmes à un fort mauvais poste, qu'on appelle *Scirgah*, dans lequel nous n'avions pas logé en allant. La troisieme traite fut de quatre lieuës seulement, à cause des montagnes qu'il nous falut traverser, & qui rendoient le chemin difficile à un point, que les chameauxomboient souvent; desorte que nous étions souvent ocupez à charger & à décharger; & laissant derriere nous le Bourg

Girâ,

Girù, de ces belles & civiles Dames, nous allâmes à *Mioni Kielle*, où nous avons logé une autrefois. Nous terminâmes la quatrième retraite, faute d'un meilleur endroit, auprès de l'un de ces châteaux ruinez, qui sont, comme je vous ai dit, dans le commencement de la vallée, en entrant dans le *Mazanderan* : & ce château ruiné, qui est quelque peu éloigné du grand chemin, sur la cime d'une montagne, se nomme *Aluend*. Le chemin ne fut que de quatre lieues, tout au plus : parce qu'accompagnant les chameaux, on ne peut pas avancer beaucoup; outre que l'armée marche toujours lentement. Mais le lieu où nous nous reposâmes, ne pouvoit pas nous être plus avantageux, à cause de l'herbe & de l'eau qui s'y trouve sur le penchant de la vallée, au-delà de laquelle, sur une petite montagne, on avoit élevé plusieurs tentes noires, qui appartiennent aux Arabes; mais de ceux qui demeurent dans le *Mazanderan*, qui se rendent pendant l'hiver, dans les bourgs & villages; & l'été dans la campagne, avec leurs troupeaux, pour les faire paître à l'ombre des montagnes.

D'abord que notre pavillon fut dressé, quelques femmes, fort afables & fort civiles, à leur ordinaire, s'y rendirent de ces tentes, présentèrent à Madame Maani quelque laitage, & d'autres choses à manger; & comme elle est naturellement bienfaisante & curieuse, après les avoir régalingées, & contraintes de rester pour dîner avec nous, sous notre pavillon, elle voulut les accompagner dans leurs tentes, afin d'en considérer de plus près la structure. Je lui fis com-

Il me
que les
lieux par
où il
passé.

Curios
sité de
Madame
Maani.

pa-

pagnie jusques-là; & dans le fonds de la vallée, que nous traversâmes, je trouvai auprès d'un ruisseau quantité d'absinthe sauvage, que je n'avois pas encor vûe dans la Perse, & plusieurs autres plantes odoriférentes & curieuses, qui me sont inconnues.

Civilité
de quel-
ques
femmes
Arabes
envers
elle.

Etans arrivez dans une tente fort propre, remplie de toute sorte de marchandise, & de meubles, jusqu'à des tapis; mais grossiers, comme pour de pauvres gens, & qui appartenoit à la personne qui nous conduisoit, tous les autres y acoururent pour nous voir, principalement les femmes. Mais nous n'y fûmes pas plûtôt entrez, qu'on nous obligea de manger derechef; parce que loger, selon leur coûtume, comme on dit ici, ou recevoir visite, sans presenter la collation, seroit une incivilité qu'on ne pardonneroit jamais. O qu'Horatio Pagnano vivroit content en ces quartiers! Mais je me trompe; parce qu'il n'y a point de vin, & que l'on n'y boit que de l'eau. Je me trompe encor néanmoins; car quoi que dans la campagne, parmi les Mazanderanites, on ne boive que de l'eau, toutefois il est constant que dans les villes, dans l'armée, & par tout ailleurs, avec les *Chizilbaschi*, on y boit de très-excellent vin, qu'il y en a toujours quantité; & souvent même on tient table depuis le matin jusqu'au soir, dans un épanchement de vin extraordinaire, où celui qui en boit davantage est estimé le plus galant homme. Mais je vous assure que je n'y ai pas aquis grande réputation; parce que je n'en bois jamais, excepté quelquefois, lorsque je me rencontre avec le Roi, je ne puis me
dis.

dispenser avec honneur d'en boire dans sa tasse.

Mais sans parler davantage de tout cela, les femmes de ce païs nous présentèrent une chose entr'autres qui m'agréa fort; savoir, un fromage de petit lait, recuit & caillé une seconde fois, que l'on avoit mis en piéces avec une cuillere, en forme de crème sèche & épaisse, dans une liqueur douce, qu'ils apellent *Dusciab*, & dont les Orientaux se servent souvent dans leurs ragoûts ordinaires. Je croi que cette liqueur se fait comme le vin doux que nous cuisons; & je croi même que ce n'est rien autre chose que du vin cuit; mais en cela différent, & meilleur que le nôtre; que la couleur en est plus belle, & qu'il n'a pas ce goût de médecine & de fumée, inséparable du nôtre. On nous régala de ce délicieux metz, & de plusieurs autres sortes de viandes grossières, mais excellentes, & principalement d'un certain sucre, que l'on ramasse, & que l'on mange dans le Mazanderan, comme il vient naturellement des cannes; c'est-à-dire grossier, & un peu rougeâtre, dont nous mangeâmes en la compagnie d'environ vingt Dames ou Damoiselles. Elles me firent souvenir, tant par leur beauté, que par leur civilité, & complaisance dans la conversation des Bergères & des Nymphes d'Arcadie, si fameuses parmi les Poètes; parce qu'au moins, en bonne grace & courtoisie, elles ne surpassoient pas celles de Mazanderan.

Cette conversation étant finie, avec plusieurs complimens réciproques, des paroles

Elles
régalèrent le
sieur
della
Vallé, &
Madame
Maani.

les très-obligeantes , & avec quelque régal d'écharpes , de voiles , & d'autres galanteries , que Madame Maani leur fit à toutes ; nous retournâmes à notre pavillon , où après avoir chargé les chameaux , nous marchâmes presque toute la nuit ; de sorte qu'après avoir fait quatre autres lieux au - delà du *Manzanderan* , nous arrivâmes à *Firuzcuh* , & y demeurâmes pour y faire la cinquième & dernière pose.

Il étoit plus d'une heure devant le jour , du vendredi 18. de Mai , lorsque nous arrivâmes à *Firuzcuh* : mais nous trouvâmes que la maison de ceux chez qui nous avions logé l'autrefois étoit occupée , comme toutes les autres , par divers particuliers ; de manière que nous nous vîmes frustrés de nos espérances : parce qu'en effet on nous dit que ce logis étoit occupé par une Begum , cousine du Roi , & fille de ce Roi *Ismaël II.* pour ainsi dire , lequel , depuis la mort de *Thamasp* son pere , ne régna qu'un an seulement , & fut massacré , auquel succéda le Roi *Muhammed Choda bendé* son cadet , & pere du Roi *Abbas* , qui vit glorieusement aujourd'hui.

Rencon-
tre d'une
cousine
du Roi
de Perse.

Cette Begum étoit encor dans les flancs de sa mere , lorsque le Roi son pere fut tué. Ainsi , selon la réputation que j'ai faite , elle doit avoir environ cinquante ans , quoiqu'elle soit fraîche , & dans un embonpoint louïable. Etant encor jeune , elle fut mariée à un certain *Soliman Chan* , qui a été quelque espace de tems Gouverneur de la ville de *Cazuin*. Mais à present il est prisonnier dans la même ville , pour quelques crimes dont on le charge , & dans la

dis-

disgrace du Roi depuis long-tems. Elle étoit donc allée à *Ferhabad*, pour supplier le Roi, ou qu'il rendit la liberté à son mari, & qu'il le délivrât de la prison, où il le captivoit depuis tant de mois, ou qu'il lui permit de répudier ce mari, & peut-être d'en prendre un autre; parce qu'encor que dans l'Orient de semblables femmes soient avancées en âge, elles n'ont point de honte néanmoins de se marier nouvellement. Sur la réponse que le Roi lui fit, que quand il seroit à *Cazuin* il termineroit ses affaires; elle s'en retournoit alors à *Cazuin*, avec les autres, où elle demeueroit ordinairement. Mais parce qu'on nous assura qu'elle vouloit partir à la pointe du jour, nous y demeurâmes dans cette espérance, & nous couchâmes tous vêtus; Madame Maani dans sa litière, & nous autres sur nos couvertures, que nous avions étenduës par terre, en un endroit qui nous sembla le plus commode, & qui n'en étoit pas fort éloigné. Et un peu devant le jour, au moment qu'elle se mit sur le chemin, nous entrâmes dans la maison d'où tout ce train étoit sorti, afin de nous reposer & d'y dormir plus commodément.

La ré-
lution
auprès
du mé-
me Roi.

Pendant que nous préparions les lits, un vieillard, qu'ils appellent *Lala*; c'est-à-dire, le Gouverneur de la *Begum*, entra dans la chambre avec deux femmes, disant que leur Maîtresse y avoit perdu une bague, & qu'ils la desiroient chercher; parce que cette perte seroit très-sensible à la *Begum*, & qu'elle s'étoit arrêtée exprès en chemin, avec ses chameaux & son bagage, en attendant l'effet de leurs soins & de leur dili-

gence. De manière que pour lui rendre service, nous les aidâmes aussi à chercher, & renversâmes toute la chambre, mais inutilement; si bien qu'ils s'en retournèrent fort affligés; principalement une, qui étoit esclave, & qui craignoit sans doute d'en être châtiée. Pendant ce tems-là, nous nous défabillâmes, pour nous reposer & dormir tout de bon.

Nous ne fûmes pas plutôt au lit, que le vieillard retourna une seconde fois, & nous dit que la *Begum* nous suplioit d'excuser l'incommodité qu'elle nous donnoit; mais que cette bague, quoiqu'elle ne fut pas d'un prix extraordinaire, elle avoit néanmoins été faite en certain tems de la lune, que les Mahométans observent avec de certaines superstitions; c'est pourquoi elle l'estimoit infiniment, & qu'elle lui étoit utile; partant qu'elle nous prioit de lui permettre d'entrer dans la chambre, & qu'elle desiroit la venir chercher elle-même. Je vous avouë qu'alors j'étois acablé de sommeil. Néanmoins quand il s'agit de rendre service à des Dames, & principalement de cette qualité, il faut que le sommeil, & quelque autre chose que ce soit, cède généreusement. Je pris donc aussi-tôt mes habits, je me retirai dans une autre chambre; parce qu'en ces quartiers les femmes ne se laissent pas voir volontiers aux hommes. En même-tems la *Begum* entra, avec ses femmes; mais je croi que cette bague ne lui servit que de prétexte, parce qu'elles ne se mirent pas trop en peine de la chercher, & qu'elle ne venoit seulement que pour nous voir par curiosité, sur ce que ces fem-

Elle la
vient
cher-
cher el-
le-mê-
me.

femmes lui avoient raporté que nous étions étrangers, & tous gens de bonne mine, & moi particulièrement, qui avois de grandes moustaches à la mode des Persans, chose qu'ils estiment beaucoup. Et peut-être qu'ils s'étonnoient, comme il arrive souvent, même en nos quartiers, à de certains nigauds, qui n'ont jamais rien vû que leur país, & qui se persuadent qu'il n'est rien dans le monde qui lui soit comparable, de trouver en des personnes étrangères des choses qu'ils estiment le plus.

La *Begum* entra donc dans la chambre, & passa tout le tems en complimens & en conversation avec Madame Maani; & contractèrent ensemble une amitié, qui a continué depuis, & qui s'augmenta dans Cazuin. Elle lui recommanda seulement, fort sérieusement, que si elle trouvoit cette bague de la lui porter à Cazuin; & surtout qu'elle ne manquât pas de lui donner avis de son arrivée, afin de se voir & s'entretenir plus particulièrement. Elle se retira enfin, & prit congé de nous, en des termes très-civils, & très-obligeans, pendant que l'esclave se desespéroit; parce qu'il lui sembloit de mauvaise grace de m'avoir fait lever du lit, moi qui étois, selon eux, de si bonne mine, & qui avois de si belles moustaches; & sans diférer davantage, nous nous couchâmes derechef pour tâcher de dormir.

Le Roi n'étoit pas encor arrivé à *Firuz-cuh*; & on ne savoit pas même quand il y arriveroit. Mais sur les assurances que l'on me donna, que la chasse se faisoit dans une vallée, entre de certaines montagnes, éloignées

Elle fit
grande
amitié
avec
Madame
Maani.

Le fleur
de la
Vallé
conti-
nué son
chemin.

gnées du grand chemin, à deux lieus ou environ de *Firuzcuh*; j'en partis le Dimanche vingtième de Mai pour me rendre en cet endroit. J'y fis dresser mes pavillons; je veux dire au milieu de la campagne, dans un endroit que l'eau & le fottage rendoient fort commode & avantageux, & qui étoit sur la route, à moitié chemin de *Firuzcuh*, & du lieu de la chasse. Mais on ne savoit pas quel chemin le Roi tiendroit pour s'y rendre. Je me campai donc en cet endroit, fort commode, proche de la chasse, & d'où j'étois assuré que je verrois le Roi. Je fis dresser mes tentes sur le bord d'une rivière, qui coule auprès d'un hameau de trois ou quatre maisons seulement, qu'ils nomment *Nimevan*. Et parce qu'il y avoit toutes les apparences que je demeurerois plusieurs jours en cet endroit, je fis dresser, pour la première fois, ma maison de toile toute entière; c'est-à-dire, tous mes pavillons, grands & petits, dont je formai une cour, une sale, une chambre, avec son anti-chambre, une galerie, avec les autres lieux nécessaires; & de cette façon, je me résolus d'attendre le Roi dans ce nouveau Palais, le plus commodément qu'il me seroit possible. Mais j'oubliois de vous dire, qu'avant de quitter *Firuzcuh*, nous fûmes assez heureux de trouver la bague de la *Begum*, qui n'étoit simplement qu'une turquoise carrée, en forme de table, au milieu de deux petits rubis. Néanmoins Madame *Maani* la prit, & la conserva avec beaucoup de soin, afin de la lui remettre entre les mains, aussi-tôt après que nous serions arrivez à *Cazuin*, quoiqu'elles'éton-

La bague de
la *Begum* se
trouva
en la
chambre
de
Madame
Maani.

nât

tât fort qu'une personne de qualité se mit tant en peine pour une chose de si peu de valeur, à moins que ce ne fût en vûe de cette superstition, dont on nous avoit parlé.

Le vingt-deuxième de Mai, je me résolus d'aller un peu voir le lieu de la chasse, & par occasion, de rendre visite à *Effendiar Beig*, qui y étoit arrivé, à ce que l'on me dit, pour y faire préparer les choses nécessaires, & à *Muhammed Saleh Beig* aussi, frère du Vizir de *Mazanderan*, qui s'y étoit rendu avec lui. Pour aller de mon pavillon en cet endroit, il falloit traverser une montagne fort difficile, sur laquelle il n'y a point de route, qu'une certaine ouverture très-étroite de la même montagne, par où entre des morceaux de rochers inégaux, un gros ruisseau coule avec impétuosité. Sa chute fait un bruit extraordinaire; & c'est celui-là même qui passe au pié de notre logement, dont je vous ai parlé; desorte que pour s'y rendre, il faut nécessairement marcher dans ce ruisseau, la longueur de la portée d'un coup de fusil. Je vous assure que ce trajet sembleroit fort difficile & fort dangereux à ceux qui ne l'auroient jamais fait. Néanmoins il y a sûreté; & même les gens de pié y vont ordinairement; parce qu'il n'y a point d'autre chemin. Mais lorsque les eaux sont grosses, il est impossible d'y passer, non pas même à cheval. Après avoir traversé cette montagne, l'on trouve une vallée fort agréable, d'une belle longueur, fermée de montagnes tout à l'entour, & qui est bornée d'une petite prairie, qui a environ deux milles de tour, & dans une si belle si-

tuation, qu'outre qu'il semble que la nature ait pris plaisir à la disposer ainsi en rond, en forme de théâtre, elle est très-étroitement environnée de montagnes.

Le Roi de Perse n'a point de meute de chiens pour les grandes chasses.

Le Roi donc avoit ordonné de la chasse en cet endroit; & pour relancer de toutes les valées, & de toutes les montagnes des environs, les bêtes fauves, que l'on y avoit conservées depuis si long-tems, il avoit fait conduire de tout le pais circonvoisin, & des environs de Mazanderan, plusieurs milliers d'hommes; parce que dans l'Orient ces sortes de gens y font l'office de limiers, & d'autres chiens de chasse. En un certain endroit, où la valée est un peu couverte, il avoit fait faire une haie de branches d'arbres, aussi forte qu'une muraille, & de la longueur d'une montagne à l'autre, pour fermer cet espace qui les sépare, que je vous ai spécifié, & si haute, qu'un homme à cheval n'y peut atteindre de la main, afin que les animaux ne pussent se sauver de ce champ de bataille, & se répandre deçà & delà. Entreprise certainement très-curieuse, & qui avoit occupé grand nombre d'hommes l'espace de plusieurs jours.

Il ne se sert que d'hommes pour relancer les bêtes.

Ce fut par ce moien-là que les bêtes fauves furent contraintes de se rendre dans ladite prairie, tant par ces chasseurs, qui les relançoient incessamment, & le peu d'espace de la valée fermée de tous côtez, que l'épouvente que leur donnèrent sur les routes ces mêmes chasseurs, dont la valée devoit sans doute être couverte. Et afin qu'elles ne s'écartassent pas sur les montagnes, au moins sur le penchant de celles qui

qui environnoient cette prairie, on y avoit tendu tout à l'entour de gros filets de corde, une fois plus hauts que les haïes, que l'on avoit élevez & atachez sur des pieux; de manière qu'il n'y avoit point d'animal, pour vîte & leger qu'il fut, qui pût sauter par-dessus.

Je sai que l'on envoïa de Ferhabad trois cens charges de chameaux de ces filets. A la vérité tous n'y servirent pas; car la prairie n'étoit pas si spacieuse, qu'il n'y en eût de reste, & qu'une partie ne fût inutile; néanmoins vous pourrez juger, par cette quantité, que ces préparatifs étoient dignes d'un Roi. Ce Prince, sans doute, devoit paroître au milieu de ce champ de bataille, avec ceux de sa suite, tuant de sa main les animaux qui se presentoient à lui, avec l'épée ou l'arquebuse, ou les prenant en vie, pour leur charger les oreilles de plaques d'or, sur lesquelles son nom étoit gravé, ou de quelqu'autres marques semblables pour les reconnoître, & ensuite leur donner la liberté, comme ils ont accoutumé de faire très-souvent. Quelquefois même il s'est rencontré, en de semblables chasses, que des animaux se sont rendus entre les mains des chasseurs, qui portoient les chiffres du Roi *Tahamasp*, du Roi *Ismael Sofi*, & de plusieurs autres très-anciens, & qui avoient plusieurs fois passé par les mains des Rois; ce qui est assurément quelque chose de curieux & de galant.

Et afin que les femmes en eussent le divertissement, ils avoient exprès bâti une maison pour elles; c'est-à-dire, une gale-

rie fort longue, sur une des montagnes voisines, au-delà des filets à un endroit fort élevé, qui commandoit sur toute la prairie, & chargée de croisées sur le devant d'un bout à l'autre, fermée de jaloufies, d'où elles pouvoient voir facilement, & tuer même de ces animaux à coups d'arquebuzes, dont elles se servent avec beaucoup d'adresse, particulièrement lorsque les hommes se trouvent dans le pré: mais quand ils n'y sont pas, elles montent franchement à cheval, & donnent des preuves de leur dextérité, avec l'épée & les flèches.

Effendiar Beig, qui avoit l'intendance de toutes ces choses, me les montra avec beaucoup d'assiduité, & m'assura en même-tems, qu'il avoit fait bâtir en deux jours seulement l'appartement des femmes, qu'il me fit voir par dedans. Selon moi, c'étoit beaucoup, parce qu'il étoit fermé de murailles, tout à l'entour, & couvert de bonnes solives, avec des planchers en forme d'une plate-forme carelée par-dessus; & enfin tout ce qui en dépendoit, & ce qui étoit nécessaire: mais la quantité d'ouvriers, qui ne sont pas moins prompts à obéir, qu'à travailler, jointe à la facilité de trouver les matériaux nécessaires, produit toutes ces merveilles. La maison fut achevée précisément ce soir-là. C'est pourquoi *Effendiar Beig*, frère du Vizir, & tous les autres, qui étoient en cet endroit pour travailler, & les servir, & tant d'autres aussi qui étoient venus pour chasser, & qui s'étoient répandus çà & là par la vallée, de même que ces Messieurs, qui avoient fait

fait dresser leurs pavillons proche la prairie, se retirèrent tous au pié de la vallée, auprès du passage le plus étroit du fleuve, & laissèrent entièrement libre tout le reste du país d'au-dessus, de même que le pré, sans permettre que personne y entrât : parce que comme le Roi étoit sur le point de venir avec ses femmes, & qu'on ne savoit pas quand il arriveroit, il falloit nécessairement agir de la sorte; puisqu'où les femmes du Roi se rendent, il n'est pas de la bienséance, ni même permis qu'aucun homme s'y rencontre.

Les hommes ne se rencontrent jamais avec elles en même endroit.

Puisque l'occasion s'en présente, je vous décrirai la marche de l'Haram, qui est assurément quelque chose de curieux. Les femmes du Roi partent toujours de nuit, de peur d'être vûes; & si elles marchent sans le Roi, elles vont toujours dans des brancards sur des chameaux, ou deux sur chaque chameau, ou bien une seule d'un côté, avec une cassette de l'autre, qui sert de contrepoids; mais leurs brancards sont toujours fermés & couverts, comme ceux de toutes les autres femmes. Et lorsqu'on charge les brancards sur les chameaux, les muletiers les mettent toujours à vide; & en cet état on les confie aux eunuques, qui font monter les femmes dedans, hors de la vûe des muletiers, qui se retirent à part.

L'ordre de la marche de l'Haram du Roi.

Cette cérémonie est nouvelle, & ne se pratique que depuis peu; parce qu'auparavant, les muletiers les aidoient eux-mêmes à monter dans ces brancards : en effet, elles n'avoient point de réserve pour eux. Mais à présent le Roi ne veut plus que les

muletiers s'aprochent des femmes. Parce que comme une fois il marchoit de nuit avec l'armée tout seul à cheval, & sans se faire connoître, selon sa coûtume, il trouva un chameau du train des femmes, avec sa charge, qui penchoit d'un côté: desorte que criant & apellant le muletier, afin qu'il empêchât un plus grand desordre; ce compagnon ne parut jamais. Si bien que le Roi même, touché de compassion, descendit de cheval, prêta l'épaule, afin de pousser le brancard à sa place, & le rétablir dans sa juste proportion. Mais trouvant que le brancard étoit plus pesant qu'il ne devoit être, & à la fin y prenant garde de plus près, il s'aperçût que le muletier passoit doucement le tems dans le brancard avec la Dame, sans se mettre bien en peine de celui à qui il faisoit affront, ou si la charge romboit, ou si le pauvre chameau s'estropioit. Alors le Roi se mettant en colère, ne pût pas se déguiser davantage, & se fit incontinent reconnoître pour Roi: & aiant apellé de ses Officiers, il fit couper la tête au muletier, & à la Dame, au même endroit, sans autre forme de procès; & châtia exemplairement, & rigoureusement le grand muletier, pour le peu de soin qu'il avoit eu de veiller sur la conduite des autres, & pour s'être servi de gens, dont la probité & la fidélité ne lui étoient pas connus.

Depuis ce tems-là, il n'a pas voulu que les muletiers, puisqu'il se trouve des Dames qui en font leurs galants, & qui n'ont point d'indifférence pour eux, se mêlassent désormais d'autre chose; que de charger & de

de décharger les brancards, quand ils seroient vides. Et en même-tems il ordonna, que les eunuques seulement seroient destinez au service des femmes, & qu'eux seuls les aideroient à monter dans leurs brancards. Mais lorsqu'elles marchent de compagnie avec le Roi, elles vont toujours à cheval, bien armées, & le voile levé; & alors le Roi, qui ne veut être acompagné en ces occasions que de ses eunuques seulement, se met au milieu de cette troupe, & continuë toujours son chemin de la sorte, railant & chassant incessamment; & soit qu'elles fassent voiage seules, ou avec le Roi, leur marche est toujours ordonnée de la sorte.

Un quadrille d'eunuques les précède toujours d'une lieüe, lesquels, soit de nuit ou de jour, obligent ceux qui se rencontrent sur la route de s'en écarter. Et si par hazard ils arrivent de jour en quelque bourg ou village, ils contraignent tous les hommes d'en sortir, & de fuir bien loin, ou de se retirer dans des chambres secrètes, de peur d'être vûs; parce que si quelqu'un se rencontroit sur le chemin, où les femmes du Roi passeroient, on le feroit incontinent mourir, sans autre formalité, dans cette pensée qu'ont tous les Levantins, qu'on ne peut pas commettre un plus grand crime, soit envers le Prince, ou quelque particulier, que de voir une de ses femmes démasquée. Après ces misérables circoncis, le rebut du genre-humain, qui dépeuple les chemins, les champs & les Provinces entières, & qui ont pouvoir de battre, de blesser, & de tuer même, s'il est nécessaire,

Il est très-dangereux de se trouver sur le chemin, lorsque l'Haram du Roi y passe.

Les gardes du Roi, qui l'accompagnent, en écartent ceux qui s'y rendent,

faire, & qui par conséquent se font craindre d'un chacun; l'*Haram*, avec les eunuques, paroît dans les brancards, s'il est seul, comme je vous ai dit, ou à cheval, si le Roi y est, & une autre lieue après l'*Haram*, où vous remarquerez que les lieues se mesurent par le tems; une escouade de soldats vient après, lesquels s'appellent *Jasacci*; c'est-à-dire, gardes du Roi, ou chose semblable, qui ont soin de faire derrière l'*Haram*, ce que les eunuques font, lorsqu'ils le précèdent; savoir, de ne point permettre que personne marche devant eux, de quelque condition qu'elle soit. Ceux-ci, dans leur fonction, sont beaucoup plus autorisez que les autres; & pour marque du rang qu'ils tiennent, ils portent sur le front une flèche toute droite atachée au turban, qui est toujours accompagné du *Tag*, la pointe de laquelle est fichée dans le turban, & les penes élevées en haut: & leur commandant, qu'ils appellent *Jasaccibasci*, & qui est une personne de considération, la porte ordinairement toute d'or. Mais retournons maintenant à mes affaires particulières; parce que la digression est achevée, & je croi même qu'elle n'aura pas été inutile.

Sur les assurances qu'on me donna que le Secrétaire *Agamir* étoit arrivé, & qu'il s'étoit campé à quelque distance de mon pavillon, je le fus voir le dernier jour de Mai, & pour lui rendre visite, & pour apprendre de lui quelque nouvelle du Roi. Je le trouvai presque seul, parce qu'il avoit déjà envoyé l'*Haram*, avec toute sa famille à *Cazuin*; mais sous un de ces petits pavil-

lons.

lons modernes, qu'ils appellent *Scervanli*; c'est-à-dire, de ceux dont on se sert ordinairement dans la Province de *Scervan*. Parce que le pais est fort froid, & toujours chargé de néges & de pluies, la simple toile ne suffisant pas pour s'en défendre, ils les garnissent de feultre par-dehors jusqu'à terre, dont le haut est soutenu sur des cintres faits de cercles de bois fort déliez; parce que les seules cordes ne suffiroient pas à cette pesanteur.

Agamir avoit deux Gentilshommes de condition avec lui; mais après quelque petite conversation ils se retirèrent, & nous demeurâmes seuls. Alors, sans perdre de tems, qui ne nous fut pas moins favorable, que ce lieu situé à l'écart où il s'étoit retiré exprès, afin de se soustraire à l'importunité de quantité de gens, qui m'y rompent incessamment la tête, d'une infinité de différentes affaires, qu'ils lui proposent; nous commençâmes à nous entretenir de mille choses curieuses & importantes. Il me dit, entr'autres choses, que l'Ambassadeur d'Espagne venoit, & qu'on l'avoit assuré qu'il n'étoit pas en fort bonne intelligence avec les Peres Augustins Portugais d'*Hispanhan*, & principalement avec le Pere Melchior des Anges, Résident du Roi d'Espagne, & Prieur aujourd'hui de ce Convent. Mais l'*Agamir* s'en étonne fort; & en éfet, après ce qu'il m'en a dit, cet Ambassadeur ne passe dans son esprit que pour un extravagant; parce que l'*Agamir* soutenoit que le Pere Melchior avoit rendu de bons services depuis plusieurs années, & qu'il s'étoit montré

Le lieu della Vallé s'entre-tient de plusieurs choses avec le Secrétaire.

fort

fort zélé pour les intérêts du Roi de Perse, & de l'Ambassadeur même. Il me témoigna qu'il n'agréoit pas le procédé de l'Ambassadeur, qui avoit envoieé un courier à *Ferhabad*, avec ordre de ne lui point donner les lettres, comme s'il lui étoit suspect; mais de les mettre entre les mains du Roi: que pour cela le courier avoit attendu plusieurs jours, sans pouvoir avoir audience, & qu'il retourna à son maître l'Ambassadeur, sans aucune réponse. Il me parla ensuite des Anglois; mais je lui fis voir clairement que l'affaire dont il s'agissoit n'étoit d'aucune considération; parce qu'outre qu'on doutoit qu'ils fussent avouez dans leur Ambassade, qu'on croïoit que cette commission fut feinte & suposée, comme les Portugais prétendoient l'avoir découvert par des lettres interceptées qu'on leur adressoit: c'est que quand bien elle auroit été véritable, & qu'ils se fussent rendus en cette Cour, par ordre de leur Roi, ils n'auroient pas fait sans doute de grands progrès dans la Perse: parce qu'ils n'avoient pas d'argent, & qu'ils n'en portoient pas, selon les preuves évidentes qu'ils en donnèrent; mais seulement des marchandises, en petite quantité, & si peu estimées, qu'elles n'avoient presque point de debit dans la Perse: & l'avantage qu'ils en tiroient, étoit de si petite conséquence, qu'en échange de ce qu'ils apportoient, ils ne pouvoient enlever que très-peu de soie. *L'Agamir* me témoigna qu'il concevoit bien cette affaire; que le Roi ne l'ignoroit pas, & qu'il n'avoit pas beaucoup d'inclination pour les Anglois, après

les marques qu'il en laissa la dernière fois, par les défenses qu'il fit qu'on ne leur donnât point de soie, & qu'on ne leur permit pas d'embarquer celle qui leur fut confiée l'année passée dans *Hispahan*, s'ils ne la paioient auparavant, ou qu'ils ne missent à terre des marchandises de leurs vaisseaux, de semblable valeur. Il me dit enfin, que l'intention du Roi étoit que toute la soie allât en Europe, & qu'elle ne passât jamais par la Turquie.

Je lui repliquai, que pour faire réüssir ce dessein, avec intention de braver les Turcs & de les incommoder, il auroit falu engager les François de venir jusques dans la Perse, & que sans eux on ne faisoit aucun progrès; parce que c'étoit eux seulement qui portoient au Levant la plus grande partie de l'argent comptant, comme tout le monde savoit qu'il se pratiquoit dans *Alep*, & aux autres ports. J'ajoutai encor, qu'à present l'ocasion étoit très-favorable, par l'incivilité qu'ils avoient commise dans Constantinople envers l'Ambassadeur de France; & qu'en cette conjoncture peu s'en falut qu'ils ne rompissent cette aliance, & qu'ils ne vinssent dans la Perse pour y prendre la soie dont ils avoient besoin; & d'autant plus volontiers, qu'ils avoient reçu nouvelles de ce qui s'étoit passé ici avec les Anglois, & du favorable acueil que le Roi faisoit à tous les Chrétiens, dont j'avois particulièrement informé l'Ambassadeur de France, qui réside à Constantinople, & que je considère comme mon Seigneur, & le meilleur de mes amis, en faveur duquel je puis dire, parce

Et certainement bien il seroit avantageux à la Perse d'appeler les François.

que

que je le fai positivement, que comme il desire passionnément que son Roi rompe avec les Turcs, il ne pousse pas cette affaire au Conseil de France, avec moins d'ardeur & de zèle, que je la sollicite envers lui à Constantinople.

Le sieur della Vallé a parole que le Roi y seroit leur condition bonne.

Portugais soupçonnez de la mort du Résident d'Angleterre.

Agamir me témoigna & m'assura, que si les François se rendoient dans la Perse, le Roi les recevoit, avec toutes les marques de bienveillance qu'ils pourroient désirer, & qu'il feroit leurs conditions très-honorables, & très-avantageuses; desorte que j'espère, avec la grace de Dieu, qu'un jour je serai assez heureux d'avoir peut-être contribué à la perfection de cette affaire.

Il me parla ensuite de la mort du Résident d'Angleterre, *Edouard Conroke*, de laquelle on avoit reçu des nouvelles très-certaines, qu'il avoit rendu ce tribut à la nature, sur les mers de la Perse, vers *Ormuz*, où il étoit allé joindre & recevoir les vaisseaux de sa nation, qui venoient cette année chargez de marchandises; & l'on assuroit que sa mort, de même que celle de quelqu'autres de sa suite, avoit été violente, & qu'ils avoient été empoisonnez; mais que les auteurs en étoient inconnus, & que l'on en parloit diversement, de la façon que le poison avoit été préparé; sur quoi je dis librement mon sentiment, tâchant néanmoins d'en rendre coupables les Portugais, qui en étoient soupçonnez avec beaucoup de fondement. Mais je soutenois, qu'outre que l'on ne pouvoit pas douter, sans injustice, de l'énormité du fait; ce seroit, selon moi, une grande foiblesse, si les Portugais, pour avoir mis à mort

ce Résident d'Angleterre, & tous ceux de sa suite, croioient empêcher le commerce de cette nation, & s'oposer à leur arrivée dans la Perse; puisqu'il est certain que pour huit ou dix, & vingt Anglois qu'ils auroient assassinés, il en resteroit toujours assez dans le monde pour continuer ce négoce, dont les Rois d'Angleterre & de Perse avoient nouvellement ratifié le traité. Que ce seroit même une belle occasion à l'une & à l'autre nation d'exercer contre eux quelque hostilité, pour les punir de leur infidélité, & des excès commis en la personne de ce Ministre.

Enfin nous parlâmes long-tems ensemble des Cosaques, & du progrès que j'ai toujours crû que l'on devoit & que l'on pouvoit faire par le moien de leur union. Je l'informai de toutes ces choses, dont j'avois déjà entretenu le Roi, & de plusieurs autres encor que je lui rapportai fort clairement; & dans toutes leurs circonstances, parce qu'il eut la curiosité de les vouloir entendre, m'interrogeant souvent, répondant, discourant exactement, & avec soin, sur tous les chefs que je lui proposois. Entr'autres choses je lui prouvai, par des raisons invincibles, la facilité qu'il y avoit de se rendre les maîtres de Trébizonde sur le Turc, & de plusieurs autres places, qui aprochent davantage la mer noire, & les frontières de la Perse; si le Roi, avec une armée du côté de la terre, favorisoit l'entreprise, & qu'il conservât, avec de bonnes garnisons, les postes dont les Cosaques se feroient rendus maîtres sur les Turcs du côté de la mer, & qu'ils met-

Le sieur
della
Vallé
porte
fort les
intérêts
des Co-
saques.

troient

troient entre les mains des Persans , dans l'impuissance où ils seroient de pouvoir conserver les conquêtes qu'ils feroient, n'étans presque capables que de les faire simplement , à cause de leur petit nombre ; qu'ils courent incessamment les mers ; que toutes leurs forces consistent en leur armée navale , & que leur retraite est trop éloignée de l'autre côté de la mer : choses que l'*Agamir* témoigna qu'il entendoit , & qu'il concevoit parfaitement.

L'avantage que l'on peut tirer de leur union pour le commerce.

Je lui dis encor , que non-seulement cette union des Cosaques étoit avantageuse pour faire la guerre aux Turcs ; mais aussi très-utile pour le commerce , & pour envoyer les soies en Europe , sans les faire passer par la Turquie , selon l'intention du Roi. Que le chemin en étoit plus court , plus facile & plus assuré que celui d'Alep , & que tous les autres que l'on se pouvoit imaginer ; parce que toutes les Provinces de la Perse , qui produisent grande quantité de soie , sont sur les côtes de la mer noire , & que l'on y peut embarquer immédiatement toutes les soies , sans faire ces grands voyages par terre avec tant de déponse , comme on avoit acoutumé , lorsqu'on la transportoit en Alep , ou sur les bords de la Mer Oceane , au-delà d'Ormus , où les Anglois la venoient prendre. Et quand les marchandises sont chargées , on croise la mer noire , qui est petite , en dix , & quinze ou vingt jours tout au plus , en beaucoup moins de tems que l'Océan ou la Méditerranée. Parce qu'on ne peut traverser l'Océan qu'en huit ou dix mois , & plus ; & la Méditerranée , qu'en deux ou
trois

trois tout au moins, quoiqu'on n'aille qu'à Marseille, qui est le port le moins écarté. Outre que le passage de l'un & de l'autre est dangereux, & qu'on ne peut l'entreprendre sans risquer beaucoup, tant à cause des tempêtes, qui s'élevent pendant une si longue navigation, que parce que ces mers sont ordinairement couvertes d'une infinité de Corsaires & de Pirates, qui les courent incessamment. Au contraire, l'on passe facilement la mer noire, avec un peu de vent favorable, sur laquelle on n'a que les Turcs à combattre, & qui n'y sont pas fort à craindre, depuis que ces mêmes Cosaques s'en sont rendus les maîtres, & qu'ils leur donnent la chasse dans toutes les occasions. En effet, ils se sont déjà aquis tant de crédit sur cette mer, que les vaisseaux Turcs n'osent plus paroître. Que la mer noire étant passée, la soie étoit aussi-rôt, & immédiatement en Europe, & dans le país où on la debitoit; savoir, en Pologne, qui en consommeroit une quantité extraordinaire, d'où elle seroit distribuée par toute l'Allemagne, en Moscovie, & en d'autres Provinces circonvoisines, qui l'alloient chercher à present en des país bien plus reculez, & qui l'achetoient plus cher des Anglois, des Flamans, & des autres marchands étrangers, qui la portoient en ces quartiers, & qui en tiroient des avantages très-considérables.

L'Agamir prit grand plaisir à m'entendre discourir de la sorte; & témoignant qu'il desiroit en entretenir le Roi, il me demanda si je lui en avois parlé. Je lui dis que j'avois dit une grande partie de ces choses

au

au Roi; mais non pas toutes; & que je ne manquerois pas, en d'autres occasions, de l'informer de celles qui restoient, & de tous les sentimens de mon cœur sur ce sujet. L'Agamir m'assura que le Roi Abbas étoit en bonne intelligence avec le Roi de Pologne, & qu'ils s'écrivoient réciproquement, d'où il concluoit que l'affaire en question étoit d'autant plus facile. Enfin, après plusieurs civilités, je pris congé de lui, & en même-tems il me promit que le Roi ne seroit pas plutôt arrivé au lieu destiné pour la chasse, que lui-même, & le Vizir de *Mazanderan*, qui venoit avec le Roi, ne manqueroient pas de m'en donner avis. De manière, mon cher Mario, que vous savez à présent, avec combien de zèle & de ferveur je cherche incessamment les occasions de faire la guerre aux Turcs, me servant, tantôt des armes d'Ajax, & tantôt de celles d'Ulysse, selon que le tems & les occasions, qui se présentent à moi de jour en jour, l'exigent. Je desirerois que tous mes amis de la Chrétienté m'aidassent de leurs ferventes prières, afin de fléchir Dieu en ma faveur. Et comme en cette conjoncture, je n'ai d'autre intérêt que sa gloire & son service, ils doivent le supplier de fortifier mon bras & mon esprit, de la même façon que le fut de sa grace victorieuse, celui de ce foible & petit Berger, qui triompha de la superbe même, &

Le Secrétaire du Roi fait confidence au sieur della Vallé de plusieurs choses particulières.

Tass.
Gier.
CANT. 7.

*Qui sans être aguerri, terrassa Goliath,
Proche d'un Térébinthe, en un fameux
combat.*

Sur l'avis que l'Agamir, & le Vizir de *Mazanderan* me donnèrent dès le soir, que

que le Roi étoit arrivé, & qu'il vouloit faire la chasse, je m'y rendis de bonne heure le lendemain, qui étoit le samedi & le second jour de Juin. Aussi-tôt le Vizir me donna un appartement dans son pavillon, sur ce que le Roi avoit dit m'ayant vû venir de loin, que dans le tems il nous feroit tous avertir. J'y trouvai Etienne, ce Cosaque, qui y avoit pris logement, avec le Vizir mon *Mehimandar*. Ce Cosaque me dit, qu'étant à trois journées de Ferhabad, comme il s'en retournoit, il reçût un ordre du Roi de se rendre à la Cour, où il avoit demeuré depuis, & d'où il ne s'étoit point écarté jusqu'à présent. Je vous avoué que j'en en sai pas la raison; mais je me persuade que ce n'est qu'en attendant quelque autre réponse de *Bagred Mirza*, touchant les Cosaques, ou pour connoître plus parfaitement le dessein des Turcs, & en quoi ils feront consister leurs forces cette année, afin de l'expédier ensuite, avec quelque ordre plus précis. Quoiqu'il en soit, j'eus bien de la joie de l'avoir rencontré, afin que l'audience que l'*Agamir* m'avoit donnée sur ce sujet ne fut pas inutile, & qu'avant son départ l'on pût résoudre quelque chose de plus avantageux à l'Etat.

Le même jour, un peu après le dîné, la chasse commença. Plusieurs milliers d'hommes, qui marchaient deux à deux, armez de bâtons, qui épouventoient les animaux à force de crier, & qui cependant faisoient élever de gros nuages de poussière; parce qu'il n'y a point d'arbres sur ces montagnes, ils relançoient les bêtes de tous les environs. Mais il s'en rencontra si peu, vû que

Le Cosaque, qui avoit été congédié, retourne à la Cour.

con-

contre le sentiment de plusieurs, il n'en passa pas cinquante par ce défilé, que je vous ai marqué ci-dessus, que le Roi ne jugeant pas cette chasse considérable, ne voulut pas expressément nous en faire avertir; si bien qu'il chassa lui seul avec ses femmes. Ils me dirent, au contraire, que celle de *Ghilan* fut infiniment plus belle, & plus divertissante, quoiqu'on s'imaginât qu'elle dût être la moins considérable, & néanmoins le nombre des animaux y fut si grand, que l'on en tua huit ou dix milles, tant chevreuils, ou chevreaux, que cerfs, daims, sangliers, ours, & autres semblables, sans compter de certains animaux, qui portent le musc, dont le nombre est presque infini. Enfin pour avoir été mal informé, je ne vis pas celle-là; ni celle-ci, par malheur, à cause du petit nombre des animaux.

Le Dimanche du troisième de Juin, je retournai à mon pavillon, pour donner ordre au voyage que nous avions à faire. Le lundi le Roi partit pour *Cazuin*; & parce que le Roi s'arrêta quelque-tems à dîner assez près du lieu où nous étions campez, j'y envoiai mon truchement pour prendre langue. Mais le Roi l'aïant vû, & reconnu de loin, l'apella, lui demanda si l'on m'avoit apporté le gibier qu'il avoit commandé qu'on me présentât de sa part. Sur ce qu'on lui dit que non, il témoigna quelque ressentiment à je ne sai qui des siens; & en même-tems aïant fait venir le Vizir de *Mazanderan*, il lui donna ordre de l'envoier incontinent, comme il fit par mon truchement. Desorte qu'il lui mit entre les mains un animal tout entier; mais si puiffant,

Le Roi
envoie
au sieur
della
Vallé un
ché-
vreuil,
qu'il a-
voit tue
à la
chasse.

fant, que le truchement l'ayant lié, selon la coutume de ce païs, sous le ventre du cheval, ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il le conduisit jusqu'au pavillon. Je ne sai si c'étoit un chevreaüil, ou chevreaü, ou daim. Mais il me sembla que non, & que c'étoit plutôt de quelque espèce particulière qui ne se trouve point en nos quartiers. Pour moi, qui ne suis pas un chasseur, je ne connois pas fort les animaux sauvages. Il étoit de la couleur des daims; mais plus grand. Il avoit deux grosses cornes noires, & entortillées, de même que celle de nos béliers. Enfin nous mangeâmes tous plusieurs fois de cette vénaison, qui avoit été tuée de la main du Roi, & de celles de ces belles & excellentes Dames.

Je chargeai moi-même nôtre bagage, dès le même soir, un peu devant la nuit, & je marchai avec le camp, qui suivoit le Roi. De *Ferhabad* à *Firuzcuh*, on va toujours du Septentrion au Midi; mais de *Firuzcuh* à *Cazuin*, tournant à main droite, nous commençâmes à marcher toujours vers le Couchant. *Firuzcuh* est frontière; & de sa situation il forme un triangle parfait; c'est-à-dire, qu'il a l'*Arae* d'un côté, & le Mazanderan de l'autre; & selon les anciens, si je ne me trompe, *Firuzcuh* est aussi frontière de la Médie, par le chemin que nous prenions de *Cazuin*. Cette nuit-là nous passâmes deux fleuves à gué; mais je n'en sai pas le nom; l'un au deça des montagnes, & l'autre entre les montagnes, dans une vallée très-profonde. Nous traversâmes une suite de montagnes très-hautes, parmi lesquelles nous trouvions en
des

des endroits des chemins très-mauvais, principalement où il falloit descendre; parce que ces penchans sont rapides, & extrêmement escarpez. Je trouvai toutes ces montagnes, qui sont de la Médie, ou plutôt frontières de la Médie, où croît, comme vous savez, l'amôme que vous m'avez tant recommandé; je les trouvai, dis-je, toutes couvertes d'une certaine plante, qui étoit pour lors fleurie, dont la fleur étoit en forme de pyramide, longue & ronde, chargées de mille petites fleurs, épaisses & unies ensemble, de couleur jaune. Outre les petites feuilles, elles ont encor de certains filamens assez longs, qui se jettent en dehors; dans le tems que cette plante monte en graine, comme elle commençoit à le faire alors, la fleur en étant passée, il reste pour chaque fleur un foureau en ovale, rempli de graine jaune, de même que la fleur; outre que la feuille verte de la tige a du rapport, ce me semble, à celle de nos lis violets.

Descrip-
tion d'u
ne plan-
te cu-
ricule,
qui croit
dans la
Perse.

Je ne connus point cette plante, & ne me souvins pas même de l'avoir jamais vüe en Italie; je ne peux pas même m'en informer, faute de personnes intelligentes sur ce sujet; parce que le Marseillois, qui demouroit autrefois avec moi, qui faisoit profession de chimie, & qui s'entendoit aux distillations, m'abandonna à *Firuzcuh*, sans autre raison que par une inconstance naturelle à sa nation. Cela a fait que j'ai fait un serment de ne me jamais servir de Frانس, tant que je demeurerai hors de l'Europe, supposé qu'ils ne fussent pas de mes anciens domestiques: parce qu'en

éfer.

éfet, les Européens ne sont pas propres en ces quartiers; ce n'est pas néanmoins qu'ils n'y puissent être très-utiles; mais il est certain qu'il ne vient guères d'honnêtes-gens d'Europe en ces pais si éloignez. Ils sont presque tous fripons, ou fous & étourdis, lesquels, ou parce qu'ils n'y peuvent pas demeurer, ou par legereté, courent par le monde, comme des fainéants, & ces sortes de gens-là sont en mon averfion. Enfin pour ce qui est de cette plante, il se pourroit peut-être bien faire qu'elle seroit commune, parce qu'effectivement je ne m'y connois pas; mais peut-être aussi qu'elle passeroit pour quelque chose de rare & de curieux. Si sur la description que je vous en fais, vous en avez bonne opinion, faites-moi la grace de m'en donner avis; parce que je fai l'endroit où elle croit; je la ferai cueillir; & même si vous la desirez, je vous l'envoierai à Naples.

Après avoir marché l'espace de cinq lieues, & traversé les montagnes, nous fixâmes nôtre première retraite vers les sept ou huit heures du matin, à l'entrée de certaines grandes plaines, qui sont bornées de montagnes sur les côtez, en un endroit où nous trouyâmes un ruisseau, dont l'eau étoit claire & fraîche extrêmement, & qui traverse le chemin, avec des prés à côté, remplis d'herbe excellente pour les montûres. La seconde nuit, je laissai derrière Madame Maani, avec le bagage, afin qu'elle vint à son aise & à sa commodité; parce qu'absolument je desirois doubler le pas pour joindre le Roi, afin qu'il n'eût pas

Le fleur della Vallé n'abandonne le Roi que le moins qu'il peut.

tant d'avantage sur moi ; que j'eusse moins de peine à le joindre , & qu'il ne me taxât point de négligence.

Je marchai donc , avec beaucoup de précipitation , & traversai beaucoup de bourgs & de villages ; mais un entr'autres assez considérable, qu'ils apellent *Ghilas*, ou *Ghilard*, dans lequel je me reposai seulement trois heures, après avoir premièrement traversé sur un pont de pierre, une rivière qui coule au-dessous de ce bourg, qui est situé sur le haut d'une colline ; & dès la pointe du jour, continuant toujours mon chemin, jusqu'à trois ou quatre heures après le lever du soleil, je joignis un autre fleuve, qui s'apelle *Giageron*, que je fus contraint de guéer, quoiqu'il fut fort enflé & rapide, parce qu'un certain pont de pierre, qui en facilitoit autrefois le trajet, étoit ruiné. Enfin après avoir fait dix ou douze lieuës de chemin sur le midi, & peut-être plus tard, du mercredi sixième de Juin, j'arrivai un peu fatigué à la ville de *Taheran*, à une lieuë de laquelle, auprès d'une Mosquée que les Mahométans ont en vénération, je trouvai que le Roi s'étoit campé, avec la plus grande partie de ses troupes, l'autre étant restée derrière avec le bagage.

Le Roi n'a point de Palais en cette ville-là & n'y entre jamais, au moins s'entens le Roi Abbas d'aujourd'hui ; parce qu'un jour il fit des imprécations sur elle, & en fit proclamer sur le pere de qui que ce soit qui y entreroit, à cause qu'il y tomba malade pour avoir trop mangé de fruits.

fruit, qui lui causa un flux de ventre extraordinaire; & d'autres disent, qu'il n'en a averfion, que parce que la ville ne l'a jamais reçu ni regalé comme il l'auroit désiré. Nonobstant toute cette malédiction, je ne laissai pas d'y aller loger; desorte qu'après y avoir cheminé quelque-tems, enfin avec beaucoup de peine; parce que tout étoit rempli de monde, & que ceux de la ville ne logent pas volontiers des gens de guerre, je trouvai un abri dans un grand jardin, où j'eus la satisfaction de me reposer à l'ombre, à la fraîcheur des arbres, & où Madame Maani se rendit aussi dès le matin du jeudi à la pointe du jour. Mais elle n'y fut pas plutôt arrivée, que, selon la coutume, elle fut visitée de plusieurs Dames Persanes, & de quelques pauvres femmes Chrétiennes, dont il n'y a seulement que deux familles en cette ville de *Taheran*, & lesquelles même ont eu ordre de se retirer à *Ferhabad*.

Sans avancer davantage, je vous dirai que *Taheran* est une grosse ville, & plus spacieuse que *Cascian*; mais qui n'est ni peuplée ni habitée, parce que l'on y voit que de grands jardins, avec une infinité de fruits de toute sorte, que l'on porte vendre par tout le país circonvoisin, & que l'on estime fort, à cause qu'il y mûrit de bonne heure, par un éfet de la situation de cette ville qui y contribuë beaucoup. Le *Chan* y fait son séjour ordinaire; & comme telle, les autres villes ne lui disputent point la qualité de principale de la Province, qui porte aussi le nom de *Taheran*, dans

Descri²
ption de
la ville
de Ta-
heran.

toute son étendue, & qui se répand par le chemin de *Firuzcuh*, jusqu'aux montagnes que nous traversâmes la première nuit. Toutes les rues de la ville sont arrosées d'une infinité de ruisseaux assez considérables, qui coulent incessamment, & qui serpentant dans les jardins, ne contribuent pas peu à

Arbres
d'une
prodigieuse
grosieur.

la fertilité du terroir. De plus les rues sont ombragées d'arbres, que nous apellons *Planes*, & que les Persans nomment *Cinar*; mais fort hauts, gros à proportion, feüillus, & parfaitement beaux; de manière que je puis vous assurer qu'en ma vie je n'en ai point vû qui leur fussent comparables. Il y en a plusieurs que deux ou trois hommes ne pourroient pas embrasser. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la quantité; desorte que j'apelle *Taheran*, & avec beaucoup de raison, la ville des *Planes*, comme autrefois j'ai nommé *Constantinople* la ville des *Ciprés*. Au reste il n'y a ni bâtiment, ni autre chose de considérable; & le jeudi le Roi en étant parti, nous délogeâmes aussi & le suivîmes de près.

Après avoir marché toute la nuit, précédé le Roi, & tous ses escadrons de chameaux, j'arrivai un peu devant le jour à un gros fleuve, que l'on passe sur un beau pont de pierre, & qui s'apelle le fleuve *Chieré*, du même nom du gros bourg, qui est au-dessus de l'autre côté du pont. Parce que j'avois fait environ six lieues, je crus que l'*Ordu*; c'est-à-dire le camp, n'iroit pas plus loin; desorte que j'y demeurai pour prendre un peu de repos, & je dormis agréablement dans une belle chambre

neu-

neuve, fort blanche, bien propre, & ouverte sur les côtez, comme une gallerie, que le Roi a fait bâtir sur la rivière pour une semblable commodité, à quelque hauteur de l'eau sous le pont, en l'un des triangles qui reste au milieu de deux grandes arcades. L'eau coule par-dessous avec grand bruit; mais je vous laisse à penser la satisfaction que j'y ai reçue en dormant au son d'un concert si charmant, moi particulièrement qui suis naturellement partisan du sommeil, & qui étois alors extrêmement fatigué du chemin que j'avois fait la nuit précédente.

Le Roi qui s'étoit reposé un peu derrière nous, remontant le matin à cheval, avec plusieurs cavaliers, traversa le pont par-dessus ma tête, sans que je m'en aperçusse, & les chameaux arrivans le matin, avec le soleil, nous nous campâmes au-delà du village dans une belle prairie, qui est arrosée de plusieurs petits ruisseaux, ou presque tout l'*Ordu* se campa comme nous. Mais le Roi, qui fut accompagné de ceux qui étoient les mieux montez, laissant l'*Haram* derrière, alla à toute bride vers *Cazuin*, afin de s'y rendre d'autant plutôt pour s'y reposer; desorte que jusqu'à la ville nous ne le vîmes plus.

La nuit suivante, au lieu de prendre le bon chemin, sur lequel il y a quantité de bourgs & de villages habitez, l'armée se mit sur la route de certaines plaines desertes & stériles, qui n'étoient pas néanmoins entièrement dépourvues d'herbes, par l'ignorance peut-être de ceux qui mar-

choient à la tête ; parce qu'en ces occasions ils sont ordinairement suivis de tous les autres, ou pour abreger quelque peu le chemin ; de manière qu'après avoir fait environ six lieues, nous nous reposâmes le matin samedi auprès d'un village fort mauvais, qui s'appelle *Hauz-abad*, où tout le long du jour nous fûmes fort incommodés d'un vent violent, qui abatit notre petit pavillon, & qui nous pensa faire perdre la vue, de la poussière qui parloit du milieu de ces plaines stériles & sans eau. Nous en partîmes néanmoins le samedi au soir, comme il plût à Dieu ; & le Dimanche au matin, qui étoit le dixième de Juin, nous arrivâmes, sur les six ou sept heures, à la ville de *Cazuin*, que nous souhaitions avec tant de passion & qui devoit alors borner notre voiage.

Le fleur
della
Vallé ar-
rive à
Cazuin.

Il y avoit grand tintamarre dans *Cazuin* pour se loger ; de sorte que le *Daroga*, & le *Calanter*, qui est un Officier qui veille sur les intérêts des habitans & qui y fait la fonction de Juge de Police, étoient fort empêchez à marquer les logemens & à contenter tant de gens. Nous autres néanmoins, comme hôtes du Roi, sommes toujours privilégiés ; & quoiqu'il y en eût plusieurs, qui faute de maisons, demeurèrent & sont encor dehors sous des tentes ; toutesfois on nous en assigna incontinent deux ou trois, afin d'en choisir une qui nous seroit la plus commode & qui nous agréeroit davantage, parce qu'il s'en rencontre peu de bonnes. En effet, ceux du pais ne les fabriquent qu'avec des entrées
très-

très-mauvaises, incommodes, difficiles & obscures, afin qu'en de semblables occasions les gens de guerre ne soient point tentés d'y aller loger, qu'ils ne les incommodent pas, & qu'ils ne les chassent point de chez eux pour s'en rendre les maîtres. Nous en choisîmes donc une & y allâmes. Mais nous y trouvâmes plusieurs femmes, outre les hommes, qu'il falloit écarter; cependant ils n'avoient point de retraite, & ne savoient où aller. Si bien que pour ne leur pas être entièrement incommodes, & user de civilité envers eux, à la mode d'Italie, je n'y voulus pas loger, & me retirai sous ma tente, que je fis dresser hors de la ville, auprès d'un petit ruisseau d'eau pure & courante, qu'ils appellent l'eau de *Scleich Ahmed*, du nom du pere *Tochta Beig*, qui étoit autrefois mon Mehimand ~~qui le fit conduire dans~~ le tems qu'il gouvernoit en ces quartiers avec autorité.

Avant que de m'engager à vous parler d'autre chose, je vous entretiendrai succinctement des curiositez que j'ai remarquées en cette ville. *Cazuin*, que les Italiens nomment proprement *Casbin*; & l'Épithême en Latin, *Arsacia*, est une grande ville, la capitale du Roïaume, & d'une grande partie de la Médie, & qui étoit autrefois le Siège de l'Empire des Perses, avant que le Roi Abbas le prit en aversion, je ne sai pourquoi; mais comme quelques-uns disent, parce que les Astrologues lui ont prédit qu'il y mourra, ou qu'il y aura une conspiration contre lui, & qu'il

Sa civi-
lité en-
vers
ceux
chez les-
quels il
devoit
loger.

Lib. urb.
lit. 4.

y sera trahi. Elle n'est point fermée de murailles, comme le sont les autres grandes villes de la Perse; elle est beaucoup peuplée & fort marchande, comme le doit être un lieu de grand passage, pour aller en diverses Provinces. Les maisons n'y sont pas bien bâties; par dehors elles sont fort laides, & presque toutes ruinées aujourd'hui; parce que l'absence & l'éloignement de la Cour l'a renduë deserte en partie. Les ruës y sont très-sales, étroites, obliques, sans simétrie, & sans être pavées, mais poudreuses extrêmement; desorte que par cette raison là, & qu'elles sont fort exposées au soleil, à cause que les maisons sont très-basses, on ne peut y marcher qu'avec beaucoup d'incommodité. Les *Bazars* y sont aussi fort mal bâtis; quoique l'on y vende de toute sorte de denrées, & qu'il s'y en trouve en grande quantité, tant de celles qui sont nécessaires à la vie, & quelque sorte d'étoffe que ce soit, que d'autre marchandise.

Descrip-
tion de
la ville
de Ca-
zin.

Enfin *Cazin*, pour avoir été si long-tems la Ville Roïale de ces quartiers, & pour la réputation qu'elle s'est acquise dans le monde, a beaucoup perdu dans mon esprit de l'opinion & de l'estime que j'en avois conçue; ainsi comme *Sphahan* me plaît infiniment davantage; cette ville de *Cazin* me paroît indigne de l'affection du Roi Abbas, qui a beaucoup d'esprit & de jugement.

La por-
te du Pa-
lais est
fort bel-
le.

Il n'y a, ce me semble, que deux choses remarquables dans *Cazin*; au moins rien ne m'y plaît davantage que la porte du Roi;

Roi ; c'est-à-dire, du Palais Roïal , que l'on a bâti dans une esplanade assez spacieuse, mais inégale. Cette porte néanmoins n'est ni peinte ni dorée, comme celle d'*Is-pahan* : mais elle est fort grande ; & je puis dire que la façade, ou la perspective, en est plus majestueuse. L'on y voit un vestibule, fort beau & fort élevé, pour les portiers, au-delà duquel il y a une grande cour, qui n'est que la première, remplie de Planes très-hauts & touffus, à l'ombre desquels on se promène agréablement au frais & où l'on fait sa cour, en attendant que le Roi sorte pour lui faire la révérence.

Dans la même cour, au milieu de cette partie qui fait face en entrant, il y a un retranchement fermé de petites murailles à l'entour ; & dans ce retranchement un grand vivier, sur lequel on a bâti une belle gallerie, pour ainsi dire, qui sert aux Sons de réfectoire, fort agréable & fort délicieux. A main gauche, en entrant au fonds de la cour, on voit la seconde porte, & la seconde cour des Audiences ; & au fond de celle-là, la troisième porte, à l'ombre de laquelle le Roi se rend lorsqu'il veut donner Audience publique. Dans la seconde cour, à main gauche aussi en entrant, il y a une petite porte, d'où le Roi a acôûtumé de sortir à cheval ; & tout à l'entour de la première cour, il y a quantité de portiques, dans une partie desquels ordinairement les esclaves du Roi travaillent incessamment à divers ouvrages pour son service ; dans l'autre, on conserve les

coffres ou les valises du *Carchané* ; c'est-à-dire , garderobes qui servent aux voïages ; & l'on y reçoit aussi les diverses marchandises , dont on fait present chaque jour. C'est tout ce que je vous en puis dire ; parce que je n'eus pas la curiosité d'y entrer ; mais pour ce qui est du dehors du Palais Roïal , je n'y ai rien vû de remarquable.

Descrip-
tion du
Meidan
de Ca-
zuin.

Le grand *Meidan* ; c'est-à-dire , la grande Place , est la seconde chose qui m'a agréé dans *Cazuin*. Cette Place est un peu éloignée du Palais Roïal , dans un quartier de la ville , vers le Bazar. Elle n'est pas à la vérité , ni si grande ni si belle que celle d'*Ispahan* ; mais elle ne lui en cède guères. Comme celle d'*Ispahan* , elle est environ trois fois aussi longue qu'elle est large : & je croi qu'elle n'est de la sorte , que pour le jeu de main à cheval , dont je vous entretiendrai plus bas ; & que c'est pour cela que l'on y a planté des bornes , deux à un bout , & deux à l'autre , d'une égale proportion. Les portiques d'alentour sont fort mal bâtis & à la vieille mode. Mais au milieu de l'un & de l'autre côté , on a élevé deux petites Maisons Roïales , ornées de balcons , qui n'ont été faites que pour la conversation , & pour de-là être spectateur des choses qui s'y passent , où vous remarquerez que les balcons de l'une de ces maisons , qui est , je croi , destinée pour les femmes , sont fermez de jalousies , & que toutes les deux sont acompagnées de beaux jardins sur le derriere.

L'incommodité du *Meidan* de *Cazuin* est

est telle, à cause que les halles d'alentour y sont basses, qu'on ne s'y peut défendre des raïons du soleil, & qu'il n'y a de l'ombre qu'un peu devant la nuit; desorte que, selon la coûtume, on ne s'y promène que fort tard. Néanmoins on y a planté des arbres tout à l'entour; mais ils ne font encor que naître, & sont tous inégaux. Cependant ils sont tous mouillez par le pié, d'un petit ruisseau qui coule incessamment tout à l'entour; & à present ils ont fait une double barrière, ou pallissade de bois, au-dedans de laquelle ils ont planté, au pié des arbres, sur le bord du ruisseau, divers simples curieux, qui doivent sans doute produire des fleurs dans la saison.

Le Roi paroît presque tous les soirs à cheval dans le *Meidan*, où la Noblesse l'attend aussi à cheval, pour lui faire la révérence, lui faire la cour, & lui faire offre de service; parce que les Gentilshommes ne font leur cour qu'en ces occasions-là, ou le matin, se rendant au Palais Roïal, lorsque le Roi donne audience. Mais comme cela n'arrive que rarement, & que le jour de l'audience est certain, il ne s'y rend que très-peu de ses Courtisans; parce que souvent ils y perdent le tems, & que le Roi n'y est visible que quand il s'en avise: ou bien avec plus d'assurance un chacun fait sa cour le soir à cheval dans le *Meidan*, qui est le divertissement de ces quartiers; & de cette façon la cour n'est point pénible, mais très-agréable, sans aucune sujétion, fort divertissante, & nullement incommode, comme je vous dirai.

La Cour
de Perse
n'est
point su-
jette.

Vers l'heure de Complies, ou un peu plus tard, qui est l'heure de la promenade, on va à cheval dans le *Meidan*, lequel est toujours fort propre & fort net, par les soins de quantité de gens qui sont gagez pour y porter de l'eau, dans des outres qu'ils attachent sur les épaules, & qu'ils répandent dans la place; enfin l'ombre & le frais y tiennent leur empire. Avant que le Roi s'y rende, on s'y promene de côté & d'autre, ou bien l'on demeure en quelque endroit en conversation avec de ses amis. Lorsque le Roi y arrive, on quitte la place; les gens de pié se retirans derrière les barrières & dessous les portiques qui régissent à l'entour, ou au-dessus de ces mêmes portiques, sur les plates-formes qui ne sont pas fort élevées. Mais pour la cavalerie; parce que celle qui s'y rend est toujours leste & de bonne mine, elle se range tout à l'entour au-devant des barrières; de cette façon la place demeure vide & sans aucun embarras. Le lieu que nous y occupons, comme hôtes du Roi, est toujours le plus honorable; savoir, le milieu de l'un des côtés qui nous plaît davantage; parce qu'il est toujours le plus proche du Roi, lequel s'entretient ordinairement au milieu de la place.

Le Roi s'y rend, accompagné seulement de quelques-uns de ses plus familiers; & en passant la première fois devant nous, levant un peu la tête, & la baissant incontinent après, nous le saluons d'une seule inclination de tête fort extraordinaire; je vous avoué néanmoins qu'elle a très-bonne
gra-

grace, avec le turban à la Perſienne. Mais ſi après cela il paſſoit mille autres fois devant nous, & qu'il parlât même, nous ne le ſaluërions jamais; parce qu'on en uſe de la ſorte, & qu'il le veut ainſi. Enfin c'eſt avec cette bonté & cette familiarité qu'il ſe comporte indifférament envers tout le monde. En éfet, c'eſt un Prince qui traite, qui vit ſimplement & ſans cérémonie, avec un chacun. Sa conduite eſt fort contraire à ce qui ſe pratiquoit autrefois en ce païs, ſelon le témoignage de *Juſtin*, qui a réduit en abrégé l'hilloire de *Trogus-Pompée*. Cét Auteur dit, qu'anciennement les Rois de Perſe, par un excès de vanité & de majeſté, ou n'étoient jamais viſibles comme du tems des *Cambifès*; ou quand ils ſe faiſoient voir, ils vouloient être révérez, avec des marques d'une ſi profonde ſoumiſſion, que *Conon*, grand Capitaine parmi les Athéniens, étant allé en perſonne dans la Perſe pour traiter verbalement des affaires de la Grece, quoiqu'il négociât par le moïen de perſonnes interpoſées, ne pût jamais être admis à l'audience, ni ſe rendre viſible *Artaxerxès*, par cette ſeule raiſon qu'il ne vouloit pas adorer à la façon des Perſans. Complaiſance qu'il croïoit ne devoir paſ avoir, qu'il jugeoit indigne d'un Grec, d'un païs ſi noble & ſi glorieux, & d'un Capitaine qui s'étoit aquis une ſi haute réputation. De manière que l'on peut tirer cette belle concluſion de *Virgile*; non-ſeulement de la différente ſituation des Provinces, mais encor des mœurs & des coûtumes des peuples.

L. ii

Tant

Lib. 2. Tant la longueur du tems peut changer toutes choses.

Pendant que le Roi s'entretient dans le *Meidan*, nous ne quittons point nos places : ou bien après lui avoir fait la révérence, on se retire si l'on veut. Mais la plus grande partie y demeure jusqu'à la nuit ; parce qu'en éfet, il n'est point de lieu plus agréable que celui-là pour la promenade, & où l'on voit de plus beau monde. Le Roi ne demeure pas long-tems en un même endroit. Mais d'abord qu'il s'est rendu au milieu de la place, ou il exerce son cheval à la mode, ou bien il se promène avec quelqu'un, ou il vient à nous, parlant à qui lui plaît davantage ; ou quelquefois, encor qu'il soit à cheval, il donne audience à des personnes de condition ; enfin il fait toujours quelque chose, & toujours en riant & raillant de fort bonne grace. Les Pages, pendant ce tems-là, demeurent toujours debout, avec des carafes & des coupes d'or entre les mains, qui présentent à boire par ordre à ceux qui en desirent. Il ne faut pas croire néanmoins que cette civilité se fasse à tous ceux qui sont en cette place ; parce qu'en cette occasion l'on ne considère que les hôtes du Roi, & de certains Officiers de conséquence, ou des Gentilshommes, qui sont en faveur & que le Roi estime.

Divers
concerts
d'instru-
mens de
guerre.

Durant tout ce divertissement, on entend incessamment de trois ou quatre sortes d'instrumens de guerre, dont on joue dans

dans une gallerie qui est de niveau au *Meidan*; savoir, un concert à la *Turque*, qui est composé des mêmes instrumens, dont nous nous servons en Italie en plusieurs galères. Un autre, à la façon des *Persans*, & qui est un peu différent, parce qu'ils n'y adméttent ordinairement que des timbales & des fifres, dont le son convient mieux à des banquets qu'à la guerre, quoiqu'il se fasse entendre de loin. L'autre concert est à la mode des *Uzbeghi*, qui n'est formé que de quatre trompettes, qui ne sont ni courtes ni obliques comme les nôtres; mais droites, fort longues & fort grosses, dont le son n'est point agréable; néanmoins on l'entend de fort loin.

Le Roi ne se sert des instrumens des *Uzbeghi* & de ceux des Turcs, & ne les conserve que comme des marques de ses victoires & pour augmenter ses trophées, depuis qu'il les gagna sur eux en quelques batailles qu'il leur livra; parce qu'auparavant ces instrumens lui étoient inconnus; au moins il ne s'en servoit pas. Presque tous les soirs, & quand le Roi le desire, le jeu du mail se fait au son de ces instrumens, où chacun a la liberté de se rendre pour s'y divertir. Le Roi même y invite les plus adroits, & qui l'entendent le mieux, quoique souvent ils ne soient pas de condition. Quelquefois aussi il y joue lui-même, où, comme en tout autre exercice, bien monté & armé à leur mode, il donne des preuves de son adresse, en quoi il surpasse assurément tous les autres.

Le jeu de Paillemail à cheval, est celui-là

Le Roi de Perse est fort adroit dans tous ses exercices.

là même auquel s'exercent à pié les Florentins avec des ballons, & qu'ils appellent de *Calcio*. Ils font leur partie & se divisent en deux, où chacun en son poste, sans marquer de chassé, ni observer de primauté, recevant le ballon, s'éforce de le pousser le plus qu'il peut, & de le porter au-delà des bornes du parti contraire, dont ils sont convenus; parce qu'alors c'est une partie gagnée; & pour ce sujet il y a des bornes aux deux extrémités du Meidan à quelque distance des barrières, afin de connoître par ce moïen l'étenduë du champ de bataille, & l'avantage que les uns gagnent sur les autres.

Le jeu des Persans n'est différent de celui des Florentins, qu'ils appellent de *Calcio*, qu'en ce que les parties des Florentins sont plus nombreuses, qu'ils admettent plus de personnes à pié, & qu'ils s'y divertissent en des lices moins spacieuses. Là bien souvent, pour se mettre en possession du ballon, les uns sur les autres, ou rompre le coup à celui qui le voudroit pousser en l'air, ils se donnent des gourmades si pesantes, jusqu'à se casser le nez & se pocher les yeux, qu'assûrément il n'y a pas de quoi rire pour des personnes de condition. Au contraire, la conduite des Persans est plus noble en ces occasions; parce qu'ils joiënt à cheval, & en petit nombre, se contentans de lier leurs parties de cinq ou six de chaque côté: je ne sai pourquoi. Mais il y a aparence qu'il ne faut pas qu'elles soient plus fortes; outre que ce seroit à eux-mêmes qui en ont l'expérience auquel

quels il faudroit en demander la raison. Ils ne se donnent jamais de coups de poing les uns aux autres, & ne se portent point de botes incommodes; ils frappent seulement la boule, qui est faite d'un bois fort leger, l'agitant par terre, & la poussant où ils peuvent, non pas de la tête du mail, comme nous faisons; mais du côté qui est plus long, & que l'on fait un peu courbé, afin de ne la pas manquer. Le Paillemail est fort leger, & n'est point ferré comme les nôtres. On ne s'en sert que de la main droite seulement; & leur adresse consiste principalement à suivre la balle de près, poussant promptement le cheval où on la chasse, à courir le premier, à la fraper devant celui du parti contraire, & empêcher au moins, lorsqu'on ne la peut atraper, en se mettant entre deux, que les adversaires ne la chassent.

En quoi
consiste
l'adresse
de ceux
qui
jouent.

Cet exercice exige une grande adresse, avec une grande agilité; tant du cheval que du cavalier. Ce qui est de plus important, c'est qu'en se divertissant de la sorte, ils apprennent à se bien tenir à cheval, s'exercent dans tous les mouvemens, & toutes les actions qui sont les plus nécessaires pour la guerre. Enfin ce jeu est fort agréable, beaucoup plus que les Carousels, & que quelqu'autre que ce soit qui se fasse parmi nous. Et sans doute, s'ils l'accompagnoient de toutes ces galanteries de livrées différentes, & de ces gentilleffes qui sont inséparables des nôtres, il mériteroit la presence & l'aplaudissement des plus grandes Dames de l'Europe.

Ne

Le Da-
mes ne
s'y ren-
dent
pour les
voir,
que sous
des ha-
bits dé-
guifés,

Ne croïez pas néanmoins, que de la façon que je vous le représente, les Dames de ces quartiers le jugent indigne de leur approbation; les ruës en sont remplies, & les plates-formes des portiques, qui environnent le champ de bataille, où elles se rendent en foule, en sont entièrement chargées. Mais je vous avouë qu'elles n'y paroissent qu'avec le voile baissé sur le visage, & sous de simples habits de païsanes, ou de servantes, marchans à pié; parce qu'en ces quartiers il n'est pas permis d'aller autrement. Néanmoins nous ne doutons point que parmi celles que l'on prendroit à les voir pour de simples femmes, il n'y ait souvent plusieurs Dames de condition, des plus belles, des mieux faites, travesties & inconnuës, qui se rendent à ce divertissement, selon la coûtume, sous des habits empruntez. ~~Véritablement elles ont cet~~ avantage sur nous, qu'elles nous voient facilement, sans que nous puissions avoir la consolation de les voir au visage. Pour ce qui est des habits des cavaliers qui font ce divertissement, quoiqu'ils ne soient pas garnis de rubans comme en nos quartiers, néanmoins ces bizarres & différentes couleurs d'habits, acompagnez de turbans fort riches & fort magnifiques, de différentes façons, couverts de plumes, d'autres galanteries, & qui tiennent beaucoup du Capitaine, ne font pas un mauvais éfet; & la vûë d'une place de cette étenduë, remplie de monde, n'est pas assurément désagréable. J'en fus spectateur, pour la première fois, dès le même soir du Dimanche que j'ar-

J'arri-
fir, c
m'y
que
n'y a
sur n
Seign
pes o
J'e
meur
jusqu
qu'à
Nou
voul
tre c
au pl
& q
nous
pagn
sans
J'a
porta
ce qu
diene
Turc
la pa
pour
l'aud
d'Es
te ic
trou
semb
sent
ce q
je ne
l'arn

J'arrivai : & depuis j'y ai tant pris de plaisir, qu'il ne s'est point passé de soir sans m'y rendre, à l'exception de ce dernier-ci que nous n'y avons pas été & que le Roi n'y a point paru, parce que nous sommes sur nôtre départ, & qu'il est resté peu de Seigneurs à la Cour depuis que les troupes ont commencé à filer.

J'oublois de vous dire que le Roi demeure de la sorte au milieu de cette place jusqu'à la nuit; & très-souvent même jusqu'à une heure de nuit, & davantage. Nous autres nous en sortons quand nous voulons, sans saluer personne, & sans autre cérémonie. Nous n'y demeurons tout au plus que jusqu'à ce que le Roi se retire : & quoiqu'il s'en retourne en son Palais, nous ne sommes point obligez de l'y accompagner; mais un chacun se retire chez soi, sans lui faire seulement la révérence.

J'aurois à présent plusieurs choses d'importance & curieuses à vous mander de ce qui s'est passé dans *Cazuin*; comme l'audience, & les conférences d'un Ambassadeur Turc, qui s'étoit rendu en cette Cour, de la part du *Serdar*, ou de leur Général, pour parler de quelque accommodement : l'audience que l'on a donné à l'Ambassadeur d'Espagne, & la réception qu'on lui a faite ici dans *Cazuin*, où enfin il est venu trouver le Roi, & plusieurs autres choses semblables, auxquelles j'ai toujours été présent auprès du Roi, & où j'ai entendu tout ce qui s'est dit dans ces Conférences. Mais je ne puis pas écrire davantage; parce que l'armée est partie subitement, & aujourd'hui

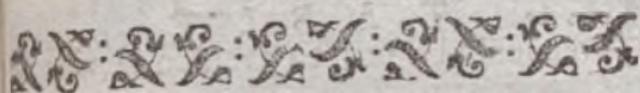
La présence de
Roi ne
con-
traint
personne.

452 VOY. DE PIETRO DELLA VALLE.
d'hui même je suis obligé de marcher avec
les autres. Ainsi je me trouve tellement
embarassé à faire charger promptement nô-
tre bagage, que je n'ai seulement pas revû
cette Lettre; c'est-à-dire, tout ce que j'ai
écrit dans *Cazuin*. Cependant prenez un
peu de patience, je vous prie, & remar-
quez les circonstances avec lesquelles je fi-
nis; parce qu'une autrefois, lorsque j'au-
rai la commodité, j'y suplérai de quel-
qu'autre endroit. En attendant, faites-moi
la grace, je vous prie, de partager mes bai-
se-mains à tous Messieurs nos amis, &
particulièrement à Messieurs Spina, à M.
André, à M. le Docteur, & à M. Coleta.
Après tout, croiez que je suis vôtre ami, &
vous souvenez de prier Dieu pour l'heureux
succès de nos combats.

De Cazuin le 25. Juillet 1618.

Fin du Tome III.

TABLE



T A B L E

D E S M A T I E R E S

*Contenues dans le troisieme Volume des
Voïages de Pietro della Vallé.*

A.

A B B A S. Roi de Perse, se donne de la peine pour embellir & enrichir son païs. 179. N'aime pas que dans ses festins, qui que ce soit boive de l'eau. 186. A fait bâtir des Bourgs & des Villes dans le Mazanderan, & deserté les Frontières d'habitans afin de le peupler, pour la commodité des voïageurs. 209. Cette Province. 221. Veut que tous ses sujets travaillent. 225. Se fait gloire de descendre originaiement des Arabes. 367. N'est pas seulement Roi de ses peuples; mais le pere, le tuteur, & le bienfaiteur incomparable. 225. Il en a un soin extraordinaire. *ibid.* Est préjudiciable à l'Eglise. 226. S'est aquis de grandes expériences à la guerre. 360. Son adresse. *ibid.* S'exerce quelquefois à faire sa cuisine. 388. Il est en bonne intelligence avec le Roi de Pologne & ces Princes s'écrivent réciproquement. 428. Il n'entre jamais dans la ville de Taheran, & pour quelle raison. 434.
Pour

T A B L E

- Pourquoi il a pris en averfion la ville de Cazuin. 439.
- Absinte fawage*, & plufieurs Plantes odoriférentes & curieufes en Perfe. 432.
- Accident* arrivé à M. Maani; fa description. 159.
- Afacal* Nom d'un Officier; fa fignification. 249.
- Adoration* réitérée par les Perfans, autant de fois qu'ils tournent autour du Roi, fort miftérieufe, & fa fituation 321.
- Agamir*, premier Secrétaire du Roi de Perfe, autrement Secrétaire d'Etat. 243. 245. & 246. Il reçoit un préfent du Sieur della Vallé. 287. Il lui fait confidence de plufieurs chofes particulières. 428.
- Agatocle*. Excitoit le peuple à boire; pourquoi. 365.
- Aggi-ciai*. Nom du plus grand Fleuve qu'il y ait en Perfe. 187. Que veut dire ce mot. *ibid.*
- Air* très-bon au climat d'Ifpahan. 45. On y dort une partie de l'été fans en être incommodé. 46. La terre qui eft fêche, devient fertile par la diligence des laboureurs. *ibid.*
- Alcanna*. Ce que c'eft, & fon ufage au Levant. 214. & 215.
- Alem*. Ce que c'eft en langage Perfan. 284.
- Alingia*. Petite Province de l'Arménie, où il y a plufieurs Eglifes & Couvens de certains Religieux Arméniens de S. Dominique. 127.
- Allah*. Nom de Dieu en langue Perfane. 365.
- Alignement des ruës de Ferhabad, & leur description. 231.
- Alvend*. Château ruiné fur le fommét d'une montagne. 405.
- Amome*. (L') Prend fon origine dans la Médie. 49. & 432.
- Anagramme de Piéiro della Vallé*. 392.
- Animaux* portant le mufc, en très-grand nombre en Perfe. 430.

Appo-

Appo-
c'eft.
Arabes
Roi
de c
Arbres
Archite
man
179.
Aramé
Maa
Armén
aime
bre c
& n
Dieu
Afcior
de d
Afnau
mes
impi
Alaar
Amôn
les j
fis,
Aurore
Avant
Cofa
Aveng
Avis c
l'arr
han.
della
Avis q
faço
glig

DES MATIERES.

Apposentador, Mayor en Espagne, quel Office c'est. 243.

Arabes assassinent leur Roi, & ruinent la Ville Roïale, nommée *Haveiza*. 217. Description de cette ville. *ibid*.

Arbres d'une prodigieuse grosseur. 496.

Architecte puni exemplairement, par le commandement du Roi de Perse, & pourquoi. 179.

Aramée, signifie la Mésopotamie, où M. Maani Gioerida a pris naissance. 390.

Arméniens. Fort adroits à cultiver les vignes, aiment à boire. 224. Sont en grand nombre dans Ferhabad. 229. Desordres insignes & méchancetez de cette nation, punis de Dieu. *ibid*. & 230.

Afciur. Fête que les Persans célèbrent l'espace de dix jours. 130.

Alsnauri. Nom des Cavaliers & Gentilshommes en Perse. 230. Leur coutume barbare & impitoïable. *ibid*.

Altaaraf. Ce que c'est. 384.

Aumône générale & solennelle, que l'on fait tous les jours à la porte du Roi de Perse aux *Sofis*, Religieux de la secte Persane. 383.

Aurore, & sa description. 391. & *suiv*.

Avantage que l'on peut tirer de l'union des Cosaques pour le commerce. 426.

Aveuglement étrange des Mahométans. 132.

Avis qu'on donne au Roi de Perse touchant l'arrivée de l'Ambassadeur d'Espagne à Ispahan. 332. En informe & consulte le Sieur della Vallé. 333.

Avis que le Roi de Perse donne touchant la façon de combattre. 358. Ne sont pas à négliger. 359.

B. Bachii.

T A B L E

B.

- B** Achù. Ville extrêmement forte ; sa situation. 204. Apellée autrefois Albana. *ibid.*
Bague perdue par une Bégum, ce qui lui est bien sensible. 409. Elle la vient chercher elle-même. 410. Se trouve dans la chambre de M. Maani. 412.
Balanchané. Ce que c'est. 290. & 381. Sa description. 299.
Balch & Buchara. Villes très-fameuses dans les Provinces au-delà de la Mer Caspienne. 280.
Banians. Nom des Indiens idolâtres. 2. Quel est le nom du plus grand de tous leurs Dieux. 10. Leur superstition. *ibid.* & 14. & *suiv.* Célébrent une Fête l'espace de trois jours, en mémoire de la femme de Ramo. 11. Le peuple se divertit pendant cette Fête. 12. Ils croient la transmigration des ames. 18. Justifient par quelques raisons l'honneur qu'ils portent à une Vache. *ibid.* Leur façon de prier incommode. 19. Ils se forment tous les ans de nouvelles Idoles. 21. Leur façon de les consulter. *ibid.* Leurs superstitions exorbitantes. 22. Bois cher à Isphahan. Les Banians en consomment beaucoup pour brûler leurs morts. 20. Ils n'adorent pas tous les mêmes Idoles. 23. Quelques-uns parmi eux croient l'ame mortelle, & plusieurs autres absurditez. 24.
Banquet que l'on fit au Sieur della Vallé en la Salle de l'Audience. Sa description. 306. Habits de ceux qui servoient. 307. Les plats étoient d'or massif. 308. Cérémonie du Maître-d'Hôtel. *ibid.* On n'y sert ni couteaux ni fourchettes. 309.

Bar;

DES MATIERES.

- Bar-chané*. Sa signification. 197.
- Barques* d'une forme particulière, sur le fleuve qui arrose Ferhabad. 235.
- Basciaciuc*. Nom d'un Prince Géorgien. Signification de ce nom. 267.
- Bazar*. Ce que c'est. 376. Description de celui de Cascian. 156. Accident qui y arriva à M. Maani. 159. Les Bazars sont fort mal bâtis en la Ville de Cazuin. 440. Il se vend dans les Bazars d'Isphahan beaucoup de drogues différentes & curieuses. 48.
- Bégum*. Nom des femmes du Roi de Perse, & des autres Dames, qui sont du Sang Royal. 58.
- Bêtes* prises en vie à la chasse par les Rois de Perse, dont les oreilles sont chargées de plaques d'or, sur lesquelles leur nom est gravé. 415.
- Brancars des Persans*, ne sont pas commodes pour voïager. 403.
- Buz-abad*. Bourg, qui signifie Colonie de Glace.

C.

- C** *Ahpé* en langue Turque; ce que ce mot signifie, étant prononcé en colère. 374. Ce qu'il signifie, quand on le dit en riant. *ibid*.
- Caire & l'Egipte* (*Le*) périroient de faim & de misère, si l'entrée de la Mer Rouge étoit fermée aux Turcs. 362.
- Campagnes stériles*, à cause du sel dont elles sont remplies. 176. Elles sont inondées en hiver. 177. Durent l'espace de cinq lieuës. 178.
- Car Chané*; sa signification. 197. On entend deux choses par ce mot. *ibid*. Le Roi de Perse en a dans toutes ses villes les plus considérables. *ibid*.

Tome III.

V

Caf

T A B L E

- Casçian*, Ville médiocre de Perse, fort marchande, & où il se fait un grand négoce. 153. Il s'y fait toutes sortes d'étofes de soie. *ibid.* & 163. Sa situation. 156. Des toiles de coton très-fines. 165.
- Caspienne*, (Mer) M. Maani ne prend pas plaisir à s'y promener. 241.
- Catholiques d'Orient*, espèrent beaucoup des Princes de l'Europe. 231.
- Caucase*, habité aujourd'hui par divers peuples Mahométans, qui ne reconnoissent point de Roi. 204. Comment apellez. *ibid.*
- Cause* de beaucoup de confusion touchant l'orthographe. 194.
- Cérémonie* d'une pompe funèbre en Perse. 284. Les plus proches parens suivent le corps du défunt. *ibid.*
- Chalmet-Chané*. Ce que c'est.
- Chameaux*, s'agenouillent lorsqu'on les veut charger. 139.
- Chameau*, sacrifié en Perse avec beaucoup de solennité. 103. En quoi consiste ce sacrifice. *ibid.* On promène ce chameau pendant trois jours. 104. Le lieu où on l'immole est à deux milles d'Ispahan. 105. Le plus considérable de ceux qui se trouvent à cette fête a l'honneur de tuer le chameau. 106. Plaisant incident. 107. On conserve de la chair de ce chameau pour la donner aux malades, comme quelque chose de sacré. 108.
- Chancelier de Perse*, n'a que le grand Sceau en sa disposition. 278.
- Chandelles* ordinaires dans la Perse, combien pesent. 292.
- Chané*, mot Persan; sa signification. 197.
- Chanun*, chez les Turcs & les Tartares; ce que signifie ce mot. 62.
- Charité des Indiens*, s'étend même envers les ani-

DES MATIERES.

- animaux. 16.
- Chassé de Ghilan* très-belle, & si divertissante, que l'on y tua huit à dix mille animaux de montagne. 430.
- Chaussée de pierre*, que le Roi de Perse a fait faire. 187.
- Choses* assez curieuses dans Isphahan dignes de remarque. 31. La première. *ibid.* La seconde. 33. La troisième. 39. La quatrième. 42.
- Chrétiens de Perse*, élevent autant d'Eglises qu'ils veulent. 228.
- Circassiens*, peuples suivans la Religion & la croïance des Chrétiens Grecs. 205. Sont sans livres, sans Prêtres, & sans Eglises. *ibid.*
- Civilné du Sieur della Vallé* envers ceux chez qui il devoit loger. 439.
- Civilité* qui se pratique dans la Perse. 323.
- Comparaison de la ville de Ferhabad*, avec celle de Rome. 237.
- Complaisance des Persans* envers leur Souverain. 332.
- Concerts* de divers instrumens de guerre que l'on entend au *Meidan*, en la presence du Roi de Perse. 446.
- Conduite* très-belle de l'Ambassadeur de France, aprouvée de son Roi. 87.
- Corps-de-Garde*, devant le Palais du Roi de Perse. 302.
- Cosaques*; quel nom c'est. 254. Vivent dans l'indépendance. *ibid.* Sont tous voleurs. 255. N'ont point de retraite assurée. 256. Sont puissans sur la Mer. 257. Il n'y a point de Ville qui leur résiste. *ibid.* Mettent en déroutte une armée navale des Turcs. 258. Espèrent de se rendre un jour maitres de Constantinople. 259. Réflexion du Sieur della Vallé sur leur conduite. 260. Le Roi de Pologne les protège. *ibid.* Le Sieur della Vallé

T - A B L E

tâche de les engager au service du Roi de Perse. 262. Le Christianisme y a intérêt. *ibid.*
Cosaques (Les) cherchent les moïens de s'unir au Roi de Perse. 265. Ils en destinent quarante pour aller trouver ce Prince. 266. Ceux-ci en députent un d'entr'eux. 267. Le Roi de Perse en est informé & le reçoit. 268. Le Sieur della Vallé porte fort l'intérêt des *Cosaques*. 425. Ils se sont rendus maîtres de la Mer Noire ; donnent la chasse aux Turcs en toute occasion. *ibid.* Le député des *Cosaques* s'ennuie à Ferhabad. 269.
Cosaque congédié (Le) retourne à la Cour. 429. Le Sieur della Vallé parle des *Cosaques* au Roi avec beaucoup de jugement. 363. Il le porte à faire amitié avec eux. 364.

D.

D *Ames Persanes*, ne se rendent au jeu de Paillemail que sous des habits déguisez. 450.
Daroga & Calamer, Officiers Persans. 438.
Delli, mot Persan, qui signifie *insensé*. 368.
Départ imprévu, & la marche incertaine du Roi de Perse, ne sont pas incommodes à l'armée ; pourquoi. 398.
Description du Palais du Roi de Perse. 376.
 Des apartemens de ce Palais. *ibid.* & *suiv.*
 Du jardin. 377. Les chambres en sont fort belles. 378. L'Auteur y est régalé. 382.
Description de la Ville des Gaures. 25.
 ——— du climat d'Ispahan. 44.
 ——— d'un cheval que montoit M. Maani en son voïage de Ferhabad. 146.
 ——— du Jardin-Royal. 151.
 ——— du lieu de la chasse du Roi de Perse. 413. & *suiv.*

Des-

DES MATIERES.

Description de l'ordre de la marche de l'Haram du Roi. 417.

— d'une Plante curieuse qui croit dans la Perse. 432.

— de la Ville de Cazuin, capitale du Roïaume de Perse. On y remarque principalement deux choses.

Deserts qu'habitoient autrefois les Turcomans. 206.

Différence entre la fête de Hussein & celle d'Ali. 136.

Diférend entre un Chrétien & un Indien. 15.

— entre un Résident d'Espagne & celui d'Angleterre, qui demeuroient à Ispahan.

120. Celui d'Angleterre va trouver le Roi de Perse sur les frontières du Roïaume. *ibid.*

Précaution des Catholiques d'Ispahan. 122.

Digression, marquée par l'Auteur; pourquoi. 181.

Dusciab, liqueur dont se servent les Orientaux dans leurs ragôts ordinaires. 407.

E.

E *Au de Scleich Ahmed*, qui est pure & cocrante, & d'où vient ce nom. 439.

Eaux salées, & leur cause. 190.

Ei vai, paroles dont les Persans se servent aux pompes funébres en pleurant amèrement; ce qu'elles signifient. 285.

Elmon, pierre précieuse, étrangère chez les Orientaux. 374.

Equivoques superstitieuses des Persans. 345.

Erreur de Sirabon touchant la Mer Caspienne. 203.

Epées des Persans, & leur forme. 170.

Escref, Ville de Perse; sa description & situation. 297. Les eaux y sont en grande abondance,

T A B L E

- dance, & fort excellentes. 298. Le Gouverneur va au-devant de l'Auteur. *ibid.*
Etofes, de trois sortes qui se font dans la ville de Cascian. 163.
Eunuques, sont le rebut du genre-humain, & se font craindre de tout le monde. 419.
Européens, ne sont point propres en Perse, & il n'y vient guères d'honêtes gens. 433.

F.

- F** *Açon de danser* parmi les femmes Indiennes. 13.
Façon de voyager dans la Perse. 142. 145.
Façon extraordinaire de pratiquer la médecine. 157.
Façon de lier les prisonniers en Perse. 273.
Fanaux dont se servent les Persans. 334.
Femmes mandées pour danser au son de quelques instrumens un jour de fête. 12. Elles sont toutes d'un teint fort brun. 14.
Femmes du Roi de Perse, se rendent au camp pour lui tenir compagnie. 58. Femmes du Roi de Perse, & les autres Dames qui sont du Sang Roïal, s'appellent *Bégum*. 61. Femmes du Levant, vont toujours voilées. 81.
Femmes Lévantines, se découvrent seulement devant des personnes de haute condition. 82. Ne se couvrent le visage que par un point-d'honneur. 83. Femmes Persanes, fort sensibles. 134. Leurs coéfures. 173. Femmes du Mazanderan, belles & de bonne mine, fort obligeantes. 211. Femmes du Haram du Roi, fort enjouées. 373. Elles ne se piquent pas des injures qu'on leur dit. 374. Femmes d'Orient, ne se laissent pas volontiers voir aux hommes. 410.
Ferhabad, Ville que le Roi Abbas a fait bâ-

DES MATIERES.

- tir. 113. Sa situation. 221. Sa description. *ibid.* & 228. L'exercice de la Religion Chrétienne y est libre. 229. Fort belle Ville. 233.
- Fête de l'Asciur.* 130. & *suiv.*
- Fête de la Fraternité.* 128.
- Fête particulière chez les Persans, nommée Neuruz.* 282.
- Fête du S. Sacrement, célébrée à Ispahan avec beaucoup de solennité.* 126.
- Fêtes des Roses.* 42.
- Fiction de l'Auteur.* 395.
- Fils du Roi de Perse, ne prend point d'autre qualité que celle de Mizza.* 44.
- Forme de prêter serment chez les Indiens.* 17.
- Eroid ni le chaud (Le) ne sont pas insupportables au climat d'Ispahan.* 45.
- Fruits en quantité, en toute l'Asie.* 47.

G.

- G** *Ardes du Roi* qui l'accompagnent, écartent ceux qui se rencontrent sur le chemin. 419.
- Gaures, gens pauvres & misérables.* 26. Ce sont des Idolâtres infidèles de Perse. *ibid.* Portent la barbe & les cheveux fort longs. 27. Leurs femmes vont assez bien vêtues. *ibid.* Ont une langue particulière entr'eux différente de la Persane. 28. Ont des caractères d'une autre forme que ceux dont on se sert à present. *ibid.* Conservent le feu inextinguible, & le révérent. *ibid.* Apellent le soleil, la lune & les étoiles, *Anges.* 29. Ils ont plusieurs animaux en horreur. *ibid.* Leur façon d'ensevelir leurs morts. 30.
- Géorgiens, ont le Turban en horreur, comme Chrétiens.* 172.
- Géorgiens Chrétiens & Juifs, nourrissent des*

T A B L E

vers à soie & les ramassent. 225.

Giageron, fleuve fort rapide & enflé. 434.
Le Gouverneur de Cascian fait civilité à l'Auteur. 161.

Grotte inaccessible, où une Demoiselle de la hauteur d'un Géant demouroit autrefois. 212.

H.

H *Abillemens des femmes Persanes*, très-simples & sans ornement, diférens de ceux des Turques. 173. L'habillement de tête chez les Persans ne met point de diférence entre les personnes comme chez les Turcs. 171.

Habitans du Mont-Caucase, fort grossiers & barbares. 204.

Habits des Persans; leur description. 166.

Habits des Cavaliers qui se trouvent au Jeu de Paillemail. 447. & suiv.

Haram, mot Arabe; son explication. 77. Ne se dit que pour des personnes de considération. 78. Par ce mot, à l'égard des femmes, ils entendent une chose défendue. 79. Bien entendu il n'est pas defavantageux au sexe. 80. On ne choisit que des vieillards, ou des Eunuques, pour Intendans de l'Haram. 111. Il est très-dangereux de se trouver sur le chemin lorsque l'Haram du Roi y passe. 419.

Hauzabad, Village fort mauvais. 438.

Heble-rud, Bourgade considérable; sa situation. 196.

Herbe blanche & aigre, donnée à l'Auteur par le Roi de Perse, pour réprimer & abaisser les fumées du vin. 366.

Hircanie (L') est le plus beau país de l'Asie. 211.

Hom-

DES MATIERES.

Hommes, ne se rencontrent jamais en un même endroit avec les femmes. 415. Hommes à milliers font l'office de limiers, & d'autres chiens de chasse dans l'Orient. 414.

429.

Hussèin, fils d'Ali, gendre & cousin de Mahomet. 34. Les Persans l'estiment & le croient Martyr; pourquoi. *ibid.*

I.

I *Afacci*, Gardes du Roi, portent sur le front une flèche toute droite atachée au Turban. 420. Leur Capitaine la porte toute d'or. *ibid.*

Jeu des Persans, semblable à celui des Florentins, en quoi différent. 448.

Jeu du Mail (Le) se fait au son de divers instrumens tous les soirs, & quand le Roi le souhaite. 447. Le Roi y joue lui-même. *ibid.*

Impertinence du Roi de Perse, sur la créance qu'Ali fut le même que S. Jâques & S. Georges. 347.

Inde Orientale, & sa situation. 3. S'appelle *Indistan*. *ibid.* Cette terminaison *istan* convient à tous les païs. *ibid.*

Indiens, suivent ordinairement la profession de leurs peres. 4. Il en est de plusieurs sortes. 5. Leur Religion. 8. Leur croyance. 9. Cause de leur Idolâtrie. *ibid.* Sont superstitieux. 10. 15. Leur salutation réciproque. 10. Indiens noirs, ne savent pas faire la guerre, sur-tout à l'égard des Orientaux; pourquoi. 351. Entre la quantité d'*Indigetes*, que les Indiens Idolâtres adorent comme Dieux, ils nomment *Ramo* & *Crusen*. 98. 99. Ils croient l'unité d'un Dieu, d'une façon fort extraordinaire. 98. Atribuent à leur

T A B L E

- Crusen*, ce que nous disons de Jesus-Christ. 100. Ceux qui d'entr'eux font profession d'une vie particulière, vont tous nuds. 101. Leur superstition ridicule. *ibid.* & 102.
Insciàllak, *Insciàllak*, paroles Arabes, fort en usage dans l'Orient. 365. Ont raport à celles que nous disons souvent, *s'il plaît à Dieu, & si Dieu l'a voulu.* *ibid.*
Intention du Roi de Perse touchant la soïe. 423.
Isuf-Aga, chef des Eunuques. 317.

K.

- K** *Ierbula*, endroit de l'Arabie deserte, où est enterré Hussein, petit-fils de Mahomet; son Sépulcre en grande vénération, & visité des Mahométans. 131.

L.

- L** *Ala*, nom d'un vieillard, & Gouverneur d'une *Bégum*. 409.
Lala Beig, Officier du Roi de Perse, Tresorier à Ispahan.
Lances dont se servent les Mores, comment faites.
Langue Turque, plus en usage en Perse, que la Persane même. 43. On ne se sert que de la Persane dans tous les Actes publics. 44. Elle est extrêmement stérile. 199. La Tos-cane l'emporte pour la Poësie sur toutes les autres langues. *ibid.*
Levantins, dorment ordinairement en des lieux découverts. 299.
Liberté de conscience parmi les étrangers en Perse. 302. Liberté aux festins des Persans. 313.
Litière que l'Auteur fait faire pour M. Maani; sa description. 138.

· Livres

DES MATIERES.

Livres (Les bons) sont très-rares en Perse. 71.
Loger, ou recevoir visite sans presenter la Col-
lation, c'est une incivilité qui ne se pardon-
ne jamais en Perse. 406.

M.

M. *Maani* étoit véritablement Amazône.
 59. Cherche à se venger des Curdes
 qui ont autrefois pillé sa Patrie. 60. Prend
 les livrées de son mari. *ibid.* Fort intel-
 ligente. 6. Transportée toute jeune de son
 País en Babylône. 143. Infatigable à cheval.
 148. Aime les chevaux. 147. Sa prudence.
 160. Est incomparable. 162. Savante dans la
 connoissance des simples. 76. A grande envie
 de connoître le Sieur Schipano. 75. Est très-
 intelligente. 76. Paroit fort raisonnable en
 toute sa conduite. 83. Mariée à 18. ou 19.
 ans. 182. Sa générosité. 178. Desire des en-
 fans. 180. Consulte les Médecins. 181. Solli-
 cite l'Auteur son mari de boire du vin pour
 lui en faire. 184. Réponse qu'il lui fait. *ibid.*
 Sa belle invention. 186. Se comporte avec
 beaucoup de douceur envers ses suivantes.
 386. Sa curiosité. 405. Civilité de quelques
 femmes Arabes envers elle. 406.

Mahométans qui meurent pendant les jours de
 l'*Asciur*, réputez bienheureux. 136. Célé-
 brent une fête, qu'ils nomment *de la Fra-*
ternité; pourquoi. 128. Leurs superstitions
 en vuë de la mort de Hussein. 131.

Mahométans, & leur Loi, détestent les porcs sur
 tous les autres animaux. 191. Ne servent pas
 volontiers les Chrétiens. 386.

Mahométisme, comment s'est introduit dans
 l'Inde. 6.

Maison bâtie exprès, afin que les femmes euf-
 sent

T A B L E

- lent le divertissement de la chasse. 415. Toutes celles du Roi de Perse sont faites sur un même modèle. 151.
- Maisons de Ferhabad*, ne sont que de terre ou de paille. 232.
- Manière de vivre* chez les Grands & les Gentils-hommes de Perse. 290.
- Mazanderan*, Province de Perse; sa situation. 202. & suiv.
- Médecins en Perse* blâment la boisson de l'eau. 183.
- Mehimandar*, nom d'un Officier du Roi de Perse, qui a soin de ses Hôtes. 243. & suiv.
- Meidan de Cazuin*; sa description. 442. Son incommodité. 443.
- Melons en Asie*, très-bons. On en mange neuf mois de l'année en Asie. 48. Et des raisins toute l'année. *ibid.*
- Mer Caspienne*; sa description. 235. Le poisson n'en vaut rien. *ibid.* & 242.
- Mer Noire*, & l'utilité qu'elle apporte à Constantinople. 363. Quel dommage elle apporteroit si elle étoit interdite aux Turcs. *ibid.* En combien de jours on la peut croiser. 426. En combien de tems l'Océan & la Mer Méditerranée. *ibid.*
- Mesures*, de deux sortes en Perse. 291.
- Mether*, Officier Persan. 144.
- Meuriers* plantés aux environs de Ferhabad, les meilleurs du monde. 225.
- Milec*, étoffe de soie en Perse, très-belle. 163.
- Mirza ou Mizza*; curiosité remarquable sur ce mot. 33.
- Mogol (Le Grand)* descend de Tamerlan. 7. Est un des plus puissans Princes du monde. *ibid.*
- Mort de Hussain*, petit-fils de Mahomet. 130.
- Morroza*, qualité donnée à Ali, épithète de sainteté. 316.

Mof-

DES MATIERES.

Moscovites, *Circassiens*, *Tartares*, & autres ;
leur situation. 205. & suiv.

Mosquée où les Persans vont en pèlerinage. 152.

Mouf de guerre, entre le Roi de Perse & le
Grand Seigneur. 329.

Muhammed, entretient l'Auteur des affaires
d'Etat. 289. & suiv.

Mulla ; quelles gens ce sont chez les Persans.
115. 133. & 157.

Mulletiers, n'osent plus s'approcher des fem-
mes en Perse ; pourquoi. 418.

Muses (Les) ont caressé l'Auteur sur la rou-
te de Babylône en Perse. 91.

N.

N *Efti*, couleur la plus à la mode en Orient ;
& pourquoi ainsi apellée. 169.

Noblesse Géorgienne, conduit les femmes à
cheval, armée de toutes pièces, pour la
défense de leur Prince. 357.

O.

O *Ficiers* qui ont soin des Postes du Roi
de Perse. 249.

Ordres des Processions, qui se font le dixié-
me jour de la fête de la mort de Hussein. 135.

Ordre que l'on observe dans la Perse pour ser-
vir à table. 310. Maitres-d'Hôtel y servent à
genoux. 311.

— qui s'observe parmi les soldats, que
l'on apelle Milice. 361.

— que les Persans gardent en leur mar-
che. 402.

— de la marche de l'Haram du Roi de
Perse. 417.

Orientaux, pour la plupart ne boivent que
ds

T A B L E

de l'eau , & ont quantité d'enfans. 182. Ils ne se servent jamais de doubles lettres. 195. Ils dorment toujours avec une chemise & des calçons, ou hauts-de-chausses longs jusqu'aux piez. 301. N'ont point de linceuls. 300.

Ouvrages de Soie, dont on se fert particulièrement en Perse, & qui est leur plus grande richesse. 197.

Ouvrages des Peintres Persans, ne sont que des compartimens divisez par de petits carrez. 380.

P.

P*alais du Roi de Perse*, ont beaucoup de rapport entr'eux. 379. Comment les chambres en sont disposées. *ibid.* Il n'y a point d'escalier pour y monter. 381.

Porte du Palais du Roi en la ville de Cazuin, fort belle. 440.

Paroles du Roi de Perse, en se moquant de Teimuraz-Chan. 357.

Passage de l'Océan & de la Méditerranée, fort dangereux. 427.

Paiman, mesure de Perse. 291.

Pavillons plus commodes, plus délicieux & plus propres que les maisons, dressés au milieu d'un champ.

Peintres Persans, mal habiles. 380.

Persans, pour la plupart par dévotion envers Hussein en portent le nom. 34. Célébrent tous les ans le jour de la mort d'Ali. 39. Célébrent pendant dix jours la fête de l'Affeur. 130. Ils jugent du succès des années par le moïen d'un cercle, sur lequel ils représentent douze animaux. 118. Ne se chargent pas de beaucoup de meubles. 294. Dépensent

DES MATIERES.

plaisent beaucoup en habits. 164. Qui se joignent à la ceinture. 166. Sont fort curieux en ceintures & en turbans. 167. Se servent de robes fourées. 168. Se plaisent à porter des habits de différentes couleurs. 169. Sont fort adroits à manier l'arquebuse. 280. Marquent leurs lieux par des arbres. 141. Ont diverses sortes d'instrumens à table. 305. Ne forcent personne à boire. 314. S'informent de plusieurs choses dans la conversation qu'ils eurent avec l'Auteur. 315. Réflexion sur cela. 316. Ne marchent que la nuit dans les voïages qu'ils entreprennent. 401. Portent de grandes mouftaches. 320. Ce qu'ils estiment le mieux. *ibid.* Ne se servent d'assiettes en leurs repas. 335. Ne demeurent jamais en conversation, sans abondance de vin. *ibid.*

Perse (En) les murailles des chambres ne sont point ornées de tapifferies. L'amour de la Croix est une marque d'un bon Chrétien. 265. Personne n'est enterré sans ordre du Roi. 285.

Perte que fit l'Auteur, préjudiciable aux curieux. 174.

Planchers des Chambres, couverts de tapis de pié très-fins. 293.

Poissons de la Mer Caspienne, sont gros, mais de mauvais goût. 242.

Politique de M. de Sancy, Ambassadeur de France à Constantinople. 86. Celle de Constantinople. 123.

Portugais, soupçonnés de la mort du Résident d'Angleterre. 424.

Prédication faite publiquement chaque jour de la fête de Hussein à sa louange. 133.

Presens qui se font ordinairement au Roi de Perse. 274.

Presens

T A B L E

- Presens* que l'on fait au Roi de Perse ; en quoy consistent. 331.
- Processions* qui se font le jour de la mort d'Ali, & leur ordre. 40. On y porte plusieurs cercueils. *ibid.* Il y arrive souvent de grands desordres. 41.
- Provinces de Perse* qui produisent beaucoup de Soie, sont sur les côtes de la Mer Noire. 426.
- Provisions* envoyées par ordre du Roi à l'Auteur. 290. *et suiv.*
- Prudence* nécessaire en tout. 154.
- Puissans* (*Les plus*) en Perse trafiquent comme les Marchands. 197.

Q.

- Q**ualitez du Gouverneur des femmes. 142.
- Quizilbasci*, sont originaires de Turquie. 43.

R.

- R**aïsons qui ont porté le Roi de Perse à bâtir la Ville de Ferhabad. 222.
- Raïsons* qui empêchent le Roi d'Espagne de fermer aux Turcs l'entrée de la Mer Rouge. 362.
- Ramo*, nom du plus grand des Dieux des Indiens. 10. Plaisante histoire de ce Dieu. 11.
- Régal* auquel l'Auteur se trouva avec le Roi de Perse. 336.
- Religieux Persans* qui font voeu de pauvreté, apellez Sophis. 383. Leur description. *ibid.* Imitateurs de Sciah Sophi, leur Instituteur. *ibid.* Acompagnent le Roi par tout où il va. 384. Plusieurs se rendent aux piez de ces hipocrites par dévotion, pour avouer qu'ils sont de grands pécheurs, & se prosternent la

DES MATIÈRES.

la bouche contre terre. *ibid.* Quelle pénitence le Chef des Sophis leur donne. *ibid.*

Religions (Toutes) au dire des Mahométans sont bonnes ; savoir , la Catholique , celle des Juifs , & la leur. 302.

Remontrance des Portugais au Roi de Perse.

121. Leurs raisons pour autoriser la visite qu'ils destinent au Résident d'Angleterre.

123. Raisonnement de l'Auteur sur ce sujet. 124. Il l'autorise d'un exemple. 125.

Riz (Le) croit abondamment dans le Mazanderan, dont on fait du pain. 209. On l'affaisonne d'une façon particulière. 210.

Roi de Perse (Le) se plaît à aprêter lui-même le gibier qu'il a pris à la chasse. 37. Il converse très-familièrement. 38. Se défie toujours de ceux qui le servent. 39. A l'esprit fort bon. *ibid.* N'entreprend jamais rien sans consulter un Astrologue qu'il tient auprès de lui. 72. 251. Fait conduire des porcs à Ferhabad mouchetez de plusieurs couleurs, blancs & rouges. 191. Fait paver les chemins dans le Mazanderan. 217. Témoigne de la joie de l'arrivée de l'Auteur. 245. Envoïe un de ses Gentilshommes pour le complimenter. 246. Le reçoit, selon la-coutume du país. 247. S'informe exactement de toutes choses. *ibid.* Lui donne Audience. 323. & *suiv.* Reçoit fort bien les Cosaques & leur Député. 269. Il s'ennuie à Ferhabad. *ibid.* Reçoit des presens le premier jour de l'année de tous ses sujets. 273. & *suiv.* Pardonne aux Uzbeghi. 276. Ne donne point de quartier aux Turcs. 277. Reçoit les Uzbeghi en qualité d'Hôtes. 278. Scelle lui-même les Lettres qu'il envoïe. 279. N'affecte aucune Religion. 302. N'est pas fort scrupuleux en la sienne. 312. Comment il étoit vêtu. la pre-

T A B L E

première fois que l'Auteur le vit. 317. Son
 portrait. 318. Son âge. 319. N'est pas hom-
 me de cérémonie. 325. La façon dont il s'af-
 feoit. *ibid.* On présente du vin à l'Auteur
 en présence du Roi. 327. On ne se pré-
 sente jamais devant lui sans lui faire quelque
 présent. *ibid.* Qui sont ceux qui portent les
 présens. 331. Parle familièrement à tout
 le monde. 337. Fait appeller l'Auteur. 339.
 Est mélancolique. 340. Le Roi en l'Orient
 est maître absolu de tout ce qui lui est sou-
 mis, & tous ses sujets sont à sa solde. 349.
 N'ignore rien de ce qui se passe dans les au-
 tres Roïaumes. 351. Sa belle politique,
 qui devoit servir de leçon à tous les Sou-
 verains. 352. Ses beaux sentimens. 357. Don-
 ne quelques avis touchant la façon de com-
 battre. 358. Ils ne sont pas à négliger. 359.
 Pourquoi il excite ses sujets à boire. 365.
 Vit fort familièrement avec eux. 366. Con-
 traint l'Auteur à boire. 367. Sa complai-
 sance. 368. Fort mélancolique, & le sujet
 de cela. 370. Contraint son humeur autant
 qu'il peut. 372. Rien ne le peut divertir, que
 les femmes de son Haram. 373. Ne don-
 ne jamais Audience dans les Salles de son
 Palais, mais toujours dans les Cours, ou à
 cheval dans les Places publiques. 377. Ma-
 rie les femmes de son Haram, après quel-
 ques années de service. 385. Comment il
 les congédie. *ibid.* Va ordinairement seul
 avec ses femmes, lorsqu'il va en voïage. 398.
 N'a point de meute de chiens pour les gran-
 des chasses. 414. Il ne se sert que d'hom-
 mes pour relancer les bêtes. *ibid.* Combien
 il seroit avantageux à la Perse d'y appeller
 les François. 423. Il envoie à l'Auteur un
 chevreuil qu'il avoit tué à la chasse. 430.

Rois

ois d
 cès
 mais
 ils
 ques
 pres
 adro
 pres
 Caz
 céré
 ce r
 oute
 & J
 Af
 fi
 aleh
 ont
 ancy
 pou
 aru,
 Le
 ven
 cervo
 quo
 éanc
 dans
 304
 Seid
 289
 race
 Seid
 affa
 Sel,
 Per
 Sentin
 juste

DES MATIERES.

ois de Perse (Les) anciennement, par un excès de vanité & de majesté, n'étoient jamais visibles. 445. Quand ils se faisoient voir, ils vouloient être révérez avec des marques d'une profonde soumission. *ibid.* Exemples de cela. *ibid.* Le Roi de Perse est fort adroit dans tous ses exercices. 447. Paroit presque tous les soirs dans le Meidan de Cazuin. 443. Traite & vit simplement sans cérémonie avec un chacun. 445. Sa présence ne contraint personne. 451.
outes difficiles par où l'Auteur passa. 189. & *suiv.*

S.

Afaghiendi Chose ghielai, en Persan; sa signification. 245.
aleh-i-Musa Cadhum, lieu que les Persans ont en singulière vénération. 152.
ancy (M. de) a toujours fait passer l'Auteur pour son parent en Turquie. 57.
oru, lieu fort peuplé, & sa description. 219. Le Roi y transfère des peuples qui y cultivent les terres. *ibid.*
servanli, petits Pavillons modernes; pourquoi ainsi nommez. 421.
ance des principaux du Roïaume de Perse dans le Divanchané, où l'Auteur est reçu. 304.
id, qualité, qui signifie Seigneur en Arabe. 289. Ne se donne qu'à ceux qui sont de la race de Mahomet & d'Ali. *ibid.*
id Nazir, fils de Mubarek, Roi Arabe, est assassiné par ses sujets. 216.
el, fort bon & bien blanc en Perse. 177. Les Persans ne s'en servent pas; pourquoi. *ibid.*
Sentiment de l'Auteur, très-chrétien & très-juste. 230.

Senti-

T A B L E

ami. 68. A remarqué beaucoup de choses particulières dans son Journal. 69. Termine la première partie de ses Relations. 70. Il est dans le véritable sentiment qu'un Chrétien doit avoir touchant la Religion. 56. Quoiqu'il prenne les armes contre les Turcs, il justifie son procédé par de belles raisons. *ibid.* Il se compare à Pierre l'Hermite. 58. Quelques raisons l'obligent de rester en Perse. 65. Il perd l'espérance de retourner à Constantinople. 84. Promet à son ami d'écrire à M. l'Ambassadeur de France en sa faveur. 85. Il se louë fort de M. l'Ambassadeur. 86. Est tout rempli des beautés de M. Maani. 89. Fait une Couronne de 36. Sonnets à sa louange. 90. Envoïe ses Poësies au Sieur Schipano. 92. Il raconte les sujets de ses Vers. 93. Fait amitié avec une Dame Gréque qui demeueroit à Constantinople. 95. Apellée Areté. 96. S'emploie tout de bon pour les affaires de ses amis. 115.

Vallé & M. Maani. (*Le Sieur della*) se servent ordinairement de la langue Turque en leurs entretiens. 75. Part d'Ispahan pour Ferhabad, où est le Roi de Perse. 140. Néglige le secret de fixer le Mercure. 158. Son adresse. 161. Passe la nuit dans un bois, où il est visité. 218. Arrive à Ferhabad. 220. Il y loge. 238. Ne néglige aucune occasion pour avancer ses affaires. 252. & 253. Son zèle pour la Religion, très-louable. *ibid.* Est infatigable. 263. Fait amitié avec le Député des Cosaques. 270. Il parle en sa faveur. 271. Avec Dosti-Beig. 279. Son adresse. 286. Est visité de la part du Roi de Perse. 288. On ordonne des choses qui sont nécessaires. 289. Envoïe deux de ses domestiques vers le Roi. 243. Il reçoit

DES MATIERES.

- reçoit ordre de se rendre à Escref. 295.
 Est bien reçu par tout. 297. Et même dans
 la Salle d'Audiance, avec beaucoup de ci-
 vilité. 318. Quitte sa place pour aller saluer
 le Roi. 323. Faveur qu'il reçut de lui en l'a-
 bordant. 324.
- Vallé (Le Sieur della)* instruit le Roi de Perse
 de notre façon de combattre. 361. Parle au
 Roi d'affaires d'Etat. 362. Sa prudence. 347.
 Satisfait le Roi par ses réponses. 349. &
suiv. Il porte ce Prince à faire amitié avec
 les Cosaques. 363. Réponse du Roi. 364.
 Marque les lieux par où il passe. 405. Con-
 traint de faire la cuisine. 388. Se plaint de
 n'avoir personne avec qui conférer. 397. Il
 est régalé avec M. Maani par des femmes
 Arabes. 407. S'entretient de plusieurs cho-
 ses avec l'Agamir. 421. & *suiv.* On lui don-
 ne parole, qu'on feroit la condition des Fran-
 çois bonne en Perse. 424. Porte fort les in-
 térêts des Cosaques. 425. & *suiv.*
- Vassaux en Perse*, qui portent le nom de Rois.
 109. Vassaux du Roi de Perse, soit Saltans,
 ou Chans, & de quelque qualité qu'ils soient,
 lui baissent les piez. 321.
- Villes de Perse*; il y en a peu fermées de mu-
 railles. 234.
- Vin, & son usage*, étroitement défendu par
 la loi des Perses. 283.
- Vin très-excellent* qui se boit dans les Villes,
 dans l'année, & par tout ailleurs, avec les
 Quizilbaschi, en quantité. 406. Etrange ef-
 fet du vin en la personne d'un Gentilhom-
 me considéré du Roi. 282. Qui se désespé-
 re d'en être privé. 283.
- Voïelles (L'usage des)* n'est pas absolument
 nécessaire en la langue Arabe. 74.
- Uzbeghi*, Peuples habitans de la contrée Orien-
 tale

TABLE DES MATIERES.

tale de la Mer Caspienne. 206. Que veut dire ce mot. *ibid.* Leur Religion. 207. Se servent des armes à feu. 280. Le Roi leur pardonne. 276. Les reçoit en qualité d'Hôtes. 278.

Z.

Z Ele de M. Maani pour la Religion Catholique. 344. Pourquoi l'Auteur ne dit pas au Roi de Perse qu'elle soit Nestorienne. *ibid.*

Zerbaf, étoffe de Soie, qui se fait dans la Perse, où il y a de l'or & de l'argent mélez ensemble. 164.

Zohera, Hôteffe, reçoit l'Auteur & M. Maani en sa maison, avec toute la politesse possible. 214.

Fin de la Table du Tome III.

ent
Se
eur
lô-

Ca-
dit
sto-

Per-
en-

aa-
of-

